Fiodor Dostoïevski

# Les Frères Karamazov

roman

**Be*Q***

Fiodor Dostoïevski

# Les Frères Karamazov

**Traduit du russe par Henri Mongault**

Tome premier

*Précédé de*

Dostoïevski et le parricide

par Sigmund Freud

**La Bibliothèque électronique du Québec**
Collection *À tous les vents*
Volume 492 : version 1.02

*Du même auteur, à la Bibliothèque :*

Le joueur

Souvenirs de la maison des morts

Carnets d’un inconnu

Un printemps à Pétersbourg

L’éternel mari

Les Possédés (2 tomes)

Crime et châtiment (2 tomes)

# Les Frères Karamazov

**I**

Édition de référence :

Paris, Gallimard, Folio classique, no 2655.

# Dostoïevski et le parricide

*par Sigmund Freud*

Dans la riche personnalité de Dostoïevski, on pourrait distinguer quatre aspects : l'écrivain, le névrosé, le moraliste et le pécheur. Comment s'orienter dans cette déroutante complexité ?

L'écrivain est ce qu'il y a de plus incontestable : il a sa place non loin derrière Shakespeare. *Les Frères Karamazov* sont le roman le plus imposant qui ait jamais été écrit et on ne saurait surestimer l'épisode du Grand Inquisiteur, une des plus hautes performances de la littérature mondiale. Mais l'analyse ne peut malheureusement que déposer les armes devant le problème du créateur littéraire.

Le moraliste, chez Dostoïevski, est ce qu'il y a de plus aisément attaquable. Si l'on prétend le placer très haut en tant qu'homme moral, en invoquant le motif que seul atteint le degré le plus élevé de la moralité celui qui a profondément connu l'état de péché, on procède hâtivement ; une question se pose en effet. Est moral celui qui réagit à la tentation dès qu'il la

ressent en lui, sans y céder. Mais celui qui, tour à tour, pèche puis, dans son repentir, met en avant des exigences hautement morales, s'expose au reproche de s'être rendu la tâche trop facile. Il n'a pas accompli l'essentiel de la moralité, qui est le renoncement – la conduite de vie morale étant un intérêt pratique de l'humanité. Il nous fait penser aux barbares des invasions qui tuaient puis faisaient pénitence, la pénitence devenant du coup une technique qui permettait le meurtre. Ivan le Terrible ne se comportait pas autrement ; en fait, cet accommodement avec la moralité est un trait caractéristique des Russes. Le résultat final des luttes morales de Dostoïevski n'a rien non plus de glorieux. Après avoir mené les plus violents combats pour réconcilier les revendications pulsionnelles de l'individu avec les exigences de la communauté humaine, il aboutit à une position de repli, faite de soumission à l'autorité temporelle aussi bien que spirituelle, de respect craintif envers le Tsar et le Dieu des chrétiens, d'un nationalisme russe étroit, position que des esprits de moindre valeur ont rejointe à moindres frais. C'est là le point faible

de cette grande personnalité. Dostoïevski n'a pas su être un éducateur et un libérateur des hommes, il s'est associé à ses geôliers ; l'avenir culturel de l'humanité lui devra peu de chose. Qu'il ait été condamné à un tel échec du fait de sa névrose, voilà qui paraît vraisemblable. Sa haute intelligence et la force de son amour pour l'humanité auraient pu lui ouvrir une autre voie, apostolique, de vie.

Considérer Dostoïevski comme un pécheur ou comme un criminel ne va pas sans susciter en nous une vive répugnance, qui n'est pas nécessairement fondée sur une appréciation philistine du criminel. Le motif réel en apparaît bientôt ; deux traits sont essentiels chez le criminel : un égocentrisme illimité et une forte tendance destructrice. Ce qu'ils ont entre eux de commun et ce qui conditionne leur expression, c'est l'absence d'amour, le manque de valorisation affective des objets (humains). On pense immédiatement à ce qui, chez Dostoïevski, contraste avec ce tableau, à son grand besoin d'amour et à son énorme capacité d'aimer, qui s'expriment dans des manifestations d'excessive

bonté et qui le font aimer et porter secours là où il eût eu droit de haïr et de se venger, par exemple dans sa relation avec sa première femme et avec l'amant de celle-ci. On est alors enclin à se demander d'où vient la tentation de ranger Dostoïevski parmi les criminels. Réponse : cela vient du choix que l'écrivain a fait de son matériel, en privilégiant, parmi tous les autres, des caractères violents, meurtriers, égocentriques ; cela vient aussi de l'existence de telles tendances au sein de lui-même et de certains faits dans sa propre vie, comme sa passion du jeu et, peut-être, l'attentat sexuel commis sur une fillette (aveu[a]). La contradiction

---

[a] Voir la discussion à ce sujet dans *Der Unbekannte [Dostojewski* [*Dostoïevski inconnu*] de R. Fülöp-Miller et F. Eckstein, Munich, 1926.] – Stefan Zweig écrit : « Il ne fut pas arrêté par les barrières de la morale bourgeoise et personne ne peut dire exactement jusqu'où il a transgressé dans sa vie les limites juridiques ni combien des instincts criminels de ses héros il a réalisés en lui-même » (*Trois maîtres*, 1920). Sur les relations étroites entre les personnages de Dostoïevski et ses propres expériences vécues, voir les remarques de René Fülöp-Miller dans son introduction à *Dostoïevski à la roulette*, qui s'appuient sur une étude de Nikolaï Strachoff.

se résout avec l'idée que la très forte pulsion de destruction de Dostoïevski, pulsion qui eût pu aisément faire de lui un criminel, est, dans sa vie, dirigée principalement contre sa propre personne (vers l'intérieur au lieu de l'être vers l'extérieur), et s'exprime ainsi sous forme de masochisme et de sentiment de culpabilité. Il reste néanmoins dans sa personne suffisamment de traits sadiques qui s'extériorisent dans sa susceptibilité, sa passion de tourmenter, son intolérance, même envers les personnes aimées, et se manifestent aussi dans la manière dont, en tant qu'auteur, il traite son lecteur. Ainsi, dans les petites choses, il était un sadique envers lui-même, donc un masochiste, autrement dit le plus tendre, le meilleur et le plus secourable des hommes.

De la complexité de la personne de Dostoïevski, nous avons extrait trois facteurs, un quantitatif et deux qualitatifs : l'intensité extraordinaire de son affectivité, le fond pulsionnel pervers qui devait le prédisposer à être un sado-masochiste ou un criminel, et, ce qui est inanalysable, le don artistique. Cet ensemble pourrait très bien exister sans névrose ; il existe

en effet de complets masochistes non névrosés. Étant donné le rapport de force entre, d’une part, les revendications pulsionnelles et, d’autre part, les inhibitions s’y opposant (sans compter les voies de sublimation disponibles), Dostoïevski devrait être classé comme ce qu’on appelle un « caractère pulsionnel ». Mais la situation est obscurcie du fait de l’interférence de la névrose qui, comme nous l’avons dit, ne serait pas, dans ces conditions, inévitable mais qui se constitue d’autant plus facilement qu’est plus forte la complication que doit maîtriser le moi. La névrose n’est en effet qu’un signe que le moi n’a pas réussi une telle synthèse et que dans cette tentative il a perdu son unité.

Par quoi alors la névrose, au sens strict du terme, se révèle-t-elle ? Dostoïevski se qualifiait lui-même d’épileptique et passait pour tel aux yeux des autres, ceci sur la base de ses sévères attaques accompagnées de perte de conscience, de contractions musculaires et d’un abattement consécutif. Il est des plus vraisemblables que cette prétendue épilepsie n’était qu’un symptôme de sa névrose, qu’il faudrait alors classer comme

hystéroépilepsie, c’est-à-dire comme hystérie grave. Une totale certitude ne peut pas être atteinte pour deux raisons : premièrement, parce que les données d’anamnèse concernant ce qu’on appelle l’épilepsie de Dostoïevski sont lacunaires et douteuses, deuxièmement, parce que nous ne sommes pas au clair en ce qui concerne la compréhension des états pathologiques liés à des attaques épileptoïdes.

Commençons par le second point. Il n’est pas nécessaire de répéter ici toute la pathologie de l’épilepsie, qui n’apporterait d’ailleurs rien de décisif. Du moins, peut-on dire ceci : c’est toujours l’ancien *Morbus sacer* qui se manifeste là comme unité clinique apparente, cette étrange maladie avec ses attaques convulsives imprévisibles et apparemment non provoquées, avec sa modification de caractère en irritabilité et en agressivité, avec sa progressive diminution des capacités mentales. Mais tous les traits de ce tableau restent flous et indéterminés. Les attaques, qui se déclenchent brutalement, avec morsure de langue et incontinence d’urine, pouvant aller jusqu’au dangereux *Status*

*epilepticus*, qui occasionne de sérieuses blessures, peuvent aussi se réduire à de courtes absences, à de simples vertiges passagers, et être remplacées par de courtes périodes de temps au cours desquelles le malade, comme s'il était sous la domination de l'inconscient, fait quelque chose qui lui est étranger. Ordinairement provoquées par des conditions purement corporelles mais de façon incompréhensible, elles peuvent néanmoins devoir leur première formation à une influence purement psychique (effroi) ou encore réagir à des excitations psychiques. Si caractéristique que soit l'affaiblissement intellectuel dans la très grande majorité des cas, du moins connaissons-nous un cas dans lequel l'affection ne perturba pas une haute capacité intellectuelle (celui d'Helmholtz). (D'autres cas, au sujet desquels on a prétendu la même chose, sont aussi incertains ou suscitent les mêmes doutes que celui de Dostoïevski.) Les personnes qui sont atteintes d'épilepsie peuvent donner une impression d'hébétude, d'un développement inhibé, de même que la maladie accompagne souvent l'idiotie la plus tangible et les déficiences

cérébrales les plus importantes, même si ce n'est pas là une composante nécessaire du tableau clinique ; mais ces attaques se rencontrent aussi, avec toutes leurs variations, chez d'autres personnes qui présentent un développement psychique complet et généralement une affectivité excessive et insuffisamment contrôlée. On ne s'étonnera pas qu'on tienne pour impossible, dans ces conditions, de maintenir l'unité de l'affection clinique dite « épilepsie ». La similitude que nous trouvons dans les symptômes manifestes appelle une conception fonctionnelle : c'est comme si un mécanisme de décharge pulsionnelle anormale était préformé organiquement, mécanisme auquel on a recours dans des conditions et des circonstances très différentes : dans le cas de perturbations de l'activité cérébrale dues à de graves affections tissulaires et toxiques et aussi dans le cas d'une domination insuffisante de l'économie psychique, le fonctionnement de l'énergie à l'œuvre dans la psyché atteignant alors un point critique. Sous cette bipartition, on pressent l'identité du mécanisme sous-jacent de la décharge

pulsionnelle. Celui-ci ne peut pas non plus être très éloigné des processus sexuels qui, fondamentalement, sont d'origine toxique. Les plus anciens médecins appelaient déjà le coït une petite épilepsie et reconnaissaient ainsi dans l'acte sexuel une atténuation et une adaptation de la décharge d'excitation épileptique.

La « réaction épileptique », comme on peut appeler cet élément commun, se tient sans aucun doute à la disposition de la névrose dont l'essence consiste en ceci : liquider par des moyens somatiques les masses d'excitation dont elle ne vient pas à bout psychiquement. Ainsi l'attaque épileptique devient un symptôme de l'hystérie et est adaptée et modifiée par celle-ci, tout comme elle l'est dans le déroulement sexuel normal. On a donc tout à fait le droit de différencier une épilepsie organique d'une épilepsie « affective ». La signification pratique est la suivante : celui qui est atteint de la première souffre d'une affection cérébrale, celui qui a la seconde est un névrosé. Dans le premier cas, la vie psychique est soumise à une perturbation étrangère venue du dehors ; dans le second cas, la perturbation est une

expression de la vie psychique elle-même.

Il est on ne peut plus probable que l'épilepsie de Dostoïevski soit de la seconde sorte. On ne peut pas le prouver absolument ; il faudrait pour ce faire être à même d'insérer la première apparition des attaques et leurs fluctuations ultérieures dans l'ensemble de sa vie psychique, et nous en savons trop peu pour cela. Les descriptions des attaques elles-mêmes ne nous apprennent rien, les informations touchant les relations entre les attaques et les expériences vécues sont lacunaires et souvent contradictoires. L'hypothèse la plus vraisemblable est que les attaques remontent loin dans l'enfance de Dostoïevski, qu'elles ont été remplacées très tôt par des symptômes assez légers et qu'elles n'ont pas pris une forme épileptique avant le bouleversant événement de sa dix-huitième année, l'assassinat de son père[1]. Cela nous

---

[1] Cf. l'essai de René Fülöp-Miller. « *Dostojewskis Heilige Krankheit* » « *Le mal sacré de Dostoïevski* », in *Wissen und Leben* (*Savoir et vivre*), 1924, n° 19-20. D'un particulier intérêt est l'information selon laquelle dans l'enfance de l'écrivain « quelque chose d'effroyable, d'inoubliable et de torturant »

arrangerait bien si l'on pouvait établir qu'elles ont cessé complètement durant le temps de sa détention en Sibérie, mais d'autres données contredisent cette hypothèse[1]. La relation

survint, à quoi il faudrait ramener les premiers signes de sa maladie (d'après un article de Souvorine dans *Novoïe Vremia*, 1881, cité dans l'introduction à *Dostoïevski à la roulette*). Ferner Orest Miller, dans *Écrits autobiographiques de Dostoïevski*, écrit : « Il existe sur la maladie de Fédor Mikhaïlovitch un autre témoignage qui est en rapport avec sa prime jeunesse et qui met en connexion la maladie avec un événement tragique de la vie familiale des parents de Dostoïevski. Mais, bien que ce témoignage m'ait été donné oralement par un homme qui était très proche de Fédor Mikhaïlovitch, je ne puis me résoudre à le reproduire complètement et exactement car je n'ai pas eu confirmation de cette rumeur par personne d'autre. » Ceux qui s'intéressent aux biographies et aux névroses ne peuvent être reconnaissants de cette discrétion).

[1] La plupart des données, y compris celles fournies par Dostoïevski lui-même, montrent au contraire que la maladie ne revêtit son caractère final, épileptique, que durant le séjour en Sibérie. On est malheureusement fondé à se méfier des informations autobiographiques des névrosés. L'expérience montre que leur mémoire entreprend des falsifications qui sont destinées à rompre une connexion causale déplaisante. Il apparaît néanmoins comme certain que la détention dans la prison sibérienne a modifié de façon marquante l'état

évidente entre le parricide dans *Les Frères Karamazov* et le destin du père de Dostoïevski a frappé plus d'un de ses biographes et les a conduits à faire référence à un « certain courant psychologique moderne ». Le point de vue psychanalytique, car c'est lui qui est ici visé, est enclin à reconnaître dans cet événement le traumatisme le plus sévère et dans la réaction consécutive de Dostoïevski la pierre angulaire de sa névrose.

Mais si j'entreprends de fonder psychanalytiquement cette conception, je risque d'être incompréhensible à ceux qui ne sont pas familiers avec les modes d'expression et les enseignements de la psychanalyse.

Nous avons un point de départ assuré. Nous connaissons le sens des premières attaques de Dostoïevski dans ses années de jeunesse, bien avant l'entrée en scène de l'« épilepsie ». Ces attaques avaient une signification de mort ; elles étaient annoncées par l'angoisse de la mort et consistaient en des états de sommeil léthargique.

---

pathologique de Dostoïevski.

La maladie le toucha d’abord sous la forme d’une mélancolie soudaine et sans fondement alors qu’il n’était encore qu’un petit garçon ; comme il le dit plus tard à son ami Solovieff, il avait alors le sentiment qu’il allait mourir sur-le-champ ; et, de fait, il s’ensuivait un état en tout point semblable à la mort réelle... Son frère André a raconté que Fédor, déjà dans ses jeunes années, avant de s’endormir, prenait soin de disposer des petits bouts de papier près de lui : il craignait de tomber, la nuit, dans un sommeil semblable à la mort, et demandait qu’on ne l’enterrât qu’après un délai de cinq jours. (*Dostoïevski à la roulette*, Introduction, page LX.)

Nous connaissons le sens et l’intention de telles attaques de mort. Elles signifient une identification avec un mort, une personne effectivement morte ou encore vivante, mais dont on souhaite la mort. Le second cas est le plus significatif. L’attaque a alors la valeur d’une punition. On a souhaité la mort d’un autre, maintenant on est cet autre, et on est mort soi-même. La théorie psychanalytique affirme ici que, pour le petit garçon, cet autre est, en

principe, le père et qu'ainsi l'attaque – appelée hystérique – est une autopunition pour le souhait de mort contre le père haï.

Le meurtre du père est, selon une conception bien connue, le crime majeur et originaire de l'humanité aussi bien que de l'individu[a]. C'est là en tout cas la source principale du sentiment de culpabilité ; nous ne savons pas si c'est la seule ; l'état des recherches ne permet pas d'établir l'origine psychique de la culpabilité et du besoin d'expiation. Mais il n'est pas nécessaire qu'elle soit unique. La situation psychologique en cause est compliquée et demande une élucidation. La relation du petit garçon à son père est, comme nous disons, une relation ambivalente. À côté de la haine qui pousse à éliminer le père en tant que rival, un certain degré de tendresse envers lui est, en règle générale, présent. Les deux attitudes conduisent conjointement à l'identification au père ; on voudrait être à la place du père parce qu'on l'admire et qu'on souhaiterait être comme lui et aussi parce qu'on veut l'éloigner. Tout ce

---

[a] Voir de l'auteur, *Totem et tabou*. (N. d. T.)

développement va alors se heurter à un obstacle puissant : à un certain moment, l'enfant en vient à comprendre que la tentative d'éliminer le père en tant que rival serait punie de castration par celui-ci. Sous l'effet de l'angoisse de castration, donc dans l'intérêt de préserver sa masculinité, il va renoncer au désir de posséder la mère et d'éliminer le père. Pour autant que ce désir demeure dans l'inconscient, il forme la base du sentiment de culpabilité. Nous croyons que nous avons décrit là des processus normaux, le destin normal de ce qui est appelé « complexe d'Œdipe » ; nous devons néanmoins y apporter un important complément.

Une autre complication survient quand chez l'enfant le facteur constitutionnel que nous appelons la bisexualité se trouve être plus fortement développé. Alors la menace que la castration fait peser sur la masculinité renforce l'inclination du garçon à se replier dans la direction de la féminité, à se mettre à la place de la mère et à tenir le rôle de l'objet d'amour pour le père. Seulement l'angoisse de castration rend également cette solution impossible. On

comprend que l'on doit aussi assumer la castration si l'on veut être aimé de son père comme une femme. Ainsi les deux motions, la haine du père et l'amour pour le père, tombent sous le coup du refoulement. Il y a pourtant une différence psychologique : la haine du père est abandonnée sous l'effet de l'angoisse d'un danger extérieur (la castration), tandis que l'amour pour le père est traité comme un danger pulsionnel interne qui néanmoins, dans son fond, se ramène au même danger extérieur.

Ce qui rend la haine pour le père inacceptable, c'est l'angoisse devant le père ; la castration est effroyable, aussi bien comme punition que comme prix de l'amour. Des deux facteurs qui refoulent la haine du père, c'est le premier, l'angoisse directe de punition et de castration, que nous appelons normal ; le renforcement pathogène semble survenir seulement avec l'autre facteur : l'angoisse devant la position féminine. Une forte prédisposition bisexuelle vient ainsi conditionner ou renforcer la névrose. Une telle prédisposition doit assurément être supposée chez Dostoïevski ; elle se révèle sous une forme

virtuelle (homosexualité latente) dans l’importance de ses amitiés masculines au cours de sa vie, dans son comportement, marqué d’une étrange tendresse, avec ses rivaux en amour et dans sa compréhension remarquable pour des situations qui ne s’expliquent que par une homosexualité refoulée, comme le montrent de nombreux exemples de ses nouvelles.

Je regrette, mais sans y pouvoir rien changer, que ces développements sur les attitudes de haine et d’amour envers le père et sur la transformation qu’elles subissent sous l’influence de la menace de castration, paraissent au lecteur, non familier avec la psychanalyse, manquer à la fois de saveur et de crédibilité. Je ne puis que m’attendre à ce que le complexe de castration ne manque pas de susciter la répugnance la plus générale. Mais qu’on me permette d’affirmer que l’expérience psychanalytique a placé précisément ces rapports au-delà de tout doute et nous a appris à y reconnaître la clef de toute névrose. Il nous faut donc tenter de l’appliquer aussi à ce qu’on appelle l’épilepsie de notre auteur. Mais elles sont si éloignées de notre conscience, ces choses

par lesquelles notre vie psychique inconsciente est gouvernée ! Ce que j'ai dit jusqu'ici n'épuise pas les conséquences, quant au complexe d'Œdipe, du refoulement de la haine pour le père. Quelque chose de nouveau vient s'ajouter, à savoir que l'identification avec le père, finalement, se taille une place permanente dans le moi : elle est reçue dans le moi, elle s'y installe mais comme une instance particulière s'opposant à l'autre contenu du moi. Nous lui donnons alors le nom de surmoi et nous lui assignons, en tant qu'il est l'héritier de l'influence des parents, les fonctions les plus importantes.

Si le père était dur, violent, cruel, alors le surmoi recueille de lui ces attributs et, dans sa relation avec le moi, la passivité, qui précisément devait avoir été refoulée, s'établit de nouveau. Le surmoi est devenu sadique, le moi devient masochique, c'est-à-dire, au fond, féminin passif. Un grand besoin de punition s'institue alors dans le moi qui, pour une part, s'offre comme victime au destin et, pour une autre part, trouve satisfaction dans le mauvais traitement infligé par le surmoi (conscience de culpabilité). Toute

punition est bien dans son fond la castration et, comme telle, satisfaction de la vieille attitude passive envers le père. Le destin lui-même n'est en définitive qu'une projection ultérieure du père.

Les processus normaux dans la formation de la conscience morale doivent être semblables aux processus anormaux décrits ici. Nous n'avons pas encore réussi à déterminer la frontière entre les deux. On remarque qu'ici le rôle majeur dans le dénouement revient à la composante passive de la féminité refoulée. En outre, il importe, au moins comme facteur accidentel, que le père, – qui est craint dans tous les cas – soit ou non particulièrement violent dans la réalité. Il l'était dans le cas de Dostoïevski, et nous pouvons faire remonter son extraordinaire sentiment de culpabilité et son comportement masochique à une composante féminine singulièrement forte. Ainsi la formule pour Dostoïevski est la suivante : une prédisposition bisexuelle particulièrement forte, et une capacité de se défendre avec une particulière intensité contre la dépendance envers un père particulièrement sévère. Nous ajoutons cette caractéristique de

bisexualité aux composantes de son être déjà reconnues. Le symptôme précoce d'« attaques de mort » peut alors se comprendre comme une identification du père au niveau du moi, identification qui est autorisée par le surmoi comme punition. « Tu voulais tuer le père afin d'être toi-même le père. Maintenant tu es le père mais le père mort. » C'est là le mécanisme habituel du symptôme hystérique. Et en outre : « Maintenant le père est en train de te tuer. » Pour le moi, le symptôme de mort est, dans le fantasme, une satisfaction du désir masculin et en même temps une satisfaction masochique ; pour le surmoi, c'est une satisfaction punitive, à savoir une satisfaction sadique. Les deux instances, le moi et le surmoi, tiennent à nouveau le rôle du père.

Pour nous résumer, la relation entre la personne et l'objet-père, tout en conservant son contenu, s'est transformée en une relation entre le moi et le surmoi : une nouvelle mise en scène sur une seconde scène. De telles réactions infantiles provenant du complexe d'Œdipe peuvent disparaître si la réalité ne leur apporte aucun

aliment. Mais le caractère du père demeura le même ; bien plus, il se détériora avec les années, de sorte que la haine de Dostoïevski envers son père et son vœu de mort contre ce mauvais père demeurèrent aussi les mêmes. Or, il est dangereux que la réalité accomplisse de tels désirs refoulés. Le fantasme est devenu réalité et toutes les mesures défensives se trouvent alors renforcées. Les attaques de Dostoïevski revêtent maintenant un caractère épileptique ; elles ont toujours le sens d'une identification avec le père comme punition mais elles sont devenues terribles, comme le fut la mort, effrayante, de son propre père. Quel contenu ont-elles reçu plus tard, et particulièrement quel contenu sexuel ? Il est impossible de le deviner.

Une chose est remarquable : à l'aura de l'attaque, un moment de béatitude suprême est éprouvé, moment qui peut très bien avoir fixé le triomphe et le sentiment de libération ressentis à la nouvelle de la mort du père, immédiatement suivie par une punition d'autant plus cruelle. Une telle séquence de triomphe et de deuil, de fête joyeuse et de deuil, nous l'avons aussi dévoilée

chez les frères de la horde primitive qui avaient tué le père et nous la trouvons répétée dans la cérémonie du repas totémique[a]. S'il s'avérait que Dostoïevski ne souffrît pas d'attaques en Sibérie, cela authentifierait simplement l'idée que ses attaques étaient sa punition. Il n'en avait plus besoin dès l'instant qu'il était puni autrement. Mais ceci ne peut pas être prouvé. Du moins, cette nécessité d'une punition pour l'économie psychique de Dostoïevski explique-t-elle le fait qu'il réussit à passer sans être brisé à travers ces années de misère et d'humiliation. La condamnation de Dostoïevski comme prisonnier politique était injuste et il ne l'ignorait pas, mais il accepta la punition imméritée infligée par le Tsar, le Petit Père, comme un substitut de la punition qu'il méritait pour son péché envers le père réel. Au lieu de se punir lui-même, il se laissa punir par un remplaçant du père. On a ici un aperçu de la justification psychologique des punitions infligées par la Société. C'est un fait que de très nombreux criminels demandent à être

---

[a] Voir *Totem et tabou.* (N. d. T.)

punis. Leur surmoi l'exige, et s'épargne ainsi d'avoir à infliger lui-même la punition.

Quiconque connaît la transformation compliquée de signification que subit le symptôme hystérique, comprendra qu'il ne saurait être question ici de chercher à approfondir le sens des attaques de Dostoïevski au-delà d'un tel commencement[a]. Il nous suffit de supposer que leur signification originaire demeura inchangée sous tout ce qui vint ensuite s'y superposer. Nous avons le droit d'affirmer que Dostoïevski ne se libéra jamais du poids que l'intention de tuer son père laissa sur sa conscience. C'est là ce qui détermina aussi son

[a] Nul mieux que Dostoïevski lui-même n'a rendu compte du sens et du contenu de ses attaques quand il confiait à son ami Strachoff que son irritation et sa dépression, après une attaque épileptique, étaient dues au fait qu'il s'apparaissait à lui-même comme un criminel et qu'il ne pouvait se délivrer du sentiment qu'un poids de culpabilité inconnue pesait sur lui, qu'il avait commis une très mauvaise action qui l'oppressait (Fülöp-Miller, *Le mal sacré de Dostoïevski*). Dans de telles auto-accusations, la psychanalyse voit une marque de reconnaissance de la « réalité psychique » et elle tente de rendre connue à la conscience la culpabilité inconnue.

comportement dans les deux autres domaines où la relation au père est décisive : son comportement envers l'autorité de l'État et envers la croyance en Dieu. Dans le premier de ces domaines, il en vint à une soumission complète au Tsar, le Petit Père, qui avait une fois joué avec lui, dans la réalité, la comédie de la mise à mort, que son attaque avait si souvent représentée en jeu. Ici la pénitence l'emporta. Dans le domaine religieux, il garda plus de liberté. D'après certains témoignages, apparemment dignes de confiance, il oscilla jusqu'au dernier moment de sa vie entre la foi et l'athéisme. Sa grande intelligence lui interdisait de passer outre les difficultés intellectuelles à quoi conduit la foi. Par une répétition individuelle d'un développement accompli dans l'histoire du monde, il espérait trouver dans l'idéal du Christ une issue et une libération de la culpabilité et même utiliser ses souffrances pour revendiquer un rôle de Christ. Si, tout compte fait, il ne parvint pas à la liberté et devint un réactionnaire, ce fut parce que la culpabilité filiale, qui est présente en tout être humain et sur quoi s'établit

le sentiment religieux, avait en lui atteint une force supra-individuelle et était insurmontable, même pour sa grande intelligence. Nous nous exposons ici au reproche d'abandonner l'impartialité de l'analyse et de soumettre Dostoïevski à des jugements que pourrait seul justifier le point de vue partisan d'une conception du monde déterminée. Un conservateur prendrait le parti du Grand Inquisiteur et jugerait Dostoïevski autrement. L'objection est fondée et l'on peut seulement dire, pour l'atténuer, que la décision de Dostoïevski paraît bien avoir été déterminée par une inhibition de pensée due à sa névrose.

Ce n'est guère un hasard si trois des chefs-d'œuvre de la littérature de tous les temps, *l'Œdipe Roi* de Sophocle, le *Hamlet* de Shakespeare et *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski, traitent tous du même thème, le meurtre du père. Dans les trois œuvres, le motif de l'acte – la rivalité sexuelle pour une femme – est aussi révélé. La représentation la plus franche est certainement celle du drame, qui suit la légende grecque. Là, c'est encore le héros lui-

même qui accomplit l'acte. Mais l'élaboration poétique est impossible sans adoucissement et sans voiles. L'aveu sans détours de l'intention de parricide, à quoi nous parvenons dans l'analyse, paraît intolérable en l'absence de préparation analytique. Le drame grec introduit l'indispensable atténuation des faits de façon magistrale en projetant le motif inconscient du héros dans le réel sous la forme d'une contrainte du destin qui lui est étrangère. Le héros commet l'acte involontairement et apparemment sans être influencé par la femme, cette connexion étant cependant prise en considération, car le héros ne peut conquérir la mère reine que s'il a répété son action contre le monstre qui symbolise le père. Après que sa faute a été révélée et rendue consciente, le héros ne tente pas de se disculper en faisant appel à l'idée auxiliaire d'une contrainte du destin. Son crime est reconnu et puni tout comme si c'était un crime pleinement conscient, ce qui peut apparaître injuste à notre réflexion mais ce qui est psychologiquement parfaitement correct. Dans la pièce anglaise, la présentation est plus indirecte ; le héros ne

commet pas lui-même l'action : elle est accomplie par quelqu'un d'autre, pour lequel il ne s'agit pas de parricide. Le motif inconvenant de rivalité sexuelle vis-à-vis de la femme n'a pas besoin par conséquent d'être déguisé. Bien plus, nous voyons le complexe d'Œdipe du héros, pour ainsi dire dans une lumière réfléchie, en apprenant l'effet sur lui du crime de l'autre. Il devrait venger l'acte commis mais se trouve étrangement incapable de le faire. Nous savons que c'est son sentiment de culpabilité qui le paralyse ; d'une façon absolument conforme aux processus névrotiques, le sentiment de culpabilité est déplacé sur la perception de son incapacité à accomplir cette tâche. Certains signes montrent que le héros ressent sa culpabilité comme supra-individuelle. Il méprise les autres non moins que lui-même : « Si l'on traite chacun selon son mérite, qui pourra échapper au fouet ? »

Le roman du Russe fait un pas de plus dans cette direction. Là aussi, le meurtre est commis par quelqu'un d'autre, mais cet autre est, vis-à-vis de l'homme tué, dans la même relation filiale que le héros Dimitri et, chez lui, le motif de

rivalité sexuelle est ouvertement admis. C'est un frère du héros et il est remarquable que Dostoïevski lui ait attribué sa propre maladie, la prétendue épilepsie, comme s'il cherchait à avouer que l'épileptique, le névrosé en lui était un parricide. Puis, dans la plaidoirie au cours du procès, il y a la fameuse dérision de la psychologie – c'est une arme à deux tranchants[a]. Magnifique déguisement, car il nous suffit de le retourner pour découvrir le sens le plus profond de la façon de voir de Dostoïevski. Ce n'est pas la psychologie qui mérite la dérision mais la procédure d'enquête judiciaire. Peu importe de savoir qui effectivement a accompli l'acte. La psychologie se préoccupe seulement de savoir qui l'a voulu dans son cœur et qui l'a accueilli une fois accompli. Pour cette raison, tous les frères, à part la figure qui contraste avec les autres, Aliocha, sont également coupables : le jouisseur soumis à ses pulsions, le cynique sceptique et le criminel épileptique. Dans *Les Frères*

[a] Littéralement, en russe et en allemand : un bâton avec deux bouts. (N. d. T.)

*Karamazov*, on rencontre une scène particulièrement révélatrice sur Dostoïevski. Le Starets reconnaît au cours de sa conversation avec Dimitri que celui-ci est prêt à commettre le parricide, et il se prosterne devant lui. Il ne peut s'agir là d'une expression d'admiration ; cela doit signifier que le saint rejette la tentation de mépriser ou de détester le meurtrier et, pour cela, s'humilie devant lui. La sympathie de Dostoïevski pour le criminel est en fait sans limite. Elle va bien au-delà de la pitié à laquelle a droit le malheureux ; elle nous rappelle la terreur sacrée avec laquelle, dans l'antiquité, on considérait les épileptiques et les fous. Le criminel est pour lui presque comme un rédempteur ayant pris sur lui la faute qui, sinon, aurait dû être supportée par d'autres. Il n'est plus nécessaire de tuer puisqu'il a déjà tué ; et on doit lui être reconnaissant puisque, sans lui, on aurait été obligé soi-même de tuer. Il ne s'agit pas seulement d'une pitié bienveillante mais d'une identification, sur la base d'impulsions meurtrières semblables, en fait d'un narcissisme légèrement déplacé. La valeur éthique de cette

bonté n'a pas pour autant à être contestée car peut-être est-ce là, en règle générale, le mécanisme de ce qui nous fait compatir à la vie des autres, mécanisme qui se laisse facilement discerner dans le cas extrême de l'écrivain dominé par la conscience de la culpabilité. Il n'y a pas de doute que cette sympathie par identification a déterminé de façon décisive le choix que Dostoïevski a fait de ses sujets. Il a d'abord traité du criminel commun (celui qui agit par égoïsme), du criminel politique et religieux, et ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il remonta jusqu'au criminel originel, le parricide, et qu'il fit littérairement à travers lui sa confession.

La publication des écrits posthumes de Dostoïevski et des journaux intimes de sa femme a vivement éclairé un épisode de sa vie, à savoir la période où Dostoïevski, en Allemagne, était obsédé par la passion du jeu *(Dostoïevski à la roulette)*. On ne peut voir là autre chose qu'un accès indiscutable de passion pathologique. Les rationalisations ne manquaient pas pour cette conduite aussi singulière qu'indigne. Le sentiment de culpabilité, ce qui n'est pas rare

chez les névrosés, s'était fait remplacer par quelque chose de tangible, le poids d'une dette, et Dostoïevski pouvait alléguer qu'il tentait par ses gains au jeu de rendre possible son retour en Russie en échappant à ses créanciers. Mais ce n'était là qu'un prétexte. Dostoïevski était assez lucide pour s'en apercevoir et assez honnête pour l'avouer. Il savait que l'essentiel était le jeu en lui-même, le jeu pour le jeu[a]. Tous les traits de son comportement irrationnel, marqué de l'emprise des pulsions, le montrent, avec quelque chose de plus : il ne s'arrêtait pas avant d'avoir tout perdu. Le jeu était pour lui aussi une voie vers l'autopunition. Chaque fois il donnait à sa jeune femme sa promesse ou sa parole d'honneur qu'il ne jouerait plus, ou qu'il ne jouerait plus ce jour-ci ; et, comme elle le raconte, il rompait sa promesse presque toujours. Quand ses pertes les avaient conduits l'un et l'autre à la plus grande misère, il en tirait une seconde satisfaction

[a] En français dans le texte. (N. d. T.) « L'essentiel est le jeu en lui-même, écrit-il dans une de ses lettres. Je vous jure que la cupidité n'a rien à voir là-dedans, bien que j'aie on ne peut plus besoin d'argent. »

pathologique. Il pouvait alors s'injurier, s'humilier devant elle, l'inciter à le mépriser et à regretter d'avoir épousé un vieux pécheur comme lui ; puis, la conscience ainsi soulagée, il se remettait à jouer le jour suivant. La jeune femme s'habituait à ce cycle car elle avait remarqué que la seule chose dont en réalité on pouvait attendre le salut, la production littéraire, n'allait jamais mieux que lorsqu'ils avaient tout perdu et engagé leurs derniers biens. Bien entendu, elle ne saisissait pas le rapport. Quand le sentiment de culpabilité de Dostoïevski était satisfait par les punitions qu'il s'était infligées à lui-même, alors son inhibition au travail était levée et il s'autorisait à faire quelques pas sur la voie du succès[a].

Quel fragment d'une enfance longtemps enfouie surgit ainsi, se répétant dans la compulsion au jeu ? On le devine sans peine si

---

[a] « Il restait à la table de jeu jusqu'à ce qu'il ait tout perdu, jusqu'à ce qu'il soit totalement ruiné. C'est seulement quand le désastre était tout à fait accompli qu'enfin le démon quittait son âme et laissait la place au génie créateur » (Fülöp-Miller, *Dostoïevski à la roulette*).

l’on s’appuie sur une nouvelle d’un écrivain contemporain. Stefan Zweig, qui a consacré une étude à Dostoïevski lui-même (*Trois Maîtres*), a inclus dans son recueil de trois nouvelles, *La confusion des sentiments*, une histoire qu’il intitule « Vingt-quatre heures de la vie d’une femme ». Ce petit chef-d’œuvre ne prétend que montrer à quel point la femme est un être irresponsable, à quels excès surprenants pour elle-même elle peut être conduite à travers une expérience inattendue. Mais la nouvelle dit en fait beaucoup plus. Elle montre, sans chercher d’excuses, quelque chose de tout à fait autre, de généralement humain, ou plutôt de masculin, une fois qu’on la soumet à une interprétation analytique. Une telle interprétation est si manifestement évidente qu’on ne peut la refuser. Selon un trait propre à la nature de la création artistique, l’auteur, qui est un de mes amis, a pu m’assurer que l’interprétation que je lui ai communiquée avait été tout à fait étrangère à sa connaissance et à son intention, bien que maints détails dans le récit parussent expressément placés pour nous indiquer la trace secrète. Dans

la nouvelle de Zweig, une vieille dame distinguée raconte à l'auteur une expérience qu'elle a vécue plus de vingt ans auparavant. Devenue précocement veuve, mère de deux fils n'ayant plus besoin d'elle, elle n'attendait plus rien de la vie quand, dans sa quarante-deuxième année, au cours d'un de ses voyages sans but, elle se trouva dans la salle de jeu du Casino de Monaco et, parmi les singulières impressions que fait naître ce lieu, elle fut bientôt fascinée par la vue de deux mains qui semblaient trahir toutes les sensations du joueur malheureux, avec une franchise et une intensité bouleversantes. Ces mains appartenaient à un beau jeune homme – l'auteur lui donne, comme sans le vouloir, l'âge du fils aîné de celle qui regarde – qui, après avoir tout perdu, quitte la salle dans le désespoir le plus profond, avec l'intention probable de mettre fin à sa vie sans espoir dans les jardins du Casino. Une sympathie inexplicable la pousse à le suivre et à tout tenter pour le sauver. Il la prend pour une de ces femmes importunes qui fréquentent ce lieu et il essaie de s'en débarrasser, mais elle reste avec lui et se voit, de la manière la plus naturelle, dans

l'obligation de partager sa chambre à l'hôtel et finalement son lit. Après cette nuit d'amour improvisée, elle obtient du jeune homme, apparemment calmé, la promesse, faite solennellement, qu'il ne jouera plus jamais ; elle lui donne de l'argent pour son voyage de retour et lui promet de le rencontrer à la gare, avant le départ du train. Mais voici que s'éveille en elle une grande tendresse pour lui, qu'elle veut tout sacrifier pour le garder, et décide de partir en voyage avec lui au lieu de prendre congé de lui. Différents hasards contraires l'en empêchent : elle manque le train. Dans sa nostalgie pour celui qui a disparu, elle retourne à la salle de jeu et elle y découvre à nouveau, à son horreur, les mains qui avaient d'abord éveillé sa brûlante sympathie. L'oublieux du devoir était retourné au jeu. Elle lui rappelle sa promesse mais, tout occupé par sa passion, il la traite de trouble-fête, lui demande de partir et lui jette à la tête l'argent avec lequel elle avait voulu le sauver. Dans une profonde honte, il lui faut s'enfuir et, plus tard, elle peut apprendre qu'elle n'a pas réussi à le préserver du suicide.

Cette histoire brillamment contée, d'un enchaînement sans faille, se suffit assurément à elle-même et ne manque pas de produire un grand effet sur le lecteur. Mais l'analyse nous apprend que son invention provient d'un fantasme de désir de la période de la puberté, fantasme qui reste conscient comme souvenir chez de nombreuses personnes. Le fantasme tient en ceci : la mère pourrait elle-même initier le jeune homme à la vie sexuelle pour le préserver des dangers redoutés de l'onanisme. Les nombreuses œuvres traitant d'une rédemption ont la même origine. Le « vice » de l'onanisme est remplacé par la passion du jeu ; l'accent mis sur l'activité passionnée des mains trahit cette dérivation. Effectivement, la passion du jeu est un équivalent de l'ancienne compulsion à l'onanisme ; c'est le même moi de « jouer » qui est utilisé dans la chambre des enfants pour désigner l'activité des mains sur les organes génitaux. Le caractère irrésistible de la tentation, la résolution solennelle et pourtant toujours démentie de ne plus jamais le faire, l'étourdissant plaisir et la mauvaise conscience – on se détruit (suicide) –, tout cela

demeure inaltéré dans la substitution. Il est vrai que la nouvelle de Zweig est racontée par la mère, non par le fils. Cela doit flatter le fils de penser : si la mère savait à quels dangers l'onanisme me conduit, elle m'en préserverait certainement en m'autorisant à diriger toute ma tendresse sur son corps à elle. L'équivalence de la mère avec la putain, effectuée par le jeune homme dans la nouvelle de Zweig, est en connexion avec le même fantasme. Elle rend aisément abordable celle qui est inaccessible ; la mauvaise conscience qui accompagne ce fantasme amène l'issue malheureuse du récit. Il est aussi intéressant de remarquer comment la façade donnée à la nouvelle par l'auteur tente de dissimuler son sens analytique. Car il est très contestable que la vie amoureuse de la femme soit dominée par des impulsions soudaines et énigmatiques. L'analyse découvre au contraire une motivation adéquate pour le comportement surprenant de cette femme qui, jusque-là, s'est détournée de l'amour. Fidèle à la mémoire de l'époux disparu, elle s'était armée contre toutes les demandes de cet ordre mais – et là le fantasme

du fils n'a pas tort – elle n'avait pas échappé en tant que mère à son transfert d'amour, tout à fait inconscient, sur le fils ; le destin put la saisir à cette place non surveillée. Si la passion du jeu, avec les vaines luttes pour s'en détourner et les occasions qu'elle offre à l'autopunition, constitue une répétition de la compulsion d'onanisme, alors nous ne serons pas surpris que, dans la vie de Dostoïevski, elle occupe une si grande place. Nous ne trouvons en effet aucun cas de névrose grave où la satisfaction auto-érotique de la prime enfance et de la puberté n'ait joué son rôle et les relations entre les efforts pour la réprimer et l'angoisse envers le père sont trop bien connues pour qu'il soit nécessaire de faire plus que les mentionner[a].

Sigmund Freud.

*Traduction de J.-B. Pontalis.*

---

[a] La plupart des vues ici exprimées figurent aussi dans l'excellent écrit de Jolan Neufeld, « *Dostoïevski, esquisse de sa psychanalyse* », Imago-Bücher, numéro IV, 1923.

Ce texte de Freud est un texte de circonstance. Il fut publié en 1928 comme introduction à un volume, *Die Urgestalt der Brüder Karamasoff,* qui réunissait les premières versions, les ébauches et les sources des *Frères Karamazov* et qui devait, avec d'autres, compléter l'édition allemande des Œuvres de Dostoïevski. Les éditeurs responsables de ces volumes R. Fülöp-Miller et F. Eckstein – demandèrent une préface à Freud ; il commença à l'écrire pendant ses vacances en juin 1926 puis s'interrompit, appelé par un autre travail sur la psychanalyse pratiquée par les non-médecins, auquel l'actualité donnait un caractère d'urgence. D'après son biographe, Ernest Jones, Freud ne se remit à « Dostoïevski et le parricide » qu'avec une grande réticence, ayant entre-temps pris connaissance d'un essai de Jolan Neufeld *(Dostoïevski, Esquisse de sa psychanalyse,* 1923) qui lui paraissait avoir dit l'essentiel.

Cette réticence est incontestablement sensible

dans le texte qu'on vient de lire. Elle témoigne, selon nous, d'une réserve, ou d'une ambivalence, plus profonde. Elle n'échappa pas, d'ailleurs, à un de ses premiers lecteurs, le psychanalyste Theodor Reik, qui reprocha à Freud tant sa sévérité morale à l'endroit de Dostoïevski que la construction de son essai, et en particulier l'apparente digression finale sur la nouvelle de Stefan Zweig.

Dans une lettre à Reik, Freud reconnaît partiellement le bien-fondé de ces objections – « cet essai fut écrit à contrecœur » – mais il n'en reproche pas moins à Dostoïevski de s'être « limité à la vie psychique anormale » (étrange critique de la part de celui qui se la vit tant de fois adressée !). Et il conclut par cet aveu : « Je n'aime pas réellement Dostoïevski. Cela vient de ce que ma patience envers les natures parthologiques s'épuise entièrement dans l'analyse. »

On peut penser qu'au-delà du motif général invoqué, la « pathologie » propre de Dostoïevski éveillait chez Freud une sorte d'aversion. S'il y *résiste*, n'est-ce pas parce qu'elle met en œuvre,

mais aussi en actes, un thème qui a hanté la pensée freudienne : le meurtre du père ? Thème que Freud aborde dans le mythe – d'*Œdipe-Roi* au *Moïse* – alors que Dostoïevski, ce « caractère pulsionnel », l'incarne effectivement. Entre le meurtre symbolique du « père originaire » – l'*Urvater* – et le parricide du père réel, entre les frères Karamazov et les frères de la horde primitive, l'analogie est évidente, et la distance infinie.

J.-B. P.

# Les Frères Karamazov

*À Anna Grigorievna Dostoïevski.*

*En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas,*

*Il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.*

Jean, XII, 24, 25.

*(Trad. Crampon.)*

## Préface

En abordant la biographie de mon héros, Alexéi Fiodorovitch, j'éprouve une certaine perplexité. En effet, bien que je l'appelle mon héros, je sais qu'il n'est pas un grand homme ; aussi prévois-je fatalement des questions de ce genre : « En quoi Alexéi Fiodorovitch est-il remarquable, pour avoir été choisi comme votre héros ? Qu'a-t-il fait ? De qui est-il connu et pourquoi ? Ai-je une raison, moi lecteur, de consacrer mon temps à étudier sa vie ? »

La dernière question est la plus embarrassante, car je ne puis qu'y répondre : « Peut-être ; vous le verrez vous-même dans le roman. » Mais si on le lit sans trouver mon héros remarquable ? Je dis cela, malheureusement, car je prévois la chose. À mes yeux, il est remarquable, mais je doute fort de parvenir à convaincre le lecteur. Le fait est qu'il agit, assurément, mais d'une façon vague et obscure. D'ailleurs, il serait étrange, à notre

époque, d’exiger des gens la clarté ! Une chose, néanmoins, est hors de doute : c’est un homme étrange, voire un original. Mais loin de conférer un droit à l’attention, l’étrangeté et l’originalité nuisent, surtout quand tout le monde s’efforce de coordonner les individualités et de dégager un sens général de l’absurdité collective. L’original, dans la plupart des cas, c’est l’individu qui se met à part. N’est-il pas vrai ?

Au cas où quelqu’un me contredirait sur ce dernier point, disant : « ce n’est pas vrai » ou « ce n’est pas toujours vrai », je reprends courage au sujet de la valeur de mon héros. Car non seulement l’original n’est « pas toujours » l’individu qui se met à part, mais il lui arrive de détenir la quintessence du patrimoine commun, alors que ses contemporains l’ont répudié pour un temps.

D’ailleurs, au lieu de m’engager dans ces explications confuses et dénuées d’intérêt, j’aurais commencé tout simplement, sans préface, – si mon œuvre plaît, on la lira – mais le malheur est que, pour une biographie, j’ai deux romans. Le principal est le second : il retrace l’activité de

mon héros à l'époque présente. Le premier se déroule il y a treize ans ; à vrai dire ce n'est qu'un moment de la première jeunesse du héros ; il est néanmoins indispensable, car, sans lui, bien des choses resteraient incompréhensibles dans le second. Mais cela ne fait qu'accroître mon embarras : si moi, biographe, je trouve qu'un roman eût suffi pour un héros aussi modeste, aussi vague, comment me présenter avec deux et justifier une telle prétention ?

Désespérant de résoudre ces questions, je les laisse en suspens. Naturellement, le lecteur perspicace a déjà deviné que tel était mon but dès le début, et il m'en veut de perdre un temps précieux en paroles inutiles. À quoi je répondrai que je l'ai fait par politesse, et ensuite par ruse, afin qu'on soit prévenu. Au reste, je suis bien aise que mon roman se partage de lui-même en deux écrits « tout en conservant son unité intégrale » ; après avoir pris connaissance du premier, le lecteur verra lui-même s'il vaut la peine d'aborder le second. Sans doute, chacun est libre ; on peut fermer le livre dès les premières pages du premier récit pour ne plus le rouvrir.

Mais il y a des lecteurs délicats qui veulent aller jusqu'au bout, pour ne pas faillir à l'impartialité ; tels sont, par exemple, tous les critiques russes. On se sent le cœur plus léger vis-à-vis d'eux. Malgré leur conscience méthodique, je leur fournis un argument des plus fondés pour abandonner le récit au premier épisode du roman. Voilà ma préface finie. Je conviens qu'elle est superflue ; mais, puisqu'elle est écrite, gardons-la.

Et maintenant, commençons.

L'Auteur.

# Première partie

# Livre premier

# Histoire d’une famille

## I

## Fiodor Pavlovitch Karamazov

Alexéi Fiodorovitch Karamazov était le troisième fils d'un propriétaire foncier de notre district, Fiodor Pavlovitch, dont la mort tragique, survenue il y a treize ans, fit beaucoup de bruit en son temps et n'est point encore oubliée. J'en parlerai plus loin et me bornerai pour l'instant à dire quelques mots de ce « propriétaire », comme on l'appelait, bien qu'il n'eût presque jamais habité sa « propriété ». Fiodor Pavlovitch était un de ces individus corrompus en même temps qu'ineptes – type étrange mais assez fréquent – qui s'entendent uniquement à soigner leurs intérêts. Ce petit hobereau débuta avec presque rien et s'acquit promptement la réputation de pique-assiette : mais à sa mort il possédait quelque cent mille roubles d'argent liquide. Cela ne l'empêcha pas d'être, sa vie durant, un des

pires extravagants de notre district. Je dis extravagant et non point imbécile, car les gens de cette sorte sont pour la plupart intelligents et rusés : il s'agit là d'une ineptie spécifique, nationale.

Il fut marié deux fois et eut trois fils ; l'aîné, Dmitri, du premier lit, et les deux autres, Ivan et Alexéi[1], du second. Sa première femme appartenait à une famille noble, les Mioussov, propriétaires assez riches du même district. Comment une jeune fille bien dotée, jolie, de plus vive, éveillée, spirituelle, telle qu'on en trouve beaucoup parmi nos contemporaines, avait-elle pu épouser pareil « écervelé », comme on appelait ce triste personnage ? Je crois inutile de l'expliquer trop longuement. J'ai connu une jeune personne, de l'avant-dernière génération « romantique », qui, après plusieurs années d'un amour mystérieux pour un monsieur qu'elle pouvait épouser en tout repos, finit par se forger des obstacles insurmontables à cette union. Par une nuit d'orage, elle se précipita du haut d'une

---

[1] Jean et Alexis.

falaise dans une rivière rapide et profonde, et périt victime de son imagination, uniquement pour ressembler à l'Ophélie de Shakespeare. Si cette falaise, qu'elle affectionnait particulièrement, eût été moins pittoresque ou remplacée par une rive plate et prosaïque, elle ne se serait sans doute point suicidée. Le fait est authentique, et je crois que les deux ou trois dernières générations russes ont connu bien des cas analogues. Pareillement, la décision que prit Adélaïde Mioussov fut sans doute l'écho d'influences étrangères, l'exaspération d'une âme captive. Elle voulait peut-être affirmer son indépendance, protester contre les conventions sociales, contre le despotisme de sa famille. Son imagination complaisante lui dépeignit – pour un court moment – Fiodor Pavlovitch, malgré sa réputation de pique-assiette, comme un des personnages les plus hardis et les plus malicieux de cette époque en voie d'amélioration, alors qu'il était, en tout et pour tout, un méchant bouffon. Le piquant de l'aventure fut un enlèvement qui ravit Adélaïde Ivanovna. La situation de Fiodor Pavlovitch le disposait alors à

de semblables coups de main : brûlant de faire son chemin à tout prix, il trouva fort plaisant de s'insinuer dans une honnête famille et d'empocher une jolie dot. Quant à l'amour, il n'en était question ni d'un côté ni de l'autre, malgré la beauté de la jeune fille. Cet épisode fut probablement unique dans la vie de Fiodor Pavlovitch, toujours grand amateur du beau sexe, toujours prêt à s'accrocher à n'importe quelle jupe, pourvu qu'elle lui plût : cette femme, en effet, n'exerça sur lui aucun attrait sensuel.

Adélaïde Ivanovna eut tôt fait de constater qu'elle n'éprouvait que du mépris pour son mari. Dans ces conditions, les suites du mariage ne se firent pas attendre. Bien que la famille eût assez vite pris son parti de l'événement et remis sa dot à la fugitive, une existence désordonnée et des scènes continuelles commencèrent. On rapporte que la jeune femme se montra beaucoup plus noble et plus digne que Fiodor Pavlovitch, qui lui escamota dès l'abord, comme on l'apprit plus tard, tout son capital liquide, vingt-cinq mille roubles, dont elle n'entendit plus jamais parler. Pendant longtemps il mit tout en œuvre pour que

sa femme lui transmît, par un acte en bonne et due forme, un petit village et une assez belle maison de ville, qui faisaient partie de sa dot. Il y serait certainement parvenu, tant ses extorsions et ses demandes effrontées inspiraient de dégoût à la malheureuse que la lassitude eût poussée à dire oui. Par bonheur, la famille intervint et refréna la rapacité du mari. Il est notoire que les époux en venaient fréquemment aux coups, et on prétend que ce n'est pas Fiodor Pavlovitch qui les donnait, mais bien Adélaïde Ivanovna, femme emportée, hardie, brune irascible, douée d'une étonnante vigueur. Elle finit par s'enfuir avec un séminariste qui crevait de misère, laissant sur les bras, à son mari, un enfant de trois ans, Mitia[1]. Le mari s'empressa d'installer un harem dans sa maison et d'organiser des soûleries. Entre-temps, il parcourait la province, se lamentant à tout venant de la désertion d'Adélaïde Ivanovna, avec des détails choquants sur sa vie conjugale. On aurait dit qu'il prenait plaisir à jouer devant tout le monde le rôle ridicule de mari trompé, à

---

[1] Diminutif de *Dmitri* (Démétrius).

dépeindre son infortune en chargeant les couleurs. « On croirait que vous êtes monté en grade, Fiodor Pavlovitch, tant vous paraissez content, malgré votre affliction », lui disaient les railleurs. Beaucoup ajoutaient qu'il était heureux de se montrer dans sa nouvelle attitude de bouffon, et qu'à dessein, pour faire rire davantage, il feignait de ne pas remarquer sa situation comique. Qui sait, d'ailleurs, peut-être était-ce de sa part naïveté ? Enfin, il réussit à découvrir les traces de la fugitive. La malheureuse se trouvait à Pétersbourg, où elle avait achevé de s'émanciper. Fiodor Pavlovitch commença à s'agiter et se prépara à partir – dans quel dessein ? – lui-même n'en savait rien. Peut-être eût-il vraiment fait le voyage de Pétersbourg, mais, cette décision prise, il estima avoir le droit, pour se donner du cœur, de se soûler dans toutes les règles. Sur ces entrefaites, la famille de sa femme apprit que la malheureuse était morte subitement dans un taudis, de la fièvre typhoïde, disent les uns, de faim, prétendent les autres. Fiodor Pavlovitch était ivre lorsqu'on lui annonça la mort de sa femme ; on raconte qu'il courut

dans la rue et se mit à crier, dans sa joie, les bras au ciel : *Maintenant, Seigneur, tu laisses aller Ton serviteur*[1]. D'autres prétendent qu'il sanglotait comme un enfant, au point qu'il faisait peine à voir, malgré le dégoût qu'il inspirait. Il se peut fort bien que l'une et l'autre version soient vraies, c'est-à-dire qu'il se réjouit de sa libération, tout en pleurant sa libératrice. Bien souvent les gens, même méchants, sont plus naïfs, plus simples, que nous ne le pensons. Nous aussi, d'ailleurs.

---

[1] Luc, II, 29.

## II

## Karamazov se débarrasse de son premier fils

On peut se figurer quel père et quel éducateur pouvait être un tel homme. Comme il était à prévoir, il délaissa complètement l'enfant qu'il avait eu d'Adélaïde Ivanovna, non par animosité ou par rancune conjugale, mais simplement parce qu'il l'avait tout à fait oublié. Tandis qu'il excédait tout le monde par ses larmes et ses plaintes et faisait de sa maison un mauvais lieu, le petit Mitia fut recueilli par Grigori[1], un fidèle serviteur ; si celui-ci n'en avait pas pris soin, l'enfant n'aurait peut-être eu personne pour le changer de linge. De plus, sa famille maternelle parut l'oublier. Son grand-père était mort, sa grand-mère, établie à Moscou, trop souffrante, ses tantes s'étaient mariées, de sorte que Mitia

---

[1] Grégoire.

dut passer presque une année dans le pavillon où habitait Grigori. D'ailleurs, si son père s'était souvenu de lui (au fait il ne pouvait ignorer son existence), il eût renvoyé l'enfant au pavillon, pour n'être pas gêné dans ses débauches. Mais, sur ces entrefaites, arriva de Paris le cousin de feu Adélaïde Ivanovna, Piotr[1] Alexandrovitch Mioussov, qui devait, par la suite, passer de nombreuses années à l'étranger. À cette époque, il était encore tout jeune et se distinguait de sa famille par sa culture, et ses belles manières. « Occidentaliste » convaincu, il devait, vers la fin de sa vie, devenir un libéral à la façon des années 40 et 50. Au cours de sa carrière, il fut en relation avec de nombreux ultra-libéraux, tant en Russie qu'à l'étranger, et connut personnellement Proudhon et Bakounine. Il aimait à évoquer les trois journées de février 1848, à Paris, donnant à entendre qu'il avait failli prendre part aux barricades ; c'était un des meilleurs souvenirs de sa jeunesse. Il possédait une belle fortune, environ mille âmes, pour compter à la mode

[1] Pierre.

ancienne. Sa superbe propriété se trouvait aux abords de notre petite ville et touchait aux terres de notre fameux monastère. Sitôt en possession de son héritage, Piotr Alexandrovitch entama avec les moines un procès interminable au sujet de certains droits de pêche ou de coupe de bois, je ne sais plus au juste, mais il estima de son devoir, en tant que citoyen éclairé, de faire un procès aux « cléricaux ». Quand il apprit les malheurs d'Adélaïde Ivanovna, dont il avait gardé bon souvenir, ainsi que l'existence de Mitia, il prit à cœur cette affaire, malgré l'indignation juvénile et le mépris que lui inspirait Fiodor Pavlovitch. C'est alors qu'il vit celui-ci pour la première fois. Il lui déclara ouvertement son intention de se charger de l'enfant. Longtemps après, il racontait, comme un trait caractéristique, que Fiodor Pavlovitch, lorsqu'il fut question de Mitia, parut un moment ne pas comprendre de quel enfant il s'agissait, et même s'étonner d'avoir un jeune fils quelque part, dans sa maison. Pour exagéré qu'il fût, le récit de Piotr Alexandrovitch n'en devait pas moins contenir une part de vérité. Effectivement,

Fiodor Pavlovitch aima toute sa vie à prendre des attitudes, à jouer un rôle, parfois sans nécessité aucune, et même à son détriment, comme dans le cas présent. C'est d'ailleurs là un trait spécial à beaucoup de gens, même point sots. Piotr Alexandrovitch mena l'affaire rondement et fut même tuteur de l'enfant (conjointement avec Fiodor Pavlovitch), sa mère ayant laissé une maison et des terres. Mitia alla demeurer chez ce petit-cousin, qui n'avait pas de famille. Pressé de retourner à Paris, après avoir réglé ses affaires et assuré la rentrée de ses fermages, il confia l'enfant à l'une de ses tantes, qui habitait Moscou. Par la suite, s'étant acclimaté en France, il oublia l'enfant, surtout lorsque éclata la révolution de Février, qui frappa son imagination pour le reste de ses jours. La tante de Moscou étant morte, Mitia fut recueilli par une de ses filles mariées. Il changea, paraît-il, une quatrième fois de foyer. Je ne m'étends pas là-dessus pour le moment, d'autant plus qu'il sera encore beaucoup question de ce premier rejeton de Fiodor Pavlovitch, et je me borne aux détails indispensables, sans lesquels il m'est impossible

de commencer mon roman.

Et d'abord, seul des trois fils de Fiodor Pavlovitch, Dmitri grandit dans l'idée qu'il avait quelque fortune et serait indépendant à sa majorité. Son enfance et sa jeunesse furent mouvementées : il quitta le collège avant terme, entra ensuite dans une école militaire, partit pour le Caucase, servit dans l'armée, fut dégradé pour s'être battu en duel, reprit du service, fit la fête, gaspilla pas mal d'argent. Il n'en reçut de son père qu'une fois majeur et il avait, en attendant, contracté pas mal de dettes. Il ne vit pour la première fois Fiodor Pavlovitch qu'après sa majorité, lorsqu'il arriva dans le pays spécialement pour se renseigner sur sa fortune. Son père, semble-t-il, lui déplut dès l'abord ; il ne demeura que peu de temps chez lui et s'empressa de repartir, en emportant une certaine somme, après avoir conclu un arrangement pour les revenus de sa propriété. Chose curieuse, il ne put rien tirer de son père quant au rapport et à la valeur du domaine. Fiodor Pavlovitch remarqua d'emblée – il importe de le noter – que Mitia se faisait une idée fausse et exagérée de sa fortune.

Il en fut très content, ayant en vue des intérêts particuliers : il en conclut que le jeune homme était étourdi, emporté, avec des passions vives, et qu'en donnant un os à ronger à ce fêtard, on l'apaiserait jusqu'à nouvel ordre. Il exploita donc la situation, se bornant à lâcher de temps en temps de faibles sommes, jusqu'à ce qu'un beau jour, quatre ans après, Mitia, à bout de patience, reparût dans la localité pour exiger un règlement de comptes définitif. À sa stupéfaction, il apprit qu'il ne possédait plus rien : il avait déjà reçu en espèces, de Fiodor Pavlovitch, la valeur totale de son bien, peut-être même restait-il lui redevoir, tant les comptes étaient embrouillés ; d'après tel et tel arrangement, conclu à telle ou telle date, il n'avait pas le droit de réclamer davantage, etc. Le jeune homme fut consterné ; il soupçonna la supercherie, se mit hors de lui, en perdit presque la raison. Cette circonstance provoqua la catastrophe dont le récit fait l'objet de mon premier roman, ou plutôt son cadre extérieur. Mais avant d'aborder ledit roman, il faut encore parler des deux autres fils de Fiodor Pavlovitch et expliquer leur provenance.

## III

## Nouveau mariage et seconds enfants

Fiodor Pavlovitch, après s'être défait du petit Mitia, contracta bientôt un second mariage qui dura huit ans. Il prit sa seconde femme, également fort jeune, dans une autre province, où il s'était rendu, en compagnie d'un juif, pour traiter une affaire. Quoique fêtard, ivrogne, débauché, il surveillait sans cesse le placement de ses capitaux et faisait presque toujours de bonnes mais peu honnêtes opérations. Fille d'un diacre obscur et orpheline dès l'enfance, Sophie Ivanovna avait grandi dans l'opulente maison de sa bienfaitrice, la veuve haut placée du général Vorokhov, qui l'élevait et la rendait malheureuse. J'ignore les détails, j'ai seulement entendu dire que la jeune fille, douce, patiente et candide, avait tenté de se pendre à un clou dans la dépense, tant l'excédaient les caprices et les

éternels reproches de cette vieille, point méchante au fond, mais que son oisiveté rendait insupportable. Fiodor Pavlovitch demanda sa main ; on prit des renseignements sur lui et il fut éconduit. Comme lors de son premier mariage, il proposa alors à l'orpheline de l'enlever. Très probablement, elle eût refusé de devenir sa femme, si elle avait été mieux renseignée sur son compte. Mais cela se passait dans une autre province ; que pouvait d'ailleurs comprendre une jeune fille de seize ans, sinon qu'il valait mieux se jeter à l'eau que de demeurer chez sa tutrice ? La malheureuse remplaça donc sa bienfaitrice par un bienfaiteur. Cette fois-ci, Fiodor Pavlovitch ne reçut pas un sou, car la générale, furieuse, n'avait rien donné, à part sa malédiction. Du reste, il ne comptait pas sur l'argent. La beauté remarquable de la jeune fille et surtout sa candeur l'avaient enchanté. Il en était émerveillé, lui, le voluptueux, jusqu'alors épris seulement de charmes grossiers. « Ces yeux innocents me transperçaient l'âme », disait-il par la suite avec un vilain rire. D'ailleurs, cet être corrompu ne pouvait éprouver qu'un attrait sensuel. Fiodor

Pavlovitch ne se gêna pas avec sa femme. Comme elle était pour ainsi dire « coupable » envers lui, qu'il l'avait presque « sauvée de la corde », profitant, en outre, de sa douceur et de sa résignation inouïes, il foula aux pieds la décence conjugale la plus élémentaire. Sa maison devint le théâtre d'orgies auxquelles prenaient part de vilaines femmes. Un trait à noter, c'est que le domestique Grigori, être morne, raisonneur stupide et entêté, qui détestait sa première maîtresse, prit le parti de la seconde, se querellant pour elle avec son maître d'une façon presque intolérable de la part d'un domestique. Un jour, il alla jusqu'à mettre à la porte des donzelles qui festoyaient chez Fiodor Pavlovitch. Plus tard, la malheureuse jeune femme, terrorisée dès l'enfance, fut en proie à une maladie nerveuse fréquente parmi les villageoises et qui leur vaut le nom de « possédées ». Parfois la malade, victime de terribles crises d'hystérie, en perdait la raison. Elle donna pourtant à son mari deux fils : le premier, Ivan, après un an de mariage ; le second, Alexéi, trois ans plus tard. À sa mort, le jeune Alexéi était dans sa quatrième année et, si étrange

que cela paraisse, il se rappela sa mère toute sa vie, mais comme à travers un songe. Quand elle fut morte, les deux garçons eurent le même sort que le premier, leur père les oublia, les délaissa totalement, et ils furent recueillis par le même Grigori, dans son pavillon. C'est là que les trouva la vieille générale, la bienfaitrice qui avait élevé leur mère. Elle vivait encore et, durant ces huit années, sa rancune n'avait pas désarmé. Parfaitement au courant de l'existence que menait sa Sophie, en apprenant sa maladie et les scandales qu'elle endurait, elle déclara deux ou trois fois aux parasites de son entourage : « C'est bien fait, Dieu la punit de son ingratitude. » Trois mois exactement après la mort de Sophie Ivanovna, la générale parut dans notre ville et se présenta chez Fiodor Pavlovitch. Son séjour ne dura qu'une demi-heure, mais elle mit le temps à profit. C'était le soir. Fiodor Pavlovitch, qu'elle n'avait pas vu depuis huit ans, se montra en état d'ivresse. On raconte que, dès l'abord, sans explication aucune, elle lui donna deux soufflets retentissants, puis le tira trois fois par son toupet de haut en bas. Sans ajouter un mot, elle alla droit

au pavillon où se trouvaient les enfants. Ils n'étaient ni lavés ni tenus proprement ; ce que voyant, l'irascible vieille donna encore un soufflet à Grigori et lui déclara qu'elle emmenait les garçons. Tels qu'ils étaient, elle les enveloppa dans une couverture, les mit en voiture et repartit. Grigori encaissa le soufflet en bon serviteur et s'abstint de toute insolence ; en reconduisant la vieille dame à sa voiture, il dit d'un ton grave, après s'être incliné profondément, que « Dieu la récompenserait de sa bonne action ». « Tu n'es qu'un nigaud », lui cria-t-elle en guise d'adieu. Après examen de l'affaire, Fiodor Pavlovitch se déclara satisfait et accorda par la suite son consentement formel à l'éducation des enfants chez la générale. Il alla en ville se vanter des soufflets reçus.

Peu de temps après, la générale mourut ; elle laissait, par testament, mille roubles à chacun des deux petits « pour leur instruction » ; cet argent devait être dépensé à leur profit intégralement, mais suffire jusqu'à leur majorité, une telle somme étant déjà beaucoup pour de pareils enfants ; si d'autres voulaient faire davantage,

libre à eux, etc.

Sans avoir lu le testament, je sais qu'il renfermait un passage bizarre, dans ce goût par trop original. Le principal héritier de la vieille dame était, par bonheur, un honnête homme, le maréchal de la noblesse de notre province, Euthyme Pétrovitch Poliénov. Il échangea quelques lettres avec Fiodor Pavlovitch qui, sans refuser catégoriquement et tout en faisant du sentiment, traînait les choses en longueur. Voyant qu'il ne tirerait jamais rien du personnage, Euthyme Pétrovitch s'intéressa personnellement aux orphelins et conçut une affection particulière pour le cadet, qui demeura longtemps dans sa famille. J'attire sur ce point l'attention du lecteur : c'est à Euthyme Pétrovitch, un noble caractère comme on en rencontre peu, que les jeunes gens furent redevables de leur éducation. Il conserva intact aux enfants leur petit capital, qui, à leur majorité, atteignait deux mille roubles avec les intérêts, les éleva à ses frais, en dépensant pour chacun d'eux bien plus de mille roubles. Je ne ferai pas maintenant un récit détaillé de leur enfance et de leur jeunesse, me

bornant aux principales circonstances. L'aîné, Ivan, devint un adolescent morose, renfermé, mais nullement timide ; il avait compris de bonne heure que son frère et lui grandissaient chez des étrangers, par grâce, qu'ils avaient pour père un individu qui leur faisait honte, etc. Ce garçon montra dès sa plus tendre enfance (à ce qu'on raconte, tout au moins) de brillantes capacités pour l'étude. À l'âge de treize ans environ, il quitta la famille d'Euthyme Pétrovitch pour suivre les cours d'un collège de Moscou, et prendre pension chez un fameux pédagogue, ami d'enfance de son bienfaiteur. Plus tard, Ivan racontait que celui-ci avait été inspiré par son « ardeur au bien » et par l'idée qu'un adolescent génialement doué devait être élevé par un éducateur génial. Au reste, ni son protecteur ni l'éducateur de génie n'étaient plus lorsque le jeune homme entra à l'université. Euthyme Pétrovitch ayant mal pris ses dispositions, le versement du legs de la générale traîna en longueur, par suite de diverses formalités et de retards inévitables chez nous ; le jeune homme se trouva donc fort gêné pendant ses deux premières

années d'université, et dut gagner sa vie tout en poursuivant ses études. Il faut noter qu'alors il n'essaya nullement de correspondre avec son père ; peut-être était-ce par fierté, par dédain envers lui ; peut-être aussi le froid calcul de sa raison lui démontrait-il qu'il n'avait rien à attendre du bonhomme. Quoi qu'il en fût, le jeune homme ne se troubla pas, trouva du travail, d'abord des leçons à vingt kopeks, ensuite des articles en dix lignes sur les scènes de la rue signés « Un Témoin oculaire », qu'il portait à divers journaux. Ces articles, dit-on, étaient toujours curieux et spirituels, ce qui assura leur succès. De la sorte, le jeune reporter montra sa supériorité pratique et intellectuelle sur les nombreux étudiants des deux sexes, toujours nécessiteux, qui, tant à Pétersbourg qu'à Moscou, assiègent du matin au soir les bureaux des journaux et des périodiques, n'imaginant rien de mieux que de réitérer leur éternelle demande de copie et de traductions du français. Une fois introduit dans le monde des journaux, Ivan Fiodorovitch ne perdit pas le contact ; durant ses dernières années d'université, il donna avec

beaucoup de talent des comptes rendus d'ouvrages spéciaux et se fit ainsi connaître dans les milieux littéraires. Mais ce n'est que vers la fin qu'il réussit, par hasard, à éveiller une attention particulière dans un cercle de lecteurs beaucoup plus étendu. À sa sortie de l'université, et alors qu'il se préparait à partir pour l'étranger avec ses deux mille roubles, Ivan Fiodorovitch publia, dans un grand journal, un article étrange, qui attira même l'attention des profanes. Le sujet lui était apparemment inconnu, puisqu'il avait suivi les cours de la Faculté des sciences, et que l'article traitait la question des tribunaux ecclésiastiques, partout soulevée alors. Tout en examinant quelques opinions émises sur cette matière, il exposait également ses vues personnelles. Ce qui frappait, c'était le ton et l'inattendu de la conclusion. Or, tandis que beaucoup d'« ecclésiastiques » tenaient l'auteur pour leur partisan, les « laïcs », aussi bien que les athées, applaudissaient à ses idées. En fin de compte, quelques personnes décidèrent que l'article entier n'était qu'une effrontée mystification. Si je mentionne cet épisode, c'est

surtout parce que l'article en question parvint jusqu'à notre fameux monastère – où l'on s'intéressait à la question des tribunaux ecclésiastiques – et qu'il y provoqua une grande perplexité. Le nom de l'auteur une fois connu, le fait qu'il était originaire de notre ville et le fils de « ce Fiodor Pavlovitch » accrut l'intérêt. Vers la même époque, l'auteur en personne parut.

Pourquoi Ivan Fiodorovitch était-il venu chez son père ? Il me souvient que je me posais dès alors cette question avec une certaine inquiétude. Cette arrivée si fatale, qui engendra de telles conséquences, demeura longtemps pour moi inexpliquée. À vrai dire, il était étrange qu'un homme aussi savant, d'apparence si fière et si réservée, se montrât dans une maison aussi mal famée. Fiodor Pavlovitch l'avait ignoré toute sa vie, et – bien qu'il n'eût donné pour rien au monde de l'argent si on lui en avait demandé – il craignait toujours que ses fils ne vinssent lui en réclamer. Et voilà que le jeune homme s'installe chez un tel père, passe auprès de lui un mois, puis deux, et qu'ils s'entendent on ne peut mieux. Je ne fus pas le seul à m'étonner de cet accord. Piotr

Alexandrovitch Mioussov, dont il a déjà été question, et qui, à cette époque, avait élu domicile à Paris, séjournait alors dans sa propriété suburbaine. Plus que tous, il se montrait surpris, ayant fait la connaissance du jeune homme qui l'intéressait fort et avec lequel il rivalisait d'érudition. « Il est fier, nous disait-il, il se tirera toujours d'affaire ; dès maintenant, il a de quoi partir pour l'étranger, que fait-il ici ? Chacun sait qu'il n'est pas venu trouver son père pour de l'argent, que celui-ci lui refuserait d'ailleurs. Il n'aime ni boire ni courir les filles ; pourtant le vieillard ne peut se passer de lui. » C'était vrai ; le jeune exerçait une influence visible sur le vieillard, qui, bien que fort entêté et capricieux, l'écoutait parfois ; il commença même à se comporter plus décemment...

On sut plus tard qu'Ivan était arrivé en partie à la demande et pour les intérêts de son frère aîné, Dmitri, qu'il vit pour la première fois à cette occasion, mais avec lequel il correspondait déjà au sujet d'une affaire importante, dont il sera parlé avec détails en son temps. Même lorsque je fus au courant, Ivan Fiodorovitch me parut

énigmatique et son arrivée parmi nous difficile à expliquer.

J'ajouterai qu'il tenait lieu d'arbitre et de réconciliateur entre son père et son frère aîné, alors totalement brouillés, ce dernier ayant même intenté une action en justice.

Pour la première fois, je le répète, cette famille, dont certains membres ne s'étaient jamais vus, se trouva réunie. Seul le cadet, Alexéi, habitait le pays depuis un an déjà. Il est malaisé de parler de lui dans ce préambule, avant de le mettre en scène dans le roman. Je dois pourtant m'étendre à son sujet pour élucider un point étrange, à savoir que mon héros apparaît, dès la première scène, sous l'habit d'un novice. Depuis un an, en effet, il habitait notre monastère et se préparait à y passer le reste de ses jours.

## IV

## Le troisième fils : Aliocha[1]

Il avait vingt ans (ses frères, Ivan et Dmitri, étaient alors respectivement dans leur vingt-quatrième et leur vingt-huitième année). Je dois prévenir que ce jeune Aliocha n'était nullement fanatique, ni même, à ce que je crois, mystique. À mon sens, c'était simplement un philanthrope en avance sur son temps, et s'il avait choisi la vie monastique, c'était parce qu'alors elle seule l'attirait et représentait pour lui l'ascension idéale vers l'amour radieux de son âme dégagée des ténèbres et des haines d'ici-bas. Elle l'attirait, cette voie, uniquement parce qu'il y avait rencontré un être exceptionnel à ses yeux, notre fameux *starets*[2] Zosime, auquel il s'était attaché

---

[1] Diminutif d'Alexéi.

[2] Mot à mot : *l'Ancien*. Le sens de ce mot sera expliqué plus loin par l'auteur.

de toute la ferveur novice de son cœur inassouvi. Je conviens qu'il avait, dès le berceau, fait preuve d'étrangeté. J'ai déjà raconté qu'ayant perdu sa mère à quatre ans, il se rappela toute sa vie son visage, ses caresses « comme s'il la voyait vivante ». De pareils souvenirs peuvent persister (chacun le sait), même à un âge plus tendre, mais ils ne demeurent que comme des points lumineux dans les ténèbres, comme le fragment d'un immense tableau qui aurait disparu. C'était le cas pour lui : il se rappelait une douce soirée d'été, la fenêtre ouverte aux rayons obliques du couchant ; dans un coin de la chambre une image sainte avec la lampe allumée, et, devant l'image, sa mère agenouillée, sanglotant avec force gémissements comme dans une crise de nerfs. Elle l'avait saisi dans ses bras, le serrant à l'étouffer et implorait pour lui la sainte Vierge, relâchant son étreinte pour le tendre vers l'image, mais la nourrice était accourue et l'avait arraché, effrayé, des bras de la malheureuse. Aliocha se rappelait le visage de sa mère, exalté, sublime, mais il n'aimait guère à en parler. Dans son enfance et sa jeunesse, il se montra plutôt concentré et même taciturne, non

par timidité ou sauvagerie, mais par une sorte de préoccupation intérieure si profonde qu'elle lui faisait oublier son entourage. Cependant il aimait ses semblables, et toute sa vie, sans passer jamais pour nigaud, il eut foi en eux. Quelque chose en lui révélait qu'il ne voulait pas se faire le juge d'autrui. Il paraissait même tout admettre, sans réprobation, quoique souvent avec une profonde mélancolie. Bien plus, il devint dès sa jeunesse inaccessible à l'étonnement et à la frayeur. Arrivé à vingt ans chez son père, dans un foyer de basse débauche, lui, chaste et pur, il se retirait en silence quand la vie lui devenait intolérable, mais sans témoigner à personne ni réprobation ni mépris. Son père, que sa qualité d'ancien parasite rendait fort sensible aux offenses, lui fit d'abord mauvais accueil : « il se tait, disait-il, et n'en pense pas moins » ; mais il ne tarda pas à l'embrasser, à le caresser ; c'étaient, à vrai dire, des larmes et un attendrissement d'ivrogne, mais on voyait qu'il l'aimait de cet amour sincère, profond, qu'il avait été jusque-là incapable de ressentir pour qui que ce fût... Depuis son enfance, Aliocha avait toujours été aimé de tout

le monde. Dans la famille de son bienfaiteur, Euthyme Pétrovitch Poliénov, on s'était tellement attaché à lui que tous le considéraient comme l'enfant de la maison. Or il était entré chez eux à un âge où l'enfant est encore incapable de calcul et de ruse, où il ignore les intrigues qui attirent la faveur et l'art de se faire aimer. Ce don d'éveiller la sympathie était par conséquent chez lui naturel, spontané, sans artifice. Il en alla de même à l'école, où les enfants comme Aliocha s'attirent d'ordinaire la méfiance, les railleries, voire la haine de leurs camarades. Dès l'enfance, il aimait par exemple à s'isoler pour rêver, à lire dans un coin ; néanmoins, il fut, durant ses années de collège, l'objet de l'affection générale. Il n'était guère folâtre, ni même gai ; à le considérer, on voyait vite que ce n'était pas de la morosité, mais, au contraire, une humeur égale et sereine. Il ne voulait jamais se mettre en avant ; pour cette raison, peut-être, il ne craignait jamais personne et ses condisciples remarquaient que, loin d'en tirer vanité, il paraissait ignorer sa hardiesse, son intrépidité. Il ignorait la rancune : une heure après avoir été offensé, il répondait à l'offenseur

ou lui adressait lui-même la parole, d'un air confiant, tranquille, comme s'il ne s'était rien passé entre eux. Loin de paraître avoir oublié l'offense, ou résolu à la pardonner, il ne se considérait pas comme offensé, et cela lui gagnait le cœur des enfants. Un seul trait de son caractère incitait fréquemment tous ses camarades à se moquer de lui, non par méchanceté, mais par divertissement : il était d'une pudeur, d'une chasteté exaltée, farouche. Il ne pouvait supporter certains mots et certaines conversations sur les femmes qui par malheur sont de tradition dans les écoles. Des jeunes gens à l'âme et au cœur purs, presque encore des enfants, aiment souvent à s'entretenir de scènes et d'images qui parfois répugnent aux soldats eux-mêmes ; d'ailleurs, ces derniers en savent moins sous ce rapport que les jeunes garçons de notre société cultivée. Il n'y a pas là encore, je veux bien, de corruption morale, ni de réel cynisme, mais il y en a l'apparence, et cela passe fréquemment à leurs yeux pour quelque chose de délicat, de fin, digne d'être imité. Voyant « Aliocha Karamazov » se boucher rapidement les oreilles quand on parlait de

« cela », ils faisaient parfois cercle autour de lui, écartaient ses mains de force et lui criaient des obscénités. Alexéi se débattait, se couchait par terre en se cachant le visage ; il supportait l'offense en silence et sans se fâcher. À la fin, on le laissa en repos, on cessa de le traiter de « fillette », on éprouva même pour lui de la compassion. Il compta toujours parmi les meilleurs élèves, sans jamais prétendre à la première place.

Après la mort d'Euthyme Pétrovitch, Aliocha passa encore deux ans au collège. La veuve partit bientôt pour un long voyage en Italie, avec toute sa famille, qui se composait de femmes. Le jeune homme alla demeurer chez des parentes éloignées du défunt, deux dames qu'il n'avait jamais vues. Il ignorait dans quelles conditions il séjournait chez elles ; c'était d'ailleurs un de ses traits caractéristiques de ne jamais s'inquiéter aux frais de qui il vivait. À cet égard, il était tout le contraire de son aîné, Ivan, qui avait connu la pauvreté dans ses deux premières années d'université, et qui avait souffert, dès l'enfance, de manger le pain d'un bienfaiteur. Mais on ne

pouvait juger sévèrement cette particularité du caractère d'Alexéi, car il suffisait de le connaître un peu pour se convaincre qu'il était de ces innocents capables de donner toute leur fortune à une bonne œuvre, ou même à un chevalier d'industrie. En général il ignorait la valeur de l'argent, au figuré s'entend. Quand on lui donnait de l'argent de poche, il ne savait qu'en faire durant des semaines ou le dépensait en un clin d'œil. Quand Piotr Alexandrovitch Mioussov, fort chatouilleux en ce qui concerne l'honnêteté bourgeoise, eut plus tard l'occasion d'observer Alexéi, il le caractérisa ainsi : « Voilà peut-être le seul homme au monde qui, demeuré sans ressources dans une grande ville inconnue, ne mourrait ni de faim ni de froid, car immédiatement on le nourrirait, on lui viendrait en aide, sinon lui-même se tirerait aussitôt d'affaire, sans peine ni humiliation, et ce serait un plaisir pour les autres de lui rendre service. »

Un an avant la fin de ses études, il déclara soudain à ces dames qu'il partait chez son père pour une affaire qui lui était venue en tête. Celles-ci le regrettèrent beaucoup ; elles ne le

laissèrent pas engager la montre que lui avait donnée la famille de son bienfaiteur avant de partir pour l'étranger ; elle le pourvurent d'argent, de linge, de vêtements, mais il leur rendit la moitié de la somme en déclarant qu'il tenait à voyager en troisième. Comme son père lui demandait pourquoi il n'avait pas achevé ses études, il ne répondit rien, mais se montra plus pensif que d'habitude. Bientôt on constata qu'il cherchait la tombe de sa mère. Il avoua même n'être venu que pour cela. Mais ce n'était probablement pas la seule cause de son arrivée. Sans doute n'aurait-il pu expliquer à quelle impulsion soudaine il avait obéi en se lançant délibérément dans une voie nouvelle, inconnue. Fiodor Pavlovitch ne put lui indiquer la tombe de sa mère, car après tant d'années, il en avait totalement oublié la place.

Disons un mot de Fiodor Pavlovitch. Il était demeuré longtemps absent de notre ville. Trois ou quatre ans après la mort de sa seconde femme, il partit pour le midi de la Russie et s'établit à Odessa, où il fit la connaissance, suivant ses propres paroles, de « beaucoup de Juifs, Juives et

Juivaillons de tout acabit » et finit par être reçu « non seulement chez les Juifs, mais aussi chez les Israélites ». Il faut croire que durant cette période il avait développé l'art d'amasser et de soutirer de l'argent. Il reparut dans notre ville trois ans seulement avant l'arrivée d'Aliocha. Ses anciennes connaissances le trouvèrent fort vieilli, bien qu'il ne fût pas très âgé. Il se montra plus effronté que jamais : l'ancien bouffon éprouvait maintenant le besoin de rire aux dépens d'autrui. Il aimait à courir la gueuse d'une façon plus répugnante qu'auparavant et, grâce à lui, de nouveaux cabarets s'ouvrirent dans notre district. On lui attribuait une fortune de cent mille roubles, ou peu s'en faut, et bientôt beaucoup de gens se trouvèrent ses débiteurs, en échange de solides garanties. Dans les derniers temps, il s'était ratatiné, commençait à perdre l'égalité d'humeur et le contrôle de soi-même ; incapable de se concentrer, il tomba dans une sorte d'hébétude et s'enivra de plus en plus. Sans Grigori, qui avait aussi beaucoup vieilli et qui le surveillait parfois comme un mentor, l'existence de Fiodor Pavlovitch eût été hérissée de

difficultés. L'arrivée d'Aliocha influa sur son moral, et des souvenirs, qui dormaient depuis longtemps, se réveillèrent dans l'âme de ce vieillard prématuré : « Sais-tu, répétait-il à son fils en l'observant, que tu ressembles à la possédée ? » C'est ainsi qu'il appelait sa seconde femme. Ce fut Grigori qui indiqua à Aliocha la tombe de la « possédée ». Il le conduisit au cimetière, lui montra dans un coin éloigné une dalle en fonte, modeste, mais décente, où étaient gravés le nom, la condition, l'âge de la défunte, avec la date de sa mort ; en bas figurait un quatrain, comme on en lit fréquemment sur la tombe des gens de classe moyenne. Chose étonnante, cette dalle était l'œuvre de Grigori. C'est lui qui l'avait placée, à ses frais, sur la tombe de la pauvre « possédée », après avoir souvent importuné son maître par ses allusions ; celui-ci était enfin parti pour Odessa, en haussant les épaules sur les tombes et sur tous ses souvenirs. Devant la tombe de sa mère, Aliocha ne montra aucune émotion particulière ; il prêta l'oreille au grave récit que fit Grigori de l'érection de la dalle, se recueillit quelques

instants et se retira sans avoir prononcé une parole. Depuis, de toute l'année peut-être, il ne retourna pas au cimetière. Mais cet épisode produisit sur Fiodor Pavlovitch un effet fort original. Il prit mille roubles et les porta au monastère pour le repos de l'âme de sa femme, non pas de la seconde, la « possédée », mais de la première, celle qui le rossait. Le même soir, il s'enivra et déblatéra contre les moines en présence d'Aliocha. C'était en effet un esprit fort, qui n'avait peut-être jamais mis le moindre cierge devant une image. Les sentiments et la pensée de pareils individus ont parfois des élans aussi brusques qu'étranges.

J'ai déjà dit qu'il s'était fort ratatiné. Sa physionomie portait alors les traces révélatrices de l'existence qu'il avait menée. Aux pochettes qui pendaient sous ses petits yeux toujours effrontés, méfiants, malicieux, aux rides profondes qui sillonnaient son visage gras, venait s'ajouter, sous son menton pointu, une pomme d'Adam charnue, qui lui donnait un air hideusement sensuel. Joignez-y une large bouche de carnassier, aux lèvres bouffies, où

apparaissaient les débris noirâtres de ses dents pourries, et qui répandait de la salive chaque fois qu'il prenait la parole. Au reste, il aimait à plaisanter sur sa figure, bien qu'elle lui plût, surtout son nez, pas très grand, mais fort mince et recourbé. « Un vrai nez romain, disait-il ; avec ma pomme d'Adam, je ressemble à un patricien de la décadence. » Il s'en montrait fier.

Quelque temps après avoir découvert la tombe de sa mère, Aliocha lui déclara tout à coup qu'il voulait entrer au monastère où les moines étaient disposés à l'admettre comme novice. Il ajouta que c'était son plus cher désir et qu'il implorait son consentement paternel. Le vieillard savait déjà que le *starets* Zosime avait produit sur son « doux garçon » une impression particulière.

« Ce *starets* est assurément le plus honnête de nos moines, déclara-t-il après avoir écouté Aliocha dans un silence pensif, mais sans se montrer surpris de sa demande. Hum ! Voilà où tu veux aller, mon doux garçon ! – À moitié ivre, il eut un sourire d'ivrogne empreint de ruse et de finesse. – Hum ! Je prévoyais que tu en arriverais là ! Eh bien, soit ! Tu as deux mille roubles, ce

sera ta dot ; quant à moi, mon ange, je ne t'abandonnerai jamais et je verserai pour toi ce qu'il faut... si on le demande ; sinon inutile n'est-ce pas, de nous engager ? Il ne te faut pas plus d'argent que de grain à un canari... Hum ! Je connais, sais-tu, auprès d'un certain monastère un hameau habité exclusivement par les « épouses des moines », comme on les appelle, il y en a une trentaine, je crois... Je l'ai visité, c'est intéressant en son genre, ça rompt la monotonie. Par malheur, on n'y trouve que des Russes, pas une Française. On pourrait en avoir, ce ne sont pas les fonds qui manquent. Quand elles le sauront, elles viendront. Ici, il n'y a pas de femmes, mais deux cents moines. Ils jeûnent consciencieusement, j'en conviens... Hum ! Ainsi, tu veux entrer en religion ? Tu me fais de la peine, Aliocha, vraiment, je m'étais attaché à toi... Du reste, voilà une bonne occasion : prie pour nous autres, pécheurs à la conscience chargée. Je me suis souvent demandé : qui priera un jour pour moi ? Mon cher garçon, je suis tout à fait stupide à cet égard, tu en doutes, peut-être ? Tout à fait. Vois-tu, malgré ma bêtise, je réfléchis parfois ; je

pense que les diables me traîneront bien sûr avec leurs crocs, après ma mort. Et je me dis : d'où viennent-ils, ces crocs ? en quoi sont-ils ? en fer ? Où les forge-t-on ? Auraient-ils une fabrique ? Les religieux, par exemple, sont persuadés que l'enfer a un plafond. Je veux bien, quant à moi, croire à l'enfer, mais à un enfer sans plafond : c'est plus délicat, plus éclairé, comme chez les luthériens. Au fond, me diras-tu, qu'importe qu'il y ait ou non un plafond ? Voilà le hic ! S'il n'y a pas de plafond, il n'y a pas de crocs ; mais alors qui me traînerait ? et si l'on ne me traînait pas, où serait la justice, en ce monde ? Il faudrait les inventer, ces crocs, pour moi spécialement, pour moi seul. Si tu savais, Aliocha, quel éhonté je suis !...

– Il n'y a pas de crocs là-bas, proféra Aliocha à voix basse, en regardant sérieusement son père.

– Ah ! il n'y a que des ombres de crocs. Je sais, je sais. C'est ainsi qu'un Français décrivait l'enfer :

*J'ai vu l'ombre d'un cocher*

*Qui, avec l’ombre d’une brosse,*
*Frottait l’ombre d’un carrosse*[1].

D’où sais-tu, mon cher, qu’il n’y a pas de crocs ? Une fois chez les moines, tu changeras de note. Au fait, pars, va démêler la vérité et reviens me renseigner, je partirai plus tranquillement pour l’autre monde quand je saurai ce qui s’y passe. Ce sera plus convenable pour toi d’être chez les moines que chez moi, vieil ivrogne, avec des filles... bien que tu sois, comme un ange, au-dessus de tout cela. Il en sera peut-être de même là-bas, et si je te laisse aller, c’est que je compte là-dessus. Tu n’es pas sot. Ton ardeur s’éteindra et tu reviendras guéri. Pour moi, je t’attendrai, car je sens que tu es le seul en ce monde qui ne me blâme point, mon cher garçon ; je ne peux pas ne pas le sentir !... »

Et il se mit à pleurnicher. Il était sentimental. Oui, il était méchant et sentimental.

---

[1] En français dans le texte russe. Ces vers sont tirés d’une parodie du VI[e] chant de l’*Énéide* par les frères Perrault (1643).

## V

## Les *startsy*

Le lecteur se figure peut-être mon héros sous les traits d'un pâle rêveur malingre et extatique. Au contraire, Aliocha était un jeune homme de dix-neuf ans bien fait de sa personne et débordant de santé. Il avait la taille élancée, les cheveux châtains, le visage régulier quoique un peu allongé, les joues vermeilles, les yeux gris foncé, brillants, grands ouverts, l'air pensif et fort calme. On m'objectera que des joues rouges n'empêchent pas d'être fanatique ou mystique ; or, il me semble qu'Aliocha était plus que n'importe qui réaliste. Certes il croyait aux miracles, mais, à mon sens, les miracles ne troubleront jamais le réaliste, car ce ne sont pas eux qui l'inclinent à croire. Un véritable réaliste, s'il est incrédule, trouve toujours en lui la force et la faculté de ne pas croire même au miracle, et si

ce dernier se présente comme un fait incontestable, il doutera de ses sens plutôt que d'admettre le fait ; s'il l'admet, ce sera comme un fait naturel, mais inconnu de lui jusqu'alors. Chez le réaliste, ce n'est pas la foi qui naît du miracle, c'est le miracle qui naît de la foi. Si le réaliste acquiert la foi, il lui faut, en vertu de son réalisme, admettre aussi le miracle. L'apôtre Thomas déclara qu'il ne croirait pas avant d'avoir vu ; ensuite il dit : *mon Seigneur et mon Dieu*[1] *!* Était-ce le miracle qui l'avait obligé à croire ? Très probablement que non ; il croyait parce qu'il désirait croire et peut-être avait-il déjà la foi entière dans les replis cachés de son cœur, même lorsqu'il déclarait : « je ne croirai pas avant d'avoir vu ».

On dira sans doute qu'Aliocha était peu développé, qu'il n'avait pas achevé ses études. Ce dernier fait est exact, mais il serait fort injuste d'en inférer qu'il était obtus ou stupide. Je répète ce que j'ai déjà dit : il avait choisi cette voie uniquement parce qu'elle seule l'attirait alors et

---

[1] Jean, XX, 28.

qu'elle représentait l'ascension idéale vers la lumière de son âme dégagée des ténèbres. En outre, ce jeune homme était bien de notre époque, c'est-à-dire loyal, avide de vérité, la cherchant avec foi, et une fois trouvée, voulant y participer de toute la force de son âme, voulant des réalisations immédiates, et prêt à tout sacrifier à cette fin, même sa vie. Par malheur, ces jeunes gens ne comprennent pas qu'il est souvent bien facile de sacrifier sa vie, tandis que consacrer, par exemple, cinq ou six années de sa belle jeunesse à l'étude et à la science – ne fût-ce que pour décupler ses forces afin de servir la vérité et d'atteindre le but qu'on s'est assigné – c'est là un sacrifice qui les dépasse. Aliocha n'avait fait que choisir la voie opposée à toutes les autres, mais avec la même soif de réalisation immédiate. Aussitôt qu'il se fut convaincu, après de sérieuses réflexions, que Dieu et l'immortalité existent, il se dit naturellement : « Je veux vivre pour l'immortalité, je n'admets pas de compromis. » Pareillement, s'il avait conclu qu'il n'y a ni Dieu ni immortalité, il serait devenu tout de suite athée et socialiste (car le socialisme, ce n'est pas

seulement la question ouvrière ou celle du quatrième état, mais c'est surtout la question de l'athéisme, de son incarnation contemporaine, la question de la tour de Babel, qui se construit sans Dieu, non pour atteindre les cieux de la terre, mais pour abaisser les cieux jusqu'à la terre). Il paraissait étrange et impossible à Aliocha de vivre comme auparavant. Il est dit : « Si tu veux être parfait, donne tout ce que tu as et suis-moi.[1] » Aliocha se disait : « Je ne peux pas donner au lieu de « tout » deux roubles et au lieu de « suis-moi » aller seulement à la messe. » Parmi les souvenirs de sa petite enfance, il se rappelait peut-être notre monastère, où sa mère avait pu le mener aux offices. Peut-être y eut-il l'influence des rayons obliques du soleil couchant devant l'image vers laquelle le tendait sa mère, la possédée. Il arriva chez nous pensif, uniquement pour voir s'il s'agissait ici de tout ou seulement de deux roubles, et rencontra au monastère ce *starets*.

C'était le *starets* Zosime, comme je l'ai déjà expliqué plus haut ; il faudrait dire ici quelques

[1] Matthieu, XIX, 21.

mots du rôle joué par les *startsy* dans nos monastères, et je regrette de n'avoir pas, dans ce domaine, toute la compétence nécessaire. J'essaierai pourtant de le faire à grands traits. Les spécialistes compétents assurent que l'institution des *startsy* fit son apparition dans les monastères russes à une époque récente, il y a moins d'un siècle, alors que, dans tout l'Orient orthodoxe, surtout au Sinaï et au mont Athos, elle existe depuis bien plus de mille ans. On prétend que les *startsy* existaient en Russie dans des temps fort anciens, ou qu'ils auraient dû exister, mais que, par suite des calamités qui survinrent, le joug tatar, les troubles, l'interruption des anciennes relations avec l'Orient, après la chute de Constantinople, cette institution se perdit parmi nous et les *startsy* disparurent. Elle fut ressuscitée par l'un des plus grands ascètes, Païsius Vélitchkovski, et par ses disciples, mais jusqu'à présent, après un siècle, elle existe dans fort peu de monastères, et a même, ou peu s'en faut, été en butte aux persécutions, comme une innovation

inconnue en Russie. Elle florissait surtout dans le fameux ermitage de Kozelskaïa Optyne[1]. J'ignore quand et par qui elle fut implantée dans notre monastère, mais il s'y était succédé déjà trois *startsy*, dont Zosime était le dernier. Il succombait presque à la faiblesse et aux maladies, et on ne savait par qui le remplacer. Pour notre monastère, c'était là une grave question, car, jusqu'à présent, rien ne l'avait distingué ; il ne possédait ni reliques saintes ni icônes miraculeuses ; les traditions glorieuses se rattachant à notre histoire, les hauts faits historiques et les services rendus à la patrie lui manquaient également. Il était devenu florissant et fameux dans toute la Russie grâce à ses *startsy*, que les pèlerins venaient en foule voir et écouter de tous les points du pays, à des milliers de verstes. Qu'est-ce qu'un *starets* ? Le *starets*, c'est celui qui absorbe votre âme et votre volonté dans les siennes. Ayant choisi un *starets*, vous abdiquez votre volonté et vous la lui remettez en toute obéissance, avec une entière résignation. Le

---

[1] Célèbre monastère, situé dans la province de Kalouga.

pénitent subit volontairement cette épreuve, ce dur apprentissage, dans l'espoir, après un long stage, de se vaincre lui-même, de se dominer au point d'atteindre enfin, après avoir obéi toute sa vie, à la liberté parfaite, c'est-à-dire à la liberté vis-à-vis de soi-même, et d'éviter le sort de ceux qui ont vécu sans se trouver en eux-mêmes. Cette invention, c'est-à-dire l'institution des *startsy*, n'est pas théorique, mais tirée, en Orient, d'une pratique millénaire. Les obligations envers le *starets* sont bien autre chose que « l'obéissance » habituelle qui a toujours existé également dans les monastères russes. Là-bas, la confession de tous les militants au *starets* est perpétuelle, et le lien qui rattache le confesseur au confessé indissoluble. On raconte que, dans les temps antiques du christianisme, un novice, après avoir manqué à un devoir prescrit par son *starets*, quitta le monastère pour se rendre dans un autre pays, de Syrie en Égypte. Là, il accomplit des actes sublimes et fut enfin jugé digne de subir le martyre pour la foi. Quand l'Église allait l'enterrer en le révérant déjà comme un saint, et lorsque le diacre prononça : « que les

catéchumènes sortent ! » le cercueil qui contenait le corps du martyr fut enlevé de sa place et projeté hors du temple trois fois de suite. On apprit enfin que ce saint martyr avait enfreint l'obédience et quitté son *starets* ; que, par conséquent, il ne pouvait être pardonné sans le consentement de ce dernier, malgré sa vie sublime. Mais lorsque le *starets*, appelé, l'eut délié de l'obédience, on put l'enterrer sans difficulté. Sans doute, ce n'est qu'une ancienne légende, mais voici un fait récent : un religieux faisait son salut au mont Athos, qu'il chérissait de toute son âme, comme un sanctuaire et une paisible retraite, quand son *starets* lui ordonna soudain de partir pour aller d'abord à Jérusalem saluer les Lieux Saints, puis retourner dans le Nord, en Sibérie. « C'est là-bas qu'est ta place, et non ici. » Le moine, consterné et désolé, alla trouver le patriarche de Constantinople et le supplia de le relever de l'obédience, mais le chef de l'Église lui répondit que, non seulement lui, patriarche, ne pouvait le délier, mais qu'il n'y avait aucun pouvoir au monde capable de le faire, excepté le *starets* dont il dépendait. On voit de la

sorte que, dans certains cas, les *startsy* sont investis d’une autorité sans bornes et incompréhensible. Voilà pourquoi, dans beaucoup de nos monastères, cette institution fut d’abord presque persécutée. Pourtant le peuple témoigna tout de suite une grande vénération aux *startsy*. C’est ainsi que les petites gens et les personnes les plus distinguées venaient en foule se prosterner devant les *startsy* de notre monastère et leur confessaient leurs doutes, leurs péchés, leurs souffrances, implorant conseils et directives. Ce que voyant, les adversaires des *startsy* leur reprochaient, parmi d’autres accusations, d’avilir arbitrairement le sacrement de la confession, bien que les confidences ininterrompues du novice ou d’un laïc au *starets* n’aient nullement le caractère d’un sacrement. Quoi qu’il en soit, l’institution des *startsy* s’est maintenue, et elle s’implante peu à peu dans les monastères russes. Il est vrai que ce moyen éprouvé et déjà millénaire de régénération morale, qui fait passer l’homme de l’esclavage à la liberté, en le perfectionnant, peut aussi devenir une arme à deux tranchants : au lieu de l’humilité

et de l’empire sur soi-même, il peut développer un orgueil satanique et faire un esclave au lieu d’un homme libre.

Le *starets* Zosime avait soixante-cinq ans ; il descendait d’une famille de propriétaires ; dans sa jeunesse, il avait servi dans l’armée comme officier au Caucase. Sans doute, Aliocha avait été frappé par un don particulier de son âme ; il habitait la cellule même du *starets*, qui l’aimait fort et l’admettait auprès de lui. Il faut noter qu’Aliocha, vivant au monastère, ne s’était encore lié par aucun vœu ; il pouvait aller où bon lui semblait des journées entières, et s’il portait le froc, c’était volontairement, pour ne se distinguer de personne au monastère. Peut-être l’imagination juvénile d’Aliocha avait-elle été très impressionnée par la force et la gloire qui entouraient son *starets* comme une auréole. À propos du starets Zosime, beaucoup racontaient qu’à force d’accueillir depuis de nombreuses années tous ceux qui venaient épancher leur cœur, avides de ses conseils et de ses consolations, il avait, vers la fin, acquis une grande perspicacité. Au premier coup d’œil jeté

sur un inconnu, il devinait pourquoi il était venu, ce qu'il lui fallait et même ce qui tourmentait sa conscience. Le pénitent était surpris, confondu, parfois même effrayé de se sentir pénétré avant d'avoir proféré une parole. Aliocha avait remarqué que beaucoup de ceux qui venaient pour la première fois s'entretenir en particulier avec le *starets* entraient chez lui avec crainte et inquiétude ; presque tous en sortaient radieux et le visage le plus morne s'éclairait de satisfaction. Ce qui le surprenait aussi, c'est que le *starets*, loin d'être sévère, paraissait même enjoué. Les moines disaient de lui qu'il s'attachait aux plus grands pécheurs et les chérissait en proportion de leurs péchés. Même vers la fin de sa vie, le *starets* comptait parmi les moines des ennemis et des envieux, mais leur nombre diminuait, bien qu'il comprît des personnalités importantes du couvent, notamment un des plus anciens religieux, grand taciturne et jeûneur extraordinaire. Néanmoins, la grande majorité tenait le parti du *starets* Zosime, et beaucoup l'aimaient de tout leur cœur, quelques-uns lui étaient même attachés presque fanatiquement.

Ceux-là disaient, mais à voix basse, que c'était un saint, et, prévoyant sa fin prochaine, ils attendaient de prompts miracles qui répandraient une grande gloire sur le monastère. Alexéi croyait aveuglément à la force miraculeuse du *starets*, de même qu'il croyait au récit du cercueil projeté hors de l'église. Parmi les gens qui amenaient au *starets* des enfants ou des parents malades pour qu'il leur imposât les mains ou dît une prière à leur intention, Aliocha en voyait beaucoup revenir bientôt, parfois le lendemain, pour le remercier à genoux d'avoir guéri leurs malades. Y avait-il guérison, ou seulement amélioration naturelle de leur état ? Aliocha ne se posait même pas la question, car il croyait aveuglément à la force spirituelle de son maître et considérait la gloire de celui-ci comme son propre triomphe. Son cœur battait, son visage rayonnait, surtout lorsque le *starets* sortait vers la foule des pèlerins qui l'attendaient aux portes de l'ermitage, gens du peuple venus de tous les points de la Russie pour le voir et recevoir sa bénédiction. Ils se prosternaient devant lui, pleuraient, baisaient ses pieds et la place où il se tenait, en poussant des

cris ; les femmes lui tendaient leurs enfants, on amenait des possédées. Le *starets* leur parlait, faisait une courte prière, leur donnait sa bénédiction, puis les congédiait. Dans les derniers temps, la maladie l'avait tellement affaibli que c'est à peine s'il pouvait quitter sa cellule, et les pèlerins attendaient parfois sa sortie des journées entières. Aliocha ne se demandait nullement pourquoi ils l'aimaient tant, pourquoi ils se prosternaient devant lui avec des larmes d'attendrissement. Il comprenait parfaitement que l'âme résignée du simple peuple russe, ployant sous le travail et le chagrin, mais surtout sous l'injustice et le péché continuels – le sien et celui du monde – ne connaît pas de plus grand besoin, de plus douce consolation que de trouver un sanctuaire ou un saint, de tomber à genoux, de l'adorer : « Si le péché, le mensonge, la tentation sont notre partage, il y a pourtant quelque part au monde un être saint et sublime ; il possède la vérité, il la connaît ; donc, elle descendra un jour jusqu'à nous et régnera sur la terre entière, comme il a été promis. » Aliocha savait que le peuple sent et même raisonne ainsi et que le

*starets* fût précisément ce saint, ce dépositaire de la vérité divine aux yeux du peuple, il en était persuadé autant que ces paysans et ces femmes malades qui lui tendaient leurs enfants. La conviction que le *starets*, après sa mort, procurerait une gloire extraordinaire au monastère régnait dans son âme plus forte peut-être que chez les moines. Depuis quelque temps, son cœur s'échauffait toujours davantage à la flamme d'un profond enthousiasme intérieur. Il n'était nullement troublé en voyant dans le *starets* un individu isolé : « Peu importe ; il a dans son cœur le mystère de la rénovation pour tous, cette puissance qui instaurera enfin la justice sur la terre ; alors tous seront saints, tous s'aimeront les uns les autres ; il n'y aura plus ni riches, ni pauvres, ni élevés, ni humiliés ; tous seront comme les enfants de Dieu et ce sera l'avènement du règne du Christ. » Voilà ce dont rêvait le cœur d'Aliocha.

Aliocha avait paru fortement impressionné par l'arrivée de ses deux frères, qu'il ne connaissait pas du tout jusqu'alors. Il s'était lié davantage avec Dmitri, bien que celui-ci fût arrivé plus tard.

Quant à Ivan, il s'intéressait beaucoup à lui, mais les deux jeunes gens demeuraient étrangers l'un à l'autre, et pourtant deux mois s'étaient écoulés pendant lesquels ils se voyaient assez souvent. Aliocha était taciturne ; de plus, il paraissait attendre on ne sait quoi, avoir honte de quelque chose ; bien qu'il eût remarqué au début les regards curieux que lui jetait son frère, Ivan cessa bientôt de faire attention à lui. Aliocha en éprouva quelque confusion. Il attribua l'indifférence de son frère à l'inégalité de leur âge et de leur instruction. Mais il avait une autre idée. Le peu d'intérêt que lui témoignait Ivan pouvait provenir d'une cause qu'il ignorait. Celui-ci paraissait absorbé par quelque chose d'important, comme s'il visait à un but très difficile, ce qui eût expliqué sa distraction à son égard. Alexéi se demanda également s'il n'y avait pas là le mépris d'un athée savant pour un pauvre novice. Il ne pouvait s'offenser de ce mépris, s'il existait, mais il attendait avec une vague alarme, que lui-même ne s'expliquait pas, le moment où son frère voudrait se rapprocher de lui. Dmitri parlait d'Ivan avec le plus profond respect, d'un

ton pénétré. Il raconta à Aliocha les détails de l'affaire importante qui avait étroitement rapproché les deux aînés. L'enthousiasme avec lequel Dmitri parlait d'Ivan impressionnait d'autant plus Aliocha que, comparé à son frère, Dmitri était presque un ignorant ; le contraste de leur personnalité et de leurs caractères était si vif qu'on eût difficilement imaginé deux êtres aussi dissemblables.

C'est alors qu'eut lieu l'entrevue, ou plutôt la réunion, dans la cellule du *starets*, de tous les membres de cette famille mal assortie, réunion qui exerça une influence extraordinaire sur Aliocha. Le prétexte qui la motiva était en réalité mensonger. Le désaccord entre Dmitri et son père au sujet de l'héritage de sa mère atteignait alors à son comble. Les rapports s'étaient envenimés au point de devenir insupportables. Ce fut Fiodor Pavlovitch qui suggéra, en plaisantant, de se réunir tous dans la cellule du *starets* Zosime ; sans recourir à son intervention, on pourrait s'entendre plus décemment, la dignité et la personne du *starets* étant capables d'imposer la réconciliation. Dmitri, qui n'avait jamais été chez

lui et ne l’avait jamais vu, pensa qu’on voulait l’effrayer de cette façon ; mais comme lui-même se reprochait secrètement maintes sorties fort brusques dans sa querelle avec son père, il accepta le défi. Il faut noter qu’il ne demeurait pas, comme Ivan, chez son père, mais à l’autre bout de la ville. Piotr Alexandrovitch Mioussov, qui séjournait alors parmi nous, s’accrocha à cette idée. Libéral à la mode des années quarante et cinquante, libre penseur et athée, il prit à cette affaire une part extraordinaire, par ennui, peut-être, ou pour se divertir. Il lui prit soudain fantaisie de voir le couvent et le « saint ». Comme son ancien procès avec le monastère durait encore – le litige avait pour objet la délimitation de leurs terres et certains droits de pêche et de coupe – il s’empressa de profiter de cette occasion, sous le prétexte de s’entendre avec le Père Abbé pour terminer cette affaire à l’amiable. Un visiteur animé de si bonnes intentions pouvait être reçu au monastère avec plus d’égards qu’un simple curieux. Ces considérations firent qu’on insista auprès du *starets*, qui, depuis quelque temps, ne quittait

plus sa cellule et refusait même, à cause de sa maladie, de recevoir les simples visiteurs. Il donna son consentement et un jour fut fixé : « Qui m'a chargé de décider entre eux ? » déclara-t-il seulement à Aliocha avec un sourire.

À l'annonce de cette réunion, Aliocha se montra très troublé. Si quelqu'un des adversaires aux prises pouvait prendre cette entrevue au sérieux, c'était assurément son frère Dmitri, et lui seul ; les autres viendraient dans des intentions frivoles et peut-être offensantes pour le *starets*. Aliocha le comprenait fort bien. Son frère Ivan et Mioussov s'y rendraient poussés par la curiosité, et son père pour faire le bouffon ; tout en gardant le silence, il connaissait à fond le personnage, car, je le répète, ce garçon n'était pas aussi naïf que tous le croyaient. Il attendait avec anxiété le jour fixé. Sans doute, il avait fort à cœur de voir cesser enfin le désaccord dans sa famille, mais il se préoccupait surtout du *starets* ; il tremblait pour lui, pour sa gloire, redoutant les offenses, particulièrement les fines railleries de Mioussov et les réticences de l'érudit Ivan. Il voulait même tenter de prévenir le *starets*, de lui parler au sujet

de ces visiteurs éventuels, mais il réfléchit et se tut. À la veille du jour fixé, il fit dire à Dmitri qu'il l'aimait beaucoup et attendait de lui l'exécution de sa promesse. Dmitri, qui chercha en vain à se souvenir d'avoir promis quelque chose, lui répondit par lettre qu'il ferait tout pour éviter une « bassesse » ; quoique plein de respect pour le *starets* et pour Ivan, il voyait là un piège ou une indigne comédie. « Cependant, j'avalerai plutôt ma langue que de manquer de respect au saint homme que tu vénères », disait Dmitri en terminant sa lettre. Aliocha n'en fut guère réconforté.

# Livre II

# Une réunion déplacée

## I

## L'arrivée au monastère

Il faisait un beau temps de fin d'août, chaud et clair. L'entrevue avec le *starets* avait été fixée tout de suite après la dernière messe, à onze heures et demie. Nos visiteurs arrivèrent vers la fin de l'office, dans deux équipages. Le premier, une élégante calèche attelée de deux chevaux de prix, était occupé par Piotr Alexandrovitch Mioussov et un parent éloigné, Piotr Fomitch Kalganov. Ce jeune homme de vingt ans se préparait à entrer à l'université. Mioussov, dont il était l'hôte, lui proposait de l'emmener à Zurich ou à Iéna, pour y parfaire ses études ; mais il n'avait pas encore pris de décision. Pensif et distrait, il avait le visage agréable, une constitution robuste, la taille plutôt élevée et le regard étrangement fixe, ce qui est le propre des gens distraits ; il vous regardait parfois longtemps

sans vous voir. Taciturne et quelque peu emprunté, il lui arrivait – seulement en tête à tête – de se montrer tout à coup loquace, véhément, joyeux, riant de Dieu sait quoi ; mais son imagination n'était qu'un feu de paille, aussi vite allumé qu'éteint. Il était toujours bien mis et même avec recherche. Déjà possesseur d'une certaine fortune, il avait encore de belles espérances. Il entretenait avec Aliocha des relations amicales.

Fiodor Pavlovitch et son fils avaient pris place dans un landau de louage fort délabré, mais spacieux, attelé de deux vieux chevaux pommelés qui suivaient la calèche à distance respectueuse. Dmitri avait été prévenu la veille de l'heure du rendez-vous, mais il était en retard. Les visiteurs laissèrent leurs voitures près de l'enceinte, à l'hôtellerie, et franchirent à pied les portes du monastère. Sauf Fiodor Pavlovitch, aucun d'eux n'avait jamais vu de monastère, et Mioussov n'était pas entré dans une église depuis trente ans. Il regardait avec une certaine curiosité, en prenant un air dégagé. Mais à part l'église et les dépendances, d'ailleurs fort banales, l'intérieur

du monastère n'offrait rien à son esprit observateur. Les derniers fidèles sortis de l'église se découvraient en se signant. Parmi le bas peuple se trouvaient des gens d'un rang plus élevé : deux ou trois dames, un vieux général, tous descendus à l'hôtellerie. Des mendiants entourèrent nos visiteurs, mais personne ne leur fit l'aumône. Seul Kalganov tira dix kopeks de son porte-monnaie et, gêné Dieu sait pourquoi, les glissa rapidement à une bonne femme, en murmurant : « Partagez-les. » Aucun de ses compagnons ne lui fit d'observation, ce qui eut pour résultat d'accroître sa confusion.

Chose étrange : on aurait vraiment dû les attendre et même leur témoigner quelques égards ; l'un d'eux venait de faire don de mille roubles, l'autre était un propriétaire fort riche, qui tenait les moines plus ou moins sous sa dépendance en ce qui concerne la pêche, suivant la tournure que prendrait le procès ; pourtant, aucune personnalité officielle ne se trouvait là pour les recevoir. Mioussov contemplait d'un air distrait les pierres tombales disséminées autour de l'église et voulut faire la remarque que les

occupants de ces tombes avaient dû payer fort cher le droit d'être enterrés en un lieu aussi « saint », mais il garda le silence : son ironie de libéral faisait place à l'irritation.

« À qui diable s'adresser, dans cette pétaudière ?... Il faudrait le savoir, car le temps passe », murmura-t-il comme à part soi.

Soudain vint à eux un personnage d'une soixantaine d'années, en ample vêtement d'été, dépourvu de cheveux mais doué d'un regard tendre. Le chapeau à la main, il se présenta en zézayant comme le propriétaire foncier Maximov, de la province de Toula. Il prit à cœur l'embarras de ces messieurs.

« Le *starets* Zosime habite l'ermitage à l'écart, à quatre cents pas du monastère, il faut traverser le bosquet...

– Je le sais, répondit Fiodor Pavlovitch, mais nous ne nous souvenons pas bien du chemin, depuis si longtemps.

– Prenez cette porte, puis tout droit par le bosquet. Permettez-moi de vous accompagner... moi-même je... par ici, par ici... »

Ils quittèrent l’enceinte, s’engagèrent dans le bois. Le propriétaire Maximov marchait, ou plutôt courait à leur côté en les examinant tous avec une curiosité gênante. Il écarquillait les yeux.

« Voyez-vous, nous allons chez ce *starets* pour une affaire personnelle, déclara froidement Mioussov ; nous avons, pour ainsi dire, obtenu « une audience » de ce personnage ; aussi, malgré notre gratitude, nous ne vous proposons pas d’entrer avec nous.

– Je l’ai déjà vu... *Un chevalier parfait*[1], répondit le hobereau.

– Qui est *ce chevalier* ? demanda Mioussov.

– Le *starets*, le fameux *starets*... la gloire et l’honneur du monastère, Zosime. Ce *starets*-là, voyez-vous... »

Son bavardage fut interrompu par un moine en cuculle, de petite taille, pâle et défait, qui rejoignit le groupe. Fiodor Pavlovitch et Mioussov s’arrêtèrent. Le moine les salua avec

---

[1] En français dans le texte russe.

une grande politesse et leur dit :

« Messieurs, le Père Abbé vous invite tous à déjeuner après votre visite à l'ermitage. C'est pour une heure exactement. Vous aussi, fit-il à Maximov.

– J'irai, s'écria Fiodor Pavlovitch, ravi de l'invitation, je n'aurai garde d'y manquer. Vous savez que nous avons tous promis de nous conduire décemment... Et vous, Piotr Alexandrovitch, viendrez-vous ?

– Certainement. Pourquoi suis-je ici, sinon pour observer leurs usages ? Une seule chose m'embarrasse, Fiodor Pavlovitch, c'est de me trouver en votre compagnie.

– Oui, Dmitri Fiodorovitch n'est pas encore là.

– Il ferait bien de ne pas venir du tout ; croyez-vous que cela m'amuse, votre histoire « et vous par-dessus le marché » ? Nous viendrons déjeuner ; remerciez le Père Abbé, dit-il au moine.

– Pardon, je dois vous conduire chez le *starets*, répondit celui-ci.

– Dans ce cas, je vais directement chez le Père

Abbé, oui, je m’en vais pendant ce temps chez le Père Abbé, gazouilla Maximov.

– Le Père Abbé est très occupé en ce moment, mais ce sera comme vous voudrez... fit le moine, perplexe.

– Quel crampon que ce vieux ! observa Mioussov, lorsque Maximov fut retourné au monastère.

– Il ressemble à von Sohn[1], prononça tout à coup Fiodor Pavlovitch.

– C’est tout ce que vous trouvez à dire... En quoi ressemble-t-il à von Sohn ? Vous-même, l’avez-vous vu ?

– J’ai vu sa photographie. Bien que les traits ne soient pas identiques, il y a quelque chose d’indéfinissable. C’est tout à fait le sosie de von Sohn. Je le reconnais rien qu’à la physionomie.

– C’est possible, vous vous y connaissez. Toutefois, Fiodor Pavlovitch, vous venez de rappeler que nous avons promis de nous conduire décemment ; souvenez-vous-en. Je vous le dis,

[1] On verra plus loin de quel personnage il s’agit.

surveillez-vous. Si vous commencez à faire le bouffon, je ne veux pas qu'on me mette dans le même panier que vous. Voyez quel homme c'est, dit-il en s'adressant au moine ; j'ai peur d'aller avec lui chez des gens convenables. »

Un pâle sourire, non dépourvu de ruse, apparut sur les lèvres exsangues du moine, qui pourtant ne répondit rien, laissant voir clairement qu'il se taisait par conscience de sa propre dignité. Mioussov fronça encore davantage le sourcil.

« Oh ! que le diable les emporte tous, ces gens à l'extérieur façonné par les siècles, dont le fond n'est que charlatanisme et absurdité ! » se disait-il en lui-même.

« Voici l'ermitage, nous sommes arrivés, cria Fiodor Pavlovitch qui se mit à faire de grands signes de croix devant les saints, peints au-dessus et à côté du portail. Chacun vit comme il lui plaît, insinua-t-il ; et le proverbe russe dit avec raison : « À moine d'un autre ordre, point n'impose ta règle ». Il y a ici vingt-cinq bons Pères qui font leur salut en se contemplant les uns les autres et en mangeant des choux. Ce qui me surprend c'est

qu'aucune femme ne franchisse ce portail. Cependant, j'ai entendu dire que le *starets* recevait des dames ; est-ce exact ? demanda-t-il au moine.

– Les femmes du peuple l'attendent là-bas, près de la galerie ; tenez, en voici d'assises par terre. Pour les dames de la société, on a aménagé deux chambres dans la galerie même, mais en dehors de l'enceinte ; ce sont ces fenêtres que vous voyez là ; le *starets* s'y rend par un passage intérieur, quand sa santé le lui permet. Il y a en ce moment une dame Khokhlakov, propriétaire à Kharkhov, qui veut le consulter pour sa fille atteinte de consomption. Il a dû lui promettre de venir, bien que ces derniers temps il soit très faible et ne se montre guère.

– Il y a donc à l'ermitage une porte entrebâillée du côté des dames. Honni soit qui mal y pense, mon père ! Au mont Athos, vous devez le savoir, non seulement les visites féminines ne sont pas admises, mais on ne tolère aucune femme ni femelle, ni poule, ni dinde, ni génisse.

– Fiodor Pavlovitch, je vous laisse, on va vous mettre à la porte, c’est moi qui vous le prédis.

– En quoi est-ce que je vous gêne, Piotr Alexandrovitch ?... Regardez donc, s’exclama-t-il soudain, une fois l’enceinte franchie, regardez dans quelle vallée de roses ils habitent. »

Effectivement, bien qu’il n’y eût pas alors de roses, on apercevait une profusion de fleurs d’automne, magnifiques et rares. Une main expérimentée devait en prendre soin. Il y avait des parterres autour des églises et entre les tombes. Des fleurs aussi entouraient la maisonnette en bois, un rez-de-chaussée précédé d’une galerie, où se trouvait la cellule du *starets*.

« En était-il de même du temps du précédent *starets*, Barsanuphe ? On dit qu’il n’aimait pas l’élégance, qu’il s’emportait et battait même les dames à coups de canne ? s’enquit Fiodor Pavlovitch en montant le perron.

– Si le *starets* Barsanuphe paraissait parfois avoir perdu la raison, on raconte aussi bien des sottises sur son compte ; il n’a jamais battu personne à coups de canne, répondit le moine...

Maintenant, messieurs, une minute, je vais vous annoncer.

– Fiodor Pavlovitch, pour la dernière fois, rappelez-vous nos conditions. Comportez-vous bien, sinon gare à vous ! murmura encore une fois Mioussov.

– Je voudrais bien savoir ce qui vous émeut pareillement, insinua Fiodor Pavlovitch, railleur ; ce sont vos péchés qui vous effraient ? On dit que rien qu'au regard il devine à qui il a affaire. Mais comment pouvez-vous faire un tel cas de leur opinion, vous, un Parisien, un progressiste ? Vous me stupéfiez, vraiment ! »

Mioussov n'eut pas le loisir de répondre à ce sarcasme, car on les pria d'entrer. Il éprouva une légère irritation. « Eh bien ! je le sais d'avance, énervé comme je suis, je vais discuter, m'échauffer... m'abaisser, moi et mes idées », se dit-il.

# II

# Un vieux bouffon

Ils entrèrent presque en même temps que le *starets* qui, dès leur arrivée, était sorti de sa chambre à coucher. Ils avaient été précédés dans la cellule par deux religieux de l'ermitage ; l'un était le Père bibliothécaire, l'autre le Père Païsius, maladif, malgré son âge peu avancé, mais érudit, à ce qu'on disait. Il s'y trouvait encore un jeune homme en redingote, qui paraissait âgé de vingt-deux ans. C'était un ancien élève du séminaire, futur théologien, que protégeait le monastère. Il avait la taille assez élevée, le visage frais, les pommettes saillantes, de petits yeux bruns et vifs. Son visage exprimait la déférence, mais sans obséquiosité. Il ne fit pas de salut aux visiteurs, se considérant, non comme leur égal, mais comme un subalterne, et demeura debout pendant toute l'entrevue.

Le *starets* Zosime parut, en compagnie d'un novice et d'Aliocha. Les religieux se levèrent, lui firent une profonde révérence, les doigts touchant la terre, reçurent sa bénédiction et lui baisèrent la main. À chacun d'eux, le *starets* répondit par une révérence pareille, les doigts touchant la terre, leur demandant à son tour leur bénédiction. Cette cérémonie, empreinte d'un grand sérieux et n'ayant rien de l'étiquette banale, respirait une sorte d'émotion. Cependant Mioussov, qui se tenait en avant de ses compagnons, la crut préméditée. Quelles que fussent ses idées, la simple politesse exigeait qu'il s'approchât du *starets* pour recevoir sa bénédiction, sinon pour lui baiser la main. Il s'y était décidé la veille, mais les révérences et les baisers des moines changèrent sa résolution. Il fit une révérence grave et digne, en homme du monde, et alla s'asseoir. Fiodor Pavlovitch fit la même chose, contrefaisant cette fois-ci Mioussov comme un singe. Le salut d'Ivan Fiodorovitch fut des plus courtois, mais lui aussi tint ses bras le long des hanches. Quant à Kalganov, telle était sa confusion qu'il oublia même de saluer. Le *starets*

laissa retomber sa main prête à les bénir et les invita tous à s'asseoir. Le sang vint aux joues d'Aliocha ; il avait honte ; ses mauvais pressentiments se réalisaient.

Le *starets* prit place sur un petit divan de cuir – meuble fort ancien – et fit asseoir ses hôtes en face de lui, sur quatre chaises d'acajou, recouvertes d'un cuir fort usé. Les religieux s'installèrent de côté, l'un à la porte, l'autre à la fenêtre. Le séminariste, Aliocha et le novice restèrent debout. La cellule n'était guère vaste et avait l'air fanée. Elle ne contenait que quelques meubles et objets grossiers, pauvres, le strict nécessaire : deux pots de fleurs à la fenêtre ; dans un angle, de nombreuses icônes, dont l'une représentait une Vierge de grandes dimensions, peinte probablement longtemps avant le *Raskol*[1] ; une lampe brûlait devant elle. Non loin, deux autres icônes aux revêtements étincelants, puis deux chérubins sculptés, de petits œufs en porcelaine, un crucifix en ivoire, avec une *Mater*

---

[1] Schisme provoqué dans l'église russe, au milieu du XVII[e] siècle, par les réformes du patriarche Nicon.

*dolorosa* qui l'étreignait, et quelques gravures étrangères, reproductions de grands peintres italiens des siècles passés. Auprès de ces œuvres de prix s'étalaient des lithographies russes à l'usage du peuple, portraits de saints, de martyrs, de prélats, qui se vendent quelques kopeks dans toutes les foires. Mioussov jeta un coup d'œil rapide sur cette imagerie, puis examina le *starets*. Il se croyait le regard pénétrant, faiblesse excusable, si l'on considère qu'il avait déjà cinquante ans, âge où un homme du monde intelligent et riche se prend davantage au sérieux, parfois même à son insu.

Dès l'abord, le *starets* lui déplut. Il y avait effectivement dans sa figure quelque chose qui eût paru choquant à bien d'autres qu'à Mioussov. C'était un petit homme voûté, les jambes très faibles, âgé de soixante-cinq ans seulement, mais qui paraissait dix ans de plus, à cause de sa maladie. Tout son visage, d'ailleurs fort sec, était sillonné de petites rides, surtout autour des yeux, qu'il avait clairs, pas très grands, vifs et brillants comme deux points lumineux. Il ne lui restait que quelques touffes de cheveux gris sur les tempes ;

sa barbe, petite et clairsemée, finissait en pointe ; les lèvres, minces comme deux lanières, souriaient fréquemment ; le nez aigu rappelait un oiseau.

« Selon toute apparence, une âme malveillante, mesquine, présomptueuse », pensa Mioussov, qui se sentait fort mécontent de lui.

Une petite horloge à poids frappa douze coups ; cela rompit la glace.

« C'est l'heure exacte, s'écria Fiodor Pavlovitch, et mon fils, Dmitri Fiodorovitch, qui n'est pas encore là ! Je m'excuse pour lui, saint *starets* ! (Aliocha tressaillit à ces mots de « saint *starets* ».) Je suis toujours ponctuel, à une minute près, me rappelant que l'exactitude est la politesse des rois.

– Vous n'êtes pas roi, que je sache, marmotta Mioussov, incapable de se contenir.

– C'est ma foi vrai. Et figurez-vous, Piotr Alexandrovitch, que je le savais, ma parole ! Que voulez-vous, je parle toujours mal à propos ! Votre Révérence, s'exclama-t-il soudain d'un ton pathétique, vous avez devant vous un véritable

bouffon. C'est ma façon de me présenter. Une vieille habitude, hélas ! Si je hâble parfois hors de saison, c'est à dessein, dans l'intention de faire rire et d'être agréable. Il faut être agréable, n'est-il pas vrai ? Il y a sept ans, j'arrivai dans une petite ville pour de petites affaires, de compte à demi avec de petits marchands. Nous allons chez l'*ispravnik*, à qui nous avions quelque chose à demander et que nous voulions inviter à une collation. L'*ispravnik* paraît ; c'était un homme de haute taille, gros, blond et morose, les individus les plus dangereux en pareil cas, car la bile les tourmente. Je l'aborde avec l'aisance d'un homme du monde : « Monsieur l'*ispravnik*[1], fis-je, vous serez, pour ainsi dire, notre *Napravnik*[2] ! – Quel *Napravnik* ? » dit-il. Je vis immédiatement que ça ne prenait pas, qu'il demeurait grave ; je m'obstinai : « J'ai voulu plaisanter, rendre tout le monde gai, car M. Napravnik est un chef d'orchestre connu ; or, pour l'harmonie de notre entreprise, il nous faut

[1] Commissaire de police de district.

[2] Compositeur et chef d'orchestre, d'origine tchèque.

justement une sorte de chef d’orchestre. »... L’explication et la comparaison étaient raisonnables, n’est-ce pas ? « Pardon, dit-il, je suis *ispravnik* et je ne permets pas qu’on fasse des calembours sur ma profession. » Il nous tourna le dos. Je courus après lui en criant : « Oui, oui, vous êtes *ispravnik* et non Napravnik. – Non, répliqua-t-il, vous l’avez dit, je suis Napravnik. » Figurez-vous que cela fit manquer notre affaire !... Je n’en fais jamais d’autres. Je me cause du tort par mon amabilité ! – Une fois, il y a bien des années, je disais à un personnage important : « Votre épouse est une femme chatouilleuse », dans le sens de l’honneur, des qualités morales, pour ainsi dire, à quoi il me répliqua : « Vous l’avez chatouillée ? » Je ne pus y tenir ; faisons l’aimable, pensai-je. « Oui, dis-je, je l’ai chatouillée » ; mais alors ce fut lui qui me chatouilla... Il y a longtemps que c’est arrivé, aussi n’ai-je pas honte de le raconter ; c’est toujours ainsi que je me fais du tort.

– Vous vous en faites en ce moment », murmura Mioussov avec dégoût.

Le *starets* les considérait en silence l’un et

l’autre.

« Vraiment ! Figurez-vous que je le savais, Piotr Alexandrovitch, et même, apprenez que je le pressentais, ce que je fais, dès que j’ouvris la bouche, et même, apprenez-le, je pressentais que vous m’en feriez le premier la remarque. À ces moments, quand je vois que ma plaisanterie ne réussit pas, Votre Révérence, mes joues commencent à se dessécher vers les gencives, j’ai comme une convulsion ; cela remonte à ma jeunesse, alors que, parasite chez les nobles, je gagnais mon pain par cette industrie. Je suis un bouffon authentique, inné, Votre Révérence, la même chose qu’un innocent ; je ne nie pas qu’un esprit impur habite peut-être en moi, bien modeste en tout cas ; plus considérable, il se fût logé ailleurs, seulement pas chez vous, Piotr Alexandrovitch, car vous n’êtes pas considérable. En revanche, je crois, je crois en Dieu. Ces derniers temps j’avais des doutes, mais maintenant j’attends de sublimes paroles. Je ressemble au philosophe Diderot, Votre Révérence. Savez-vous, très saint père, comme il

se présenta chez le métropolite Platon[1], sous l’impératrice Catherine ? Il entre et dit d’emblée : « Il n’y a point de Dieu. » À quoi le grand prélat répond, le doigt levé : « L’insensé a dit en son cœur : il n’y a point de Dieu ! » Aussitôt Diderot de se jeter à ses pieds : « Je crois, s’écrie-t-il, et je veux être baptisé. » On le baptisa sur-le-champ. La princesse Dachkov[2] fut la marraine, et Potemkine[3] le parrain...

– Fiodor Pavlovitch, c’est intolérable ! Vous savez fort bien que vous mentez et que cette stupide anecdote est fausse ; pourquoi faire le malin ? proféra d’une voix tremblante Mioussov, qui ne pouvait déjà plus se contenir.

– J’ai pressenti toute ma vie que c’était un mensonge ! s’exclama Fiodor Pavlovitch en s’emballant. En revanche, messieurs, je vais vous dire toute la vérité. Éminent *starets*, pardonnez-moi, j’ai inventé la fin, le baptême de Diderot ;

---

[1] Métropolite de Moscou (1737-1812).

[2] Femme de lettres célèbre, amie de Catherine II, présidente de l’Académie des Sciences (1743-1810).

[3] Célèbre prince de Tauride, favori de Catherine II (1739-1790).

cela ne m'était jamais venu à l'esprit auparavant, je l'ai inventé pour donner du piquant. Si je fais le malin, Piotr Alexandrovitch, c'est pour être plus gentil. Au reste, parfois, je ne sais pas moi-même pourquoi. Quant à Diderot, j'ai entendu raconter cela : « L'insensé a dit... », une vingtaine de fois dans ma jeunesse, par les propriétaires fonciers du pays, quand j'habitais chez eux ; je l'ai entendu dire, Piotr Alexandrovitch, à votre tante, Mavra Fominichna. Jusqu'à maintenant, tous sont persuadés que l'impie Diderot a fait visite au métropolite Platon pour discuter de Dieu... »

Mioussov s'était levé, à bout de patience, et comme hors de lui. Il était furieux et comprenait que sa fureur le rendait ridicule. Ce qui se passait dans la cellule était vraiment intolérable. Depuis quarante ou cinquante ans que des visiteurs s'y réunissaient c'était toujours avec la plus profonde vénération. Presque tous ceux qui y étaient admis comprenaient qu'on leur accordait une insigne faveur. Beaucoup, parmi eux, se mettaient à genoux et le demeuraient durant toute la visite. Des gens d'un rang élevé, des érudits et même

des libres penseurs, venus soit par curiosité, soit pour un autre motif, se faisaient un devoir de témoigner au *starets* une profonde déférence et de grands égards durant tout l'entretien – qu'il fût public ou privé – d'autant plus qu'il n'était pas question d'argent. Il n'y avait que l'amour et la bonté, en présence du repentir et de la soif de résoudre un problème moral compliqué, une crise de la vie du cœur. Aussi, les bouffonneries auxquelles s'était livré Fiodor Pavlovitch, choquantes en un tel lieu, avaient-elles provoqué l'embarras et l'étonnement des témoins, de plusieurs d'entre eux, en tout cas. Les religieux, demeurés impassibles, fixaient leur attention sur ce qu'allait dire le *starets*, mais paraissaient déjà prêts à se lever comme Mioussov. Aliocha avait envie de pleurer et courbait la tête. Tout son espoir reposait sur son frère Ivan, le seul dont l'influence fût capable d'arrêter son père, et il était stupéfait de le voir assis, immobile, les yeux baissés, attendant avec curiosité le dénouement de cette scène, comme s'il y était complètement étranger. Aliocha n'osait pas regarder Rakitine (le séminariste), avec lequel il vivait presque sur

un pied d'intimité : il connaissait ses pensées (il était d'ailleurs seul à les connaître dans tout le monastère).

« Excusez-moi... commença Mioussov, en s'adressant au *starets*, d'avoir l'air de prendre part à cette indigne plaisanterie. J'ai eu tort de croire que même un individu tel que Fiodor Pavlovitch saurait se tenir à sa place chez un personnage aussi respectable... Je ne pensais pas qu'il faudrait m'excuser d'être venu avec lui... »

Piotr Alexandrovitch n'acheva pas et, tout confus, voulait déjà sortir de la chambre.

« Ne vous inquiétez pas, je vous en prie, dit le *starets* en se dressant sur ses pieds débiles ; et, prenant Piotr Alexandrovitch par les deux mains, il l'obligea à se rasseoir. Calmez-vous, je vous en prie. Vous êtes mon hôte. »

Cela dit, et après une révérence, il retourna s'asseoir sur le divan.

« Éminent *starets*, dites-moi, est-ce que ma vivacité vous offense ? s'exclama soudain Fiodor Pavlovitch, en se cramponnant des deux mains aux bras du fauteuil, comme prêt à en bondir

suivant la réponse qui lui serait faite.

– Je vous supplie également de ne pas vous inquiéter et de ne pas vous gêner, prononça le *starets* avec majesté... Ne vous gênez pas, soyez tout à fait comme chez vous. Surtout, n'ayez pas tant honte de vous-même, car tout le mal vient de là.

– Tout à fait comme chez moi ? C'est-à-dire au naturel ? Oh ! c'est trop, c'est beaucoup trop, mais j'accepte avec attendrissement ! Savez-vous, mon vénéré Père, ne me poussez pas à me montrer au naturel, c'est trop risqué... Je n'irai pas moi-même jusque-là ; ce que je vous en dis, c'est pour vous mettre en garde. La suite est encore enfouie dans les ténèbres de l'inconnu, bien que certains voulussent déjà me faire la leçon ; ceci est à votre adresse, Piotr Alexandrovitch. À vous, sainte créature, voici ce que je déclare : « Je déborde d'enthousiasme ! » Il se leva et, les bras en l'air, proféra : « Béni soit le ventre qui t'a porté et les mamelles qui t'ont allaité, les mamelles surtout ! » Par votre remarque, tout à l'heure : « N'ayez pas tant honte de vous-même, car tout le mal vient de là », vous

m’avez comme transpercé, vous avez lu en moi. En effet, quand je vais vers les gens, il me semble que je suis le plus vil de tous, et que tout le monde me prend pour un bouffon ; alors je me dis : « Faisons le bouffon, je ne crains pas votre opinion, car vous êtes tous, jusqu’au dernier, plus vils que moi ! » Voilà pourquoi je suis bouffon, par honte, éminent Père, par honte. Ce n’est que par timidité que je fais le crâne. Car si j’étais sûr, en entrant, que tous m’accueillent comme un être sympathique et raisonnable, Dieu, que je serais bon ! Maître – il se mit soudain à genoux – que faut-il faire pour gagner la vie éternelle ? »

Même alors, il était difficile de savoir s’il plaisantait ou cédait à l’attendrissement.

Le *starets* leva les yeux vers lui et prononça en souriant :

« Il y a longtemps que vous-même savez ce qu’il faut faire, vous ne manquez pas de sens : ne vous adonnez pas à la boisson et à l’intempérance de langage, ne vous adonnez pas à la sensualité, surtout à l’amour de l’argent, et fermez vos débits de boisson, au moins deux ou trois, si vous ne

pouvez pas les fermer tous. Mais surtout, avant tout, ne mentez pas.

– C'est à propos de Diderot que vous dites cela ?

– Non, ce n'est pas à propos de Diderot. Surtout ne vous mentez pas à vous-même. Celui qui se ment à soi-même et écoute son propre mensonge va jusqu'à ne plus distinguer la vérité ni en soi ni autour de soi ; il perd donc le respect de soi et des autres. Ne respectant personne, il cesse d'aimer, et pour s'occuper et se distraire, en l'absence d'amour, il s'adonne aux passions et aux grossières jouissances ; il va jusqu'à la bestialité dans ses vices, et tout cela provient du mensonge continuel à soi-même et aux autres. Celui qui se ment à soi-même peut être le premier à s'offenser. On éprouve parfois du plaisir à s'offenser, n'est-ce pas ? Un individu sait que personne ne l'a offensé, mais qu'il s'est lui-même forgé une offense, noircissant à plaisir le tableau, qu'il s'est attaché à un mot et a fait d'un monticule une montagne, – il le sait, pourtant il est le premier à s'offenser, jusqu'à en éprouver une grande satisfaction ; par là même il parvient à

la véritable haine... Mais levez-vous, asseyez-vous, je vous en conjure ; cela, c'est aussi un geste faux...

– Bienheureux ! Laissez-moi vous baiser la main. – Fiodor Pavlovitch se redressa et posa les lèvres sur la main décharnée du *starets*. – Vous avez raison, ça fait plaisir de s'offenser. Je n'avais jamais si bien entendu exprimer cela. Oui, oui, j'ai pris plaisir toute ma vie aux offenses, pour l'esthétique, car être offensé, non seulement ça fait plaisir, mais parfois c'est beau ! Voilà ce que vous avez oublié, éminent *starets* : la beauté ! je le noterai dans mon carnet. Quant à mentir, je n'ai fait que cela toute ma vie, à chaque jour et à chaque heure. En vérité, je suis mensonge et père du mensonge ! D'ailleurs, je crois que ce n'est pas le père du mensonge, je m'embrouille dans les textes, eh bien ! disons le fils du mensonge, cela suffit. Seulement... mon ange... on peut parfois broder sur Diderot ! Cela ne fait pas de mal, alors que certaines paroles peuvent faire du mal. Éminent *starets*, à propos, je me rappelle, il y a trois ans, je m'étais promis de venir ici me renseigner et découvrir avec

insistance la vérité ; priez seulement Piotr Alexandrovitch de ne pas m'interrompre. Voici de quoi il s'agit : Est-ce vrai, mon révérend Père, ce qu'on raconte quelque part, dans les *Menées*[1], d'un saint thaumaturge qui subit le martyre pour la foi et, après avoir été décapité, releva sa tête et « en la baisant gentiment », la porta longtemps dans ses bras. Est-ce vrai ou non, mes Pères ?

– Non, ce n'est pas vrai, dit le *starets*.

– Il n'y a rien de semblable dans aucun *Menée*. À propos de quel saint dites-vous que ce fait est rapporté ? demanda le Père bibliothécaire.

– J'ignore lequel. Je n'en ai pas connaissance. On m'a induit en erreur. Je l'ai entendu dire et savez-vous par qui ? par ce même Piotr Alexandrovitch Mioussov, qui vient de se fâcher à propos de Diderot.

– Je ne vous ai jamais raconté cela, pour la bonne raison que je ne cause jamais avec vous.

– Il est vrai que vous ne l'avez pas raconté à

---

[1] Du grec Μηυαϊον (mensuel), livre liturgique contenant les offices des fêtes fixes qui tombent pendant l'un des douze mois de l'année.

moi personnellement, mais dans une société où je me trouvais, il y a quatre ans. Si j'ai rappelé le fait, c'est que vous avez ébranlé ma foi par ce récit comique, Piotr Alexandrovitch. Vous l'ignorez, mais je suis revenu chez moi la foi ébranlée, et depuis je chancelle toujours davantage. Oui, Piotr Alexandrovitch, vous avez été cause d'une grande chute. C'est bien autre chose que Diderot ! »

Fiodor Pavlovitch s'échauffait d'une façon pathétique, bien qu'il fût évident pour tous qu'il se donnait de nouveau en spectacle. Mais Mioussov était piqué au vif.

« Quelle absurdité, comme tout le reste d'ailleurs ! murmura-t-il. Si j'ai dit cela ce n'est certes pas à vous. En fait, j'ai entendu à Paris un Français raconter qu'on lit chez nous cet épisode à la messe, dans les *Menées*. C'est un érudit, qui a spécialement étudié la statistique de la Russie, où il a longtemps séjourné. Quant à moi, je n'ai pas lu les *Menées* et je ne les lirai pas... Que ne dit-on pas à table ! Et nous dînions alors...

– Oui, vous dîniez alors, et moi j'ai perdu la

foi ! dit pour le taquiner Fiodor Pavlovitch.

– Que m'importe votre foi ! allait crier Mioussov, mais il se contint et proféra avec mépris : Vous souillez littéralement tout ce que vous touchez. »

Le *starets* se leva soudain.

« Excusez-moi, messieurs, de vous laisser seuls quelques instants, dit-il en s'adressant à tous les visiteurs ; mais on m'attendait dès avant votre arrivée. Quant à vous, abstenez-vous de mentir », ajouta-t-il d'un ton plaisant à l'adresse de Fiodor Pavlovitch.

Il quitta la cellule. Aliocha et le novice s'élancèrent pour l'aider à descendre l'escalier. Aliocha étouffait ; il était heureux de sortir, heureux également de voir le *starets* gai et non offensé. Le *starets* se dirigeait vers la galerie pour bénir celles qui l'attendaient, mais Fiodor Pavlovitch l'arrêta à la porte de la cellule.

« Bienheureux ! s'exclama-t-il avec sentiment, permettez-moi de vous baiser encore une fois la main ! Avec vous, on peut causer, on peut vivre. Vous pensez peut-être que je mens sans cesse et

que je fais toujours le bouffon ? C'était pour me rendre compte si l'on peut vivre avec vous, s'il y a place pour mon humilité à côté de votre fierté. Je vous délivre un certificat de sociabilité ! Maintenant, je ne soufflerai plus mot. Je vais m'asseoir et garder le silence. Maintenant, à vous de parler, Piotr Alexandrovitch, vous demeurez le personnage principal... pour dix minutes. »

## III

## Les femmes croyantes

Au bas de la galerie en bois pratiquée vers le mur extérieur de l'enceinte se pressaient une vingtaine de femmes du peuple. On les avait prévenues que le *starets* allait enfin sortir, et elles s'étaient groupées en l'attendant. Les dames Khokhlakov l'attendaient également, mais dans une chambre de la galerie, réservée aux visiteuses de qualité. Elles étaient deux : la mère et la fille. La première, riche propriétaire, toujours habillée avec goût, était encore assez jeune et d'extérieur fort agréable, avec des yeux vifs et presque noirs. Elle n'avait que trente-trois ans et était veuve depuis cinq ans. Sa fille, âgée de quatorze ans, avait les jambes paralysées. La pauvre fillette ne marchait plus depuis six mois ; on la transportait dans une chaise longue à roulettes. Elle avait un délicieux visage, un peu amaigri par la maladie,

mais gai ; des lueurs folâtres brillaient dans ses grands yeux sombres, qu'ombrageaient de longs cils. Depuis le printemps, la mère se disposait à l'emmener à l'étranger, mais des travaux entrepris dans leur domaine les avaient retardées. Elles séjournaient depuis huit jours dans notre ville plus pour affaire que par dévotion ; néanmoins elles avaient déjà rendu visite au *starets*, trois jours auparavant. Elles étaient revenues encore une fois, et tout en sachant que le *starets* ne pouvait presque plus recevoir personne, elles suppliaient qu'on leur accordât « le bonheur de voir le grand guérisseur ». En attendant sa venue, la mère était assise à côté du fauteuil de sa fille ; à deux pas se tenait debout un vieux moine, venu d'un lointain monastère du Nord et qui désirait recevoir la bénédiction du *starets*. Mais celui-ci, apparu sur la galerie, alla droit au peuple. La foule se pressait autour du perron de trois marches qui réunissait la galerie basse au sol. Le *starets* s'arrêta sur la marche supérieure, revêtit l'étole et bénit les femmes qui l'entouraient. On lui amena une possédée qu'on tenait par les deux mains. Dès qu'elle aperçut le

*starets*, elle fut prise d’un hoquet, poussant des gémissements et secouée par des spasmes comme dans une crise éclamptique. Lui ayant recouvert la tête de l’étole, le *starets* prononça sur elle une courte prière, et elle s’apaisa aussitôt. J’ignore ce qui se passe maintenant, mais dans mon enfance j’eus souvent l’occasion de voir et d’entendre ces possédées, dans les villages et les monastères. Amenées à la messe, elles glapissaient et aboyaient dans l’église, mais quand on apportait le Saint-Sacrement et qu’elles s’en approchaient, la « crise démoniaque » cessait aussitôt et les malades s’apaisaient toujours pour un certain temps. Encore enfant, cela m’étonnait et me surprenait fort. J’entendais alors certains propriétaires fonciers et surtout des instituteurs de la ville répondre à mes questions que c’était une simulation pour ne pas travailler, et que l’on pouvait toujours la réprimer en se montrant sévère ; on citait à l’appui diverses anecdotes. Par la suite, j’appris avec étonnement de médecins spécialistes qu’il n’y avait là aucune simulation, que c’était une terrible maladie des femmes, attestant, plus particulièrement en Russie, la dure

condition de nos paysannes. Elle provenait de travaux accablants, exécutés trop tôt après des couches laborieuses, mal effectuées, sans aucune aide médicale ; en outre, du désespoir, des mauvais traitements, etc., ce que certaines natures féminines ne peuvent endurer, malgré l'exemple général. La guérison étrange et subite d'une possédée en proie aux convulsions, dès qu'on l'approchait des saintes espèces, guérison attribuée alors à la simulation et, de plus, à un truc employé pour ainsi dire par les « cléricaux » eux-mêmes, s'effectuait probablement aussi de la façon la plus naturelle. Les femmes qui conduisaient la malade, et surtout elle-même, étaient persuadées, comme d'une vérité évidente, que l'esprit impur qui la possédait ne pourrait jamais résister à la présence du Saint-Sacrement devant lequel on inclinait la malheureuse. Aussi, chez une femme nerveuse, atteinte d'une affection psychique, il se produisait toujours (et cela devait être) comme un ébranlement nerveux de tout l'organisme, ébranlement causé par l'attente du miracle de la guérison et par la foi absolue en son accomplissement. Et il

s'accomplissait, ne fût-ce que pour une minute. C'est ce qui eut lieu dès que le *starets* eut recouvert la malade de l'étole.

Beaucoup des femmes qui se pressaient autour de lui versaient des larmes d'attendrissement et d'enthousiasme ; d'autres s'élançaient pour baiser ne fût-ce que le bord de son habit, quelques-unes se lamentaient. Il les bénissait toutes et conversait avec elles. Il connaissait déjà la possédée, qui habitait un village à une lieue et demie du monastère ; ce n'était pas la première fois qu'on la lui amenait.

« En voilà une qui vient de loin ! » dit-il en désignant une femme encore jeune, mais très maigre et défaite, le visage plutôt noirci que hâlé. Elle était à genoux et fixait le *starets* d'un regard immobile. Son regard avait quelque chose d'égaré.

« Je viens de loin, mon Père, de loin, à trois cents verstes d'ici. De loin, mon Père, de loin », répéta la femme comme un refrain, balançant la tête de droite à gauche, la joue appuyée sur la paume de sa main. Elle parlait comme en se

lamentant. Il y a dans le peuple une douleur silencieuse et patiente : elle rentre en elle-même et se tait. Mais il y en a une autre qui éclate : elle se manifeste par les larmes et se répand en lamentations, surtout chez les femmes. Elle n'est pas plus légère que la douleur silencieuse. Les lamentations n'apaisent qu'en rongeant et en déchirant le cœur. Une pareille douleur ne veut pas de consolations, elle se repaît de l'idée d'être inextinguible. Les lamentations ne sont que le besoin d'irriter davantage la plaie.

« Vous êtes citadine, sans doute ? continua le *starets* en la regardant avec curiosité.

– Nous habitons la ville, mon Père ; nous sommes de la campagne, mais nous demeurons en ville. Je suis venue pour te voir. Nous avons entendu parler de toi, mon Père. J'ai enterré mon tout jeune fils, j'allais prier Dieu, j'ai été dans trois monastères et on m'a dit : « Va aussi là-bas, Nastassiouchka[1] », c'est-à-dire vers vous, mon Père, vers vous. Je suis venue, j'étais hier soir à l'église et me voilà.

---

[1] Diminutif très familier d'*Anastassia* (Anastasie).

– Pourquoi pleures-tu ?

– Je pleure mon fils, il était dans sa troisième année, il ne lui manquait que trois mois. C'est à cause de lui que je me tourmente. C'était le dernier ; Nikitouchka[1] et moi, nous en avons eu quatre, mais les enfants ne restent pas chez nous, bien-aimé, ils ne restent pas. J'ai enterré les trois premiers, je n'avais pas tant de chagrin ; mais ce dernier, je ne puis l'oublier. C'est comme s'il était là devant moi, il ne s'en va pas. J'en ai l'âme desséchée. Je regarde son linge, sa petite chemise, ses bottines, et je sanglote. J'étale tout ce qui est resté après lui, chaque chose, je regarde et je pleure. Je dis à Nikitouchka, mon mari : « Eh ! le maître, laisse-moi aller en pèlerinage. » Il est cocher, nous avons de quoi, mon père, nous avons de quoi, nous sommes à notre compte, tout est à nous, les chevaux et les voitures. Mais à quoi bon maintenant tout ce bien ? Mon Nikitouchka a dû se mettre à boire sans moi, c'est sûr, et déjà auparavant, dès que je m'éloignais, il faiblissait. Mais maintenant je ne pense plus à lui,

[1] Diminutif caressant de *Nikita* (Nicétas).

voilà trois mois que j'ai quitté la maison. J'ai tout oublié, je ne veux plus me rappeler ; que ferais-je de lui maintenant ? J'ai fini avec lui et avec tous les autres. Et à présent, je ne voudrais pas voir ma maison et mon bien, et je préférerais même avoir perdu la vue.

– Écoute, mère, proféra le *starets*, un grand saint d'autrefois aperçut dans le temple une mère qui pleurait comme toi, aussi à cause de son fils unique que le Seigneur avait également rappelé à lui. « Ne sais-tu pas, lui dit le saint, comme ces enfantelets sont hardis devant le trône de Dieu ? Il n'y a même personne de plus hardi, dans le royaume des cieux. « Seigneur, Tu nous as donné la vie, disent-ils à Dieu, mais à peine avions-nous vu le jour que Tu nous l'as reprise. » Ils demandent et réclament si hardiment que le Seigneur en fait aussitôt des anges. C'est pourquoi, dit le saint, réjouis-toi et ne pleure pas, ton enfant est maintenant chez le Seigneur dans le chœur des anges. » Voilà ce que dit, dans les temps anciens, le saint à la femme qui pleurait. C'était un grand saint et il ne pouvait rien lui dire qui ne fût vrai. Sache donc, mère, que ton enfant

aussi se tient certainement devant le trône du Seigneur, se réjouit, se divertit et prie Dieu pour toi. Tu peux pleurer, mais réjouis-toi. »

La femme l'écoutait, la joue dans la main, inclinée. Elle soupira profondément.

« C'est de la même manière que Nikitouchka me consolait : « Tu n'es pas raisonnable, pourquoi pleurer ? notre fils, bien sûr, chante maintenant avec les anges auprès du Seigneur. » Et, tandis qu'il me disait cela, je le voyais pleurer. Et je lui disais à mon tour : « Eh oui, je le sais bien ; où serait-il, sinon chez le Seigneur ; seulement il n'est plus ici avec nous en ce moment, tout près, comme il restait autrefois. » Oh ! si je pouvais le revoir une fois, rien qu'une fois, sans m'approcher de lui, sans parler, en me cachant dans un coin. Seulement le voir une minute, l'entendre jouer dehors, venir, comme il le faisait parfois, crier de sa petite voix : « Maman, où es-tu ? » Si je pouvais entendre ses petits pieds trotter dans la chambre ; bien souvent, je me rappelle, il courait à moi avec des cris et des rires, si seulement je l'entendais ! Mais il n'est plus là, mon Père, et je ne l'entendrai plus

jamais ! Voilà sa ceinture, mais il n'est plus là, et c'est fini pour toujours !... »

Elle tira de son sein la petite ceinture en passementerie de son garçon ; dès qu'elle l'eut regardée, elle fut secouée de sanglots, cachant ses yeux avec ses doigts à travers lesquels coulaient des torrents de larmes.

« Eh ! proféra le *starets*, cela c'est l'antique « Rachel pleurant ses enfants sans pouvoir être consolée, car ils ne sont plus[1] ». Tel est le sort qui vous est assigné en ce monde, ô mères ! Ne te console pas, il ne faut pas te consoler, pleure, mais chaque fois que tu pleures, rappelle-toi que ton fils est un des anges de Dieu, que, de là-haut, il te regarde et te voit, qu'il se réjouit de tes larmes et les montre au Seigneur ; longtemps encore tes pleurs maternels couleront, mais enfin ils deviendront une joie paisible, tes larmes amères seront des larmes d'attendrissement et de purification, laquelle sauve du péché. Je prierai pour le repos de l'âme de ton fils ; comment s'appelait-il ?

---

[1] Matthieu, II, 18.

– Alexéi, mon Père.

– C’est un beau nom. Il avait pour saint patron Alexéi, « homme de Dieu » ?

– Oui, mon Père, Alexéi, « homme de Dieu[1] ».

– Quel grand saint ! Je prierai pour lui, mère, je n’oublierai pas ton affliction dans mes prières ; je prierai aussi pour la santé de ton mari ; mais c’est un péché de l’abandonner, retourne vers lui, prends-en bien soin. De là-haut, ton fils voit que tu as abandonné son père et pleure sur vous. Pourquoi troubler sa béatitude ? Il vit, car l’âme vit éternellement, il n’est pas dans la maison, mais il se trouve tout près de vous, invisible. Comment viendra-t-il, si tu dis que tu détestes ta demeure ? Vers qui viendra-t-il, s’il ne vous trouve pas à la maison, s’il ne vous trouve pas ensemble, le père et la mère ? Il t’apparaît maintenant et tu es tourmentée ; alors il t’enverra de doux songes. Retourne vers ton mari, mère, et dès aujourd’hui.

---

[1] La légende de saint Alexis, « l’homme de Dieu » est encore aussi populaire en Russie qu’elle l’était en France au Moyen Âge.

– J’irai, bien-aimé, selon ta parole, tu as lu dans mon cœur. Nikitouchka, tu m’attends, mon chéri, tu m’attends », commençait à se lamenter la femme, mais le *starets* se tournait déjà vers une petite vieille, habillée non en pérégrine, mais en citadine. On voyait à ses yeux qu’elle avait une communication à faire. C’était la veuve d’un sous-officier, habitante de notre ville. Son fils Vassili, employé dans un commissariat, était parti pour Irkoutsk, en Sibérie. Il lui avait écrit deux fois, mais depuis un an il ne donnait plus signe de vie ; elle avait fait des démarches et ne savait où se renseigner.

« L’autre jour, Stéphanie Ilinichna Bédriaguine, une riche marchande, m’a dit : « Écris sur un billet le nom de ton fils, Prochorovna[1], va à l’église, et commande des prières pour le repos de son âme. Son âme sera dans l’angoisse et il t’écrira. C’est un moyen sûr et fréquemment éprouvé. » Seulement, j’ai des

---

[1] Fille de Prochore. En s’adressant aux personnes de condition inférieure, on omet parfois le prénom et on les désigne par le simple patronyme.

doutes... Toi qui es notre lumière, dis-moi si c'est bien ou mal ?

– Garde-t'en bien. Tu devrais même avoir honte de le demander. Comment peut-on prier pour le repos d'une âme vivante, et sa propre mère encore ! C'est un grand péché, comme la sorcellerie ; seule ton ignorance te vaut le pardon. Prie plutôt pour sa santé la Reine des Cieux, prompte Médiatrice, Auxiliaire des pécheurs, afin qu'elle te pardonne ton erreur. Et alors, Prochorovna : ou bien ton fils reviendra bientôt vers toi, ou il enverra sûrement une lettre. Sache-le. Va en paix, ton fils est vivant, je te le dis.

– Bien-aimé, que Dieu te récompense, toi notre bienfaiteur, qui prie pour nous tous, pour le rachat de nos péchés. »

Mais le *starets* avait déjà remarqué dans la foule le regard ardent, dirigé vers lui, d'une paysanne à l'air poitrinaire, accablée bien qu'encore jeune. Elle gardait le silence, ses yeux imploraient, mais elle paraissait craindre de s'approcher.

« Que veux-tu, ma chère ?

– Soulage mon âme, bien-aimé », murmura-t-elle doucement. Sans hâte, elle se mit à genoux, se prosterna à ses pieds. « J'ai péché, mon bon père, et je crains mon péché. »

Le *starets* s'assit sur la dernière marche, la femme se rapprocha de lui, toujours agenouillée.

« Je suis veuve depuis trois ans, commença-t-elle à mi-voix. La vie n'était pas gaie avec mon mari, il était vieux et me battait durement. Une fois qu'il était couché, malade, je songeai en le regardant : « Mais s'il se rétablit et se lève de nouveau, alors qu'arrivera-t-il ? » Et cette idée ne me quitta plus...

– Attends », dit le *starets*, en approchant son oreille des lèvres de la femme. Celle-ci continua d'une voix qu'on entendait à peine. Elle eut bientôt fini.

« Il y a trois ans ? demanda le *starets*.

– Trois ans. D'abord je n'y pensais pas, mais la maladie est venue et je suis dans l'angoisse.

– Tu viens de loin ?

– J'ai fait cinq cents verstes.

– T'es-tu confessée ?

– Oui, deux fois.

– As-tu été admise à la communion ?

– Oui. J'ai peur ; j'ai peur de mourir.

– Ne crains rien et n'aie jamais peur, ne te chagrine pas. Pourvu que le repentir dure, Dieu pardonne tout. Il n'y a pas de péché sur la terre que Dieu ne pardonne à celui qui se repent sincèrement. L'homme ne peut pas commettre de péché capable d'épuiser l'amour infini de Dieu. Car peut-il y avoir un péché qui dépasse l'amour de Dieu ? Ne songe qu'au repentir et bannis toute crainte. Crois que Dieu t'aime comme tu ne peux te le figurer, bien qu'il t'aime dans ton péché et avec ton péché. Il y aura plus de joie dans les cieux pour un pécheur qui se repent que pour dix justes[1]. Ne t'afflige pas au sujet des autres et ne t'irrite pas des injures. Pardonne dans ton cœur au défunt toutes ses offenses envers toi, réconcilie-toi avec lui en vérité. Si tu te repens, c'est que tu aimes. Or, si tu aimes, tu es déjà à

---

[1] Luc, XV, 7. Le texte exact de l'Évangile est : « ...que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence ».

Dieu... L'amour rachète tout, sauve tout. Si moi, un pécheur comme toi, je me suis attendri, à plus forte raison le Seigneur aura pitié de toi. L'amour est un trésor si inestimable qu'en échange tu peux acquérir le monde entier et racheter non seulement tes péchés, mais ceux des autres. Va et ne crains rien. »

Il fit trois fois sur elle le signe de la croix, ôta de son cou une petite image et la passa au cou de la pécheresse, qui se prosterna en silence jusqu'à terre. Il se leva et regarda gaiement une femme bien portante qui tenait un nourrisson sur les bras.

« Je viens de Vychégorié, bien-aimé.

– Tu as fait près de deux lieues avec cet enfant sur les bras ! Que veux-tu ?

– Je suis venue te voir. Ce n'est pas la première fois, l'as-tu déjà oublié ? Tu as peu de mémoire si tu ne te souviens pas de moi. On disait chez nous que tu étais malade. « Eh bien ! pensai-je, je vais aller le voir ! » Je te vois et tu n'as rien. Tu vivras encore vingt ans, ma parole. Comment pourrais-tu tomber malade quand il y a tant de gens qui prient pour toi !

– Merci de tout cœur, ma chère.

– À propos, j'ai une petite demande à t'adresser : voilà soixante kopecks, donne-les à une autre plus pauvre que moi. En venant je songeais : « Mieux vaut les lui remettre ; il saura à qui les donner. »

– Merci, ma chère, merci, ma bonne, je n'y manquerai pas. Tu me plais. C'est une fillette que tu as dans les bras ?

– Une fillette, bien-aimé, Élisabeth.

– Que le Seigneur vous bénisse toutes les deux, toi et la petite Élisabeth. Tu as réjoui mon cœur, mère. Adieu, mes chères filles. »

Il les bénit toutes et leur fit une profonde révérence.

## IV

## Une dame de peu de foi

Pendant cette conversation avec les femmes du peuple, la dame de passage versait de douces larmes qu'elle essuyait avec son mouchoir. C'était une femme du monde fort sensible et aux penchants vertueux. Quand le *starets* l'aborda enfin, elle l'accueillit avec enthousiasme.

« J'ai éprouvé une telle impression, en contemplant cette scène attendrissante. – L'émotion lui coupa la parole. – Oh ! je comprends que le peuple vous aime ; moi aussi j'aime le peuple, comment n'aimerait-on pas notre excellent peuple russe, si naïf dans sa grandeur !

– Comment va votre fille ? Vous m'avez fait demander un nouvel entretien ?

– Oh ! je l'ai instamment demandé, j'ai supplié, j'étais prête à me mettre à genoux et à

rester trois jours devant vos fenêtres, jusqu'à ce que vous me laissiez entrer. Nous sommes venues, grand guérisseur, vous exprimer notre reconnaissance enthousiaste. Car c'est vous qui avez guéri Lise – tout à fait – jeudi, en priant devant elle et en lui imposant les mains. Nous avions hâte de baiser ces mains, de vous témoigner nos sentiments et notre vénération.

– Je l'ai guérie, dites-vous ? Mais elle est encore couchée dans son fauteuil ?

– Les fièvres nocturnes ont complètement disparu depuis deux jours, à partir de jeudi, dit la dame avec un empressement nerveux. Ce n'est pas tout : ses jambes se sont fortifiées. Ce matin, elle s'est levée en bonne santé ; regardez ses couleurs et ses yeux qui brillent. Elle pleurait constamment ; à présent elle rit, elle est gaie, joyeuse. Aujourd'hui, elle a exigé qu'on la mît debout, et elle s'est tenue une minute toute seule, sans aucun appui. Elle veut parier avec moi que dans quinze jours elle dansera un quadrille. J'ai fait venir le docteur Herzenstube ; il a haussé les épaules et dit : « Cela me surprend, je n'y comprends rien. » Et vous voudriez que nous ne

vous dérangions pas, que nous n'accourions pas ici, pour vous remercier. Lise, remercie donc ! »

Le petit visage de Lise devint soudain sérieux. Elle se souleva de son fauteuil autant qu'elle put et, regardant le *starets*, joignit les mains, mais elle ne put y tenir et se mit à rire, malgré qu'elle en eût.

« C'est de lui que je ris », dit-elle en désignant Aliocha.

En observant le jeune homme qui se tenait derrière le *starets*, on eût vu ses joues se couvrir d'une rapide rougeur. Il baissa ses yeux où une flamme avait brillé.

« Elle a une commission pour vous, Alexéi Fiodorovitch... Comment allez-vous ? » continua la mère en s'adressant à Aliocha et en lui tendant une main délicieusement gantée.

Le *starets* se retourna et considéra Aliocha. Celui-ci s'approcha de Lise et lui tendit la main en souriant gauchement. Lise prit un air grave.

« Catherine Ivanovna m'a priée de vous remettre ceci, et elle lui tendit une petite lettre. Elle vous prie de venir la voir le plus tôt possible,

et sans faute.

– Elle me prie de venir, moi, chez elle ?... Pourquoi ?... murmura Aliocha avec un profond étonnement. Son visage se fit soucieux.

– Oh ! c'est à propos de Dmitri Fiodorovitch et... de tous ces derniers événements, expliqua rapidement la mère. Catherine Ivanovna s'est arrêtée maintenant à une décision... mais pour cela elle doit absolument vous voir... pourquoi ? Je l'ignore, bien sûr, mais elle vous prie de venir le plus tôt possible. Et vous ne manquerez pas d'y aller ; les sentiments chrétiens vous l'ordonnent.

– Je ne l'ai vue qu'une fois, continua Aliocha toujours perplexe.

– Oh ! c'est une créature si noble, si inaccessible !... Déjà rien que par ses souffrances... considérez ce qu'elle a enduré, ce qu'elle endure maintenant, et ce qui l'attend... tout cela est affreux, affreux !

– C'est bien, j'irai, décida Alexéi, après avoir parcouru le billet court et énigmatique, qui ne contenait aucune explication, à part la prière instante de venir.

– Ah ! comme c'est gentil à vous, s'exclama Lise avec animation. Je disais à maman : « Jamais il n'ira, il fait son salut. » Comme vous êtes bon ! J'ai toujours pensé que vous étiez bon, c'est un plaisir de vous le dire maintenant !

– Lise ! fit gravement la mère qui, d'ailleurs, eut un sourire.

– Vous nous avez oubliées, Alexéi Fiodorovitch, vous ne voulez pas du tout nous rendre visite. Cependant Lise m'a dit deux fois qu'elle ne se trouvait bien qu'avec vous. »

Aliocha leva ses yeux baissés, rougit de nouveau et sourit sans savoir pourquoi. D'ailleurs, le *starets* ne l'observait plus. Il était entré en conversation avec le moine qui attendait sa venue, comme nous l'avons dit, à côté du fauteuil de Lise. C'était, à le voir, un moine d'une condition des plus modestes, aux idées étroites et arrêtées, mais croyant et obstiné en son genre. Il raconta qu'il habitait loin, dans le Nord, près d'Obdorsk[1], Saint-Sylvestre, un pauvre monastère

[1] Petite ville située à l'extrémité nord de Tobolsk (Sibérie Occidentale).

qui ne comptait que neuf moines. Le *starets* le bénit, l'invita à venir dans sa cellule quand bon lui semblerait.

« Comment pouvez-vous tenter de telles choses ? » demanda le moine en montrant gravement Lise. Il faisait allusion à sa « guérison ».

« Il est encore trop tôt pour en parler. Un soulagement n'est pas la guérison complète et peut avoir d'autres causes. Mais ce qui a pu se passer est dû uniquement à la volonté de Dieu. Tout vient de Lui. Venez me voir, mon Père, ajouta-t-il, je ne pourrai pas toujours vous recevoir, je suis souffrant et sais que mes jours sont comptés.

– Oh ! non, non, Dieu ne vous enlèvera pas à nous, vous vivrez encore longtemps, longtemps, s'écria la mère. Comment seriez-vous malade ? Vous paraissez si bien portant, gai et heureux.

– Je me sens beaucoup mieux aujourd'hui, mais je sais que ce n'est pas pour longtemps. Je connais maintenant à fond ma maladie. Si je vous semble si gai, rien ne peut me faire plus de plaisir

que de vous l'entendre dire. Car le bonheur est la fin de l'homme, et celui qui a été parfaitement heureux a le droit de se dire : « J'ai accompli la loi divine sur cette terre. » Les justes, les saints, les martyrs ont tous été heureux.

– Oh ! les hardies, les sublimes paroles ! s'exclama la mère. Elles vous transpercent ! Cependant, le bonheur, où est-il ? Qui peut se dire heureux ? Oh, puisque vous avez eu la bonté de nous permettre de vous voir encore aujourd'hui, écoutez tout ce que je ne vous ai pas dit la dernière fois, ce que je n'osais pas vous dire, ce dont je souffre depuis si longtemps ! Car je souffre, excusez-moi, je souffre... »

Et, dans un élan de ferveur, elle joignit les mains devant lui.

« De quoi souffrez-vous particulièrement ?

– Je souffre... de ne pas croire...

– De ne pas croire en Dieu ?

– Oh, non, non, je n'ose pas penser à cela ; mais la vie future, quelle énigme : personne n'en connaît le mot ! Écoutez-moi, vous qui connaissez l'âme humaine et qui la guérissez ;

sans doute, je n'ose pas vous demander de me croire absolument, mais je vous assure, de la façon la plus solennelle, que ce n'est pas par légèreté que je parle en ce moment : cette idée de la vie d'outre-tombe m'émeut jusqu'à la souffrance, jusqu'à l'épouvante... Et je ne sais à qui m'adresser, je n'ai jamais osé durant toute ma vie... Maintenant je me permets de m'adresser à vous... Ô Dieu ! pour qui allez-vous me prendre ! »

Elle frappa ses mains l'une contre l'autre.

« Ne vous inquiétez pas de mon opinion, répondit le *starets* ; je crois parfaitement à la sincérité de votre angoisse.

– Oh, comme je vous suis reconnaissante ! Voyez : je ferme les yeux et je songe. Si tous croient, d'où cela vient-il ? On assure que la religion a pour origine l'effroi inspiré par les phénomènes angoissants de la nature, mais que rien de tout cela n'existe. Eh bien, me dis-je, j'ai cru toute ma vie ; je mourrai et il n'y aura rien, et seule « l'herbe poussera sur ma tombe », comme s'exprime un écrivain. C'est affreux ! Comment

recouvrer la foi ? D'ailleurs, je n'ai cru que dans ma petite enfance, mécaniquement, sans penser à rien... Comment me convaincre ? Je suis venue m'incliner devant vous et vous prier de m'éclairer. Car si je laisse passer l'occasion présente, plus jamais on ne me répondra. Comment me persuader ? D'après quelles preuves ? Que je suis malheureuse ! Autour de moi, personne ne se préoccupe de ces choses, et je ne saurais endurer cela toute seule. C'est accablant !

– Assurément ; mais ces choses-là ne peuvent pas se prouver, on doit s'en persuader.

– Comment, de quelle manière ?

– Par l'expérience de l'amour qui agit. Efforcez-vous d'aimer votre prochain avec une ardeur incessante. À mesure que vous progresserez dans l'amour, vous vous convaincrez de l'existence de Dieu et de l'immortalité de votre âme. Si vous allez jusqu'à l'abnégation totale dans votre amour du prochain, alors vous croirez indubitablement, et aucun doute ne pourra même effleurer votre âme. C'est

démontré par l’expérience.

– L’amour qui agit ? Voilà encore une question, et quelle question ! Voyez : j’aime tant l’humanité que – le croiriez-vous – je rêve parfois d’abandonner tout ce que j’ai, de quitter Lise et de me faire sœur de charité. Je ferme les yeux, je songe et je rêve ; dans ces moments-là, je sens en moi une force invincible. Aucune blessure, aucune plaie purulente ne me ferait peur, je les panserais, les laverais de mes propres mains, je serais la garde-malade de ces patients, prête à baiser leurs ulcères...

– C’est déjà beaucoup que vous ayez de telles pensées. Par hasard, il vous arrivera vraiment de faire une bonne action.

– Oui, mais pourrais-je longtemps supporter une telle existence ? continua la dame avec passion, d’un air presque égaré. Voilà la question capitale, celle qui me tourmente le plus. Je ferme les yeux et je me demande : « Persisterais-tu longtemps dans cette voie ? Si le malade dont tu laves les ulcères te paie d’ingratitude, s’il se met à te tourmenter de ses caprices, sans apprécier ni

remarquer ton dévouement, s'il crie, se montre exigeant, se plaint même à la direction (comme il arrive souvent quand on souffre beaucoup), alors ton amour continuera-t-il ? » Figurez-vous, j'ai déjà décidé avec un frisson : « S'il y a quelque chose qui puisse refroidir sur-le-champ mon amour « agissant » pour l'humanité, c'est uniquement l'ingratitude. » En un mot, je travaille pour un salaire, je l'exige immédiat, sous forme d'éloges et d'amour en échange du mien. Autrement, je ne puis aimer personne. »

Après s'être ainsi fustigée dans un accès de sincérité, elle regarda le *starets* avec une hardiesse provocante.

« C'est exactement, répliqua celui-ci, ce que me racontait, il y a longtemps du reste, un médecin de mes amis, homme d'âge mûr et de belle intelligence ; il s'exprimait aussi ouvertement que vous, bien qu'en plaisantant, mais avec tristesse. « J'aime, me disait-il, l'humanité, mais, à ma grande surprise, plus j'aime l'humanité en général, moins j'aime les gens en particulier, comme individus. J'ai plus d'une fois rêvé passionnément de servir

l’humanité, et peut-être fussé-je vraiment monté au calvaire pour mes semblables, s’il l’avait fallu, alors que je ne puis vivre avec personne deux jours de suite dans la même chambre, je le sais par expérience. Dès que je sens quelqu’un près de moi, sa personnalité opprime mon amour-propre et gêne ma liberté. En vingt-quatre heures je puis même prendre en grippe les meilleures gens : l’un parce qu’il reste longtemps à table, un autre parce qu’il est enrhumé et ne fait qu’éternuer. Je deviens l’ennemi des hommes dès que je suis en contact avec eux. En revanche, invariablement, plus je déteste les gens en particulier, plus je brûle d’amour pour l’humanité en général. »

– Mais que faire ? Que faire en pareil cas ? Il y a de quoi désespérer.

– Non, car il suffit que vous en soyez désolée. Faites ce que vous pouvez et on vous en tiendra compte. Vous avez déjà fait beaucoup pour être capable de vous connaître vous-même, si profondément, si sincèrement. Si vous ne m’avez parlé avec une telle franchise que pour m’entendre la louer, vous n’atteindrez rien, assurément, dans le domaine de l’amour

agissant ; tout se bornera à des rêves, et votre vie s'écoulera comme un songe. Alors, bien entendu, vous oublierez la vie future, et vers la fin vous vous tranquilliserez d'une façon ou d'une autre.

– Vous m'accablez ! Je comprends maintenant qu'en vous racontant mon horreur de l'ingratitude, j'escomptais tout bonnement les éloges que me vaudrait ma franchise. Vous m'avez fait lire en moi-même.

– Vous parlez pour de bon ? Eh bien, après un tel aveu, je crois que vous êtes bonne et sincère. Si vous n'atteignez pas au bonheur, rappelez-vous toujours que vous êtes dans la bonne voie et tâchez de n'en pas sortir. Surtout, évitez tout mensonge, le mensonge vis-à-vis de soi en particulier. Observez votre mensonge, examinez-le à chaque instant. Évitez aussi la répugnance envers les autres et vous-même : ce qui vous semble mauvais en vous est purifié par cela seul que vous l'avez remarqué. Évitez aussi la crainte, bien qu'elle soit seulement la conséquence de tout mensonge. Ne craignez jamais votre propre lâcheté dans la poursuite de l'amour ; ne soyez même pas trop effrayée de vos mauvaises actions

à ce propos. Je regrette de ne pouvoir rien vous dire de plus consolant, car l'amour qui agit, comparé à l'amour contemplatif, est quelque chose de cruel et d'effrayant. L'amour contemplatif a soif de réalisation immédiate et de l'attention générale. On va jusqu'à donner sa vie, à condition que cela ne dure pas longtemps, que tout s'achève rapidement, comme sur la scène, sous les regards et les éloges. L'amour agissant, c'est le travail et la maîtrise de soi, et pour certains, une vraie science. Or, je vous prédis qu'au moment même où vous verrez avec effroi que, malgré tous vos efforts, non seulement vous ne vous êtes pas rapprochée du but, mais que vous vous en êtes même éloignée, – à ce moment, je vous le prédis, vous atteindrez le but et verrez au-dessus de vous la force mystérieuse du Seigneur, qui, à votre insu, vous aura guidée avec amour. Excusez-moi de ne pouvoir demeurer plus longtemps avec vous, on m'attend ; au revoir. »

La dame pleurait.

« Et Lise ? Bénissez-la, dit-elle avec élan.

– Elle ne mérite pas d'être aimée, je l'ai vue

folâtrer tout le temps, plaisanta le *starets*. Pourquoi vous moquez-vous d'Alexéi ? »

Lise, en effet, s'était livrée tout le temps à un curieux manège. Dès la visite précédente, elle avait remarqué qu'Aliocha se troublait en sa présence, et cela lui parut fort divertissant. Elle prenait donc plaisir à le fixer ; incapable de résister à ce regard obstinément posé sur lui, Aliocha, poussé par une force invincible, la dévisageait à son tour ; aussitôt elle s'épanouissait en un sourire triomphant, qui augmentait la confusion et le dépit d'Aliocha. Enfin, il se détourna tout à fait d'elle et se dissimula derrière le *starets* ; mais, au bout de quelques minutes, comme hypnotisé, il se retourna pour voir si elle le regardait. Lise, presque sortie de son fauteuil, l'observait à la dérobée et attendait impatiemment qu'il levât les yeux sur elle ; en rencontrant de nouveau son regard, elle eut un tel éclat de rire que le *starets* ne put y résister.

« Pourquoi, polissonne, le faites-vous ainsi rougir ? »

Lise devint cramoisie ; ses yeux brillèrent, son visage se fit sérieux, et d'une voix plaintive, indignée, elle dit nerveusement :

« Pourquoi a-t-il tout oublié ? Quand j'étais petite, il me portait dans ses bras, nous jouions ensemble ; c'est lui qui m'a appris à lire, vous savez. Il y a deux ans, en partant, il m'a dit qu'il ne m'oublierait jamais, que nous étions amis pour toujours, pour toujours ! Et le voilà maintenant qui a peur de moi, comme si j'allais le manger. Pourquoi ne s'approche-t-il pas, pourquoi ne veut-il pas me parler ? Pour quelle raison ne vient-il pas nous voir ? Ce n'est pas vous qui le retenez, nous savons qu'il va partout. Les convenances ne me permettent pas de l'inviter, il devrait se souvenir le premier. Mais non, monsieur fait son salut ! Pourquoi l'avez-vous revêtu de ce froc à longs pans, qui le fera tomber s'il s'avise de courir ? »

Soudain, n'y tenant plus, elle se cacha le visage de sa main et éclata d'un rire nerveux, prolongé, silencieux, qui la secouait toute. Le *starets*, qui l'avait écoutée en souriant, la bénit avec tendresse ; en lui baisant la main, elle la

serra contre ses yeux et se mit à pleurer.

« Ne vous fâchez pas contre moi, je suis une petite sotte, je ne vaux rien du tout... Aliocha a peut-être raison de ne pas vouloir faire visite à une fille aussi ridicule.

– Je vous l'enverrai sans faute », trancha le *starets*.

## V

## Ainsi soit-il !

L'absence du *starets* avait duré environ vingt-cinq minutes. Il était plus de midi et demi, et Dmitri Fiodorovitch, pour qui on avait convoqué la réunion, n'était pas encore arrivé. On l'avait d'ailleurs presque oublié, et quand le *starets* reparut dans la cellule, il trouva ses hôtes engagés dans une conversation fort animée, à laquelle prenaient surtout part Ivan Fiodorovitch et les deux religieux. Mioussov s'y mêlait avec ardeur, mais sans grand succès ; il restait au second plan et on ne lui répondait guère, ce qui ne faisait qu'accroître son irritabilité. Il avait déjà fait auparavant assaut d'érudition avec Ivan Fiodorovitch et ne pouvait supporter de sang-froid un certain manque d'égards qu'il constatait chez le jeune homme. « Jusqu'alors, tout au moins, j'étais au niveau de tout ce qu'il y a de

progressiste en Europe, mais cette nouvelle génération nous ignore totalement », pensait-il à part lui. Fiodor Pavlovitch, qui avait juré de rester assis sans mot dire, garda quelque temps le silence, tout en observant avec un sourire railleur son voisin Piotr Alexandrovitch dont l'irritation le réjouissait fort. Il se disposait depuis longtemps à prendre sa revanche et ne voulait pas laisser passer l'occasion. À la fin, il n'y tint plus, et se penchant vers l'épaule de son voisin il le taquina à mi-voix.

« Pourquoi n'êtes-vous pas parti après l'anecdote du saint, et avez-vous consenti à demeurer en si inconvenante compagnie ? C'est que, vous sentant humilié et offensé, vous êtes resté pour montrer votre esprit ; et vous ne vous en irez pas sans l'avoir montré.

– Vous recommencez ? Je m'en vais à l'instant.

– Vous serez le dernier à partir », lui lança Fiodor Pavlovitch.

Le *starets* revint sur ces entrefaites.

La discussion s'arrêta un instant, mais le

*starets*, ayant regagné sa place, promena son regard sur les assistants comme pour les inviter à continuer. Aliocha, qui connaissait chaque expression de son visage, comprit qu'il était épuisé. Dans les derniers temps de sa maladie, il s'évanouissait de faiblesse. La pâleur qui en était le symptôme se répandait maintenant sur son visage, il avait les lèvres exsangues. Mais il ne voulait évidemment pas congédier l'assemblée ; quelles raisons avait-il pour cela ? Aliocha l'observait avec attention.

« Nous commentons un article fort curieux de monsieur, expliqua le Père Joseph, le bibliothécaire, en désignant Ivan Fiodorovitch. Il y a beaucoup d'aperçus neufs, mais la thèse paraît à deux fins. C'est un article en réponse à un prêtre, auteur d'un ouvrage sur les tribunaux ecclésiastiques et l'étendue de leurs droits.

– Malheureusement, je n'ai pas lu votre article, mais j'en ai entendu parler, répondit le *starets* en regardant attentivement Ivan Fiodorovitch.

– Monsieur envisage la question d'un point de

vue fort curieux, continua le Père bibliothécaire ; il semble repousser toute séparation de l'Église et de l'État sur ce terrain.

– C'est en effet curieux, mais quels sont vos arguments ? » demanda le starets à Ivan Fiodorovitch.

Celui-ci lui répondit enfin, non d'un air hautain, pédant, comme l'appréhendait Aliocha la veille encore, mais d'un ton modeste, discret, excluant toute arrière-pensée.

« Je pars du principe que cette confusion des éléments essentiels de l'Église et de l'État, pris séparément, durera sans doute toujours, bien qu'elle soit impossible et qu'on ne puisse jamais l'amener à un état non seulement normal, mais tant soit peu conciliable, car elle repose sur un mensonge. Un compromis entre l'Église et l'État, dans des questions telles que celles de la justice, par exemple, est, à mon avis, absolument impossible. L'ecclésiastique auquel je réplique soutient que l'Église occupe dans l'État une place précise et définie. Je lui objecte que l'Église, au contraire, loin d'occuper seulement un coin dans

l'État, doit absorber l'État entier, et que si cela est actuellement impossible, ce devrait être, par définition, le but direct et principal de tout le développement ultérieur de la société chrétienne.

– Parfaitement juste, déclara d'une voix ferme et nerveuse le Père Païsius, religieux taciturne et érudit.

– C'est de l'ultramontanisme tout pur ! s'écria Mioussov, croisant les jambes dans son impatience.

– Il n'y a pas de monts dans notre pays ! s'exclama le Père Joseph, qui continua en s'adressant au *starets* : Monsieur réfute les principes « fondamentaux et essentiels » de son adversaire, un ecclésiastique, remarquez-le. Les voici. Premièrement : « Aucune association publique ne peut ni ne doit s'attribuer le pouvoir, disposer des droits civils et politiques de ses membres. » Secondement : « Le pouvoir, en matière civile et criminelle, ne doit pas appartenir à l'Église, car il est incompatible avec sa nature, en tant qu'institution divine et qu'association se proposant des buts religieux. » Enfin, en

troisième lieu : « L'Église est un royaume qui n'est pas de ce monde. »

– C'est là un jeu de mots tout à fait indigne d'un ecclésiastique ! interrompit de nouveau le Père Païsius avec impatience. J'ai lu l'ouvrage que vous réfutez, dit-il en se tournant vers Ivan Fiodorovitch, et j'ai été surpris des paroles de ce prêtre : « L'Église est un royaume qui n'est pas de ce monde. » Si elle n'est pas de ce monde, elle ne saurait exister sur la terre. Dans le saint Évangile, les mots « pas de ce monde » sont employés dans un autre sens. Il est impossible de jouer avec de semblables paroles. Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu précisément établir l'Église sur la terre. Le royaume des cieux, bien entendu, n'est pas de ce monde, mais au ciel, et l'on n'y entre que par l'Église, laquelle a été fondée et établie sur la terre. Aussi les calembours mondains à ce sujet sont-ils impossibles et indignes. L'Église est vraiment un royaume, elle est destinée à régner, et finalement son règne s'étendra sur l'univers entier, nous en avons la promesse... »

Il se tut soudain, comme se contenant. Ivan

Fiodorovitch, après l'avoir écouté avec déférence et attention, dans le plus grand calme, continua avec la même simplicité, en s'adressant au *starets*.

« L'idée maîtresse de mon article, c'est que le christianisme, dans les trois premiers siècles de son existence, apparaît sur la terre comme une église et qu'il n'était pas autre chose. Lorsque l'État romain païen eut adopté le christianisme, il arriva que, devenu chrétien, il s'incorpora l'Église, mais continua à demeurer un État païen dans une foule d'attributions. Au fond, cela était inévitable. Rome, en tant qu'État, avait hérité trop de choses de la civilisation et de la sagesse païennes, comme, par exemple, les buts et les bases mêmes de l'État. L'Église du Christ, entrée dans l'État, ne pouvait évidemment rien retrancher de ses bases, de la pierre sur laquelle elle reposait ; elle ne pouvait que poursuivre ses buts, fermement établis et indiqués par le Seigneur lui-même, entre autres : convertir en Église le monde entier et, par conséquent, l'État païen antique. De la sorte (c'est-à-dire en vue de l'avenir), ce n'est pas l'Église qui devait se

chercher une place définie dans l'État, comme « toute association publique » ou comme « une association se proposant des buts religieux » (pour employer les termes de l'auteur que je réfute), mais au contraire, tout État terrestre devait par la suite se convertir en Église, ne plus être que cela, renoncer à ses autres buts incompatibles avec ceux de l'Église. Cela ne l'humilie nullement, ne diminue ni son honneur ni sa gloire, en tant que grand État, ni la gloire de ses chefs, mais cela lui fait quitter la fausse voie, encore païenne et erronée, pour la voie juste, la seule qui mène aux buts éternels. Voilà pourquoi l'auteur du livre sur les *Bases de la justice ecclésiastique* eût pensé juste, si en recherchant et en proposant ces bases, il les eût uniquement considérées comme un compromis provisoire, nécessaire encore à notre époque pécheresse et imparfaite. Mais dès que l'auteur ose déclarer que les bases qu'il propose maintenant, et dont le Père Joseph vient d'énumérer une partie, sont inébranlables, primordiales, éternelles, il est en opposition directe avec l'Église et sa prédestination sainte, immuable. Voilà l'exposé

complet de mon article.

– Autrement dit, insista le Père Païsius, en appuyant sur chaque parole, certaines théories, qui ne se sont que trop fait jour dans notre XIX[e] siècle, prétendent que l'Église doit se régénérer en État, passer comme d'un type inférieur à un type supérieur, afin de s'absorber ensuite en lui, après avoir cédé à la science, à l'esprit du temps, à la civilisation ; si elle s'y refuse on ne lui réserve dans l'État qu'une petite place en la surveillant, ce qui est partout le cas dans l'Europe de nos jours. Au contraire, d'après la conception et l'espérance russes, ce n'est pas l'Église qui doit se régénérer en État, passer d'un type inférieur à un type supérieur ; c'est, au contraire, l'État qui doit finalement se montrer digne d'être uniquement une Église et rien de plus. Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !

– Eh bien, je l'avoue, vous me réconfortez quelque peu, dit Mioussov en souriant et en croisant de nouveau les jambes. Autant que je le comprends, c'est la réalisation d'un idéal infiniment lointain, lors du retour du Christ. C'est tout ce qu'on veut. Le rêve utopique de la

disparition des guerres, des diplomates, des banques, etc. Quelque chose qui ressemble même au socialisme. Or, je pensais que tout cela était sérieux, que l'Église allait *maintenant*, par exemple, juger les criminels, condamner au fouet, au bagne, et même à la peine de mort.

– S'il y avait actuellement un seul tribunal ecclésiastique, l'Église n'enverrait personne au bagne ou au supplice. Le crime et la manière de l'envisager devraient alors assurément se modifier, peu à peu, pas tout d'un coup, mais pourtant assez vite..., déclara d'un ton tranquille Ivan Fiodorovitch.

– Vous parlez sérieusement ? interrogea Mioussov en le dévisageant.

– Si l'Église absorbait tout, elle excommunierait le criminel et le réfractaire, mais elle n'abattrait pas les têtes, continua Ivan Fiodorovitch. Je vous le demande, où irait l'excommunié ? Car il devrait alors non seulement se séparer des hommes, mais du Christ. Par son crime, il s'insurgerait non seulement contre les hommes, mais contre

l'Église du Christ. C'est le cas actuellement, sans doute, dans le sens strict ; toutefois on ne le proclame pas, et la conscience du criminel d'aujourd'hui transige souvent : « J'ai volé, dit-elle, mais je ne m'insurge pas contre l'Église, je ne suis point l'ennemi du Christ. » Voilà ce que se dit fréquemment le criminel d'à présent ; eh bien, quand l'Église aura remplacé l'État, il lui sera difficile de parler ainsi, à moins de nier l'Église sur la terre entière : « Tous, dirait-il, sont dans l'erreur, tous ont dévié, leur Église est fausse : moi seul, assassin et voleur, je suis la véritable Église chrétienne. » C'est là un langage difficile à tenir, car il suppose des conditions extraordinaires, des circonstances qui existent rarement. N'y a-t-il pas d'autre part un reste de paganisme dans le point de vue actuel de l'Église vis-à-vis du crime ? Au lieu de vouloir préserver la société en retranchant un membre gangrené, ne ferait-on pas mieux d'envisager franchement la régénération et le salut du coupable ?

– Que veut dire cela ? Je cesse de nouveau de comprendre, interrompit Mioussov. Voilà encore un rêve, un rêve informe, incompréhensible.

Qu'est-ce que cette excommunication ? Je crois que vous vous divertissez tout simplement, Ivan Fiodorovitch.

– Mais il en va de même actuellement, déclara le *starets*, vers qui tout le monde se tourna. Si l'Église du Christ n'existait pas, il n'y aurait pour le criminel ni frein à ses forfaits, ni véritable châtiment, j'entends non pas un châtiment mécanique qui, comme monsieur vient de le dire, ne fait le plus souvent qu'irriter, mais un châtiment réel, le seul efficace, le seul qui effraie et apaise, celui qui consiste dans l'aveu de sa propre conscience...

– Comment cela se peut-il, permettez-moi de vous le demander ? questionna Mioussov avec une vive curiosité.

– Voici, poursuivit le *starets*. Ces envois aux travaux forcés, aggravés autrefois de punitions corporelles, n'amendent personne, et surtout n'effraient presque aucun criminel ; plus nous avançons, plus le nombre des crimes augmente, vous devez en convenir. Il en résulte que, de cette façon, la société n'est nullement préservée, car,

bien que le membre nuisible soit retranché mécaniquement et envoyé au loin, dérobé à la vue, un autre criminel surgit à sa place, peut-être même deux. Si quelque chose protège encore la société, amende le criminel lui-même et en fait un autre homme, c'est uniquement la loi du Christ qui se manifeste par la voix de la conscience. Ce n'est qu'après avoir reconnu sa faute comme fils de la société du Christ, c'est-à-dire l'Église, que le criminel la reconnaîtra devant la société elle-même, c'est-à-dire devant l'Église ; de la sorte, c'est devant l'Église seule qu'il est capable de reconnaître sa faute, et non devant l'État. Si la justice appartenait à la société en tant qu'Église, elle saurait alors qui relever de l'excommunication, qui admettre dans son sein. Comme actuellement l'Église ne peut que condamner moralement, elle renonce à châtier effectivement le criminel. Elle ne l'excommunie pas, elle l'entoure de son édification paternelle. Bien plus, elle s'efforce même de conserver avec le criminel toutes les relations de chrétien à Église : elle l'admet aux offices, à la communion, elle lui fait la charité, elle le traite plus en égaré

qu’en coupable. Et qu’adviendrait-il de lui, Seigneur, si la société chrétienne, c’est-à-dire l’Église, le repoussait comme le repousse et le retranche la loi civile ? Si l’Église l’excommuniait chaque fois que le châtie la loi de l’État ? Il ne saurait y avoir de plus grand désespoir, tout au moins pour les criminels russes, car ceux-ci ont encore la foi. D’ailleurs, qui sait, il arriverait peut-être une chose terrible : la perte de la foi dans le cœur ulcéré du criminel ? Mais l’Église, telle une tendre mère, renonce au châtiment effectif, parce que, le coupable étant déjà trop durement puni par le tribunal séculier, il faut bien que quelqu’un le prenne en pitié. Elle y renonce surtout parce que la justice de l’Église étant la seule à posséder la vérité, elle ne peut se joindre ni essentiellement ni moralement à aucune autre, même sous forme de compromis provisoire. Il est impossible de transiger sur ce point. Le criminel étranger, dit-on, se repent rarement, car les doctrines contemporaines le confirment dans l’idée que son crime n’est pas un crime, mais une simple révolte contre la force qui l’opprime injustement. La

société le retranche d'elle-même par une force qui triomphe de lui tout à fait mécaniquement et accompagne cette exclusion de haine (c'est ainsi, du moins, qu'on le raconte en Europe) – de haine, dis-je, et d'une indifférence, d'un oubli complets à l'égard de la destinée ultérieure de cet homme. De la sorte, tout se passe sans que l'Église témoigne la moindre pitié, car dans bien des cas il n'y a déjà plus d'Église là-bas : il ne subsiste que des ecclésiastiques et des édifices magnifiques ; les Églises elles-mêmes s'efforcent depuis longtemps de passer du type inférieur au type supérieur, de devenir des États. Il en est ainsi du moins, paraît-il, dans les contrées luthériennes. À Rome, il y a déjà mille ans que l'Église s'est proclamée État. Aussi le criminel lui-même ne se reconnaît-il pas pour membre de l'Église ; excommunié, il tombe dans le désespoir. S'il retourne dans la société, c'est fréquemment avec une telle haine que la société elle-même le retranche spontanément de son sein. Vous pouvez juger comment cela finit. Dans de nombreux cas, il semble qu'il en aille de même chez nous ; mais en fait, en plus des tribunaux établis, nous avons

l’Église, et cette Église ne perd jamais le contact avec le criminel, qui demeure pour elle un fils toujours cher ; de plus, il existe et subsiste, ne fût-ce qu’en idée, la justice de l’Église, sinon effective maintenant, du moins vivante pour l’avenir, et reconnue certainement par le criminel lui-même, par l’instinct de son âme. Ce que l’on vient de dire ici est juste, à savoir que si la justice de l’Église entrait en vigueur, c’est-à-dire si la société entière se convertissait en Église, alors non seulement la justice de l’Église influerait sur l’amendement du criminel bien autrement qu’à l’heure actuelle, mais les crimes eux-mêmes diminueraient dans une proportion incalculable. Et l’Église, à n’en pas douter, comprendrait à l’avenir, dans bien des cas, le crime et les criminels d’une façon toute différente d’à présent ; elle saurait ramener à elle l’excommunié, prévenir les intentions criminelles, régénérer le déchu. Il est vrai, conclut le *starets* en souriant, que la société chrétienne n’est pas encore prête et ne repose que sur sept justes ; mais comme ils ne faiblissent pas, elle demeure dans l’attente de sa

transformation complète d'association presque païenne en Église unique, universelle et régnante. Ainsi sera-t-il, ne fût-ce qu'à la fin des siècles, car cela seul est prédestiné à s'accomplir ! Il n'y a pas à se troubler à propos des temps et des délais, car leur mystère dépend de la sagesse de Dieu, de la prescience de son amour. Et ce qui, à vues humaines, paraît fort éloigné, est peut-être, par la prédestination divine, à la veille de s'accomplir. Ainsi soit-il !

– Ainsi soit-il, confirma respectueusement le Père Païsius.

– C'est étrange, au plus haut degré ! proféra Mioussov sur un ton d'indignation contenue.

– Que trouvez-vous là de si étrange ? s'informa avec précaution le Père Joseph.

– Franchement, qu'est-ce que cela signifie ? s'exclama Mioussov, devenant soudain agressif. On élimine l'État pour instaurer l'Église à sa place ! C'est de l'ultramontanisme à la deuxième puissance : Grégoire VII lui-même n'avait rien rêvé de semblable !

– Votre interprétation est le contraire de la

vérité ! fit sévèrement observer le Père Païsius. Ce n'est pas l'Église qui se convertit en État, notez-le bien, cela c'est Rome et son rêve, c'est la troisième tentation diabolique. Au contraire, c'est l'État qui se convertit en Église, qui s'élève jusqu'à elle et devient une Église sur la terre entière, ce qui est diamétralement opposé à Rome, à l'ultramontanisme, à votre interprétation, et n'est que la mission sublime réservée à l'orthodoxie dans le monde. C'est en Orient que cette étoile commencera à resplendir. »

Mioussov eut un silence significatif. Toute sa personne reflétait une dignité extraordinaire. Un sourire de condescendance apparut sur ses lèvres. Aliocha l'observait, le cœur palpitant. Toute cette conversation l'avait fort ému. Il regarda par hasard Rakitine, immobile à la même place, qui écoutait attentif, les yeux baissés. À sa rougeur, Aliocha devina qu'il était aussi ému que lui ; il savait pourquoi.

« Permettez-moi, messieurs, une anecdote, commença Mioussov, l'air digne et imposant. J'eus l'occasion à Paris, après le coup d'État de

décembre, de rendre visite à une de mes connaissances, personnage important, alors au pouvoir. Je rencontrai chez lui un individu fort curieux qui, sans être tout à fait policier, dirigeait une brigade de la police politique, poste assez influent. Profitant de l'occasion, je causai avec lui par curiosité ; reçu en qualité de subalterne qui présente un rapport, et me voyant en bons termes avec son chef, il me témoigna une franchise relative, c'est-à-dire plus de politesse que de franchise, à la manière des Français, d'autant plus qu'il me savait étranger. Mais je le compris parfaitement. Il s'agissait des socialistes révolutionnaires, que l'on poursuivait alors. Négligeant le reste de la conversation, je me contenterai de vous soumettre une remarque fort intéressante qui échappa à ce personnage : « Nous ne craignons pas trop, me déclara-t-il, tous ces socialistes, anarchistes, athées et révolutionnaires ; nous les surveillons et sommes au courant de leurs faits et gestes. Mais il existe parmi eux une catégorie particulière, à la vérité peu nombreuse : ce sont ceux qui croient en Dieu, tout en étant socialistes. Voilà ceux que nous

craignons plus que tous, c'est une engeance redoutable ! Le socialiste chrétien est plus dangereux que le socialiste athée. » Ces paroles m'avaient frappé alors, et maintenant, messieurs, auprès de vous elles me reviennent en mémoire.

– C'est-à-dire que vous nous les appliquez et que vous voyez en nous des socialistes ? » demanda sans ambages le Père Païsius.

Mais avant que Piotr Alexandrovitch eût trouvé une réponse, la porte s'ouvrit et Dmitri Fiodorovitch entra, considérablement en retard. À vrai dire, on ne l'attendait plus et son apparition subite causa d'abord une certaine surprise.

## VI

## Pourquoi un tel homme existe-t-il ?

Dmitri Fiodorovitch, jeune homme de vingt-huit ans, de taille moyenne et de figure agréable, paraissait notablement plus âgé. Il était musculeux et l'on devinait en lui une force physique considérable ; pourtant son visage maigre, aux joues affaissées, au teint d'un jaune malsain, avait une expression maladive. Ses yeux noirs, à fleur de tête, avaient un regard vague, bien que paraissant obstiné. Même lorsqu'il était agité et parlait avec irritation, son regard ne correspondait pas à son état d'âme. « Il est difficile de savoir à quoi il pense », disaient parfois ses interlocuteurs. Certains jours, son rire subit, attestant des idées gaies et enjouée, surprenait ceux qui, d'après ses yeux, le croyaient pensif et morose. D'ailleurs, son expression un peu souffrante n'avait rien que de naturel ; tout le

monde était au courant de sa vie agitée et des excès auxquels il s'adonnait ces derniers temps, de même qu'on connaissait l'exaspération qui s'emparait de lui dans ses querelles avec son père, pour des questions d'argent. Il circulait en ville des anecdotes à ce sujet. À vrai dire, c'était une nature irascible, « un esprit saccadé et bizarre », comme le caractérisa dans une réunion notre juge de paix Simon Ivanovitch Katchalnikov. Il entra vêtu d'une façon élégante et irréprochable, la redingote boutonnée, en gants noirs, le haut-de-forme à la main. Comme officier depuis peu en retraite, il ne portait pour le moment que les moustaches. Ses cheveux châtains étaient coupés court et ramenés en avant. Il marchait à grands pas, d'un air décidé. Il s'arrêta un instant sur le seuil, parcourut l'assistance du regard et alla droit au *starets*, devinant en lui le maître de la maison. Il lui fit un profond salut et lui demanda sa bénédiction. Le *starets* s'étant levé pour la lui donner, Dmitri Fiodorovitch lui baisa la main avec respect et proféra d'un ton presque irrité :

« Veuillez m'excusez de m'être fait tellement

attendre. Mais comme j'insistais pour connaître l'heure de l'entrevue, le domestique Smerdiakov, envoyé par mon père, m'a répondu deux fois catégoriquement qu'elle était fixée à une heure. Et maintenant j'apprends...

– Ne vous tourmentez pas, interrompit le *starets*, vous êtes un peu en retard, mais cela n'a aucune importance.

– Je vous suis très reconnaissant et n'attendais pas moins de votre bonté. »

Après ces paroles laconiques, Dmitri Fiodorovitch s'inclina de nouveau puis, se tournant du côté de son père, lui fit le même salut profond et respectueux. On voyait qu'il avait prémédité ce salut, avec sincérité, considérant comme une obligation d'exprimer ainsi sa déférence et ses bonnes intentions. Fiodor Pavlovitch, bien que pris à l'improviste, s'en tira à sa façon : en réponse au salut de son fils, il se leva de son fauteuil et lui en rendit un pareil. Son visage se fit grave et imposant, ce qui ne laissait pas de lui donner l'air mauvais. Après avoir répondu en silence aux saluts des assistants,

Dmitri Fiodorovitch se dirigea de son pas décidé vers la fenêtre et occupa l'unique siège demeuré libre, non loin du Père Païsius ; incliné sur sa chaise, il se prépara à écouter la suite de la conversation interrompue.

La venue de Dmitri Fiodorovitch n'avait pris que deux ou trois minutes, et l'entretien se poursuivit. Mais cette fois Piotr Alexandrovitch ne crut pas nécessaire de répondre à la question pressante et presque irritée du Père Païsius.

« Permettez-moi d'abandonner ce sujet, il est par trop délicat, prononça-t-il avec une certaine désinvolture mondaine. Voyez Ivan Fiodorovitch qui sourit à notre adresse ; il a probablement quelque chose de curieux à dire.

– Rien de particulier, répondit aussitôt Ivan Fiodorovitch. Je ferai seulement remarquer que, depuis longtemps déjà, le libéralisme européen en général, et même notre dilettantisme libéral russe, confondent fréquemment les résultats finals du socialisme avec ceux du christianisme. Cette conclusion extravagante est un trait caractéristique. D'ailleurs, comme on le voit, il

n’y a pas que les libéraux et les dilettantes qui confondent dans bien des cas le socialisme et le christianisme, il y a aussi les gendarmes, à l’étranger bien entendu. Votre anecdote parisienne est assez caractéristique à ce sujet, Piotr Alexandrovitch.

– Je demande de nouveau la permission d’abandonner ce thème, répéta Piotr Alexandrovitch. Laissez-moi plutôt vous raconter une autre anecdote fort intéressante et fort caractéristique, à propos d’Ivan Fiodorovitch, celle-ci. Il y a cinq jours, dans une société où figuraient surtout des dames, il déclara solennellement, au cours d’une discussion, que rien au monde n’obligeait les gens à aimer leurs semblables ; qu’aucune loi naturelle n’ordonnait à l’homme d’aimer l’humanité ; que si l’amour avait régné jusqu’à présent sur la terre, cela était dû non à la loi naturelle, mais uniquement à la croyance en l’immortalité. Ivan Fiodorovitch ajouta entre parenthèses que c’est là toute la loi naturelle, de sorte que si vous détruisez dans l’homme la foi en son immortalité, non seulement l’amour tarira en lui, mais aussi la force de

continuer la vie dans le monde. Bien plus, il n'y aura alors rien d'immoral ; tout sera autorisé, même l'anthropophagie. Ce n'est pas tout : il termina en affirmant que pour tout individu qui ne croit ni en Dieu ni en sa propre immortalité, la loi morale de la nature devait immédiatement devenir l'inverse absolu de la précédente loi religieuse ; que l'égoïsme, même poussé jusqu'à la scélératesse, devait non seulement être autorisé, mais reconnu pour une issue nécessaire, la plus raisonnable et presque la plus noble. D'après un tel paradoxe, jugez du reste, messieurs, jugez de ce que notre cher excentrique Ivan Fiodorovitch trouve bon de proclamer et de ses intentions éventuelles...

– Permettez, s'écria soudain Dmitri Fiodorovitch, ai-je bien entendu : « La scélératesse doit non seulement être autorisée, mais reconnue pour l'issue la plus nécessaire et la plus raisonnable de tout athée ! » Est-ce bien cela ?

– C'est exactement cela, dit le Père Païsius.

– Je m'en souviendrai. »

Cela dit, Dmitri Fiodorovitch se tut aussi subitement qu'il s'était mêlé à la conversation. Tous le regardèrent avec curiosité.

« Est-il possible que vous envisagiez ainsi les conséquences de la disparition de la croyance à l'immortalité de l'âme ? demanda soudain le *starets* à Ivan Fiodorovitch.

– Oui, je crois qu'il n'y a pas de vertu sans immortalité.

– Vous êtes heureux si vous croyez ainsi ; ou peut-être fort malheureux !

– Pourquoi malheureux ? objecta Ivan Fiodorovitch en souriant.

– Parce que, selon toute apparence, vous ne croyez vous-même ni à l'immortalité de l'âme, ni même à ce que vous avez écrit sur la question de l'Église.

– Peut-être avez-vous raison !... Pourtant je ne crois pas avoir plaisanté tout à fait, déclara Ivan Fiodorovitch, que cet aveu bizarre fit rougir.

– Vous n'avez pas plaisanté tout à fait, c'est vrai. Cette idée n'est pas encore résolue dans votre cœur, et elle le torture. Mais le martyr aussi

aime parfois à se divertir de son désespoir. Pour le moment, c'est par désespoir que vous vous divertissez à des articles de revues et à des discussions mondaines, sans croire à votre dialectique et en la raillant douloureusement à part vous. Cette question n'est pas encore résolue en vous, c'est ce qui cause votre tourment, car elle réclame impérieusement une solution...

– Mais peut-elle être résolue en moi, résolue dans le sens positif ? demanda non moins bizarrement Ivan Fiodorovitch, en regardant le *starets* avec un sourire inexplicable.

– Si elle ne peut être résolue dans le sens positif, elle ne le sera jamais dans le sens négatif ; vous connaissez vous-même cette propriété de votre cœur ; c'est là ce qui le torture. Mais remerciez le Créateur de vous avoir donné un cœur sublime, capable de se tourmenter ainsi, « de méditer les choses célestes et de les rechercher, car notre demeure est aux cieux ». Que Dieu vous accorde de rencontrer la solution encore ici-bas, et qu'il bénisse vos voies ! »

Le *starets* leva la main et voulut de sa place

faire le signe de la croix sur Ivan Fiodorovitch. Mais celui-ci se leva, alla à lui, reçut sa bénédiction et, lui ayant baisé la main, regagna sa place sans mot dire. Il avait l'air ferme et sérieux. Cette attitude et toute sa conversation précédente avec le *starets*, qu'on n'attendait pas de lui, frappèrent tout le monde par je ne sais quoi d'énigmatique et de solennel ; de sorte qu'un silence général régna pour un instant, et que le visage d'Aliocha exprima presque l'effroi. Mais Mioussov leva les épaules en même temps que Fiodor Pavlovitch se levait.

« Divin et saint *starets*, s'exclama-t-il en désignant Ivan Fiodorovitch, voilà mon fils bien-aimé, la chair de ma chair ! C'est pour ainsi dire mon très révérencieux *Karl Moor*, mais voici mon autre fils qui vient d'arriver, Dmitri Fiodorovitch, contre lequel je demande satisfaction auprès de vous, c'est le très irrévérencieux *Franz Moor*, – tous deux empruntés aux *Brigands* de Schiller – et moi, dans la circonstance, je suis le *Regierender Graf*

*von Moor*[1] ! Jugez-nous et sauvez-nous ! Nous avons besoin non seulement de vos prières, mais de vos pronostics.

– Parlez d'une manière raisonnable et ne commencez pas par offenser vos proches », répondit le *starets* d'une voix exténuée. Sa fatigue augmentait et ses forces décroissaient visiblement.

« C'est une indigne comédie, que je prévoyais en venant ici ! s'écria avec indignation Dmitri Fiodorovitch, qui s'était levé, lui aussi. Excusez-moi, mon Révérend Père, je suis peu instruit et j'ignore même comment on vous appelle, mais votre bonté a été trompée, vous n'auriez pas dû

---

[1] Ce sont là les personnages principaux des *Brigands* de Schiller (1781). Dès l'âge de dix ans Dostoïevski s'enthousiasma pour cette pièce que son frère Michel devait traduire en 1857. Les thèmes schillériens sont fort nombreux dans *Les frères Karamazov*. La question a été étudiée par M. Tchijevski dans la *Zeitschrift für slavische Philologie*, 1929, VI : *Schiller und Brüder Karamazov*. Cet article, très intéressant, n'épuise peut-être pas le sujet : l'influence de Schiller, notamment du Schiller de la première période, se fait sentir non seulement dans les idées mais dans le style de notre auteur.

nous accorder cette entrevue chez vous. Mon père avait seulement besoin de scandale. Dans quel dessein ? Je l'ignore, mais il n'agit que par calcul. D'ailleurs, je crois maintenant savoir pourquoi...

– Tout le monde m'accuse, cria à son tour Fiodor Pavlovitch, y compris Piotr Alexandrovitch ! Oui, vous m'avez accusé, Piotr Alexandrovitch ! reprit-il en se retournant vers Mioussov, bien que celui-ci ne songeât nullement à l'interrompre. On m'accuse d'avoir caché l'argent de mon enfant et de ne lui avoir pas payé un rouge liard ; mais, je vous le demande, n'y a-t-il pas des tribunaux ? Là, Dmitri Fiodorovitch, d'après vos quittances, d'après les lettres et les conventions, on vous fera le compte de ce que vous possédiez, de vos dépenses et de ce qui vous reste ! Pourquoi Piotr Alexandrovitch évite-t-il de se prononcer ? Dmitri Fiodorovitch ne lui est pas étranger. C'est parce que tous sont contre moi, que Dmitri Fiodorovitch demeure mon débiteur et non pour une petite somme, mais pour plusieurs milliers de roubles, ce dont je puis faire la preuve. Ses excès défraient les conversations de

toute la ville. Dans ses anciennes garnisons, il a dépensé plus d'un millier de roubles pour séduire d'honnêtes filles ; nous le savons, Dmitri Fiodorovitch, de la façon la plus circonstanciée, et je le démontrerai !... Le croiriez-vous, mon Révérend, il a rendu amoureuse de lui une jeune personne des plus distinguées et fort à son aise, la fille de son ancien chef, un brave colonel qui a bien mérité de la patrie, décoré du collier de Sainte-Anne avec glaives. Cette jeune orpheline, qu'il a compromise en lui offrant de l'épouser, habite maintenant ici ; c'est sa fiancée, et sous ses yeux il fréquente une sirène. Bien que cette dernière ait vécu en union libre avec un homme respectable, mais de caractère indépendant, c'est une forteresse imprenable pour tous, car elle est vertueuse, oui, mes Révérends, elle est vertueuse ! Or, Dmitri Fiodorovitch veut ouvrir cette forteresse avec une clef d'or ; voilà pourquoi il fait maintenant le brave avec moi, voilà pourquoi il veut me soutirer de l'argent, car il a déjà gaspillé des milliers de roubles pour cette sirène ; aussi emprunte-t-il sans cesse, et à qui ? Dois-je le dire, Mitia ?

– Taisez-vous ! s'écria Dmitri Fiodorovitch. Attendez que je sois parti, gardez-vous de noircir en ma présence la plus noble des jeunes filles... Je ne le tolérerai pas ! »

Il étouffait.

« Mitia, Mitia, cria Fiodor Pavlovitch, énervé et se contraignant à pleurer, et la bénédiction paternelle, qu'en fais-tu ? Si je te maudis, qu'arrivera-t-il ?

– Tartufe sans vergogne ! rugit Dmitri Fiodorovitch.

– C'est son père qu'il traite ainsi, son propre père ! Que sera-ce des autres ? Écoutez, messieurs, il y a ici un homme pauvre mais honorable ; un capitaine mis en disponibilité à la suite d'un malheur, mais non en vertu d'un jugement, de réputation intacte, chargé d'une nombreuse famille. Il y a trois semaines, notre Dmitri Fiodorovitch l'a saisi par la barbe dans un cabaret, l'a traîné dans la rue et rossé en public, pour la seule raison que cet homme est secrètement chargé de mes intérêts dans une certaine affaire.

– Mensonge que tout cela ! L'apparence est vérité, le fond mensonge ! dit Dmitri Fiodorovitch tremblant de colère. Mon père, je ne justifie pas ma conduite ; oui, j'en conviens publiquement, j'ai été brutal envers ce capitaine, maintenant je le regrette et ma brutalité me fait horreur, mais ce capitaine, votre chargé d'affaires, est allé trouver cette personne que vous traitez de sirène, et lui a proposé de votre part d'endosser mes billets à ordre, qui sont en votre possession, afin de me poursuivre et de me faire arrêter, au cas où je vous serrerais de trop près à propos de notre règlement de comptes. Si vous voulez me jeter en prison, c'est uniquement par jalousie vis-à-vis d'elle, parce que vous-même vous avez commencé à tourner autour de cette femme – je suis au courant de tout –, elle n'a fait qu'en rire, vous entendez, et c'est en se moquant de vous qu'elle l'a répété. Tel est, mes Révérends Pères, cet homme, ce père qui reproche à son fils son inconduite. Vous qui en êtes témoins, pardonnez-moi ma colère, mais je pressentais que ce perfide vieillard nous avait tous convoqués ici pour provoquer un esclandre.

J’étais venu dans l’intention de lui pardonner, s’il m’avait tendu la main, de lui pardonner et de lui demander pardon ! Mais comme il vient d’insulter non seulement moi, mais la jeune fille la plus noble, dont je n’ose prononcer le nom en vain, par respect pour elle, j’ai décidé de le démasquer publiquement, bien qu’il soit mon père. »

Il ne put continuer. Ses yeux étincelaient, il respirait avec difficulté. Tous les assistants étaient émus, excepté le *starets* ; tous s’étaient levés avec agitation. Les religieux avaient pris un air sévère, mais attendaient la volonté de leur vieux maître. Ce dernier était pâle, non d’émotion, mais de faiblesse maladive. Un sourire suppliant se dessinait sur ses lèvres – il levait parfois la main comme pour arrêter ces forcenés. Il eût pu, d’un seul geste, mettre fin à la scène ; mais le regard fixe, il cherchait, semblait-il, à comprendre un point qui lui échappait. Enfin, Piotr Alexandrovitch se sentit définitivement atteint dans sa dignité.

« Nous sommes tous coupables du scandale qui vient de se dérouler, déclara-t-il avec

passion ; mais je ne prévoyais pas tout cela en venant ici ! Je savais pourtant à qui j'avais affaire... Il faut en finir sans plus tarder. Mon Révérend Père, soyez certain que je ne connaissais pas exactement tous les détails révélés ici ; je ne voulais pas y croire. Le père est jaloux de son fils à cause d'une femme de mauvaise vie et s'entend avec cette créature pour le jeter en prison... Et c'est en cette compagnie que l'on m'a fait venir ici !... On m'a trompé, je déclare avoir été trompé autant que les autres.

– Dmitri Fiodorovitch, glapit soudain Fiodor Pavlovitch d'une voix qui n'était pas la sienne, si vous n'étiez mon fils, je vous provoquerais sur-le-champ en duel... au pistolet à trois pas... à travers un mouchoir, à travers un mouchoir », acheva-t-il en trépignant.

Il y a, chez les vieux menteurs qui ont joué toute leur vie la comédie, des moments où ils entrent tellement dans leur rôle qu'ils tremblent et pleurent vraiment d'émotion, bien qu'au même instant ils puissent se dire (ou tout de suite après) : « Tu mens, vieil effronté, tu continues à jouer un rôle, malgré ta sainte colère. »

Dmitri Fiodorovitch considéra son père avec un mépris indicible.

« Je pensais... fit-il à voix basse, je pensais revenir au pays natal avec cet ange, ma fiancée, pour chérir sa vieillesse, et que vois-je ? un débauché crapuleux et un vil comédien !

– En duel ! glapit de nouveau le vieux, haletant et bavant à chaque mot. Quant à vous, Piotr Alexandrovitch Mioussov, sachez, monsieur, que dans toute votre lignée, il n'y a peut-être pas de femme plus noble, plus honnête – vous entendez, plus honnête – que cette créature, comme vous vous êtes permis de l'appeler ! Pour vous, Dmitri Fiodorovitch, qui avez remplacé votre fiancée par cette « créature », vous avez jugé vous-même que votre fiancée ne valait pas la semelle de ses souliers !

– C'est honteux ! laissa échapper le Père Joseph.

– C'est honteux et infâme ! cria d'une voix juvénile, tremblante d'émotion, Kalganov, qui avait jusqu'alors gardé le silence et dont le visage

soudain s’empourpra.

– Pourquoi un tel homme existe-t-il ? rugit sourdement Dmitri Fiodorovitch, que la colère égarait et qui leva les épaules au point d’en paraître bossu... Dites-moi, peut-on encore lui permettre de déshonorer la terre ? »

Il eut un regard circulaire et désigna le vieillard de la main. Il parlait sur un ton lent, mesuré.

« L’entendez-vous, moines, l’entendez-vous, le parricide, s’écria Fiodor Pavlovitch en s’en prenant au Père Joseph. Voilà la réponse à votre « c’est honteux ! » Qu’est-ce qui est honteux ? Cette « créature », cette « femme de mauvaise vie » est peut-être plus sainte que vous tous, messieurs les religieux, qui faites votre salut ! Elle est peut-être tombée dans sa jeunesse, victime de son milieu, mais « elle a beaucoup aimé » ; or le Christ aussi a pardonné à celle qui avait beaucoup aimé...[1]

– Ce n’est pas un amour de ce genre que le

---

[1] Luc, VII, 47.

Christ a pardonné... laissa échapper dans son impatience le doux Père Joseph.

– Mais si, moines, mais si... Parce que vous faites votre salut en mangeant des choux, vous vous croyez des sages. Vous mangez des goujons, un par jour, et vous pensez acheter Dieu par des goujons.

– C'est intolérable, intolérable ! » s'écria-t-on de tous côtés.

Mais cette scène scandaleuse cessa de la façon la plus inattendue. Soudain, le *starets* se leva. Alexéi, qui avait presque perdu la tête de frayeur pour lui et pour tout le monde, put cependant le soutenir par le bras. Le *starets* se dirigea du côté de Dmitri Fiodorovitch et, arrivé tout près, s'agenouilla devant lui. Aliocha le crut tombé de faiblesse, mais il n'en était rien. Une fois à genoux le *starets* se prosterna aux pieds de Dmitri Fiodorovitch en un profond salut, précis et conscient, son front effleura même la terre. Aliocha fut tellement stupéfait qu'il ne l'aida même pas à se relever. Un faible sourire flottait sur ses lèvres.

« Pardonnez, pardonnez tous ! » proféra-t-il en saluant ses hôtes de tous les côtés.

Dmitri Fiodorovitch demeura quelques instants comme pétrifié ; se prosterner devant lui, que signifiait cela ? Enfin, il s'écria : « ô mon Dieu ! », se couvrit le visage de ses mains et s'élança hors de la chambre. Tous les hôtes le suivirent à la file, si troublés qu'ils en oublièrent de prendre congé du maître de la maison et de le saluer. Seuls les religieux s'approchèrent pour recevoir sa bénédiction.

..........................................................................

« Pourquoi s'est-il prosterné, est-ce un symbole quelconque ? Fiodor Pavlovitch, soudain calmé, essayait ainsi d'entamer une conversation, n'osant, d'ailleurs, s'adresser à personne en particulier. Ils franchissaient à ce moment l'enceinte de l'ermitage.

– Je ne réponds pas des aliénés, répondit aussitôt Piotr Alexandrovitch avec aigreur ; en revanche, je me débarrasse de votre compagnie, Fiodor Pavlovitch, et croyez que c'est pour

toujours. Où est ce moine de tantôt ?... »

« Ce moine », c'est-à-dire celui qui les avait invités à dîner chez le Père Abbé, ne s'était pas fait attendre. Il s'était joint aux hôtes au moment où ceux-ci descendaient le perron, et semblait les avoir guettés tout le temps.

« Ayez la bonté, mon Révérend Père, d'assurer le Père Abbé de mon profond respect, et de lui présenter mes excuses ; par suite de circonstances imprévues, il m'est impossible, malgré tout mon désir, de me rendre à son invitation, déclara Piotr Alexandrovitch au moine avec irritation.

– La circonstance imprévue, c'est moi ! intervint aussitôt Fiodor Pavlovitch. Écoutez, mon Père, Piotr Alexandrovitch ne veut pas rester avec moi, sinon il ne se serait pas fait prier. Allez-y, Piotr Alexandrovitch, et bon appétit ! C'est moi qui me dérobe, et non vous. Je retourne chez moi ; là-bas je pourrai manger, ici je m'en sens incapable, mon bien-aimé parent.

– Je ne suis pas votre parent, je ne l'ai jamais été, vil individu.

– Je l'ai dit exprès pour vous faire enrager, parce que vous répudiez cette parenté, bien que vous soyez mon parent, malgré vos grands airs, je vous le prouverai par l'almanach ecclésiastique. Je t'enverrai la voiture, Ivan, reste aussi, si tu veux. Piotr Alexandrovitch, les convenances vous ordonnent de vous présenter chez le Père Abbé ; il faut s'excuser des sottises que nous avons faites là-bas.

– Est-il vrai que vous partiez ? Ne mentez-vous pas ?

– Piotr Alexandrovitch, comment l'oserais-je, après ce qui s'est passé ! Je me suis laissé entraîner, messieurs, pardonnez-moi ! En outre, je suis bouleversé ! Et j'ai honte. Messieurs, on peut avoir le cœur d'Alexandre de Macédoine ou celui d'un petit chien. Je ressemble au petit chien Fidèle. Je suis devenu timide. Eh bien, comment aller encore dîner après une telle escapade, ingurgiter les ragoûts du monastère ? J'ai honte, je ne peux pas, excusez-moi ! »

« Le diable sait de quoi il est capable ! N'a-t-il pas l'intention de nous tromper ? » Mioussov

s'arrêta, irrésolu, suivant d'un regard perplexe le bouffon qui s'éloignait. Celui-ci se retourna, et voyant que Piotr Alexandrovitch l'observait, lui envoya de la main un baiser.

« Vous allez chez le Père Abbé ? demanda Mioussov à Ivan Fiodorovitch d'un ton saccadé.

– Pourquoi pas ? il m'a fait spécialement inviter dès hier.

– Par malheur, je me sens vraiment presque obligé de paraître à ce maudit dîner, continua Mioussov sur le même ton d'irritation amère, sans même prendre garde que le moinillon l'écoutait. Il faut au moins nous excuser de ce qui s'est passé et expliquer que ce n'est pas nous... Qu'en pensez-vous ?

– Oui, il faut expliquer que ce n'est pas nous. De plus, mon père n'y sera pas, observa Ivan Fiodorovitch.

– Il ne manquerait plus que votre père y fût ! Le maudit dîner ! »

Pourtant tous s'y rendaient. Le moinillon écoutait en silence. En traversant le bois, il fit remarquer que le Père Abbé attendait depuis

longtemps et qu’on était en retard de plus d’une demi-heure. On ne lui répondit pas. Mioussov considéra Ivan Fiodorovitch d’un air de haine :

« Il va au dîner comme si rien ne s’était passé, songeait-il. Un front d’airain et une conscience de Karamazov ! »

## VII

## Un séminariste ambitieux

Aliocha conduisit le *starets* dans sa chambre à coucher et le fit asseoir sur le lit. C'était une très petite pièce, avec le mobilier indispensable ; le lit de fer étroit n'avait qu'une couche de feutre en guise de matelas. Dans un coin, sur un lutrin, près des icônes, reposaient la croix et l'Évangile. Le *starets* se laissa choir à bout de forces ; ses yeux brillaient, il haletait. Une fois assis, il regarda fixement Aliocha, comme s'il méditait quelque chose.

« Va, mon cher, va, Porphyre me suffit, dépêche-toi. On a besoin de toi chez le Père Abbé ; tu serviras à table.

– Permettez-moi de rester, proféra Aliocha d'une voix suppliante.

– Tu es plus nécessaire là-bas. La paix n'y règne pas. Tu serviras et tu t'y rendras utile.

Viennent les mauvais esprits, récite une prière, sache, mon fils (le *starets* aimait à l'appeler ainsi), qu'à l'avenir ta place ne sera pas ici. Rappelle-toi cela, jeune homme. Dès que Dieu m'aura jugé digne de paraître devant lui, quitte le monastère. Pars tout à fait. »

Aliocha tressaillit.

« Qu'as-tu ? Ta place n'est pas ici pour le moment. Je te bénis en vue d'une grande tâche à accomplir dans le monde. Tu pérégrineras longtemps. Tu devras te marier, il le faut. Tu devras tout supporter jusqu'à ce que tu reviennes. Il y aura beaucoup à faire. Mais je ne doute pas de toi, voilà pourquoi je t'envoie. Que le Christ soit avec toi ! Garde-Le et Il te gardera. Tu éprouveras une grande douleur et en même temps tu seras heureux. Telle est ta vocation : chercher le bonheur dans la douleur. Travaille, travaille sans cesse. Rappelle-toi mes paroles ; je m'entretiendrai encore avec toi, mais mes jours et même mes heures sont comptés. »

Une vive agitation se peignit sur le visage d'Aliocha. Ses lèvres tremblaient.

« Qu'as-tu de nouveau ? sourit doucement le *starets*. Que les mondains pleurent leurs morts ; ici nous nous réjouissons quand un Père agonise. Nous nous réjouissons et nous prions pour lui. Laisse-moi. Je dois prier. Va et dépêche-toi. Demeure auprès de tes frères, et non pas seulement auprès de l'un, mais de tous les deux. »

Le *starets* leva la main pour le bénir. Bien qu'il eût grande envie de rester, Aliocha n'osa faire aucune objection, ni demander ce que signifiait ce prosternement devant son frère Dmitri. Il savait que s'il l'avait pu, le *starets* le lui eût expliqué de lui-même ; s'il se taisait, c'est qu'il ne voulait rien dire. Or, ce salut jusqu'à terre avait stupéfié Aliocha ; il y voyait un sens mystérieux. Mystérieux et peut-être terrible. Une fois hors de l'enceinte de l'ermitage, son cœur se serra et il dut s'arrêter : il lui semblait entendre de nouveau les paroles du *starets* prédisant sa fin prochaine. Ce qu'avait prédit le *starets* avec une telle exactitude devait certainement s'accomplir, Aliocha le croyait aveuglément. Mais comment demeurerait-il sans lui, sans le voir ni

l'entendre ? Et où irait-il ? On lui ordonnait de ne pas pleurer et de quitter le monastère. Seigneur ! Depuis longtemps Aliocha n'avait ressenti une pareille angoisse. Il traversa rapidement le bois qui séparait l'ermitage du monastère et, incapable de supporter les pensées qui l'accablaient, il se mit à contempler les pins séculaires qui bordaient le sentier. Le trajet n'était pas long, cinq cents pas au plus ; on ne pouvait rencontrer personne à cette heure, mais au premier tournant il aperçut Rakitine. Celui-ci attendait quelqu'un.

« Serait-ce moi que tu attends ? demanda Aliocha quand il l'eut rejoint.

– Précisément, dit Rakitine en souriant. Tu te dépêches d'aller chez le Père Abbé. Je sais ; il donne à dîner. Depuis le jour où il a reçu l'évêque et le général Pakhatov, tu te rappelles, il n'y avait pas eu un pareil festin. Je n'y serai pas, mais toi, vas-y, tu serviras les plats. Dis-moi, Alexéi, je voulais te demander ce que signifie ce songe.

– Quel songe ?

– Mais ce prosternement devant ton frère

Dmitri. Et comme il s'est cogné le front !

– Tu parles du Père Zosime ?

– Oui.

– Le front ?

– Ah ! Je me suis exprimé irrévérencieusement ! Ça ne fait rien. Eh bien, que signifie ce songe ?

– Je l'ignore, Micha[1].

– J'étais sûr qu'il ne te l'expliquerait pas. Ça n'a rien d'étonnant, ce sont toujours les mêmes saintes balivernes. Mais le tour était joué à dessein. Maintenant les bigots vont en parler dans la ville et le colporter dans la province : « Que signifie ce songe ? » À mon avis, le vieillard est perspicace ; il a flairé un crime. Cela empeste, chez vous.

– Quel crime ? »

Rakitine voulait évidemment se délier la langue.

« C'est dans votre famille qu'il aura lieu, ce crime. Entre tes frères et ton riche papa. Voilà

---

[1] Diminutif de Mikhaïl (Michel)

pourquoi le père Zosime s'est cogné le front à tout hasard. Ensuite, qu'arrivera-t-il ? « Ah ! cela avait été prédit par le saint ermite ; il a prophétisé. » Pourtant, quelle prophétie y a-t-il à s'être cogné le front ? Non dira-t-on, c'est un symbole, une allégorie, Dieu sait quoi encore ! Ce sera divulgué et rappelé : il a deviné le crime, désigné le criminel. Les « innocents » agissent toujours ainsi ; ils font sur le cabaret le signe de la croix et lapident le temple. De même ton *starets* : pour un sage des coups de bâton, mais devant un assassin, des courbettes.

– Quel crime ? Devant quel assassin ? Qu'est-ce que tu racontes ? »

Aliocha resta comme cloué sur place, Rakitine s'arrêta également.

« Lequel ? Comme si tu ne savais pas ! Je parie que tu y as déjà pensé. À propos, c'est curieux ; écoute, Aliocha, tu dis toujours la vérité bien que tu t'assoies toujours entre deux chaises ; y as-tu pensé ou non ? réponds.

– J'y ai pensé », répondit Aliocha à voix basse.

Rakitine se troubla.

« Comment, toi aussi tu y as déjà pensé ? s'écria-t-il.

– Je... ce n'est pas que j'y aie pensé, murmura Aliocha, mais tu viens de dire si à propos des choses si étranges qu'il m'a semblé l'avoir pensé moi-même.

– Tu vois, tu vois. Aujourd'hui, en regardant ton père et ton frère Mitia, tu as songé à un crime. Donc, je ne me trompe pas ?

– Attends, attends un peu, l'interrompit Aliocha troublé. À quoi vois-tu tout cela ? Et d'abord, pourquoi cela t'intéresse-t-il tant ?

– Deux questions différentes, mais naturelles. Je répondrai à chacune séparément. À quoi je le vois ? Je n'aurais rien vu, si je n'avais compris aujourd'hui Dmitri Fiodorovitch, ton frère, d'un seul coup et en entier, tel qu'il est, d'après une certaine ligne. Chez ces gens très honnêtes, mais sensuels, il y a une ligne qu'il ne faut pas franchir. Autrement, il frappera même son père avec un couteau. Or, son père est un ivrogne et un débauché effréné, qui n'a jamais connu la mesure

en rien ; aucun des deux ne se contiendra, et vlan, tous les deux dans le fossé.

– Non, Micha, si ce n'est que cela, tu me réconfortes. Cela n'ira pas si loin.

– Mais pourquoi trembles-tu tant ? Sais-tu pourquoi ? Pour honnête homme que soit ton Mitia (car il est bête, mais honnête), c'est avant tout un sensuel. Voilà le fond de sa nature. Son père lui a transmis son abjecte sensualité... Dis-moi, Aliocha, il y a une chose qui m'étonne : comment se fait-il que tu sois vierge ? Tu es pourtant un Karamazov ! Dans votre famille, la sensualité va jusqu'à la frénésie... Or, ces trois êtres sensuels s'épient maintenant... le couteau dans la poche. Trois se sont cogné le front pourquoi ne serais-tu pas le quatrième ?

– Tu te trompes au sujet de cette femme. Dmitri la... méprise, proféra Aliocha frémissant.

– Grouchegnka[1] ? Non, mon cher, il ne la méprise pas. Puisqu'il a abandonné publiquement sa fiancée pour elle, c'est donc qu'il ne la

[1] Diminutif très familier d'Agraféna (Agrippine).

méprise pas. Il y a là, mon cher, quelque chose que tu ne comprends pas encore. Qu'un homme s'éprenne du corps d'une femme, même seulement d'une partie de ce corps (un voluptueux me comprendrait tout de suite), il livrera pour elle ses propres enfants, il vendra son père, sa mère et sa patrie ; honnête, il ira voler ; doux, il assassinera ; fidèle, il trahira. Le chantre des pieds féminins, Pouchkine, les a célébrés en vers ; d'autres ne les chantent pas, mais ne peuvent les regarder de sang-froid. Mais il n'y a pas que les pieds... En pareil cas, le mépris est impuissant. Ton frère méprise Grouchegnka, mais il ne peut s'en détacher.

– Je comprends cela, lança soudain Aliocha.

– Vraiment ? Et pour l'avouer dès le premier mot, il faut absolument que tu le comprennes, déclara Rakitine avec une joie mauvaise. Cela t'a échappé par hasard, l'aveu n'en est que plus précieux. Par conséquent, la sensualité est pour toi un sujet connu, tu y as déjà songé ! Ah ! la sainte nitouche ! Tu es un saint, Aliocha, j'en conviens, mais tu es aussi une sainte nitouche, et le diable sait ce à quoi tu n'as pas déjà songé, le

diable sait ce que tu connais déjà ! Tu es vierge, mais tu as déjà pénétré bien des choses. Il y a longtemps que je t'observe : tu es un Karamazov, tu l'es tout à fait ; donc, la race et la sélection signifient quelque chose. Tu es sensuel par ton père et « innocent » par ta mère. Pourquoi trembles-tu ? Aurais-je raison ? Sais-tu que Grouchegnka m'a dit : « Amène-le (c'est-à-dire toi), je lui arracherai son froc. » Et comme elle insistait, je me suis demandé pourquoi elle était si curieuse de toi. Sais-tu que c'est aussi une femme extraordinaire ?

– Tu lui diras que je n'irai pas, jure-le-moi, dit Aliocha avec un sourire contraint. Achève ton propos, Micha, je te dirai ensuite mon idée.

– À quoi bon achever, c'est bien clair ! Vieille chanson que tout cela, mon cher ; si tu as un tempérament sensuel, que sera-ce de ton frère Ivan, fils de la même mère ? Car lui aussi est un Karamazov. Or, tous les Karamazov sont de nature sensuels, âpres au gain et déments ! Ton frère Ivan s'amuse maintenant à écrire des articles de théologie, calcul stupide, puisqu'il est athée, et il avoue cette bassesse. En outre, il est

en train de conquérir la fiancée de son frère Mitia et paraît près du but. Comment cela ? Avec le consentement de Mitia lui-même, parce que celui-ci lui cède sa fiancée à seule fin de se débarrasser d'elle pour rejoindre Grouchegnka. Et tout cela, note-le, nonobstant sa noblesse et son désintéressement. Ces individus-là sont les plus fatals. Allez-vous y reconnaître après cela : tout en ayant conscience de sa bassesse, il se conduit bassement ! Mais écoute la suite : un vieillard barre la route à Mitia, son propre père. Car celui-ci est follement épris de Grouchegnka, l'eau lui vient à la bouche rien qu'à la regarder. C'est uniquement à cause d'elle, parce que Mioussov avait osé la traiter de créature dépravée, qu'il vient de faire tout ce scandale. Il est plus amoureux qu'un chat. Auparavant, elle était seulement à son service pour certaines affaires louches ; maintenant, après l'avoir bien examinée, il s'est aperçu qu'elle lui plaisait, il s'acharne après elle et lui fait des propositions, déshonnêtes s'entend. Eh bien, c'est ici que le père et le fils se heurtent. Mais Grouchegnka se réserve, elle hésite encore et taquine les deux,

examine lequel est le plus avantageux, car si on peut soutirer beaucoup d'argent au père, en revanche, il n'épousera pas et finira peut-être par fermer sa bourse, tandis que ce gueux de Mitia peut lui offrir sa main. Oui, il en est capable ! Il abandonnera sa fiancée, une beauté incomparable, Catherine Ivanovna riche, noble et fille de colonel, pour se marier avec Grouchegnka, naguère entretenue par Samsonov, un vieux marchand, moujik dépravé et maire de la ville. De tout ceci, il peut vraiment résulter un conflit et un crime. C'est ce qu'attend ton frère Ivan ; il fait ainsi coup double : il prend possession de Catherine Ivanovna, pour laquelle il se consume, et empoche une dot de soixante mille roubles. Pour un pauvre hère comme lui, ce n'est pas à dédaigner. Et remarque bien ! Non seulement, ce faisant, il n'offensera pas Mitia, mais celui-ci lui en saura gré jusqu'à sa mort. Car je sais de bonne source que la semaine dernière Mitia, se trouvant ivre dans un restaurant avec des tziganes, s'est écrié qu'il était indigne de

Katineka[1], sa fiancée, mais que son frère Ivan en était digne. Catherine Ivanovna elle-même finira par ne pas repousser un charmeur comme Ivan Fiodorovitch ; elle hésite déjà entre eux. Mais par quoi diantre cet Ivan a-t-il pu vous séduire, pour que vous soyez tous en extase devant lui ? Il se rit de vous. « Je suis aux anges, prétend-il, et je festoie à vos dépens. »

– D'où sais-tu tout cela ? Pourquoi parles-tu avec une telle assurance ? demanda soudain Aliocha en fronçant le sourcil.

– Et pourquoi m'interroges-tu tout en craignant à l'avance ma réponse ? Cela signifie que tu reconnais que j'ai dit la vérité.

– Tu n'aimes pas Ivan. Ivan ne se laisse pas séduire par l'argent.

– Vraiment ? Et la beauté de Catherine Ivanovna ? Il ne s'agit pas seulement d'argent, bien que soixante mille roubles soient fort attrayants.

– Ivan regarde plus haut. Des milliers de

---

[1] Diminutif très familier de Iékatérina (Catherine).

roubles ne l'éblouiraient pas. Ce n'est ni l'argent, ni la tranquillité qu'il recherche. Ivan cherche peut-être la souffrance.

– Qu'est-ce encore que ce songe ? Eh, vous autres... nobliaux !

– Micha, son âme est impétueuse, et son esprit captif. Il y a en lui une grande pensée dont il n'arrive pas à trouver la clef. Il est de ceux qui n'ont pas besoin de millions, mais de résoudre leur pensée.

– C'est un plagiat, Aliocha, tu paraphrases ton *starets*. Ivan vous a proposé une énigme ! cria avec une visible animosité Rakitine dont le visage s'altéra et les lèvres se contractèrent. Et une énigme stupide, il n'y a rien à deviner. Fais un petit effort et tu comprendras. Son article est ridicule et inepte. Je viens de l'entendre développer son absurde théorie : « Pas d'immortalité de l'âme, donc pas de vertu, ce qui veut dire que tout est permis. » Tu te rappelles que ton frère Mitia s'est écrié : « Je m'en souviendrai ! » C'est une théorie séduisante pour les gredins, non, pas les gredins, j'ai tort de

m’emporter, mais les fanfarons de l’école doués d’« une profondeur de pensée insoluble ». C’est un hâbleur, et sa sotte théorie n’est pas autre chose que « bonnet blanc et blanc bonnet ». D’ailleurs, sans croire à l’immortalité de l’âme, l’humanité trouve en elle-même la force de vivre pour la vertu. Elle la puise dans son amour de la liberté, de l’égalité, de la fraternité... »

Ratikine, qui s’était échauffé, avait peine à se contenir. Mais tout à coup il s’arrêta, comme s’il se rappelait quelque chose.

« Eh bien, en voilà assez ! fit-il avec un sourire encore plus contraint. Pourquoi ris-tu ? Tu penses que je suis un pied plat ?

– Non, je n’y songeais même pas. Tu es intelligent, mais... Laissons cela, j’ai souri par bêtise. Je comprends que tu t’échauffes, Micha. J’ai deviné à ton emballement que Catherine Ivanovna te plaisait. D’ailleurs, il y a longtemps que je m’en doutais. Voilà pourquoi tu n’aimes pas Ivan. Tu es jaloux de lui ?

– Et aussi de son argent, à elle ? Va jusqu’au bout.

– Non, je ne veux pas t'offenser.

– Je le crois, puisque tu le dis, mais que le diable vous emporte toi et ton frère Ivan ! Aucun de vous ne comprend que, Catherine Ivanovna mise à part, il est fort peu sympathique. Quelle raison aurais-je de l'aimer, sapristi ? Il me fait l'honneur de m'injurier. N'ai-je pas le droit de lui rendre la pareille ?

– Je ne l'ai jamais entendu dire ni bien ni mal de toi.

– Eh bien, on m'a rapporté qu'avant-hier, chez Catherine Ivanovna, il m'a arrangé de la belle manière, tant il s'intéressait à votre serviteur. Après cela, j'ignore, mon cher, lequel est jaloux de l'autre. Il lui a plu d'insinuer que si je ne me résigne pas à la carrière d'archimandrite, si je ne prends pas le froc dans un avenir fort rapproché, je partirai pour Pétersbourg, j'entrerai dans une grande revue en qualité de critique, et finirai au bout d'une dizaine d'années par devenir propriétaire de la revue. Je lui imprimerai alors une tendance libérale et athée, voire un certain vernis de socialisme, mais en prenant mes

précautions, c'est-à-dire en nageant entre deux eaux et en donnant le change aux imbéciles. Toujours d'après ton frère, malgré cette teinte de socialisme, je placerai mes bénéfices à la banque, spéculerai à l'occasion par l'entremise d'un juivaillon quelconque, et me ferai finalement bâtir une maison de rapport où j'installerai ma rédaction. Il a même désigné l'emplacement de cet immeuble : ce sera près du nouveau pont de pierre que l'on projette, paraît-il, entre la Perspective Liteinaïa et le quartier de Wyborg...

– Ah ! Micha, cela se réalisera peut-être de point en point ! s'écria Aliocha, qui ne put retenir un rire joyeux.

– Et vous aussi vous raillez, Alexéi Fiodorovitch !

– Non, non, je plaisante, excuse-moi. Je pensais à tout autre chose. Mais, dis-moi, qui a pu te communiquer tous ces détails ? Tu n'étais pas chez Catherine Ivanovna, quand il parlait de toi ?

– Non, mais Dmitri Fiodorovitch s'y trouvait et je l'ai entendu le répéter, c'est-à-dire que j'ai écouté malgré moi, dissimulé dans la chambre à

coucher de Grouchegnka, d'où je ne pouvais sortir en sa présence.

– Ah ! oui, j'oubliais, c'est ta parente.

– Ma parente ? Cette Grouchegnka serait ma parente ? s'écria Rakitine tout rouge. As-tu perdu l'esprit ? Tu as le cerveau dérangé.

– Comment ? Ce n'est pas ta parente ? Je l'ai entendu dire.

– Où cela ? Ah ! messieurs Karamazov, vous prenez des airs de haute et vieille noblesse, alors que ton père faisait le bouffon à la table d'autrui et figurait par grâce à la cuisine. Je ne suis qu'un fils de pope, un vil roturier, à côté de vous, soit, mais ne m'insultez pas avec un si joyeux sans-gêne ! J'ai aussi mon honneur, Alexéi Fiodorovitch. Je ne saurais être le parent d'une fille publique ! »

Ratikine était violemment surexcité.

« Excuse-moi, je t'en supplie... Je n'aurais jamais cru, d'ailleurs, qu'elle fût vraiment... une fille, repartit Aliocha devenu cramoisi. Je te le répète, on m'a dit que c'était ta parente. Tu vas souvent chez elle et tu m'as dit toi-même qu'il

n’y avait rien entre vous... Je n’aurais jamais cru que tu la méprisais tant ! Le mérite-t-elle vraiment ?

– Si je la fréquente, c’est que j’ai mes raisons pour cela, mais en voilà assez. Quant à la parenté, c’est plutôt dans ta famille que ton frère ou même ton père la feraient entrer. Mais nous voici arrivés. Va vite à la cuisine... Eh ! qu’est-ce qu’il y a ? Qu’arrive-t-il ? Serions-nous en retard ? Mais ils ne peuvent pas avoir déjà fini ! À moins que les Karamazov n’aient encore fait des leurs ? Ce doit être cela. Voici ton père, et Ivan Fiodorovitch qui le suit. Ils se sont sauvés de chez le Père Abbé. Voilà le Père Isidore sur le perron qui crie quelque chose dans leur direction. Et ton père qui agite les bras en hurlant sans doute des injures. Voilà Mioussov qui part en calèche ; tu le vois filer. Maximov court comme un dératé. C’est un vrai scandale ; le dîner n’a pas eu lieu ! Auraient-ils battu le Père Abbé ? Les aurait-on rossés ? Ils l’auraient bien mérité !... »

Rakitine avait deviné juste : un scandale inouï s’était déroulé comme « par inspiration ».

## VIII

## Un scandale

Lorsque Mioussov et Ivan Fiodorovitch arrivèrent chez le Père Abbé, Piotr Alexandrovitch – qui était un galant homme – eut honte de sa récente colère. Il comprit qu'au lieu de s'emporter, il aurait dû estimer à sa juste valeur le pitoyable Fiodor Pavlovitch, et conserver tout son sang-froid. « Les moines n'ont rien à se reprocher, décida-t-il soudain sur le perron de l'Abbé ; s'il y a ici des gens comme il faut (le Père Nicolas, l'Abbé, appartient, paraît-il, à la noblesse), pourquoi ne me montrerais-je pas aimable avec eux ? Je ne discuterai pas, je ferai même chorus, je gagnerai leur sympathie... enfin, je leur prouverai que je ne suis pas le compère de cet Ésope, de ce bouffon, de ce saltimbanque, et que j'ai été trompé tout comme eux... »

Il résolut de leur céder définitivement et sur

l’heure ses droits de coupe et de pêche – et cela d’autant plus volontiers qu’il s’agissait en fait d’une bagatelle.

Ces bonnes intentions s’affirmèrent encore lorsqu’ils entrèrent dans la salle à manger du Père Abbé. Ce n’en était pas une, à vrai dire, car il n’avait en tout que deux pièces à lui, d’ailleurs beaucoup plus spacieuses et plus commodes que celles du *starets*. L’ameublement ne brillait pas par le confort : les meubles étaient d’acajou et recouverts en cuir, à l’ancienne mode de 1820, les planchers n’étaient même pas peints ; en revanche, tout reluisait de propreté, il y avait aux fenêtres beaucoup de fleurs chères ; mais la principale élégance résidait en ce moment dans la table servie avec une somptuosité relative. La nappe était immaculée, la vaisselle étincelait ; sur la table reposaient trois sortes d’un pain parfaitement cuit[1], deux bouteilles de vin, deux pots de l’excellent hydromel du monastère et une

---

[1] C’est la coutume en Russie de servir trois sortes de pain : noir, bis et blanc.

grande carafe pleine d'un kvass[1] réputé aux environs ; il n'y avait pas de vodka[2]. Rakitine raconta par la suite que le dîner comprenait cette fois cinq plats : une soupe au sterlet avec des bouchées au poisson ; un poisson au court-bouillon, accommodé d'après une recette spéciale et délicieuse ; des quenelles d'esturgeon ; des glaces et de la compote ; enfin du *kissel*[3] en manière de blanc-manger.

Incapable de se contenir, Rakitine avait flairé tout cela et jeté un coup d'œil à la cuisine du Père Abbé, où il avait des relations. Il en possédait d'ailleurs partout et apprenait ainsi tout ce qu'il voulait savoir. C'était un cœur tourmenté, envieux. Il avait pleine conscience de ses dons indiscutables, et s'en faisait même, dans sa présomption, une idée exagérée. Il se savait destiné à jouer un rôle ; mais Aliocha, qui lui était fort attaché, s'affligeait de le voir dépourvu de conscience, et cela sans que le malheureux

---

[1] Boisson fermentée à base de malt et de pain noir.
[2] Eau-de-vie.
[3] Sorte de bouillie à la fécule de pommes de terre.

s’en rendît compte lui-même ; sachant en effet qu’il ne déroberait jamais de l’argent à sa portée, Rakitine s’estimait parfaitement honnête. À cet égard, ni Aliocha ni personne n’auraient pu lui ouvrir les yeux.

Rakitine était un trop mince personnage pour figurer aux repas ; en revanche, le Père Joseph et le Père Païsius avaient été invités, ainsi qu’un autre religieux. Ils attendaient déjà dans la salle à manger lorsque Piotr Alexandrovitch, Kalganov et Ivan Fiodorovitch firent leur entrée. Le propriétaire Maximov se tenait à l’écart. Le Père Abbé s’avança au milieu de la pièce pour accueillir ses invités. C’était un grand vieillard maigre, mais encore vigoureux, aux cheveux noirs déjà grisonnants, au long visage émacié et grave. Il salua ses hôtes en silence, et ceux-ci vinrent cette fois recevoir sa bénédiction, Mioussov tenta même de lui baiser la main, mais l’Abbé prévint son geste en la retirant. Ivan Fiodorovitch et Kalganov allèrent jusqu’au bout, faisant claquer leurs lèvres à la façon des gens du peuple.

« Nous devons vous faire toutes nos excuses,

mon Révérend Père, commença Piotr Alexandrovitch avec un gracieux sourire, mais d'un ton grave et respectueux, car nous arrivons seuls, sans notre compagnon Fiodor Pavlovitch, que vous aviez invité ; il a dû renoncer à nous accompagner et non sans cause. Dans la cellule du Révérend Père Zosime, emporté par sa malheureuse querelle avec son fils, il a prononcé quelques paroles fort déplacées... fort inconvenantes... ce dont Votre Révérence doit avoir déjà connaissance, ajouta-t-il avec un regard du côté des religieux. Aussi, conscient de sa faute et la déplorant sincèrement, il a éprouvé une honte insurmontable et nous a priés, son fils Ivan et moi, de vous exprimer son sincère regret, sa contrition, son repentir... Bref, il espère tout réparer par la suite ; pour le moment il implore votre bénédiction et vous prie d'oublier ce qui s'est passé... »

Mioussov se tut. Arrivé vers la fin de sa tirade, il se sentit si parfaitement content de lui, qu'il en oublia sa récente irritation. Il éprouvait de nouveau un vif et sincère amour pour l'humanité. Le Père Abbé, qui l'avait écouté gravement,

inclina la tête et répondit :

« Je regrette vivement son absence. Participant à ce repas, peut-être nous eût-il pris en affection, et nous de même. Messieurs, veuillez prendre place. »

Il se plaça devant l'image et commença une prière. Tous s'inclinèrent respectueusement, et le propriétaire Maximov se plaça même en avant, les mains jointes, en signe de particulière dévotion.

Ce fut alors que Fiodor Pavlovitch vida son sac. Il faut noter qu'il avait eu vraiment l'intention de partir et compris l'impossibilité, après sa honteuse conduite chez le *starets*, d'aller dîner chez le Père Abbé comme si de rien n'était. Ce n'est pas qu'il eût grande honte et se fît d'amers reproches, tout bien au contraire ; néanmoins il sentait l'inconvenance d'aller dîner. Mais à peine sa calèche aux ressorts gémissants fut-elle avancée au perron de l'hôtellerie, qu'il s'arrêta avant d'y monter. Il se rappela ses propres paroles chez le *starets*. « Quand je vais chez les gens, il me semble toujours que je suis le

plus vil de tous et que tous me prennent pour un bouffon ; alors je me dis : faisons vraiment le bouffon, car tous, jusqu'au dernier, vous êtes plus bêtes et plus vils que moi. » Il voulait se venger sur tout le monde de ses propres vilenies. Il se rappela soudain qu'un beau jour, comme on lui demandait : « Pourquoi détestez-vous tant telle personne ? » il avait répondu dans un accès d'effronterie bouffonne : « Elle ne m'a rien fait, c'est vrai ; mais moi, je lui ai joué un vilain tour et aussitôt après j'ai commencé à la détester. » Ce souvenir lui arracha un mauvais rire silencieux. Les yeux étincelants, les lèvres tremblantes, il eut une minute d'hésitation. Mais soudain : « Puisque j'ai commencé, il faut aller jusqu'au bout, décida-t-il. Je ne saurais me réhabiliter ; narguons-les donc jusqu'à l'impudence ; je me fous de vous et *basta* ! »

Il ordonna au cocher d'attendre et retourna à grands pas au monastère, droit chez le Père Abbé. Il ignorait encore ce qu'il ferait, mais il savait qu'il ne se possédait plus, que la moindre impulsion lui ferait commettre quelque indigne sortie, sinon quelque délit dont il aurait à

répondre devant les tribunaux. En effet, il ne dépassait jamais certaines limites, ce qui ne laissait pas de le surprendre.

Il parut dans la salle à manger au moment où, la prière finie, on allait se mettre à table. Il s'arrêta sur le seuil, examina la compagnie en fixant les gens bien en face et éclata d'un rire prolongé, impudent.

« Ils me croyaient parti, et me voilà ! » cria-t-il d'une voix retentissante.

Les assistants le considérèrent un instant en silence, et soudain tous sentirent qu'un scandale était inévitable. Piotr Alexandrovitch passa brusquement de la quiétude à la plus méchante humeur. Sa colère éteinte se ralluma, son indignation apaisée gronda tout d'un coup.

« Non, je ne puis supporter cela ! hurla-t-il. J'en suis incapable, absolument incapable ! »

Le sang lui montait à la tête. Il s'embrouillait, mais ce n'était pas le moment de faire du style, et il prit son chapeau.

« De quoi est-il incapable ? s'écria Fiodor Pavlovitch. Votre Révérence, dois-je entrer ou

non ? M'acceptez-vous comme convive ?

– Nous vous en prions de tout cœur, répondit l'Abbé. Messieurs, ajouta-t-il, je vous supplie de laisser en repos vos querelles fortuites, de vous réunir dans l'amour et l'entente fraternelle, en implorant le Seigneur à notre paisible table.

– Non, non, c'est impossible, cria Piotr Alexandrovitch, hors de lui.

– Ce qui est impossible à Piotr Alexandrovitch l'est également à moi : je ne resterai pas. C'est pourquoi je suis venu. Je ne vous quitte plus d'une semelle, Piotr Alexandrovitch : si vous vous en allez, je m'en vais, si vous restez, je reste. Vous l'avez piqué par-dessus tout en parlant d'entente fraternelle, Père Abbé ; il ne veut pas s'avouer mon parent. N'est-ce pas, von Sohn ? Tiens, voilà von Sohn. Bonjour, von Sohn.

– C'est à moi que... murmura Maximov stupéfait.

– À toi, bien sûr. Votre Révérence, savez-vous qui est von Sohn ? C'est le héros d'une cause célèbre : on l'a tué dans un lupanar – c'est ainsi,

je crois, que vous appelez ces endroits –, tué et dépouillé, puis, malgré son âge respectable, fourré dans une caisse et expédié de Pétersbourg à Moscou dans le fourgon aux bagages, avec une étiquette. Et pendant l'opération, les filles de joie chantaient des chansons et jouaient du tympanon, c'est-à-dire du piano. Eh bien, ce personnage n'est autre que von Sohn, ressuscité d'entre les morts ; n'est-ce pas, von Sohn ?

– Qu'est-ce à dire ? s'écrièrent plusieurs voix dans le groupe des religieux.

– Allons-nous-en, jeta Piotr Alexandrovitch à Kalganov.

– Non, permettez, glapit Fiodor Pavlovitch, faisant encore un pas dans la chambre, laissez-moi terminer. Là-bas, dans la cellule du *starets*, vous m'avez blâmé d'avoir soi-disant perdu le respect, et cela parce que j'avais parlé de goujons. Piotr Alexandrovitch Mioussov, mon parent, aime qu'il y ait dans le discours *plus de noblesse que de sincérité*[1] ; moi, au contraire,

---

[1] En français dans le texte.

j'aime que mon discours ait *plus de sincérité que de noblesse*, et tant pis pour la *noblesse* ! N'est-ce pas, von Sohn ? Permettez, Père Abbé, bien que je sois un bouffon et que j'en tienne le rôle, je suis un chevalier de l'honneur, et je tiens à m'expliquer. Oui, je suis un chevalier de l'honneur, tandis que chez Piotr Alexandrovitch il n'y a que de l'amour-propre offensé. Je suis venu ici, voyez-vous, pour observer ce qui s'y passe et vous dire ma façon de penser. Mon fils Alexéi fait son salut chez vous, je suis père, je me préoccupe de son sort et c'est mon devoir. Tandis que je me donnais en représentation, j'écoutais tout, je regardais sans avoir l'air, et maintenant je veux vous offrir le dernier acte de la représentation. D'ordinaire, chez nous, ce qui tombe reste étendu à jamais. Mais MOI, je veux me relever. Mes Pères, je suis indigné de votre façon d'agir. La confession est un grand sacrement que je vénère, devant lequel je suis prêt à me prosterner ; or, là-bas, dans la cellule, tout le monde s'agenouille et se confesse à haute voix. Est-il permis de se confesser à haute voix ? De toute antiquité les saints Pères ont institué la

confession auriculaire et secrète. En effet, comment puis-je expliquer devant tout le monde que moi, par exemple, je... ceci et cela, enfin, vous comprenez ? Il est parfois indécent de révéler certaines choses. N'est-ce pas un scandale ? Non, mes Pères, avec vous on peut être entraîné dans la secte des *Khlysty*[1]... À la première occasion, j'écrirai au Synode ; en attendant je retire mon fils de chez vous. ».

Notez que Fiodor Pavlovitch avait entendu le son de certaines cloches. À en croire des bruits malveillants, parvenus naguère jusqu'à l'oreille des autorités ecclésiastiques, dans les monastères où subsistait cette institution on témoignait aux *startsy* un respect exagéré, au préjudice de la dignité de l'Abbé ; ils abusaient du sacrement de la confession ; etc. Accusations ineptes, qui

---

[1] La secte des *Khrysty* (christs), ou par dérision *Khlysty* (flagellants), est apparue en Russie au XVII[e] siècle ; ces sectaires, qui se donnent le nom d'*hommes de Dieu*, ont eu leurs prophètes en qui ils voient des incarnations divines. Leurs rites secrets, marqués par des accès frénétiques assez analogues à ceux des derviches tourneurs, ont provoqué le surnom donné à la secte.

tombèrent d'elles-mêmes, chez nous comme partout. Mais le démon, qui s'était emparé de Fiodor Pavlovitch et l'emportait toujours plus loin dans un abîme de honte, lui avait soufflé cette accusation, à laquelle d'ailleurs il ne comprenait goutte. Il n'avait même pas su la formuler convenablement, d'autant plus que cette fois, dans la cellule du *starets*, personne ne s'était ni agenouillé ni confessé à haute voix. Fiodor Pavlovitch n'avait donc rien pu voir de pareil et rééditait tout bonnement les anciens commérages qu'il se rappelait tant bien que mal. Cette sottise à peine débitée, il en sentit l'absurdité et voulut aussitôt prouver à ses auditeurs, et surtout à lui-même, qu'il n'avait rien dit d'absurde. Et, bien qu'il sût parfaitement que tout ce qu'il dirait ne ferait qu'aggraver cette absurdité, il ne put se contenir et glissa comme sur une pente.

« Quelle vilenie ! cria Piotr Alexandrovitch.

– Excusez, dit soudain le Père Abbé. Il a été dit autrefois : « On a commencé à parler beaucoup de moi, et même à en dire du mal. Après avoir tout écouté, je me dis : c'est un remède envoyé par Jésus pour guérir mon âme

vaniteuse. » Aussi nous vous remercions humblement, très cher hôte. »

Et il fit un profond salut à Fiodor Pavlovitch.

« Ta, ta, ta. Bigoterie que tout cela. Vieilles phrases et vieux gestes. Vieux mensonges et formalisme des saluts jusqu'à terre ! Nous les connaissons, ces saluts ! « Un baiser aux lèvres et un poignard au cœur », comme dans les *Brigands* de Schiller. Je n'aime pas la fausseté, mes Pères ; c'est la vérité que je veux ! Mais la vérité ne tient pas dans les goujons, et je l'ai proclamé ! Moines, pourquoi jeûnez-vous ? Pourquoi en attendez-vous une récompense au ciel ? Pour une telle récompense, moi aussi je suis prêt à jeûner ! Non, saint moine, sois vertueux dans la vie, sers la société sans t'enfermer dans un monastère où l'on te défraie de tout et sans attendre de récompense là-haut : ce qui sera plus méritoire ! Comme vous voyez, je sais aussi faire des phrases, Père Abbé... Qu'ont-ils là ? continua-t-il en s'approchant de la table. Du porto vieux de chez Fartori, du médoc de chez les Frères

Iélisséiev[1] ! Eh, eh, mes bons Pères, voilà qui ne ressemble pas aux goujons ! Regardez-moi ces bouteilles, hé, hé ! Mais qui vous a procuré tout cela ? C'est le paysan russe, le travailleur qui vous apporte son offrande gagnée avec ses mains calleuses, enlevée à sa famille et aux besoins de l'État ! Vous exploitez le peuple, mes Révérends !

– C'est vraiment indigne de votre part », proféra le Père Joseph.

Le Père Païsius gardait un silence obstiné. Mioussov s'élança hors de la chambre, suivi de Kalganov.

« Eh bien, mes Pères, je vais suivre Piotr Alexandrovitch ! Je ne reviendrai plus, dussiez-vous m'en prier à genoux ; non, plus jamais ! Je vous ai envoyé mille roubles et cela vous a fait ouvrir de grands yeux, hé, hé ! Mais je n'ajouterai rien. Je venge ma jeunesse passée et les humiliations endurées ! – Il frappa du poing sur la table, dans un accès de feinte indignation. –

---

[1] Fameux magasin de comestibles.

Ce monastère a joué un grand rôle dans ma vie. Que de larmes amères j'ai versées à cause de lui ! Vous avez tourné contre moi ma femme, la possédée. Vous m'avez chargé de malédictions, décrié dans le voisinage ! En voilà assez, mes Révérends, nous vivons à une époque libérale, au siècle des bateaux à vapeur et des chemins de fer. Vous n'aurez rien de moi, ni mille roubles, ni cent, même pas un ! »

Notez encore que jamais notre monastère n'avait tenu une telle place dans sa vie, que jamais il ne lui avait fait verser de larmes amères. Mais Fiodor Pavlovitch s'était tellement emballé à propos de ces larmes imaginaires qu'il fut bien près d'y croire ; il en aurait pleuré d'attendrissement ! Il sentit cependant qu'il était temps de faire machine arrière. Pour toute réponse à son haineux mensonge, le Père Abbé inclina la tête et prononça de nouveau d'un ton grave :

« Il est encore écrit : « Supporte patiemment la calomnie dont tu es victime et ne te trouble pas, loin de détester celui qui en est l'auteur. » Nous agirons en conséquence.

– Ta, ta, ta, le beau galimatias ! Continuez, mes Pères, moi je m’en vais. Je reprendrai définitivement mon fils Alexéi en vertu de mon autorité paternelle. Ivan Fiodorovitch, mon très révérencieux fils, permettez-moi de vous ordonner de me suivre ! Von Sohn, à quoi bon rester ici ? Viens chez moi : ce n’est qu’à une verste d’ici ; on ne s’y ennuie pas ; au lieu d’huile de lin, je te donnerai un cochon de lait farci au sarrasin ; je t’offrirai du cognac, des liqueurs ; il y aura même une jolie fille... Hé, von Sohn, ne laisse pas passer ton bonheur ! »

Il sortit en criant et en gesticulant. C’est à ce moment que Rakitine l’aperçut et le désigna à Aliocha.

« Alexéi, lui cria son père de loin, viens t’installer chez moi dès aujourd’hui ; prends ton oreiller, ton matelas, et qu’il ne reste rien de toi ici. »

Aliocha s’arrêta comme pétrifié, observant attentivement cette scène, sans souffler mot. Fiodor Pavlovitch monta en calèche, suivi d’Ivan Fiodorovitch, silencieux et morne, qui ne se

retourna même pas pour saluer son frère. Mais, pour couronner le tout, il se passa alors une scène de saltimbanque, presque invraisemblable. Maximov accourait, tout essoufflé ; dans son impatience, il risqua une jambe sur le marchepied où se trouvait encore celle d'Ivan Fiodorovitch, et, se cramponnant au coffre, il essaya de monter.

« Moi aussi, je vous suis ! cria-t-il en sautillant, avec un rire gai et un air de béatitude. Emmenez-moi !

– Eh bien, n'avais-je pas raison de dire que c'était von Sohn ! s'écria Fiodor Pavlovitch enchanté. Le véritable von Sohn ressuscité d'entre les morts ! Comment t'es-tu sorti de là ? Qu'est-ce que tu y fabriquais et comment as-tu pu renoncer au dîner ? Il faut avoir pour cela un front d'airain ! J'en ai un moi, mais je m'étonne du tien, camarade. Saute, saute plus vite. Laisse-le monter, Ivan, on s'amusera. Il va s'étendre à nos pieds, n'est-ce pas, von Sohn ? Préfères-tu t'installer sur le siège avec le cocher ? Saute sur le siège von Sohn. »

Mais Ivan Fiodorovitch, qui avait déjà pris

place sans mot dire repoussa d'une forte bourrade dans la poitrine Maximov qui recula d'une toise ; s'il ne tomba pas, ce fut un pur hasard.

« En route ! cria d'un ton hargneux Ivan au cocher.

– Eh bien, que fais-tu, que fais-tu ? Pourquoi le traiter ainsi ? » objecta Fiodor Pavlovitch.

La calèche était déjà partie. Ivan ne répondit rien.

« Voilà comme tu es ! reprit Fiodor Pavlovitch, après un silence de deux minutes, en regardant son fils de travers. Car c'est toi qui as imaginé cette visite au monastère, qui l'as provoquée et approuvée. Pourquoi te fâcher maintenant ?

– Trêve d'insanités ! Reposez-vous donc un peu », répliqua Ivan d'un ton rude.

Fiodor Pavlovitch se tut encore deux minutes.

« Un petit verre de cognac me ferait du bien », déclara-t-il alors d'un ton sentencieux.

Ivan ne répondit rien.

« Eh ! quand nous serons arrivés, tu en prendras bien aussi un verre ! »

Ivan ne soufflait toujours mot.

Fiodor Pavlovitch attendit encore deux minutes.

« Bien que cela vous soit fort désagréable, révérencieux *Karl von Moor*, je retirerai pourtant Aliocha du monastère. »

Ivan haussa dédaigneusement les épaules, se détourna, se mit à regarder la route. Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à la maison.

# Livre III

# Les sensuels

# I

## Dans l’antichambre

Fiodor Pavlovitch habitait assez loin du centre une maison quelque peu délabrée, mais encore solide. Cet édifice, peint en gris et protégé par un toit de tôle rouge, était spacieux et confortable ; il comprenait un rez-de-chaussée, un entresol, ainsi que force resserres, recoins et escaliers dérobés. Les rats y pullulaient, mais Fiodor Pavlovitch ne leur en voulait pas trop. « Avec eux, disait-il, les soirées ne sont pas si ennuyeuses, quand on reste seul ! » Il avait, en effet, l’habitude d’envoyer les domestiques passer la nuit dans le pavillon et de s’enfermer dans la maison. Ce pavillon, situé dans la cour, était vaste et solide. Fiodor Pavlovitch y avait installé la cuisine : il n’aimait pas les odeurs de cuisine, et on apportait les plats à travers la cour, hiver comme été. Cette demeure avait été bâtie pour une grande famille, et on

aurait pu y loger cinq fois plus de maîtres et de serviteurs. Mais, lors de notre récit, le corps principal n'était habité que par Fiodor Pavlovitch et son fils Ivan, et le pavillon des gens, seulement par trois domestiques : le vieux Grigori, sa femme Marthe et le jeune valet Smerdiakov. Nous aurons à parler plus en détail de ces trois personnages. Il a déjà été question du vieux Grigori Vassiliévitch Koutouzov. C'était un homme ferme et inflexible, allant à son but avec une rectitude obstinée, pourvu que ce but s'offrît à lui, pour des raisons souvent étonnamment illogiques, comme une vérité infaillible. Bref, il était honnête et incorruptible. Bien qu'aveuglément soumise toute sa vie à la volonté de son mari, sa femme l'avait tourmenté, aussitôt après l'affranchissement des serfs, pour quitter Fiodor Pavlovitch et aller entreprendre un petit commerce à Moscou, car ils avaient des économies ; mais Grigori décida, une fois pour toutes, que son épouse avait tort, « toutes les femmes étant toujours déloyales ». Ils ne devaient pas quitter leur ancien maître, quel qu'il fût, « parce que c'est leur devoir maintenant ».

« Comprends-tu ce qu'est le devoir ? demanda-t-il à Marthe Ignatièvna.

– Je le comprends, Grigori Vassiliévitch ; mais en quoi est-ce notre devoir de rester ici, voilà ce que je ne comprends pas, répondit fermement Marthe Ignatièvna.

– Que tu le comprennes ou non, cela sera ! Dorénavant, tais-toi. »

C'est ce qui arriva ; ils restèrent, et Fiodor Pavlovitch leur assigna de modestes gages payés régulièrement. De plus, Grigori savait qu'il exerçait sur son maître une influence incontestable. Bouffon rusé et obstiné, Fiodor Pavlovitch, de caractère très ferme « dans certaines choses de la vie », suivant son expression, était, à son propre étonnement, pusillanime dans quelques autres. Il savait lesquelles et éprouvait bien des craintes. Dans certains cas, il lui fallait se tenir sur ses gardes, il ne pouvait se passer d'un homme sûr ; or, Grigori était d'une fidélité à toute épreuve. À maintes reprises, au cours de sa carrière, Fiodor Pavlovitch risqua d'être battu, et même

cruellement ; ce fut toujours Grigori qui le tira d'affaire, tout en lui faisant chaque fois des remontrances. Mais les coups seuls n'eussent pas effrayé Fiodor Pavlovitch ; il y avait des cas plus relevés, parfois même fort délicats, fort compliqués, où, sans qu'il sût trop pourquoi, il éprouvait le besoin d'avoir une personne sûre à ses côtés. C'étaient presque des cas pathologiques : foncièrement corrompu et souvent luxurieux jusqu'à la cruauté, tel un insecte malfaisant, Fiodor Pavlovitch, dans des minutes d'ivresse, ressentait soudain une atroce angoisse. « Il me semble alors que mon âme palpite dans ma gorge », disait-il parfois. Et dans ces moments-là, il aimait avoir auprès de lui, dans son entourage immédiat, un homme dévoué, ferme, point corrompu, qui, bien que témoin de son inconduite et au courant de ses secrets, tolérât tout cela par dévouement, ne lui fit pas de reproches, ne le menaçât d'aucun châtiment, soit dans ce monde, soit dans l'autre, et qui le défendît en cas de besoin. Contre qui ? contre quelqu'un d'inconnu, mais de redoutable. Il lui fallait à tout prix, à proximité, un autre homme,

dévoué de longue date, qu'il pût appeler dans ses minutes d'angoisse, ne fût-ce que pour contempler son visage ou échanger avec lui quelques mots, même insignifiants ; le voyait-il de bonne humeur, il se sentait soulagé, tandis que dans le cas contraire sa tristesse augmentait. Il arrivait, fort rarement d'ailleurs, à Fiodor Pavlovitch d'aller la nuit réveiller Grigori, pour qu'il vînt un moment auprès de lui ; celui-ci arrivait, son maître lui parlait de bagatelles et le renvoyait bientôt, parfois même en raillant et en plaisantant, puis il se mettait au lit et s'endormait du sommeil du juste. Il se passa quelque chose d'analogue lors de l'arrivée d'Aliocha. Le jeune homme « voyait tout et ne blâmait rien » ; bien plus, loin de lui témoigner le moindre mépris, il faisait preuve envers son père d'une affabilité constante, d'un attachement sincère. Tout cela parut inouï au vieux débauché et lui « transperça le cœur ». Au départ d'Aliocha, il dut s'avouer qu'il avait compris quelque chose qu'il se refusait jusqu'alors à comprendre.

J'ai déjà mentionné, au début de mon récit, que Grigori avait pris en grippe Adélaïde

Ivanovna, la première femme de Fiodor Pavlovitch et la mère de son premier fils Dmitri, et qu'au contraire, il avait défendu la seconde épouse, la possédée, Sophie Ivanovna, contre son maître lui-même et contre quiconque prononçait à son égard une parole malveillante ou inconsidérée. Sa sympathie pour cette malheureuse était devenue quelque chose de sacré, au point que vingt ans après il n'eût supporté de personne la moindre allusion ironique à ce sujet. Grigori était un homme froid et grave, peu bavard, ne proférant que des paroles probantes, exemptes de frivolité. Au premier abord, on ne pouvait deviner s'il aimait ou non sa femme, alors qu'il aimait vraiment cette douce créature et que celle-ci s'en rendait bien compte. Cette Marthe Ignatièvna était peut-être plus intelligente que son mari, du moins plus judicieuse dans les affaires de la vie ; cependant elle lui était aveuglément soumise, et le respectait sans contredit pour sa hauteur morale. Il faut remarquer qu'ils n'échangeaient que les strictes paroles indispensables. Le grave et majestueux Grigori méditant toujours seul ses affaires et ses

soucis, Marthe Ignatièvna avait depuis longtemps compris que ses conseils l'importuneraient. Elle sentait que son mari appréciait son silence et y voyait une preuve d'esprit. Il ne l'avait jamais battue, sauf une fois, et pas sérieusement. La première année du mariage d'Adélaïde Ivanovna et de Fiodor Pavlovitch, à la campagne, les filles et les femmes du village, alors encore serves, s'étaient rassemblées dans la cour des maîtres pour danser et chanter. On entonna la chanson *Dans ces prés, dans ces beaux prés verts*[1]..., et soudain Marthe Ignatièvna, qui était jeune alors, vint se placer devant le chœur et exécuta la danse russe, non pas comme les autres, à la mode rustique, mais ainsi qu'elle l'exécutait lorsqu'elle était fille de chambre chez les riches Mioussov, sur le théâtre de leur propriété où un maître de danse venu de Moscou enseignait son art aux acteurs. Grigori avait vu le pas de sa femme, et une heure après, de retour au pavillon, il lui donna une leçon en lui houspillant quelque peu les cheveux. Mais les coups se bornèrent à cela et

---

[1] Célèbre chanson populaire.

ne se renouvelèrent jamais plus ; du reste, Marthe Ignatièvna se promit de ne plus danser désormais.

Dieu ne leur avait pas donné d'enfants, sauf un qui mourut en bas âge. Grigori aimait les enfants et ne rougissait pas de le montrer. Lorsque Adélaïde Ivanovna s'enfuit, il recueillit Dmitri, âgé de trois ans, et prit soin de lui presque une année entière, le peignant et le lavant lui-même. Plus tard, il s'occupa aussi d'Ivan et d'Alexéi, ce qui lui valut un soufflet ; mais j'ai déjà narré tout cela. Son propre enfant ne lui donna que la joie de l'attente durant la grossesse de Marthe Ignatièvna ; à peine l'eut-il vu qu'il fut frappé de chagrin et d'horreur, car ce garçon avait six doigts. Grigori garda le silence jusqu'au jour du baptême, et s'en alla exprès se taire au jardin, où pendant trois jours il bêcha des planches dans le potager. L'heure du baptême arrivée, il avait enfin imaginé quelque chose : entrant dans le pavillon où s'étaient rassemblés le clergé, les invités et Fiodor Pavlovitch, venu en qualité de parrain, il annonça qu'« on ne devrait pas du tout baptiser l'enfant » ; cela à voix basse, en articulant à peine un mot après l'autre, et en

fixant le prêtre d'un air hébété.

« Pourquoi cela ? s'informa celui-ci avec une surprise amusée.

– Parce que... c'est... un dragon... marmotta Grigori.

– Comment cela, un dragon, quel dragon ? »

Grigori se tut quelque temps.

« Il s'est produit une confusion de la nature... », murmura-t-il d'une façon fort confuse, mais très ferme, témoignant qu'il ne désirait pas s'étendre.

On rit, et, bien entendu, le pauvre enfant fut baptisé. Grigori pria avec ferveur près des fonts baptismaux, mais persista dans son opinion sur le nouveau-né. Du reste, il ne s'opposa à rien ; seulement, durant les deux semaines que vécut ce garçon maladif, il ne le regarda presque pas, affectant même de ne pas le voir et demeurant le plus souvent dehors. Mais quand le bébé mourut des aphtes, il le mit lui-même au cercueil, le contempla avec une profonde angoisse et, la fosse une fois comblée, se mit à genoux et se prosterna jusqu'à terre. Par la suite, il ne parla jamais de ce

petit auquel, de son côté, Marthe Ignatièvna ne faisait que rarement allusion, quand son mari était absent et encore à voix basse. Marthe Ignatièvna remarqua qu'après cette mort, il s'intéressa de préférence au « divin », lisant les *Menées*, le plus souvent seul et en silence, à l'aide de ses grandes besicles d'argent. Il lisait rarement à haute voix, tout au plus durant le carême. Il affectionnait le livre de Job, s'était procuré un recueil des homélies et sermons de « notre saint Père Isaac le Syrien[1] » qu'il s'obstina à lire durant des années, presque sans y rien comprendre, mais que pour cette raison peut-être il appréciait par-dessus tout. Dans les derniers temps, il prêta l'oreille à la doctrine des *Khlysty*, ayant eu l'occasion de l'approfondir dans le voisinage ; il fut visiblement ébranlé, mais ne se décida pas à adopter la foi nouvelle. Ces pieuses lectures rendaient naturellement sa physionomie encore plus grave.

Peut-être était-il enclin au mysticisme. Or, comme un fait exprès, la venue au monde et la

---

[1] Père du VI[e] siècle.

mort de son enfant à six doigts coïncidèrent avec un autre cas fort étrange, inattendu et original qui laissa dans son âme « une empreinte », comme il le dit une fois par la suite. Dans la nuit qui suivit l'enterrement du bébé, Marthe Ignatièvna, s'étant réveillée, crut entendre les pleurs d'un nouveau-né. Elle prit peur et réveilla son mari. Celui-ci, prêtant l'oreille, insinua que c'étaient plutôt des « gémissements de femme ». Il se leva, s'habilla ; c'était une nuit de mai assez chaude. Il sortit sur le perron, reconnut que les gémissements venaient du jardin. Mais, la nuit, le jardin était fermé à clef du côté de la cour, et on ne pouvait y entrer que par là, une haute et solide palissade en faisant le tour. Retournant à la maison, Grigori alluma la lanterne, prit la clef, et, sans prendre garde à l'effroi hystérique de son épouse, persuadée que son enfant l'appelait, il entra en silence au jardin. Là, il se rendit compte que les gémissements partaient des étuves situées non loin de l'entrée. Il en ouvrit la porte et aperçut un spectacle devant lequel il demeura stupéfait : une idiote de la ville, qui rôdait par les rues et que tout le monde connaissait sous le surnom

d'Élisabeth Smerdiachtchaïa, venait d'accoucher en cet endroit et se mourait à côté de son enfant. Elle ne lui dit mot, pour la bonne raison qu'elle ne savait pas parler. Mais tout ceci demande des explications.

# II

## Élisabeth Smerdiachtchaïa

Il y avait là une circonstance particulière qui impressionna profondément Grigori et acheva de fortifier en lui un soupçon répugnant. Cette Smerdiachtchaïa était une fille de fort petite taille, cinq pieds à peine ; ainsi se la rappelaient avec attendrissement après sa mort, de bonnes vieilles de notre ville. Son visage de vingt ans, sain, large, vermeil, était complètement idiot, avec un regard fixe et désagréable, bien que placide. Hiver comme été, elle allait toujours pieds nus, n'ayant sur elle qu'une chemise de chanvre. Ses cheveux presque noirs, extraordinairement touffus, frisés comme une toison, tenaient sur sa tête à la manière d'un énorme bonnet. En outre, ils étaient souvent souillés de terre, entremêlés de feuilles, de brindilles, de copeaux, car elle dormait toujours

sur le sol et dans la boue. Son père, Ilia[1], individu sans domicile, ruiné et valétudinaire, fortement adonné à la boisson, demeurait depuis de longues années, en qualité de manœuvre, chez les mêmes maîtres, riches bourgeois de notre ville. Sa mère était morte depuis longtemps. Toujours maladif et aigri, Ilia battait sans pitié sa fille, quand elle venait à la maison. Mais elle y venait rarement, étant accueillie partout en ville comme une « simple d'esprit » sous la protection de Dieu. Les patrons d'Ilia, lui-même, et beaucoup de personnes charitables, surtout parmi la classe marchande, avaient tenté à plusieurs reprises d'habiller Élisabeth d'une façon plus décente, la revêtant en hiver d'une pelisse de mouton et lui faisant chausser des bottes ; d'habitude elle se laissait faire docilement, puis, quelque part, de préférence sous le porche de l'église, elle ôtait tout ce dont on l'avait gratifiée – que ce fût un mouchoir, une jupe, une pelisse ou des bottes –, abandonnait tout sur place et s'en allait nu-pieds, vêtue de sa seule chemise comme auparavant. Il

[1] Élie.

arriva qu'un nouveau gouverneur, inspectant notre ville, fût offusqué dans ses meilleurs sentiments à la vue d'Élisabeth et, bien qu'il eût deviné que c'était une innocente, comme d'ailleurs on le lui exposa, il fit pourtant remarquer « qu'une jeune fille errant en chemise enfreignait la décence, et que cela devait cesser à l'avenir ». Mais, le gouverneur parti, on laissa Élisabeth comme elle était. Enfin, son père mourut et, en tant qu'orpheline, elle devint encore plus chère à toutes les personnes pieuses de la ville. En effet, tous semblaient l'aimer ; les gamins eux-mêmes, engeance chez nous fort agressive, surtout les écoliers, ne la taquinaient ni ne la maltraitaient. Elle pénétrait dans des maisons inconnues et personne ne la chassait ; au contraire, chacun la cajolait et lui donnait un demi-kopek. Elle emportait aussitôt ces piécettes pour les glisser dans un tronc quelconque, à l'église ou à la prison. Recevait-elle au marché un craquelin ou un petit pain, elle ne manquait pas d'en faire cadeau au premier enfant qu'elle rencontrait, ou bien elle arrêtait une de nos dames les plus riches pour le lui offrir ; et celle-ci

l'acceptait avec joie. Elle-même ne se nourrissait que de pain noir et d'eau. Elle entrait parfois dans une riche boutique, s'asseyait, ayant auprès d'elle des marchandises de prix, de l'argent, jamais les patrons ne se défiaient d'elle, sachant qu'elle ne prendrait pas un kopek, oubliât-on des milliers de roubles à sa portée. Elle allait rarement à l'église, couchait soit sous les porches, soit dans un potager quelconque, après en avoir franchi la haie, car chez nous beaucoup de haies tiennent encore lieu de palissades. Une fois par semaine en été, tous les jours en hiver, elle venait chez les maîtres de son défunt père, mais seulement pour la nuit, qu'elle passait dans le vestibule ou dans l'étable. On s'étonnait qu'elle pût supporter une telle existence, mais elle y était accoutumée ; bien que de petite taille, elle avait une constitution exceptionnellement robuste. Certaines personnes de la société prétendaient qu'elle agissait par fierté, mais cela ne tenait pas debout : elle ne savait pas dire un mot, parfois seulement remuait la langue et mugissait ; que venait faire ici la fierté ? Or, par une nuit de septembre claire et chaude où la lune était dans

son plein, à une heure déjà fort tardive pour nos habitudes, une bande de cinq ou six fêtards en état d'ivresse rentraient du club chez eux par le plus court. Des deux côtés, la ruelle qu'ils suivaient était bordée d'une haie derrière laquelle s'étendaient les potagers des maisons riveraines ; elle aboutissait à une passerelle jetée sur la longue mare infecte qu'on baptise parfois chez nous de rivière. Là, parmi les orties et les bardanes, notre compagnie aperçut Élisabeth endormie. Ces messieurs s'arrêtèrent auprès d'elle, éclatèrent de rire, plaisantèrent de la façon la plus cynique. Un fils de famille imagina soudain une question tout à fait excentrique : « Peut-on, demanda-t-il, tenir un tel monstre pour une femme ? » Tous décidèrent avec un noble dégoût qu'on ne le pouvait pas. Mais, Fiodor Pavlovitch, qui faisait partie de la bande, déclara qu'on le pouvait parfaitement, qu'il y avait même là quelque chose de piquant dans son genre, etc. À cette époque, il se complaisait dans son rôle de bouffon, aimait à se donner en spectacle et à divertir les riches, en véritable pitre, malgré l'égalité apparente. Un crêpe à son chapeau, car il

venait d'apprendre la mort de sa première femme, il menait une vie si crapuleuse que certains, même des libertins endurcis, se sentaient gênés à sa vue. Cette opinion paradoxale de Fiodor Pavlovitch provoqua l'hilarité de la bande – l'un d'eux commença même à le provoquer, les autres montrèrent encore plus de dégoût, mais toujours avec une vive gaieté ; enfin tous passèrent leur chemin. Par la suite, il jura qu'il s'était éloigné avec les autres ; peut-être disait-il vrai, personne n'a jamais su ce qui en était. Mais cinq ou six mois plus tard, la grossesse d'Élisabeth excitait l'indignation de toute la ville, et l'on rechercha qui avait pu outrager la pauvre créature. Une rumeur terrible circula bientôt, accusant Fiodor Pavlovitch. D'où venait-elle ? De la bande joyeuse il ne restait alors en ville qu'un homme d'âge mûr, respectable conseiller d'État, père de grandes filles, lequel n'eût rien raconté, même s'il s'était passé quelque chose ; les autres s'étaient dispersés. Mais la rumeur persistante continuait à désigner Fiodor Pavlovitch. Il ne s'en formalisa guère et eût dédaigné de répondre à des boutiquiers et à des bourgeois. Il était fier, alors,

et n'adressait la parole qu'à sa compagnie de fonctionnaires et de nobles, qu'il divertissait tant. C'est alors que Grigori prit énergiquement le parti de son maître ; non seulement il le défendit contre toute insinuation, mais il se querella très fort à ce sujet et retourna l'opinion de beaucoup. « C'est la faute de cette créature, affirmait-il, et son séducteur n'était autre que Karp à la vis » (ainsi se nommait un détenu fort dangereux, qui s'était évadé de la prison du chef-lieu et caché dans notre ville). Cette conjecture parut plausible ; on se rappela que Karp avait rôdé par ces mêmes nuits d'automne et dévalisé trois personnes. Mais cette aventure et ces bruits, loin de détourner les sympathies de la pauvre idiote, lui valurent un redoublement de sollicitude. Une boutiquière assez riche, la veuve Kondratiev, décida de la recueillir chez elle, à la fin d'avril, pour y faire ses couches. On la surveillait étroitement. Malgré tout, un soir, le jour même de sa délivrance, Élisabeth se sauva de chez sa protectrice et vint échouer dans le jardin de Fiodor Pavlovitch. Comment avait-elle pu, dans son état, franchir une si haute palissade ? Cela

demeura une énigme. Les uns assuraient qu'on l'avait portée, d'autres voyaient là une intervention surnaturelle. Il semble bien que cela s'effectua d'une manière ingénieuse, mais naturelle et qu'Élisabeth, habituée à pénétrer à travers les haies dans les potagers pour y passer la nuit, grimpa malgré son état sur la palissade de Fiodor Pavlovitch, d'où elle sauta, en se blessant dans le jardin. Grigori courut chercher sa femme pour les premiers soins, puis alla quérir une vieille sage-femme qui demeurait tout près. On sauva l'enfant mais la mère mourut à l'aube. Grigori prit le nouveau-né, le porta dans le pavillon, le déposa sur les genoux de sa femme : « Voici un enfant de Dieu, un orphelin dont nous serons les parents. C'est le petit mort qui nous l'envoie. Il est né d'un fils de Satan et d'une juste. Nourris-le et ne pleure plus désormais. » Marthe éleva donc l'enfant. Il fut baptisé sous le nom de Pavel[1], auquel tout le monde, à commencer par ses parents nourriciers, ajouta Fiodorovitch comme nom patronymique. Fiodor

---

[1] Paul.

Pavlovitch n'y contredit pas et trouva même la chose plaisante tout en désavouant énergiquement cette paternité. On l'approuva d'avoir recueilli l'orphelin, auquel, plus tard, il donna comme nom de famille celui de Smerdiakov, d'après le surnom de sa mère. Il servait Fiodor Pavlovitch comme second domestique et vivait, au début de notre récit, dans le pavillon, aux côtés du vieux Grigori et de la vieille Marthe. Il tenait l'emploi de cuisinier. Il faudrait lui consacrer un chapitre spécial, mais je me fais scrupule d'arrêter si longtemps l'attention du lecteur sur des valets et je continue, espérant qu'il sera tout naturellement question de Smerdiakov au cours de mon récit.

## III

## Confession d'un cœur ardent. En vers

En entendant l'ordre que lui criait son père de la calèche, à son départ du monastère, Aliocha demeura quelque temps immobile et fort perplexe. Enfin, surmontant son trouble, il se rendit aussitôt à la cuisine du Père Abbé, pour tâcher d'apprendre ce qu'avait fait Fiodor Pavlovitch. Puis il se mit en route, espérant résoudre en chemin un problème qui le tourmentait. Disons-le tout de suite : les cris de son père et l'ordre de déménager « avec oreiller et matelas » ne lui inspiraient aucune crainte. Il comprenait parfaitement que cet ordre, crié en gesticulant, avait été donné « par emballement », pour ainsi dire, et même pour la galerie. C'est ainsi que, quelque temps auparavant, un de nos citadins, ayant trop fêté son anniversaire, et furieux de ce qu'on ne lui donnait plus de vodka,

s'était mis, devant ses invités, à casser sa propre vaisselle, à déchirer ses vêtements et ceux de sa femme, à briser les meubles et les carreaux – tout cela pour la galerie –, puis le lendemain, une fois dégrisé, avait amèrement regretté les tasses et les assiettes cassées. Aliocha savait que son père le laisserait sûrement retourner au monastère, peut-être dès le jour même. De plus, il était convaincu que le bonhomme ne voudrait jamais l'offenser, que jamais personne au monde, non seulement ne le voudrait, mais ne le pourrait. C'était pour lui un axiome, admis une fois pour toutes, et au sujet duquel il n'avait pas le moindre doute.

Mais à ce moment, une crainte d'un tout autre ordre l'agitait, d'autant plus pénible que lui-même n'eût pu la définir, la crainte d'une femme, de cette Catherine Ivanovna, qui insistait tant, dans sa lettre remise le matin par Mme Khokhlakov, pour qu'il vînt la voir. Cette demande et la nécessité d'y obtempérer lui causaient une impression douloureuse qui, tout l'après-midi, ne fit que s'aggraver, malgré les scènes et les aventures qui s'étaient déroulées au monastère, etc. Sa crainte ne provenait pas de ce

qu'il ignorait ce qu'elle pouvait bien lui vouloir. Ce n'était pas non plus la femme en général qu'il redoutait en elle ; certes, il connaissait peu les femmes, mais n'avait pourtant vécu qu'avec elles depuis sa tendre enfance jusqu'à son arrivée au monastère. Mais, dès leur première entrevue, il avait éprouvé précisément pour cette femme-là, une sorte d'épouvante. Il l'avait rencontrée deux ou trois fois au plus, et n'avait échangé que quelques mots avec elle. Il se la rappelait comme une belle jeune fille, fière et impérieuse. Ce n'était pas sa beauté qui le tourmentait, mais quelque chose d'autre, et son impuissance à expliquer la peur qu'elle lui inspirait augmentait cette peur. Le but que poursuivait la jeune fille était à coup sûr des plus nobles : elle s'efforçait de sauver Dmitri coupable envers elle, et cela par pure générosité. Néanmoins, malgré son admiration pour ces nobles sentiments, un frisson le parcourait à mesure qu'il approchait de chez elle.

Il s'avisa qu'il ne trouverait pas en sa compagnie Ivan, son intime, alors retenu certainement par leur père. Dmitri ne pouvait pas

davantage être chez Catherine Ivanovna, et il en pressentait la raison. Leur conversation aurait donc lieu en tête à tête ; mais auparavant, Aliocha désirait voir Dmitri et, sans lui montrer la lettre, échanger avec lui quelques mots. Or, Dmitri demeurait loin et n'était sans doute pas chez lui en ce moment. Après une minute de réflexion et un signe de croix hâtif, il eut un sourire mystérieux et se dirigea résolument vers la terrible personne.

Il connaissait sa maison. Mais en passant par la Grand-Rue, puis en traversant la place, etc., il eût mis un certain temps, à l'atteindre. Sans être grande, notre ville est fort dispersée et les distances considérables. De plus, son père se souvenait peut-être de l'ordre qu'il lui avait donné et était capable de faire des siennes. Il fallait donc se hâter. En vertu de ces considérations, Aliocha résolut d'abréger, en prenant par les derrières ; il connaissait tous ces passages comme sa poche. Par les derrières, cela signifiait longer des clôtures désertes, franchir parfois des haies, traverser des cours où d'ailleurs chacun le connaissait et le saluait. Il pouvait ainsi

atteindre la Grand-Rue en deux fois moins de temps. À un certain endroit, il dut passer tout près de la maison paternelle, précisément à côté du jardin contigu au leur, qui dépendait d'une petite maison à quatre fenêtres, délabrée et penchée de guingois. Cette masure appartenait à une vieille femme impotente, qui vivait avec sa fille, ancienne femme de chambre dans la capitale, récemment encore en service chez des gens huppés, revenue à la maison depuis un an à cause de la maladie de sa mère, et paradant dans des robes élégantes. Ces deux femmes étaient pourtant tombées dans une profonde misère et allaient même chaque jour, en tant que voisines, chercher du pain et de la soupe à la cuisine de Fiodor Pavlovitch. Marthe Ignatièvna leur faisait bon accueil. Mais la fille, tout en venant chercher de la soupe, n'avait vendu aucune de ses robes ; l'une d'elles avait même une traîne fort longue. Aliocha tenait ce détail de son ami Rakitine, auquel rien n'échappait dans notre petite ville ; bien entendu, il l'avait oublié aussitôt. Arrivé devant le jardin de la voisine, il se rappela cette traîne, releva rapidement sa tête courbée, pensive,

et... fit soudain la rencontre la plus inattendue.

Derrière la haie, debout sur un monticule et visible jusqu'à la poitrine, son frère Dmitri l'appelait à grands gestes, tout en évitant, non seulement de crier, mais même de dire un mot, de peur d'être entendu. Aliocha accourut vers la haie.

« Par bonheur, tu as levé les yeux, sinon j'aurais été obligé de crier, chuchota joyeusement Dmitri. Saute-moi cette haie, vivement ! Comme tu arrives à propos ! je pensais à toi... »

Aliocha n'était pas moins content, mais il ne savait trop comment franchir la haie. Dmitri, de sa main d'athlète, le souleva par le coude et l'aida à sauter, ce qu'il fit, le froc retroussé, avec l'agilité d'un gamin.

« Et maintenant, en avant, marche ! murmura Dmitri transporté de joie.

– Mais où ? fit Aliocha, regardant de tous côtés et se voyant dans un jardin désert, où il n'y avait qu'eux. Le jardin était petit, mais la maison se trouvait au moins à cinquante pas. – Il n'y a personne ici, pourquoi parlons-nous à voix

basse ?

– Pourquoi ? Et que le diable m’emporte si je le sais ? s’exclama soudain Dmitri à pleine voix. Regarde comme on peut être absurde. Je suis ici pour épier un secret. Les explications viendront après, mais, sous l’impression du mystère, je me suis mis à parler secrètement, à chuchoter comme un sot, sans raison. Allons, viens et tais-toi. Mais je veux t’embrasser.

*Gloire à l’Éternel sur la terre.*
*Gloire à l’Éternel en moi...*

Voilà ce que je répétais tout à l’heure, assis à cette place... »

Le jardin, grand d’environ deux arpents, n’était planté d’arbres que sur le pourtour, le long des clôtures ; il y avait là des pommiers, des érables, des tilleuls, des bouleaux, ainsi que des buissons de groseilliers et de framboisiers. Le centre formait comme une petite prairie où l’on récoltait du foin, en été. La propriétaire louait ce jardin, dès le printemps, pour quelques roubles.

Le potager, cultivé depuis peu, se trouvait près de la maison. Dmitri conduisit son frère dans le coin le plus reculé du jardin. Là, parmi les tilleuls fort rapprochés et d'anciens massifs de groseilliers, de sureau, de boules-de-neige et de lilas, on découvrait comme les ruines d'un antique pavillon vert, noirci et déjeté, aux murs à claire-voie, mais encore couvert et où l'on pouvait s'abriter de la pluie. D'après la tradition, ce pavillon avait été construit, il y a cinquante ans, par un ancien propriétaire du domaine, Alexandre Karlovitch von Schmidt, lieutenant-colonel en retraite. Tout tombait en poussière, le plancher était pourri, les ais branlaient, le bois sentait l'humidité. Il y avait une table de bois peinte en vert, enfoncée en terre, entourée de bancs qui pouvaient encore servir. Aliocha avait remarqué l'enthousiasme de son frère ; en entrant dans le pavillon, il aperçut sur la table une demi-bouteille et un petit verre.

« C'est du cognac ! dit Mitia avec un éclat de rire. Tu vas penser : « Il continue à boire. » Ne te fie pas aux apparences.

*Ne crois pas la foule vaine et menteuse,*
*Renonce à tes soupçons*[1]*...*

Je ne m'enivre pas, je « sirote », comme dit ce cochon de Rakitine, ton ami, et il le dira encore, quand il sera devenu conseiller d'État. Assieds-toi, Aliocha ; je voudrais te serrer dans mes bras, à t'écraser, car, dans le monde entier, crois-moi, en vérité, en vé-ri-té, je n'aime que toi ! »

Il prononça les derniers mots dans une sorte de frénésie.

« Toi, et encore une coquine dont je me suis amouraché, pour mon malheur. Mais s'amouracher, ce n'est pas aimer. On peut s'amouracher et haïr. Rappelle-toi cela. Jusqu'à présent, je parle gaiement. Assieds-toi à table, près de moi, que je te voie. Tu m'écouteras en silence, et je te dirai tout, car le moment de parler est arrivé. Mais sais-tu, j'ai réfléchi, il faut vraiment parler bas parce qu'ici... il y a peut-être des oreilles aux écoutes. Tu sauras tout, j'ai dit :

---

[1] Nekrassov : *Quand des ténèbres de l'erreur*.., strophe VI.

la suite viendra. Pourquoi, depuis cinq jours que je suis ici, avais-je une telle envie de te voir ? C'est que tu m'es nécessaire... et qu'à toi seul je dirai tout... c'est que demain une vie finit pour moi, tandis qu'une autre commence. As-tu jamais éprouvé en rêve la sensation de rouler dans un précipice ? Eh bien, moi j'y tombe réellement. Oh ! inutile de t'effrayer, je n'ai pas peur... c'est-à-dire si, j'ai peur, mais c'est une peur douce qui tient de l'ivresse... Et puis, je m'en fiche ! Esprit fort, esprit faible, esprit de femme, qu'importe ? Louons la nature ! Vois quel beau soleil, quel ciel pur, partout de verts feuillages ; c'est vraiment encore l'été. Nous sommes à quatre heures de l'après-midi, il fait calme !... Où allais-tu ?

– J'allais chez mon père et je voulais voir, en passant, Catherine Ivanovna.

– Chez elle et chez le vieux ? Quelle coïncidence ! Car, pourquoi t'ai-je appelé, pourquoi t'ai-je désiré du fond du cœur, de toutes les fibres de mon être ? Précisément pour t'envoyer chez le vieux, puis chez elle, afin d'en finir avec l'une et avec l'autre. Envoyer un ange ! J'aurais pu envoyer n'importe qui, mais il me

fallait un ange. Et voilà que tu y allais de toi-même.

– Vraiment ! tu voulais m'y envoyer ?... dit Aliocha avec une expression douloureuse.

– Attends, tu le savais. Je vois que tu as tout compris ; mais tais-toi. Ne me plains pas, ne pleure pas ! »

Dmitri se leva, l'air songeur :

« C'est elle qui t'a appelé ; elle a dû t'écrire, sinon tu n'y serais pas allé...

– Voici son billet, dit Aliocha en le tirant de sa poche. Dmitri le parcourut rapidement.

– Et tu prenais par le plus court ! Ô dieux ! Je vous remercie de l'avoir dirigé de ce côté et amené vers moi, tel le petit poisson d'or qui échut au vieux pêcheur d'après le conte[1]. Écoute, Aliocha, écoute, mon frère. Maintenant, j'ai résolu de tout te dire. Il faut que je m'épanche, enfin ! Après m'être confessé à un ange du ciel, je vais me confesser à un ange de la terre. Car tu

---

[1] Conte populaire russe qui a inspiré à Pouchkine son fameux *Conte du pêcheur et du poisson* (1833).

es un ange[1]. Tu vas m'écouter et me pardonner... J'ai besoin d'être absous par un être plus noble que moi. Écoute donc. Supposons que deux êtres s'affranchissent des servitudes terrestres, et planent dans une région supérieure, l'un d'eux, tout au moins. Que celui-ci, avant de s'envoler ou de disparaître, s'approche de l'autre et lui dise : « fais pour moi ceci ou cela », des choses qu'il n'est jamais d'usage d'exiger, qu'on ne demande que sur le lit de mort. Est-ce que celui qui reste refuserait, si c'est un ami, un frère ?

– Je le ferais, mais dis-moi de quoi il s'agit.

– Vite... Hum ! Ne te dépêche pas, Aliocha ; en se dépêchant, on se tourmente. Inutile de se hâter, maintenant. Le monde entre dans une ère nouvelle. Quel dommage, Aliocha, que tu ne t'enthousiasmes jamais. Mais que dis-je ? C'est moi qui manque d'enthousiasme ! Nigaud que je suis !

---

[1] Aliocha est un ange, un chérubin, Dmitri un insecte, un un ver de terre; nulle part que dans cette confession d'un coeur ardent le style de Schiller n'a déteint sur celui de Dostoïevski

*Homme, sois noble !*

De qui est ce vers[1] ? »

Aliocha résolut d'attendre. Il avait compris que peut-être en effet toute son activité se déploierait en ce lieu. Dmitri demeura un moment songeur, accoudé sur la table, le front dans la main. Tous deux se taisaient.

« Aliocha, toi seul m'écouteras sans rire. Je voudrais commencer... ma confession... par un hymne à la joie, comme Schiller, *An die Freude* ! Mais je ne connais pas l'allemand, je sais seulement que c'est : *An die Freude*[2]. Ne va pas

---

[1] Vers initial d'une poésie célèbre de Goethe, *Das Goettlich (le Divin) : Edel sei der Mensch*.

[2] *À la joie*. En réalité, seules les deux dernières strophes que Dostoïevski cite dans la traduction de Tioutchev, correspondent respectivement aux strophes 3 et 4 de l'ode de Schiller. Les quatre premières strophes sont empruntées à la traduction par Joukovski d'une autre poésie de Schiller : *Das eleusische Fest* (*la Fête d'Eleusis*), strophes 2, 3 et 7. Quant aux deux premiers vers : Tel Silène vermeil..., ils proviennent d'une adaptation par un certain Likhatchef d'une troisième poésie de Schiller : *Die Götter Griechenlands* (*Les Dieux de la Grèce*) ; il n'est d'ailleurs pas question de Silène dans l'original. Les traductions

t'imaginer que je bavarde sous l'empire de l'ivresse. Il me faut deux bouteilles de cognac pour m'enivrer.

*Tel Silène vermeil*
*Sur son âne trébuchant.*

Or, je n'ai pas bu un quart de bouteille, et je ne suis pas Silène. Non, pas Silène, mais Hercule, car j'ai pris une résolution héroïque. Pardonne-moi ce rapprochement de mauvais goût ; tu auras bien d'autres choses à me pardonner aujourd'hui. Ne t'inquiète pas, je ne brode pas, je parle sérieusement et vais droit au fait. Je ne serai pas dur à la détente comme un juif. Attends, comment est-ce donc ? »

Il leva la tête, réfléchit, puis commença avec enthousiasme :

*Timide, sauvage et nu se cachait*

---

poétiques de Tioutchev de Joukovski diffèrent parfois assez sensiblement, elles aussi, du texte allemand.

*Le Troglodyte dans les cavernes ;*
*Le nomade errait dans les champs*
*Et les ravageait ;*
*Le chasseur avec sa lance et ses flèches,*
*Terrible, parcourait les forêts ;*
*Malheur aux naufragés jetés par les vagues*
*Sur ces rivages inhospitaliers*

*Des hauteurs de l'Olympe*
*Descend une mère, Cérès, à la recherche*
*De Proserpine à son amour ravie ;*
*Le monde s'étale dans toute son horreur.*
*Pas d'asile, nulles offrandes*
*Ne sont présentées à la déesse.*
*Ici, le culte des dieux*
*Est ignoré, point de temple.*

*Les fruits des champs, les grappes douces*
*N'embellissent aucun festin ;*
*Seuls fument les restes des victimes*
*Sur les autels ensanglantés.*

*Et n’importe où Cérès*
*Promène son regard éploré,*
*Partout elle aperçoit*
*L’homme dans une humiliation profonde.*

Des sanglots s’échappèrent de la poitrine de Mitia, il saisit Aliocha par la main. « Ami, ami, oui, dans l’humiliation, et dans l’humiliation jusqu’à nos jours ! L’homme endure sur la terre des maux sans nombre. Ne pense pas que je sois seulement un fantoche costumé en officier, bon à boire et à faire la noce. L’humiliation, partage de l’homme, voilà, frère, presque l’unique objet de ma pensée. Dieu me préserve de mentir et de me vanter. Je songe à cet homme humilié, car c’est moi-même.

*Pour que l’homme puisse sortir de l’abjection*
*Par la force de son âme,*
*Il doit conclure une alliance éternelle*
*Avec l’antique mère, la Terre.*

Seulement, voilà, comment conclure cette alliance éternelle ? Je ne féconde pas la terre en ouvrant son sein ; me ferai-je laboureur ou berger ? Je marche sans savoir où je vais, vers la lumière radieuse ou la honte infecte. C'est là le malheur, car tout est énigme en ce monde. Alors que j'étais plongé dans la plus abjecte dégradation (et je l'ai presque toujours été), j'ai toujours relu ces vers sur Cérès et la misère de l'homme. M'ont-ils corrigé ? Non pas ! Parce que je suis un Karamazov. Parce que, quand je roule dans l'abîme, c'est tout droit, la tête la première ; il me plaît même de tomber ainsi, je vois de la beauté dans cette chute. Et du sein de la honte j'entonne un hymne. Je suis maudit, vil et dégradé, mais je baise le bas de la robe où s'enveloppe mon Dieu ; je suis la route diabolique, tout en restant Ton fils, Seigneur, et je T'aime, je ressens la joie sans laquelle le monde ne saurait subsister.

*La joie éternelle anime*
*L'âme de la création.*

*Transmet la flamme de la vie*
*Par la force mystérieuse des germes ;*
*C'est elle qui a fait surgir l'herbe,*
*Transformé le chaos en soleils*
*Dispersés dans les espaces*
*Non soumis à l'astronome.*
*Tout ce qui respire*
*Puise la joie au sein de la bonne Nature ;*
*Elle entraîne à sa suite les êtres et les*
*/ peuples ;*
*C'est elle qui nous a donné*
*Des amis dans l'adversité,*
*Le jus des grappes, les couronnes des Grâces,*
*Aux insectes, la sensualité...*
*Et l'ange se tient devant Dieu.*

Mais assez de vers. Laisse-moi pleurer. Que ce soit une niaiserie raillée par tout le monde, excepté par toi. Voilà tes yeux qui brillent. Assez de vers. Je veux maintenant te parler des « insectes », de ceux que Dieu a gratifiés de la sensualité. J'en suis un moi-même, et ceci

s’applique à moi. Nous autres, Karamazov, nous sommes tous ainsi ; cet insecte vit en toi, qui es un ange, et y soulève des tempêtes. Car la sensualité est une tempête, et même quelque chose de plus. La beauté, c’est une chose terrible et affreuse. Terrible, parce qu’indéfinissable, et on ne peut la définir, car Dieu n’a créé que des énigmes. Les extrêmes se rejoignent, les contradictions vivent accouplées. Je suis fort peu instruit, frère, mais j’ai beaucoup songé à ces choses. Que de mystères accablent l’homme ! Pénètre-les et reviens intact. Par exemple la beauté. Je ne puis supporter qu’un homme de grand cœur et de haute intelligence commence par l’idéal de la Madone, pour finir par celui de Sodome. Mais le plus affreux, c’est, tout en portant dans son cœur l’idéal de Sodome, de ne pas répudier celui de la Madone, de brûler pour lui comme dans ses jeunes années d’innocence. Non, l’esprit humain est trop vaste ; je voudrais le restreindre. Comment diable s’y reconnaître ? Le cœur trouve la beauté jusque dans ta honte, dans l’idéal de Sodome, celui de l’immense majorité. Connaissais-tu ce mystère ? C’est le duel du

diable et de Dieu, le cœur humain étant le champ de bataille. Au reste, on parle de ce qui vous fait souffrir. Arrivons donc au fait. »

## IV

## Confession d’un cœur ardent. Anecdotes

« Je faisais la fête. Notre père prétendait tantôt que j’ai dépensé des milliers de roubles pour séduire des jeunes filles. Imagination de pourceau ! C’est un mensonge, car mes conquêtes ne m’ont jamais rien coûté. Pour moi l’argent n’est que l’accessoire, la mise en scène. Aujourd’hui, je suis l’amant d’une grande dame, demain d’une fille des rues. Je divertis les deux, prodiguant l’argent à poignées, avec musique et tziganes. S’il le faut, je leur en donne, car à vrai dire l’argent ne leur déplaît pas ; elles vous remercient. Les petites dames ne m’aimaient pas toutes, mais bien souvent. J’affectionnais les ruelles, les impasses sombres et désertes, théâtre d’aventures, de surprises, parfois de perles dans la boue. Je m’exprime allégoriquement, frère, ces ruelles n’existaient qu’au figuré. Si tu étais pareil

à moi, tu comprendrais. J'aimais la débauche pour son abjection même. J'aimais la cruauté ; ne suis-je pas une punaise, un insecte malfaisant ? Un Karamazov, c'est tout dire ! Une fois, il y eut un grand pique-nique, où l'on se rendit en sept *troïkas*[1], l'hiver, par un temps sombre ; en traîneau, je couvris de baisers ma voisine – une fille de fonctionnaire sans fortune, charmante et timide – ; dans l'obscurité, elle me permit des caresses fort libres. La pauvrette s'imaginait que le lendemain je viendrais la demander en mariage (car on faisait cas de moi comme fiancé) ; mais je restai cinq mois sans lui dire un mot. Souvent, quand on dansait, je la voyais me suivre du regard dans un coin du salon, les yeux brûlant d'une tendre indignation. Ce jeu ne faisait que délecter ma sensualité perverse. Cinq mois après, elle épousa un fonctionnaire et partit... furieuse et peut-être m'aimant encore. Ils vivent heureux, maintenant. Remarque que personne n'en sait rien, sa réputation est intacte ; malgré mes vils instincts et mon amour de la bassesse, je ne suis

[1] Attelage de trois chevaux de front.

pas malhonnête. Tu rougis. Tes yeux étincellent. Tu en as assez de cette fange. Pourtant, ce ne sont là que des guirlandes à la Paul de Kock. J'ai, frère, tout un album de souvenirs. Que Dieu les garde, les chères créatures. Au moment de rompre, j'évitais les querelles. Je n'en ai jamais vendu ni compromis une seule. Mais cela suffit. Crois-tu que je t'aie appelé seulement pour te débiter ces horreurs ? Non, c'est afin de te raconter quelque chose de plus curieux ; mais ne sois pas surpris que je n'aie pas honte devant toi, je me sens même à l'aise.

– Tu fais allusion à ma rougeur, déclara soudain Aliocha. Ce ne sont pas tes paroles ni même tes actions qui me font rougir d'être pareil à toi.

– Toi ? Tu vas un peu loin.

– Non, je n'exagère pas, proféra Aliocha avec chaleur. (On voyait qu'il était en proie à cette idée depuis longtemps.) L'échelle du vice est la même pour tous. Je me trouve sur le premier échelon, tu es plus haut, au treizième, mettons. J'estime que c'est absolument la même chose :

une fois le pied sur le premier échelon, il faut les gravir tous.

– Le mieux, donc, est de ne pas s'y engager ?

– Évidemment, si c'est possible.

– Eh bien, en es-tu capable ?

– Je crois que non.

– Tais-toi, Aliocha, tais-toi, mon cher, j'ai envie de te baiser la main d'attendrissement. Ah ! cette coquine Grouchegnka connaît les hommes ; elle m'a dit, une fois, qu'un jour ou l'autre elle t'avalerait. C'est bien, je me tais ! Mais quittons ce terrain sali par les mouches pour en venir à ma tragédie, salie, elle aussi, par les mouches, c'est-à-dire par toutes sortes de bassesses possibles. Bien que le vieux ait menti au sujet de mes prétendues séductions, cela m'est arrivé pourtant, mais une fois seulement : encore n'y eut-il pas de mise à exécution. Lui, qui me reprochait des choses imaginaires, n'en sait rien ; je n'ai raconté la chose à personne, tu es le premier à qui j'en parle, Ivan excepté, bien entendu. Lui sait tout depuis longtemps. Mais Ivan est muet comme la tombe.

– Comme la tombe ?

– Oui. »

Aliocha redoubla d'attention.

« Bien qu'enseigne dans un bataillon de ligne, j'étais l'objet d'une surveillance, à la manière d'un déporté. Mais on m'accueillait fort bien dans la petite ville. Je prodiguais l'argent, on me croyait riche, et je croyais l'être. Je devais d'ailleurs plaire aussi pour d'autres raisons. Tout en hochant la tête à cause de mes fredaines, on avait de l'affection pour moi. Mon lieutenant-colonel, un vieillard, me prit soudain en grippe. Il se mit à me tracasser, mais j'avais le bras long ; toute la ville prit mon parti ; il ne pouvait pas grand-chose. C'était ma faute ; par une sotte fierté, je ne lui rendais pas les honneurs auxquels il avait droit. Le vieil entêté, bon homme au fond et très hospitalier, avait été marié deux fois. Il était veuf. Sa première femme, de basse condition, lui avait laissé une fille simple comme elle. Elle avait alors vingt-quatre ans et vivait avec son père et sa tante maternelle. Loin d'avoir la naïveté silencieuse de sa tante, elle y joignait

beaucoup de vivacité. Je n'ai jamais rencontré plus charmant caractère de femme. Elle s'appelait Agathe, imagine-toi, Agathe Ivanovna. Assez jolie, dans le goût russe, grande, bien en chair, de beaux yeux, mais l'expression un peu vulgaire. Restée fille, malgré deux demandes en mariage, elle conservait toute sa gaieté. Je me liai d'amitié avec elle, en tout bien, tout honneur. Car je nouai plus d'une amitié féminine, parfaitement pure. Je lui tenais des propos fort libres, elle ne faisait qu'en rire. Beaucoup de femmes aiment cette liberté de langage, note-le ; de plus, c'était fort divertissant avec une jeune fille comme elle. Un trait encore : on ne pouvait la qualifier de demoiselle. Sa tante et elle vivaient chez son père, dans une sorte d'abaissement volontaire, sans s'égaler au reste de la société. On l'aimait, on appréciait ses talents de couturière, car elle ne se faisait pas payer, travaillant par gentillesse pour ses amies, sans toutefois refuser l'argent quand on lui en offrait. Quant au colonel, c'était un des notables de l'endroit. Il vivait largement. Toute la ville était reçue chez lui ; on soupait, on dansait. Lors de mon entrée au bataillon, il n'était

question, en ville, que de la prochaine arrivée de la seconde fille du colonel. Renommée pour sa beauté, elle sortait d'une pension aristocratique de la capitale. C'est Catherine Ivanovna, la fille de la seconde femme du colonel. Cette dernière était noble, de grande maison, mais n'avait apporté aucune dot à son mari ; je le tiens de bonne source. Des espérances, peut-être, mais rien d'effectif. Pourtant, quand la jeune personne arriva, la petite ville en fut comme galvanisée ; nos dames les plus distinguées, deux Excellences, une colonelle, et toutes les autres, à la suite, se la disputaient ; on lui faisait fête, c'était la reine des bals, des pique-niques ; on organisa des tableaux vivants au profit de je ne sais quelles institutrices. Quant à moi, je ne soufflais mot et faisais la fête ; c'est alors que j'imaginai un tour de ma façon, qui fit jaser toute la ville. Un soir, chez le commandant de la batterie, Catherine Ivanovna me toisa du regard ; je ne m'approchai pas d'elle, dédaignant de faire sa connaissance. Je l'abordai quelque temps après, également à une soirée. Elle me regarda à peine, les lèvres dédaigneuses. « Attends un peu, pensai-je, je me vengerai ! »

J’étais alors un vrai casse-cou, et je le sentais. Je sentais surtout que, loin d’être une naïve pensionnaire, « Katineka » avait du caractère, de la fierté, de la vertu, surtout beaucoup d’intelligence et d’instruction, ce qui me manquait totalement. Tu penses que je voulais demander sa main ? Pas du tout. Je voulais seulement me venger de son indifférence à mon égard. Ce fut alors une noce à tout casser. Enfin, le lieutenant-colonel m’infligea trois jours d’arrêts. À ce moment, le vieux m’envoya six mille roubles contre une renonciation formelle à tous mes droits et prétentions à la fortune de ma mère. Je n’y entendais rien alors ; jusqu’à mon arrivée ici, frère, jusqu’à ces derniers jours et peut-être même maintenant, je n’ai rien compris à ces démêlés d’argent entre mon père et moi. Mais au diable tout cela, on en reparlera. Déjà en possession de ces six mille roubles, la lettre d’un ami m’apprit une chose fort intéressante, à savoir qu’on était mécontent de notre lieutenant-colonel, soupçonné de malversations, que ses ennemis lui préparaient une surprise. En effet, le commandant de la division vint lui adresser une vigoureuse

réprimande. Peu après, il fut obligé de démissionner. Je ne te raconterai pas tous les détails de cette affaire ; il avait, en effet, des ennemis ; ce fut dans la ville un brusque refroidissement envers lui et toute sa famille ; tout le monde les lâchait. C'est alors que je servis mon premier tour. Comme je rencontrais un jour Agathe Ivanovna, dont j'étais toujours l'ami, je lui dis : « Il manque à votre père quatre mille cinq cents roubles dans sa caisse... – Comment ? Quand le général est venu, récemment, la somme était au complet... – Elle l'était alors, mais plus maintenant. » Elle prit peur. « Ne m'effrayez pas, je vous en prie, d'où tenez-vous cela ? – Rassurez-vous, lui dis-je, je n'en parlerai à personne, vous savez qu'à cet égard je suis muet comme la tombe. Je voulais seulement vous dire ceci, à tout hasard : quand on réclamera à votre père ces quatre mille cinq cents roubles qui lui manquent, plutôt que de le laisser passer en jugement à son âge, envoyez-moi votre sœur secrètement ; je viens de recevoir de l'argent, je lui remettrai la somme et personne n'en entendra parler. – Ah ! quel gredin vous êtes ! quel

méchant gredin ! Comment avez-vous le front de dire de pareilles choses ? » Elle s'en alla, suffoquée d'indignation et je lui criai par-derrière que le secret serait inviolablement gardé. Ces deux femmes, Agathe et sa tante, étaient de véritables anges ; elles adoraient la fière Katia, la servaient humblement. Agathe fit part à sa sœur de notre conversation, comme je l'appris par la suite. C'était justement ce qu'il me fallait.

« Sur ces entrefaites arrive un nouveau chef de bataillon. Le vieux tombe malade ; il garde la chambre deux jours entiers et ne rend pas ses comptes. Le docteur Kravtchenko assure que la maladie n'est pas simulée. Mais voici ce que je savais à coup sûr, et depuis longtemps : après chaque révision de ses chefs, le bonhomme faisait disparaître une certaine somme pour quelque temps, cela remontait à quatre ans. Il la prêtait à un homme de toute confiance, un marchand, veuf barbu, à lunettes d'or, Trifonov. Celui-ci allait à la foire, s'en servait pour ses affaires et la restituait aussitôt au colonel, avec un cadeau et une bonne commission. Mais cette fois-ci, Trifonov, à son retour de la foire, n'avait rien

rendu (je l'appris par hasard de son fils, un morveux, gamin perverti s'il en fut). Le colonel accourut : « Je n'ai jamais rien reçu de vous », répondit le fourbe. Le malheureux ne bouge plus de chez lui, la tête entourée d'un bandage, les trois femmes lui appliquant de la glace sur le crâne. Arrive une ordonnance avec l'ordre de remettre la caisse immédiatement dans les deux heures. Il signa, j'ai vu plus tard sa signature sur le registre, se leva, disant qu'il allait mettre son uniforme, passa dans sa chambre à coucher. Là il prit son fusil de chasse, le chargea à balle, déchaussa son pied droit, appuya l'arme contre sa poitrine, tâtonnant du pied pour presser la détente. Mais Agathe, qui n'avait pas oublié mes paroles, soupçonnait quelque chose, et le guettait. Elle se précipita, l'entoura de ses bras, par-derrière ; le coup partit en l'air, sans blesser personne ; les autres accoururent et lui arrachèrent l'arme... Je me trouvais alors chez moi, au crépuscule, sur le point de sortir, habillé, coiffé, le mouchoir parfumé ; j'avais pris ma casquette ; soudain la porte s'ouvre et je vois entrer Catherine Ivanovna.

« Il y a des choses bizarres : personne ne l'avait remarquée dans la rue, quand elle allait chez moi, ni vu ni connu. Je logeais chez deux femmes de fonctionnaires, personnes âgées ; elles faisaient le service, m'écoutaient pour tout avec déférence et gardèrent sur mon ordre un secret absolu. Je compris à l'instant de quoi il s'agissait. Elle entra, le regard fixé sur moi ; ses yeux sombres exprimaient la décision, l'audace même, mais la moue de ses lèvres décelait la perplexité.

« Ma sœur m'a dit que vous donneriez quatre mille cinq cents roubles, si je venais les chercher... moi-même. Me voici... donnez l'argent !... » Elle suffoquait, prise de peur ; sa voix s'éteignit, ses lèvres tremblaient... Aliocha, tu m'écoutes ou tu dors ?

– Dmitri, je sais que tu me diras toute la vérité, repartit Aliocha ému.

– Tu peux y compter, je ne me ménagerai pas. Ma première pensée fut celle d'un Karamazov. Un jour, frère, je fus piqué par un mille-pattes et dus rester quinze jours au lit, avec la fièvre ; eh bien, je sentis alors au cœur la piqûre du mille-

pattes, un méchant animal, sais-tu. Je la toisai. Tu l’as vue ? C’est une beauté. Mais elle était belle alors par sa noblesse morale, sa grandeur d’âme et son dévouement filial, à côté de moi, vil et répugnant personnage. C’est pourtant de moi qu’elle dépendait toute, corps et âme, comme encerclée. Je te l’avouerai : cette pensée, la pensée du mille-pattes, me saisit le cœur avec une telle intensité que je crus expirer d’angoisse. Aucune lutte ne semblait possible : je n’avais qu’à me conduire bassement, comme une méchante tarentule, sans l’ombre de pitié... Cela me traversa même l’esprit. Le lendemain, bien entendu, je serais venu demander sa main, pour en finir de la façon la plus noble, et personne n’aurait rien su de cette affaire. Car si j’ai des instincts bas, je suis loyal. Et soudain, j’entends murmurer à mon oreille : « Demain, quand tu iras lui offrir ta main, elle ne se montrera pas et te fera chasser par le cocher. Tu peux me diffamer par la ville, dira-t-elle, je ne te crains pas ! » Je regardai la jeune fille pour voir si cette voix ne mentait pas. L’expression de son visage ne laissait aucun doute, on me mettrait à la porte. La

colère me prit ; j'eus envie de lui jouer le tour le plus vil, une crasse de boutiquier : la regarder ironiquement et, pendant qu'elle se tiendrait devant moi, la consterner, en prenant l'intonation dont seuls sont capables les boutiquiers. « Quatre mille roubles ! Mais je plaisantais ! Vous avez compté trop facilement là-dessus, mademoiselle ! Deux cents roubles, avec plaisir et bien volontiers, mais quatre mille, c'est de l'argent, cela, on ne les donne pas à la légère. Vous vous êtes dérangée pour rien. »

« Vois-tu, j'aurais tout perdu, elle se serait enfuie, mais cette vengeance infernale eût compensé le reste. Je lui aurais joué ce tour, quitte à le regretter ensuite toute ma vie ! Le croiras-tu, à de semblables minutes, je n'ai jamais regardé une femme, quelle qu'elle fût, d'un air de haine. Eh bien, je le jure sur la croix, pendant quelques secondes je la contemplai avec une haine intense, celle qu'un cheveu seul sépare de l'amour le plus ardent. Je m'approchai de la fenêtre, appuyai le front à la vitre glacée, je me souviens que le froid me faisait l'effet d'une brûlure. Je ne la retins pas longtemps, sois

tranquille ; j'allai à ma table, j'ouvris un tiroir, et en tirai une obligation de cinq mille roubles au porteur, qui se trouvait dans mon dictionnaire français. Sans dire un mot, je la lui montrai, la pliai, la lui remis, puis j'ouvris moi-même la porte de l'antichambre et lui fis un profond salut. Elle tressaillit toute, me regarda fixement une seconde, devint blanche comme un linge et, sans proférer une parole, sans brusquerie, mais tendrement, doucement, se prosterna à mes pieds, le front à terre, pas comme une pensionnaire, mais à la russe ! Elle se releva et s'enfuit. Après son départ, je tirai mon épée et voulus m'en percer, pourquoi ? je n'en sais rien ; sans doute par enthousiasme ; c'eût été absurde, évidemment. Comprends-tu qu'on puisse se tuer de joie ? Mais je me bornai à baiser la lame et la remis au fourreau... J'aurais bien pu ne pas t'en parler. Il me semble, d'ailleurs, que j'ai un peu brodé, pour me vanter, en te racontant les luttes de ma conscience. Mais qu'importe, au diable tous les espions du cœur humain ! Voilà toute mon aventure avec Catherine Ivanovna. Tu es seul, avec Ivan, à la connaître. »

Dmitri se leva, fit quelques pas avec hésitation, tira son mouchoir, s'essuya le front, puis se rassit, mais à une autre place, sur le banc qui longeait l'autre mur, de sorte qu'Aliocha dut se tourner tout à fait de son côté.

## V

## Confession d’un cœur ardent. La tête en bas

« Eh bien, dit Aliocha, je connais maintenant la première partie de l’affaire.

– C’est-à-dire un drame, qui s’est passé là-bas. La seconde partie sera une tragédie et se déroulera ici.

– Je ne comprends rien à cette seconde partie.

– Et moi, est-ce que j’y comprends quelque chose ?

– Écoute, Dmitri, il y a un point important. Dis-moi, es-tu encore fiancé ?

– Je ne me fiançai pas tout de suite, mais seulement trois mois après cet événement. Le lendemain, je me dis que c’était liquidé, terminé, qu’il n’y aurait pas de suite. Aller la demander en mariage me parut une bassesse. De son côté, elle ne me donna pas signe de vie durant les six

semaines qu'elle passa encore dans la ville. À part une exception, cependant : le lendemain de sa visite, leur femme de chambre se glissa chez moi, et, sans dire un mot, me remit une enveloppe à mon adresse. Je l'ouvre, elle contenait le reliquat des cinq mille roubles. Il avait fallu en restituer quatre mille cinq cents, la perte en vendant l'obligation dépassait deux cents roubles. Elle m'en rendait deux cent soixante, je crois – je ne me rappelle pas exactement – et sans un mot d'explication. Je cherchai dans le paquet un signe quelconque au crayon, rien ! Je fis la noce avec ce qui restait de mon argent, si bien que le nouveau major fut obligé de me faire des remontrances. Le lieutenant-colonel avait rendu sa caisse intacte, à l'étonnement général, car on croyait la chose impossible. Après quoi, il tomba malade, resta trois semaines alité et succomba en cinq jours à un ramollissement du cerveau. On l'enterra avec tous les honneurs militaires, car il n'avait pas encore été mis à la retraite. Dix jours après les funérailles, Catherine Ivanovna, sa sœur et leur tante, partirent pour Moscou. Le jour de leur départ seulement (je ne les avais pas revues),

je reçus un billet bleu, avec cette seule ligne écrite au crayon : « Je vous écrirai. Attendez. C. »

« À Moscou, leurs affaires s'arrangèrent d'une manière aussi rapide qu'inattendue, comme dans un conte des *Mille et Une Nuits*. La principale parente de Catherine Ivanovna, une générale, perdit brusquement ses deux nièces, ses plus proches héritières, mortes dans la même semaine de la petite vérole. Bouleversée, elle s'attacha à Katia comme à sa propre fille, voyant en elle son dernier espoir, refit son testament en sa faveur et lui donna de la main à la main quatre-vingt mille roubles comme dot, pour en disposer à sa guise. Elle est hystérique ; j'eus l'occasion plus tard de l'observer à Moscou. Un beau matin, je reçois par la poste quatre mille cinq cents roubles, à mon extrême surprise, bien entendu. Trois jours après arrive la lettre promise. Je l'ai encore, je la conserverai jusqu'à ma mort ; veux-tu que je te la montre ? Ne manque pas de la lire : elle s'offre elle-même à partager ma vie. « Je vous aime follement ; que vous ne m'aimiez pas, cela m'est égal, contentez-vous d'être mon mari. Ne vous effrayez pas, je ne vous gênerai en rien ; je serai

un de vos meubles, le tapis sur lequel vous marchez... Je veux vous aimer éternellement, je vous sauverai de vous-même... » Aliocha, je suis indigne même de rapporter ces lignes dans mon vil langage, du ton dont je n'ai jamais pu me corriger ! Jusqu'à maintenant, cette lettre m'a percé le cœur, et crois-tu que je me sente à mon aise, aujourd'hui ? Je lui répondis aussitôt, car il m'était impossible d'aller à Moscou. J'écrivis avec mes larmes. Je rougirai éternellement de lui avoir rappelé qu'elle était maintenant riche et dotée – et moi sans ressources. J'aurais dû me contenir, mais ma plume me trahit. J'écrivis aussi à Ivan, alors à Moscou, et lui expliquai tout ce qu'il était possible, une lettre de six pages ; j'envoyai Ivan chez elle. Qu'as-tu à me regarder ? Oui, Ivan est tombé amoureux de Katia, il est toujours épris d'elle, je le sais. J'ai fait une sottise, au point de vue du monde, mais c'est peut-être cette sottise qui nous sauvera tous. Ne vois-tu pas qu'elle l'honore, qu'elle l'estime ? Peut-elle, après nous avoir comparés, aimer un homme tel que moi, surtout après ce qui s'est passé ici ?

– Je suis persuadé que c'est un homme comme toi qu'elle doit aimer, et non pas un homme comme lui.

– C'est sa propre vertu qu'elle aime, et non pas moi, laissa échapper Dmitri malgré lui, avec irritation. – Il se mit à rire, mais soudain ses yeux étincelèrent ; il devint tout rouge et donna un violent coup de poing sur la table. – Je le jure, Aliocha, s'écria-t-il dans un accès de fureur non jouée contre lui-même, tu peux le croire ou non, aussi vrai que Dieu est saint et que le Christ est Dieu, et, bien que j'aie raillé ses nobles sentiments, je ne doute pas de leur angélique sincérité ; je sais que mon âme est un million de fois plus vile que la sienne. C'est dans cette certitude que consiste la tragédie. Le beau malheur, que l'on déclame quelque peu ! Moi aussi, je déclame et pourtant je suis parfaitement sincère. Quant à Ivan, j'imagine qu'il doit maudire la nature, lui si intelligent ! Qui a eu la préférence ? Un monstre tel que moi, qui n'ai pu m'arracher à la débauche, quand tous m'observaient, et cela sous les yeux de ma fiancée ! Et c'est moi qu'on préfère ! Mais

pourquoi ? Parce que cette jeune fille veut, par reconnaissance, se contraindre à une existence malheureuse ! C'est absurde ! Je n'ai jamais parlé à Ivan dans ce sens, et lui, bien entendu, n'y a jamais fait la moindre allusion ; mais le destin s'accomplira ; à chacun selon ses mérites ; le réprouvé s'enfoncera définitivement dans le bourbier qu'il affectionne. Je radote, les mots ne rendent pas ma pensée, mais ce que j'ai fixé se réalisera. Je me noierai dans la fange et elle épousera Ivan.

– Frère, attends, interrompit Aliocha dans une agitation extraordinaire ; il y a un point que tu ne m'as pas encore expliqué. Tu restes son fiancé : comment veux-tu rompre, si elle s'y oppose ?

– Oui, je suis son fiancé, nous avons reçu la bénédiction officielle, à Moscou, en grande cérémonie, avec les icônes. La générale nous bénit ; figure-toi qu'elle félicita même Katia : « Tu as bien choisi, dit-elle, je lis dans son cœur. » Quant à Ivan, il ne lui plut pas ; elle ne lui adressa aucun compliment. À Moscou, j'eus de longues causeries avec Katia ; je me peignis noblement, tel que j'étais, en toute sincérité. Elle

écouta tout :

*Ce fut un trouble charmant.*
*Ce furent de tendres paroles...*

Il y eut aussi des paroles fières. Elle m'arracha la promesse de me corriger. Je promis. Et voilà où j'en suis.

– Eh bien, quoi ?

– Je t'ai appelé, je t'ai amené ici aujourd'hui, rappelle-toi, pour t'envoyer ce même jour chez Catherine Ivanovna, et...

– Quoi donc ?

– Lui dire que je n'irai plus jamais chez elle, en la saluant de ma part.

– Est-ce possible ?

– Non, c'est impossible, aussi je te prie d'y aller à ma place, je ne pourrais pas lui dire cela moi-même.

– Et toi, où iras-tu ?

– Je retournerai à mon bourbier.

– C'est-à-dire chez Grouchegnka ? s'écria

tristement Aliocha en joignant les mains – Rakitine avait donc raison. Et moi qui croyais que c'était seulement une liaison passagère !

– Un fiancé, avoir une liaison ! Est-ce possible, avec une telle fiancée et aux yeux de tous ? Je n'ai pas perdu tout honneur. Du moment où je fréquentai Grouchegnka, je cessai d'être fiancé et honnête homme, je m'en rends compte. Qu'as-tu à me regarder ? La première fois que je suis allé chez elle c'était dans l'intention de la battre. J'avais appris, et je sais maintenant de source sûre, que ce capitaine, délégué par mon père, avait remis à Grouchegnka un billet à ordre signé de moi ; il s'agissait de me poursuivre en justice, dans l'espoir de me mater et d'obtenir mon désistement ; on voulait me faire peur. J'avais déjà eu l'occasion de l'entrevoir : c'est une femme qui ne frappe pas dès l'abord. Je connais l'histoire de ce vieux marchand, son amant, qui n'en a plus pour longtemps, mais qui lui laissera une jolie somme. Je la savais cupide, prêtant à usure, fourbe et coquine, sans pitié ! J'allais donc chez elle pour la corriger et... j'y restai. Cette femme-là, vois-tu, c'est la peste ! Je

me suis contaminé, je l'ai dans la peau. Tout est fini désormais, il n'y a plus d'autre perspective. Le cycle des temps est révolu. Voilà où j'en suis. Comme par un fait exprès, j'avais alors trois mille roubles en poche. Nous sommes allés à Mokroïé, à vingt-cinq verstes d'ici, j'ai fait venir des tziganes, j'ai offert le champagne à tous les paysans, aux femmes et aux filles de l'endroit. Trois jours après, j'étais à sec. Tu penses que j'ai obtenu la moindre faveur ? Elle ne m'a rien montré. Elle est toute en replis, je t'assure. La friponne, son corps rappelle une couleuvre, cela se voit à ses jambes, jusqu'au petit doigt de son pied gauche qui en porte la marque. Je l'ai vu et baisé, mais c'est tout, je te le jure. Elle m'a dit : « Veux-tu que je t'épouse, bien que pauvre. Si tu me promets de ne pas me battre et de me laisser faire tout ce que je voudrai, je me marierai peut-être ! » Et elle s'est mise à rire, elle en rit encore maintenant ! »

Dmitri Fiodorovitch se leva en proie à une sorte de fureur. Il avait l'air ivre. Ses yeux étaient injectés de sang.

« Tu comptes sérieusement l'épouser ?

– Si elle consent, je l’épouserai tout de suite ; si elle refuse, je resterai quand même avec elle, je serai son valet. Quant à toi, Aliocha... – Il s’arrêta devant lui et se mit à le secouer violemment par les épaules. – Sais-tu, innocent, que tout ceci est un vrai délire, un délire inconcevable, car il y a là une tragédie ! Apprends, Aliocha, que je puis être un homme perdu, aux passions viles, mais que Dmitri Karamazov ne sera jamais un voleur, un vulgaire filou. Eh bien, apprends maintenant que je suis ce voleur, ce filou ! Comme je me disposais à aller chez Grouchegnka pour la châtier, Catherine Ivanovna me fit venir et me pria en grand secret (j’ignore pour quel motif) d’aller au chef-lieu envoyer trois mille roubles à sa sœur à Moscou. Personne ne devait le savoir en ville. Je me rendis donc chez Grouchegnka avec ces trois mille roubles en poche, et ils servirent à payer notre excursion à Mokroïé. Ensuite je fis semblant d’être allé au chef-lieu, d’avoir envoyé l’argent ; quant au récépissé, j’ai « oublié » de le lui porter malgré ma promesse. Maintenant, qu’en penses-tu ? Tu iras lui dire : « Il vous fait saluer. » Elle te demandera : « Et

l’argent ? » Tu lui répondras : « C’est un être bassement sensuel, une créature vile, incapable de se contenir. Au lieu d’envoyer votre argent, il l’a gaspillé, ne pouvant résister à la tentation. » Mais si tu pouvais ajouter : « Dmitri Fiodorovitch n’est pas un voleur, voici vos trois mille roubles qu’il restitue, envoyez-les vous-même à Agathe Ivanovna et recevez ses hommages », il n’y aurait que demi-mal, tandis que si elle te demande : « Où est l’argent ? »

– Dmitri, tu es malheureux, mais moins que tu ne penses ; ne te tue pas de désespoir !

– Penses-tu que je vais me brûler la cervelle, si je n’arrive pas à rembourser ces trois mille roubles ? Pas du tout. Je n’en ai pas la force ; plus tard, peut-être... Mais pour le moment je vais chez Grouchegnka... J’y laisserai ma peau !

– Et alors ?

– Je l’épouserai, si elle veut bien de moi ; quand ses amants viendront, je passerai dans la chambre voisine. Je serai là pour cirer leurs chaussures, préparer le samovar, faire les commissions...

– Catherine Ivanovna comprendra tout, déclara solennellement Aliocha : elle comprendra ton profond chagrin et te pardonnera. Elle a l'esprit élevé, elle verra qu'on ne peut pas être plus malheureux que toi.

– Elle ne pardonnera pas. Il y a là une chose impardonnable aux yeux de toute femme.

– Sais-tu ce qu'il vaut mieux faire ?

– Et quoi ?

– Lui rendre les trois mille roubles.

– Où les prendre ? ...

– Écoute, j'en ai deux mille, Ivan t'en donnera mille, cela fait le compte.

– Quand les aurai-je, tes trois mille roubles ? Tu es encore mineur, au surplus, et il faut absolument que tu rompes avec elle en mon nom aujourd'hui même, en rendant l'argent ou non, car, au point où en sont les choses, je ne puis traîner plus longtemps. Demain, ce serait trop tard. Va chez le vieux.

– Chez notre père ?

– Oui, chez lui d'abord. Demande-lui la somme.

– Dmitri, jamais il ne la donnera.

– Parbleu, je le sais bien ! Alexéi, sais-tu ce que c'est que le désespoir ?

– Oui.

– Écoute : juridiquement il ne me doit rien. J'ai reçu ma part, je le sais ; mais moralement, me doit-il oui ou non quelque chose ? C'est avec les vingt-huit mille roubles de ma mère qu'il en a gagné cent mille. Qu'il me donne seulement trois mille roubles, pas davantage, il aura sauvé mon âme de l'enfer et beaucoup de péchés lui seront pardonnés. Je me contenterai de cette somme, je te le jure, il n'entendra plus parler de moi. Je lui fournis une dernière fois l'occasion d'être un père. Dis-lui que c'est Dieu qui la lui offre.

– Dmitri, il ne les donnera à aucun prix.

– Je le sais bien, j'en suis sûr. Maintenant surtout ! Mais il y a mieux. Ces jours-ci, il a appris pour la première fois sérieusement (remarque cet adverbe) que Grouchegnka ne plaisantait pas et se déciderait peut-être à faire le saut, à m'épouser. Il connaît son caractère, à cette chatte. Eh bien, me donnerait-il de l'argent par-

dessus le marché, pour favoriser la chose, alors qu'il est fou d'elle ? Ce n'est pas tout ; écoute ceci : depuis cinq jours déjà, il a mis de côté trois mille roubles en billets de cent, dans une grande enveloppe avec cinq cachets, nouée d'une faveur rose. Tu vois comme je suis au courant ! L'enveloppe porte ceci : « Pour mon ange, Grouchegnka, si elle consent à venir chez moi. » Il a griffonné cela lui-même, à la dérobée, et tout le monde ignore qu'il a cet argent, excepté le valet Smerdiakov dont il est aussi sûr que de lui-même. Voilà trois ou quatre jours, qu'il attend Grouchegnka, dans l'espoir qu'elle viendra chercher l'enveloppe ; elle lui a fait « savoir qu'elle viendrait peut-être ». Si elle va chez le vieux, je ne pourrai plus l'épouser. Comprends-tu maintenant pourquoi je me cache ici et qui je guette ?

– Elle ?

– Oui. Ces garces ont cédé une chambrette à Foma[1], un ancien soldat de mon bataillon. Il est à leur service, monte la garde la nuit et tire les coqs

[1] Thomas.

de bruyère dans la journée. Je me suis installé chez lui ; ces femmes et lui ignorent mon secret, à savoir que je suis ici pour guetter.

– Smerdiakov seul le sait ?

– Oui. C’est lui qui m’avertira, si Grouchegnka va chez le vieux.

– C’est lui qui t’a parlé du paquet ?

– En effet. C’est un grand secret. Ivan lui-même n’est au courant de rien. Le vieux l’a envoyé promener à Tchermachnia pour deux ou trois jours ; un acheteur s’est présenté, pour le bois, il en offre huit mille roubles ; le vieux a prié Ivan de l’aider, d’y aller à sa place. Il veut l’éloigner pour recevoir Grouchegnka.

– Il l’attend par conséquent aujourd’hui ?

– Non, d’après certains indices, elle ne viendra pas aujourd’hui, sûrement pas ! s’écria Dmitri. C’est aussi le sentiment de Smerdiakov. Le vieux est maintenant attablé avec Ivan, en train de boire. Va donc, Alexéi, demande-lui ces trois mille roubles.

– Mitia, mon cher, qu’as-tu donc ! s’exclama Aliocha en bondissant de sa place pour examiner

le visage égaré de Dmitri. Il crut un instant que son frère était devenu fou.

– Eh bien ! quoi ? Je n'ai pas perdu l'esprit, proféra celui-ci, le regard fixe et presque solennel. N'aie crainte. Je sais ce que je dis, je crois aux miracles.

– Aux miracles ?

– Aux miracles de la Providence. Dieu connaît mon cœur. Il voit mon désespoir. Est-ce qu'il laisserait s'accomplir une telle horreur ? Aliocha, je crois aux miracles, va !

– J'irai. Dis-moi, tu m'attendras ici ?

– Bien sûr. Je comprends que ce sera long, on ne peut pas l'aborder carrément. Il est ivre à présent. J'attendrai ici trois, quatre, cinq heures, mais sache qu'aujourd'hui, même à minuit, tu dois aller chez Catherine, avec ou sans argent, et lui dire : « Dmitri Fiodorovitch m'a prié de vous saluer. » Je veux que tu répètes cette phrase exactement.

– Mitia, et si Grouchegnka vient aujourd'hui... ou demain, ou après-demain ?

– Grouchegnka ? Je surveillerai, je forcerai la

porte et j'empêcherai.

– Mais si...

– Alors, je tuerai. Je ne le supporterai pas.

– Qui tueras-tu ?

– Le vieux. Elle, je ne la toucherai pas.

– Frère, que dis-tu ?

– Je ne sais pas, je ne sais pas... Peut-être le tuerai-je, peut-être ne le tuerai-je pas. Je crains de ne pouvoir supporter son visage à ce moment-là. Je hais sa pomme d'Adam, son nez, ses yeux, son sourire impudent. Il me dégoûte. Voilà ce qui m'effraie, je ne pourrai pas me contenir.

– Je vais, Mitia. Je crois que Dieu arrangera tout pour le mieux, et nous épargnera ces choses horribles.

– Et moi, j'attendrai le miracle. Mais, s'il ne s'accomplit pas, alors... »

Aliocha, pensif, s'en alla chez son père.

## VI

## Smerdiakov

Il trouva Fiodor Pavlovitch encore à table. Comme d'habitude, le couvert était mis dans le salon et non dans la salle à manger. C'était la plus grande pièce de la maison, meublée avec une certaine prétention surannée. Les meubles, fort anciens, étaient blancs, recouverts d'une étoffe rouge mi-soie mi-coton. Il y avait des trumeaux aux cadres prétentieux, sculptés à la vieille mode, également blancs et dorés. Aux murs, dont la tapisserie blanche était fendue en maints endroits, figuraient deux grands portraits, celui d'un ancien gouverneur de la province, et celui d'un prélat, mort lui aussi depuis longtemps. Dans l'angle qui faisait face à la porte d'entrée se trouvaient plusieurs icônes, devant lesquelles brûlait une lampe pendant la nuit, moins par dévotion que pour éclairer la chambre. Fiodor Pavlovitch se

couchait fort tard, à trois ou quatre heures du matin, et jusque-là se promenait de long en large ou méditait dans son fauteuil. C'était devenu une habitude. Il passait souvent la nuit seul, après avoir congédié les domestiques, mais la plupart du temps le valet Smerdiakov dormait dans l'antichambre, couché sur un long coffre.

À l'arrivée d'Aliocha le dîner s'achevait, on avait servi les confitures et le café. Fiodor Pavlovitch aimait les douceurs après le dîner avec du cognac. Ivan prenait le café avec son père. Les domestiques, Grigori et Smerdiakov, se tenaient près de la table. Maîtres et serviteurs étaient visiblement de joyeuse humeur. Fiodor Pavlovitch riait aux éclats ; Aliocha, dès le vestibule, reconnut son rire glapissant qui lui était si familier. Il en conclut que son père, encore éloigné de l'ivresse, se trouvait dans d'heureuses dispositions.

« Le voilà enfin ! s'écria Fiodor Pavlovitch, enchanté de l'arrivée d'Aliocha. Viens t'asseoir avec nous. Veux-tu du café noir, il est bouillant et fameux ? Je ne t'offre pas de cognac, puisque tu jeûnes. Mais si tu en veux... Non, je te donnerai

plutôt une de ces liqueurs. Smerdiakov, va au buffet, tu la trouveras sur le second rayon, à droite, voici les clefs, oust ! »

Aliocha commença par refuser.

« On la servira quand même, pour nous, sinon pour toi. Dis-moi, as-tu dîné ? »

Aliocha répondit que oui ; en réalité, il avait mangé un morceau de pain et bu un verre de kvass, à la cuisine du Père Abbé.

« Je prendrai volontiers une tasse de café.

– Ah ! le gaillard ! il ne refuse pas le café ! Faut-il le réchauffer ? Non, il est encore bouillant. C'est du fameux café, préparé par Smerdiakov. Il est passé maître pour le café, les tourtes et la soupe au poisson. Tu viendras un jour manger la soupe au poisson chez nous. Avertis-moi à l'avance. À propos, ne t'ai-je pas dit de transporter ici ton matelas et tes oreillers, aujourd'hui même ? Est-ce fait ? hé, hé !

– Non, je ne les ai pas apportés, répondit Aliocha, souriant aussi.

– Ah ! Ah ! et cependant tu as eu peur, avoue que tu as eu peur ! Suis-je capable de te faire de

la peine, mon chéri ? Écoute, Ivan, quand il me regarde dans les yeux en riant, je ne peux pas y résister. La joie me dilate les entrailles, rien qu'à le voir. Je l'aime ! Aliocha, viens recevoir ma bénédiction. »

Aliocha, se leva, mais Fiodor Pavlovitch s'était ravisé.

« Non, je ferai seulement un signe de croix, comme ça, va t'asseoir. À propos, tu vas être content : l'ânesse de Balaam a parlé, et sur un sujet qui te tient à cœur. Écoute un peu son langage : cela te fera rire. »

L'ânesse de Balaam n'était autre que le valet. Smerdiakov, jeune homme de vingt-quatre ans, insociable, taciturne, arrogant et qui paraissait mépriser tout le monde. Le moment est venu de dire quelques mots du personnage. Élevé par Marthe Ignatièvna et Grigori Vassiliévitch, le gamin, « nature ingrate », selon l'expression de Grigori, avait grandi sauvage dans son coin. Il prenait plaisir à pendre les chats, puis à les enterrer en grande cérémonie : il s'affublait d'un drap de lit en guise de chasuble, et chantait en

agitant un simulacre d'encensoir au-dessus du cadavre ; tout cela dans le plus grand mystère. Grigori le surprit un jour et le fouetta rudement. Pendant une semaine, le gamin se blottit dans un coin, en regardant de travers. « Il ne nous aime pas, le monstre, disait Grigori à Marthe. D'ailleurs, il n'aime personne. – Es-tu vraiment un être humain ? demanda-t-il une fois à Smerdiakov. Non, tu es né de l'humidité des étuves... » Smerdiakov, comme on le vit par la suite, ne lui avait jamais pardonné ces paroles. Grigori lui apprit à lire et lui enseigna l'histoire sainte dès sa douzième année. Mais cette tentative fut malheureuse. Un jour, à une des premières leçons, le gamin se mit à rire.

« Qu'as-tu ? demanda Grigori en le regardant sévèrement par-dessus ses lunettes.

– Rien. Dieu a créé le monde le premier jour, le soleil, la lune et les étoiles le quatrième jour. D'où venait donc la lumière le premier jour ? »

Grigori demeura stupide. Le gamin considérait son maître d'un air ironique, son regard semblait même le provoquer. Grigori ne put se contenir :

« Voilà d’où elle est venue », s’écria-t-il en le souffletant violemment. L’enfant ne broncha pas, mais se blottit de nouveau dans son coin pour plusieurs jours. Une semaine après, il eut une première crise d’épilepsie, maladie qui ne le quitta plus désormais. Fiodor Pavlovitch changea aussitôt sa manière d’être envers le gamin. Jusqu’alors il le regardait avec indifférence, bien qu’il ne le grondât jamais et lui donnât un kopek chaque fois qu’il le rencontrait ; quand il était de bonne humeur, il lui envoyait du dessert de sa table. La maladie de l’enfant provoqua sa sollicitude ; il fit venir un médecin, on essaya un traitement, mais Smerdiakov était incurable. Il avait en moyenne une crise tous les mois, à intervalles irréguliers. Les attaques variaient d’intensité, tantôt faibles, tantôt violentes. Fiodor Pavlovitch défendit formellement à Grigori de battre le gamin et donna à celui-ci accès dans sa maison. Il interdit également toute étude jusqu’à nouvel ordre. Un jour – Smerdiakov avait alors quinze ans – Fiodor Pavlovitch l’aperçut en train de lire les titres des ouvrages à travers les vitres de la bibliothèque. Fiodor Pavlovitch possédait

une centaine de volumes, mais on ne l'avait jamais vu y toucher. Il donna aussitôt les clefs à Smerdiakov. « Tiens, dit-il, tu seras mon bibliothécaire ; assieds-toi et lis, cela vaudra mieux que de flâner dans la cour. Prends ceci. » Et Fiodor Pavlovitch lui tendit les *Soirées à la ferme près de Dikanka*[1].

Ce livre ne plut pas au garçon, qui l'acheva d'un air maussade, sans avoir ri une seule fois.

« Eh bien, ce n'est pas amusant ? » lui demanda Fiodor Pavlovitch.

Smerdiakov garda le silence.

« Réponds donc, imbécile.

– Il n'y a que des mensonges, là-dedans, marmotta Smerdiakov en souriant.

– Va-t'en au diable, faquin ! Attends, voici l'*Histoire universelle*, de Smaragdov[2]. Ici tout est vrai, lis. »

Mais Smerdiakov n'en lut pas dix pages, il trouvait cela assommant. Il ne fut plus question

---

[1] Premier recueil des nouvelles de Gogol (1831).
[2] Auteur de manuels d'histoire (1871).

de la bibliothèque. Bientôt Marthe et Grigori rapportèrent à Fiodor Pavlovitch que Smerdiakov était devenu très difficile, qu'il faisait le dégoûté ; en contemplation devant son assiette de soupe, il l'examinait, en puisait une cuillerée, la regardait à la lumière.

« Il y a un cafard, peut-être ? demandait parfois Grigori.

– Ou bien une mouche ? » insinuait Marthe.

Le méticuleux jeune homme ne répondait jamais, mais il procédait de même avec le pain, la viande, tous les mets ; prenant un morceau avec sa fourchette, il l'étudiait à la lumière comme au microscope, et, après réflexion, se décidait à le porter à sa bouche. « On dirait un fils à papa », murmurait Grigori en le regardant. Fiodor Pavlovitch, mis au courant de cette manie de Smerdiakov, décréta aussitôt qu'il avait la vocation de cuisinier et l'envoya apprendre son art à Moscou. Il y passa plusieurs années et revint fort changé d'aspect : vieilli hors de proportion avec son âge, ridé, jauni, il ressemblait à un

*skopets*[1]. Moralement il était presque le même qu'avant son départ ; toujours un vrai sauvage qui fuyait la société. On apprit plus tard qu'à Moscou il n'avait guère desserré les lèvres ; la ville elle-même l'avait fort peu intéressé ; une soirée passée au théâtre lui avait déplu. Il rapportait des vêtements et du linge convenables, brossait soigneusement ses habits deux fois par jour, et aimait beaucoup à cirer ses bottes élégantes, en veau, avec un cirage anglais spécial, qui les faisait reluire comme un miroir. Il se révéla excellent cuisinier. Fiodor Pavlovitch lui assigna des gages qui passaient presque entièrement en vêtements, pommades, parfums, etc. Il paraissait faire aussi peu de cas des femmes que des hommes, se montrait avec elles gourmé et presque inabordable. Fiodor Pavlovitch se mit à le considérer d'un point de vue un peu différent. Ses crises devenant plus fréquentes, Marthe Ignatièvna le remplaçait ces jours-là à la cuisine, ce qui ne convenait nullement à son maître.

« Pourquoi as-tu des crises plus souvent

---

[1] Membre d'une secte religieuse d'eunuques.

qu'autrefois ? demandait-il au nouveau cuisinier en le dévisageant. Tu devrais prendre femme ; veux-tu que je te marie ? »

Mais Smerdiakov ne répondait rien à ces propos qui le rendaient blême de dépit. Fiodor Pavlovitch s'en allait en haussant les épaules. Il le savait foncièrement honnête, incapable de dérober quoi que ce fût, et c'était l'essentiel. Fiodor Pavlovitch, étant ivre, perdit dans sa cour trois billets de cent roubles qu'il venait de recevoir et ne s'en aperçut que le lendemain ; comme il fouillait dans ses poches, il les vit sur la table. Smerdiakov les avait trouvés et rapportés la veille. « Je n'ai jamais rencontré ton pareil, mon brave », dit laconiquement Fiodor Pavlovitch, et il lui fit cadeau de dix roubles. Il faut ajouter que non seulement il était sûr de son honnêteté, mais qu'il avait pour lui de l'affection, bien que le jeune homme lui fît la mine comme aux autres. Si l'on s'était demandé en le regardant : « à quoi s'intéresse ce jeune homme, qu'est-ce qui le préoccupe principalement ? » on n'aurait pu trouver de réponse. Cependant, tant à la maison, que dans la cour ou dans la rue, il arrivait à

Smerdiakov de demeurer plongé dans ses songes pendant une dizaine de minutes. Son visage n'eût alors rien révélé à un physionomiste ; aucune pensée, du moins, mais seulement les indices d'une sorte de contemplation. Il y a un remarquable tableau du peintre Kramskoï[1], intitulé le *Contemplateur*. C'est l'hiver, dans la forêt ; sur la route se tient un paysan en houppelande déchirée et en bottes de tille, qui paraît réfléchir ; en réalité il ne pense pas, il « contemple » quelque chose. Si on le heurtait, il tressaillirait et vous regarderait comme au sortir du sommeil, mais sans comprendre. À vrai dire, il se remettrait aussitôt ; mais qu'on lui demande à quoi il songeait, sûrement il ne se rappellerait rien, tout en s'incorporant l'impression sous laquelle il se trouvait durant sa contemplation. Ces impressions lui sont chères et elles s'accumulent en lui, imperceptiblement, à son insu, sans qu'il sache à quelle fin. Un jour, peut-être, après les avoir emmagasinées durant des

---

[1] Un des meilleurs représentants de la peinture religieuse russe (1837-1887).

années, il quittera tout et s'en ira à Jérusalem, faire son salut, à moins qu'il ne mette le feu à son village natal ! Peut-être même fera-t-il l'un et l'autre. Il y a beaucoup de contemplateurs dans notre peuple. Smerdiakov était certainement un type de ce genre, et il emmagasinait avidement ses impressions, sans savoir pourquoi.

## VII

## Une controverse

Or, l'ânesse de Balaam se mit à parler soudain, et sur un thème bizarre. Le matin, Grigori, se trouvant dans la boutique du marchand Loukianov, l'avait entendu raconter ceci : un soldat russe fut fait prisonnier dans une région éloignée par des Asiatiques qui le sommèrent, sous la menace de la torture et de la mort, d'abjurer le christianisme et de se convertir à l'Islam. Ayant refusé de trahir sa foi, il subit le martyre, se laissa écorcher, mourut en glorifiant le Christ. Cette fin héroïque était relatée dans le journal reçu le matin même. Grigori en parla à table. Fiodor Pavlovitch avait toujours aimé, au dessert, plaisanter et bavarder, même avec Grigori. Il était cette fois d'humeur enjouée, éprouvant une détente agréable. Après avoir écouté la nouvelle en sirotant son cognac, il

insinua qu'on aurait dû canoniser ce soldat et transférer sa peau dans un monastère. « Le peuple la couvrirait d'argent. » Grigori se renfrogna, en voyant que, loin de s'amender, Fiodor Pavlovitch continuait à railler les choses saintes. À ce moment, Smerdiakov, qui se tenait près de la porte, sourit. Déjà, auparavant, il était souvent admis dans la salle à manger, vers la fin du repas ; mais depuis l'arrivée d'Ivan Fiodorovitch, il y venait presque tous les jours.

« Eh bien, quoi ? demanda Fiodor Pavlovitch, comprenant que ce sourire visait Grigori.

– Je pense à ce brave soldat, dit soudain Smerdiakov à voix haute ; son héroïsme est sublime, mais, à mon sens, il n'y aurait eu, en pareil cas, aucun péché à renier le nom du Christ et le baptême, pour sauver ainsi sa vie et la consacrer aux bonnes œuvres, qui rachèteraient un moment de faiblesse.

– Comment, aucun péché ? Tu mens, cela te vaudra d'aller en enfer où l'on te rôtira comme un mouton », répliqua Fiodor Pavlovitch.

C'est alors que survint Aliocha, à la grande

satisfaction de Fiodor Pavlovitch, comme on l'a vu.

« Il est question de ton thème favori, reprit-il dans un ricanement joyeux en faisant asseoir Aliocha.

– Sottises que tout cela ! il n'y aura aucune punition, il ne doit pas y en avoir, en toute justice, affirma Smerdiakov.

– Comment, en toute justice ! s'écria Fiodor Pavlovitch redoublant de gaieté et poussant Aliocha du genou.

– Un gredin, voilà ce qu'il est ! laissa échapper Grigori, fixant Smerdiakov avec colère.

– Un gredin, comme vous y allez, Grigori Vassiliévitch ! répliqua Smerdiakov en conservant son sang-froid. Songez plutôt que, tombé au pouvoir de ceux qui torturent les chrétiens, et sommé par eux de maudire le nom de Dieu et de renier mon baptême, ma propre raison m'y autorise pleinement, car il ne peut y avoir là aucun péché.

– Tu l'as déjà dit, ne t'étends pas, mais prouve-le ! cria Fiodor Pavlovitch.

– Gâte-sauce ! murmura Grigori avec mépris.

– Gâte-sauce, tant que vous voulez, mais sans gros mots, jugez vous-même, Grigori Vassiliévitch. Car, à peine ai-je dit à mes bourreaux : « non, je ne suis pas chrétien et je maudis le vrai Dieu », qu'aussitôt je deviens anathème aux yeux de la justice divine ; je suis retranché de la sainte Église, tel un païen ; par conséquent à l'instant même où je profère, ou plutôt où je songe à proférer ces paroles, je suis excommunié. Est-ce vrai, oui ou non, Grigori Vassiliévitch ? »

Smerdiakov s'adressait avec une satisfaction visible à Grigori, tout en ne répondant qu'aux questions de Fiodor Pavlovitch ; il s'en rendait parfaitement compte, mais feignait de croire que c'était Grigori qui lui posait ces questions.

« Ivan, s'écria Fiodor Pavlovitch, penche-toi à mon oreille... C'est pour toi qu'il pérore, il veut recevoir tes éloges. Fais-lui ce plaisir. »

Ivan écouta avec un grand sérieux la remarque de son père.

« Attends une minute, Smerdiakov, reprit

Fiodor Pavlovitch. Ivan, approche-toi de nouveau. »

Ivan se pencha, toujours avec le même sérieux.

« Je t'aime autant qu'Aliocha. Ne va pas croire que je ne t'aime pas. Un peu de cognac ?

– Volontiers... « Tu parais avoir ton compte », se dit Ivan en fixant son père. Il observait Smerdiakov avec une extrême curiosité.

– Tu es dès maintenant maudit en anathème, éclata Grigori. Comment oses-tu encore discuter, gredin !

– Pas d'injures, Grigori, calme-toi ! interrompit Fiodor Pavlovitch.

– Patientez un tant soit peu, Grigori Vassiliévitch, car je n'ai pas fini. Au moment où je renie Dieu, à cet instant même, je suis devenu une sorte de païen, mon baptême est effacé et ne compte pour rien, n'est-ce pas ?

– Dépêche-toi de conclure, mon brave, le stimula Fiodor Pavlovitch, en sirotant son cognac avec délices.

– Si je ne suis plus chrétien, je n'ai donc pas

menti à mes bourreaux, quand ils me demandaient : « Es-tu chrétien ou non ? », car j'étais déjà « déchristianisé » par Dieu même, par suite seulement de mon intention et avant d'avoir ouvert la bouche. Or, si je suis déchu, comment et de quel droit me demandera-t-on des comptes dans l'autre monde, en qualité de chrétien, pour avoir abjuré le Christ, alors que pour la seule préméditation, j'aurais déjà été « débaptisé » ? Si je ne suis plus chrétien je ne puis plus abjurer le Christ, car ce sera déjà fait. Qui donc, même au ciel, demandera à un Tatar de n'être pas né chrétien, et qui voudra l'en punir ? Le proverbe ne dit-il pas que l'on ne saurait écorcher deux fois le même taureau ? Si le Tout-Puissant demande des comptes à un Tatar à sa mort, je suppose qu'il le punira légèrement (ne pouvant l'absoudre tout à fait), car il ne saurait vraiment lui reprocher d'être païen, de parents qui l'étaient. Le Seigneur peut-il prendre de force un Tatar et prétendre qu'il était chrétien ? Ce serait contraire à la vérité. Or, peut-il proférer le plus petit mensonge, lui qui règne sur la terre et dans les cieux ? »

Grigori demeura stupide et considéra l'orateur, les yeux écarquillés. Bien qu'il ne comprît pas très bien ce dont il était question, il avait saisi une partie de ce galimatias et ressemblait à un homme qui s'est heurté le front à un mur. Fiodor Pavlovitch acheva son petit verre et éclata d'un rire aigu.

« Aliocha, Aliocha, quel homme ! Ah ! le casuiste ! Il a dû fréquenter les jésuites, n'est-ce pas, Ivan ? Tu sens le jésuite, mon cher ; qui donc t'a appris ces belles choses ? Mais tu mens effrontément, casuiste, tu divagues. Ne te désole pas, Grigori, nous allons le réduire en poudre. Réponds à ceci, ânesse : tu as raison devant tes bourreaux, soit, mais tu as abjuré la foi dans ton cœur et tu dis toi-même que tu as aussitôt été frappé d'anathème. Or, comme tel, on ne te passera pas, que je sache, la main dans les cheveux, en enfer. Qu'en penses-tu, mon bon père jésuite ?

– Il est hors de doute que j'ai abjuré dans mon cœur ; pourtant il n'y a là, tout au plus, qu'un péché fort véniel.

– Comment, fort véniel ?

– Tu mens, maudit ! murmura Grigori.

– Jugez-en vous-même, Grigori Vassiliévitch, continua posément Smerdiakov, conscient de sa victoire, mais faisant le généreux avec un adversaire abattu, jugez-en vous-même ; il est dit dans l'Écriture que si vous avez la foi, fût-ce la valeur d'un grain de sénevé, et que vous disiez à une montagne de se précipiter dans la mer, elle obéira sans la moindre hésitation[1]. Eh bien, Grigori Vassiliévitch, si je ne suis pas croyant et que vous le soyez au point de m'injurier sans cesse, essayez donc de dire à cette montagne de se jeter, non pas dans la mer (c'est trop loin d'ici), mais tout simplement dans cette rivière infecte qui coule derrière notre jardin, vous verrez qu'elle ne bougera pas et qu'aucun changement ne se produira, si longtemps que vous criiez. Cela signifie que vous ne croyez pas de la façon qui convient, Grigori Vassiliévitch, et qu'en revanche vous accablez votre prochain d'invectives. Supposons encore que personne, à

---

[1] Paraphrase de Luc, XII, 23.

notre époque, personne absolument, depuis les gens les plus haut placés jusqu'au dernier manant, ne puisse pousser les montagnes dans la mer, à part un homme ou deux au plus, qui peut-être font secrètement leur salut dans les déserts de l'Égypte où on ne saurait les découvrir ; s'il en est ainsi, si tous les autres sont incroyants, est-il possible que ceux-ci, c'est-à-dire la population du monde entier hormis deux anachorètes, soient maudits par le Seigneur, et qu'il ne fasse grâce à aucun d'eux, en dépit de sa miséricorde infinie ? Non, n'est-ce pas ? J'espère donc que mes doutes me seront pardonnés, quand je verserai des larmes de repentir.

– Attends ! glapit Fiodor Pavlovitch au comble de l'enthousiasme. Tu supposes qu'il y a deux hommes capables de remuer les montagnes ? Ivan, remarque ce trait, note-le ; tout le Russe tient là-dedans.

– Votre remarque est très exacte, c'est là un trait de la foi populaire, fit Ivan Fiodorovitch avec un sourire d'approbation.

– Tu es d'accord avec moi ! C'est donc vrai.

Est-ce exact, Aliocha ? Cela ressemble-t-il parfaitement à la foi russe ?

– Non, Smerdiakov n'a pas du tout la foi russe, déclara Aliocha d'un ton sérieux et ferme.

– Je ne parle pas de sa foi, mais de ce trait, de ces deux anachorètes, rien que de ce trait : n'est-ce pas bien russe ?

– Oui, ce trait est tout à fait russe, concéda Aliocha en souriant.

– Cette parole mérite une pièce d'or, ânesse, et je te l'enverrai aujourd'hui même ; mais pour le reste tu mens, tu divagues : sache, imbécile, que, si nous autres nous ne croyons plus, c'est par pure frivolité : les affaires nous absorbent, les jours n'ont que vingt-quatre heures, on n'a pas le temps, non seulement de se repentir, mais de dormir son soûl. Mais toi, tu as abjuré devant les bourreaux, alors que tu n'avais à penser qu'à la foi, et qu'il fallait précisément la témoigner ! Cela constitue un péché, mon brave, je pense ?

– Oui, mais un péché véniel, jugez-en vous-même, Grigori Vassiliévitch. Si j'avais alors cru à la vérité comme il importe d'y croire, c'eût été

vraiment un péché de ne pas subir le martyre et de me convertir à la maudite religion de Mahomet. Mais je n'aurais pas subi le martyre, car il me suffisait de dire à cette montagne : marche et écrase le bourreau, pour qu'elle se mît aussitôt en mouvement et l'écrasât comme un cafard, et je m'en serais allé comme si de rien n'était, glorifiant et louant Dieu. Mais si à ce moment je l'avais déjà tenté et que j'eusse crié à la montagne : écrase les bourreaux, sans qu'elle le fît, comment alors, dites-moi, n'eussé-je pas douté à cette heure redoutable de frayeur mortelle ? Comment ! je sais déjà que je n'obtiendrai pas entièrement le royaume des cieux, car si la montagne ne s'est pas ébranlée à ma voix, c'est que ma foi n'est guère en crédit là-haut, et que la récompense qui m'attend dans l'autre monde n'est pas fort élevée ! Et vous voulez que par-dessus le marché, je me laisse écorcher en pure perte ! Car, même écorché jusqu'au milieu du dos, mes paroles ou mes cris ne déplaceront pas cette montagne. À pareille minute, non seulement le doute peut vous envahir, mais la frayeur peut vous ôter la raison.

Par conséquent, suis-je bien coupable, si, ne voyant nulle part ni profit ni récompense, je sauve tout au moins ma peau ? Voilà pourquoi, confiant en la miséricorde divine, j'espère être entièrement pardonné... »

## VIII

## En prenant le cognac

La discussion avait pris fin, mais, chose étrange, Fiodor Pavlovitch, si gai jusqu'alors, s'assombrit. Il vida un petit verre qui était déjà de trop.

« Allez-vous-en, jésuites, hors d'ici ! cria-t-il aux serviteurs. Va-t'en, Smerdiakov, tu recevras aujourd'hui la pièce d'or promise. Ne te désole pas, Grigori, va trouver Marthe, elle te consolera, te soignera. Ces canailles ne vous laissent pas en repos, fit-il avec dépit, quand les domestiques furent sortis sur son ordre. Smerdiakov vient maintenant tous les jours après le dîner, c'est toi qui l'attires, tu as dû le cajoler ? demanda-t-il à Ivan Fiodorovitch.

– Pas du tout, répondit celui-ci, il lui a pris fantaisie de me respecter. C'est un faquin, un goujat. Il fera partie de l'avant-garde quand le

moment sera venu.

– L’avant-garde ?

– Il y en aura d’autres et de meilleurs, mais il y en aura comme lui.

– Et quand le moment viendra-t-il ?

– La fusée brûlera, mais peut-être pas jusqu’au bout. Pour le moment, le peuple n’aime guère écouter ces gâte-sauce.

– En effet, cette ânesse de Balaam pense à n’en plus finir, et Dieu sait jusqu’où cela peut aller.

– Il emmagasine des idées, fit observer Ivan en souriant.

– Vois-tu, je sais qu’il ne peut me souffrir, ni moi ni les autres, toi, le premier, bien que tu croies qu’« il lui a pris fantaisie de te respecter ». Quant à Aliocha, il le méprise. Mais il n’est ni voleur, ni cancanier, il ne colporte rien au-dehors, il fait d’excellentes tourtes de poisson... Et puis, après tout, que le diable l’emporte ! Vaut-il la peine de parler de lui ?

– Certainement non.

– Quant à ses pensées de derrière la tête, j’ai

toujours été d'avis que le moujik a besoin d'être fouetté. C'est un fripon, indigne de pitié, et on a raison de le battre encore de temps en temps. Le bouleau a fait la force de la terre russe, elle périra avec les forêts. Je suis pour les gens d'esprit. Par libéralisme, nous avons cessé de rosser les moujiks, mais ils continuent de se fouetter eux-mêmes. Et ils font bien. « On se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis[1]. » C'est bien cela, n'est-ce pas ?... Mon cher, si tu savais comme je hais la Russie..., c'est-à-dire non, pas la Russie, mais tous ses vices..., et peut-être aussi la Russie. *Tout cela, c'est de la cochonnerie*[2]. Sais-tu ce que j'aime ? j'aime l'esprit.

– Vous avez repris un verre, n'aviez-vous pas déjà assez bu ?

– Attends, je vais encore en prendre un, puis un autre et ce sera tout. Pourquoi m'as-tu interrompu ? Dernièrement, de passage à Mokroïé, je me suis entretenu avec un vieillard :

---

[1] Matthieu, VII, 2 ; Marc, IV, 24.

[2] En français dans le texte.

« Nous aimons plus que tout, m'a-t-il dit, condamner les filles au fouet, et nous chargerons les jeunes gars d'exécuter la sentence. Ensuite, le jeune homme prend pour fiancée celle qu'il a fouettée, de sorte que c'est devenu chez nous une coutume pour les filles. » Quels sadiques, hein ? Tu auras beau dire, c'est spirituel. Si nous allions voir ça, hein ? Aliocha, tu rougis ? N'aie pas honte, mon enfant. C'est dommage qu'aujourd'hui je ne sois pas resté à dîner chez le Père Abbé, j'aurais parlé aux moines des filles de Mokroïé. Aliocha, ne m'en veuille pas d'avoir offensé le Père Abbé. La colère me prend. Car, s'il y a un Dieu, s'il existe, évidemment je suis coupable, et je répondrai de ma conduite ; mais s'il n'existe pas, quel besoin a-t-on encore de tes Pères ? Dans ce cas-là il faudrait leur couper la tête ; encore ne serait-ce pas un châtiment suffisant, car ils arrêtent le progrès. Crois-tu, Ivan, que cette question me tourmente ? Non, tu ne le crois pas, je le vois à tes yeux. Tu crois que je ne suis qu'un bouffon, comme on le prétend. Aliocha, crois-tu cela, toi ?

– Non, je ne le crois pas.

– Je suis persuadé que tu parles sincèrement, et que tu vois juste. Ce n'est pas comme Ivan. Ivan est un présomptueux... Pourtant, je voudrais en finir une bonne fois avec ton monastère. Il faudrait supprimer d'un coup cette engeance mystique sur toute la terre, pour convertir tous les imbéciles à la raison. Combien d'argent et d'or afflueraient alors à la Monnaie !

– Mais pourquoi supprimer les monastères ? s'enquit Ivan.

– Afin que la vérité resplendisse plus vite.

– Quand elle resplendira, cette vérité, on vous dépouillera d'abord, puis... on vous supprimera.

– Bah ! mais tu as peut-être raison. Quel âne je suis ! s'écria Fiodor Pavlovitch en se grattant le front. Paix à ton monastère, Aliocha, s'il en est ainsi. Et quant à nous, gens d'esprit, restons au chaud et buvons du cognac. C'est sans doute la volonté expresse de Dieu. Ivan, dis-moi, y a-t-il un Dieu, oui ou non ? Attends, réponds-moi sérieusement ! Pourquoi ris-tu encore ?

– Je me rappelle votre remarque spirituelle sur la foi de Smerdiakov en l'existence de deux

ermites capables de mouvoir les montagnes.

– Ai-je dit quelque chose du même genre ?

– Tout à fait.

– Eh bien, c’est que je suis aussi bien russe. Toi aussi tu l’es, philosophe, il peut t’échapper des traits du même genre... Veux-tu que je t’attrape ? Parions que ce sera dès demain. Mais dis-moi pourtant, y a-t-il un Dieu ou non ? Seulement, il faut me parler sérieusement.

– Non, il n’y pas de Dieu.

– Aliocha, Dieu existe-t-il ?

– Oui, il existe.

– Ivan, y a-t-il une immortalité ? si petite soit-elle, la plus modeste ?

– Non, il n’y en a pas.

– Aucune ?

– Aucune.

– C’est-à-dire un zéro absolu, ou une parcelle ? N’y aurait-il pas une parcelle ?

– Un zéro absolu.

– Aliocha, y a-t-il une immortalité ?

– Oui.

– Dieu et l'immortalité ensemble ?

– Oui. C'est sur Dieu que repose l'immortalité.

– Hum. Ce doit être Ivan qui a raison. Seigneur, quand on pense combien de foi et d'énergie cette chimère a coûté à l'homme, en pure perte, depuis des milliers d'années ! Qui donc se moque ainsi de l'humanité ? Ivan, pour la dernière fois et catégoriquement : y a-t-il un Dieu, oui ou non ?

– Non, pour la dernière fois.

– Qui donc se moque du monde, Ivan ?

– Le diable, sans doute, ricana Ivan.

– Le diable existe-t-il ?

– Non.

– Tant pis. Je ne sais pas ce que je ferai au premier fanatique qui a inventé Dieu. Le pendre ne suffirait pas !

– Sans cette invention, il n'y aurait pas de civilisation.

– Vraiment ?

– Oui. Et il n'y aurait pas de cognac non plus.

Il va falloir vous le retirer.

– Attends, attends ! Encore un petit verre ! J'ai offensé Aliocha. Tu ne m'en veux pas, mon cher petit ?

– Non, je ne vous en veux pas. Je connais vos pensées. Votre cœur vaut mieux que votre tête.

– Mon cœur vaut mieux que ma tête ! Et c'est toi qui dis cela !... Ivan, aimes-tu Aliocha ?

– Oui, je l'aime.

– Aime-le (Fiodor Pavlovitch était de plus en plus gris). Écoute, Aliocha, j'ai été grossier tantôt envers ton *starets*, mais j'étais surexcité. C'est un homme d'esprit, qu'en penses-tu, Ivan ?

– Cela se pourrait.

– Certainement, *il y a du Piron là-dedans*[1]. C'est un jésuite russe. La nécessité de jouer la comédie, de revêtir un masque de sainteté, l'indigne *in petto*, car c'est un noble caractère.

– Mais il croit en Dieu.

– Pas pour un kopek. Ne le savais-tu pas ? Il l'avoue à tout le monde, ou plutôt à tous les gens

[1] En français dans le texte.

d'esprit qui viennent le voir. Il a déclaré sans détour au gouverneur Schultz : « *Credo*, mais j'ignore à quoi. »

– Vraiment ?

– C'est textuel. Mais je l'estime. Il y a en lui quelque chose de Méphistophélès, ou mieux du *Héros de notre temps*[1] !... Arbénine, est-ce bien son nom[2] ?... Vois-tu, c'est un sensuel, et à tel point que je ne serais pas tranquille, même maintenant, si ma femme ou ma fille allaient se confesser à lui. Quand il commence à raconter des histoires, si tu savais ce qu'il peut dire... Il y a trois ans, il nous invita à prendre le thé, avec des liqueurs, car les dames lui envoient des liqueurs ; il se mit à décrire sa vie d'autrefois, on se pâmait de rire... et comment il s'y prit pour guérir une dame... « Si je n'avais pas mal aux jambes, nous dit-il, je vous danserais une certaine danse. » Hein ! quel gaillard ! « Moi aussi, j'ai mené joyeuse vie », ajouta-t-il... Il a escroqué soixante

---

[1] Célèbre roman de Lermontov (1839).

[2] Non mais Pétchorine ; Arbénine est le héros du *Bal masqué*, drame du même auteur (1835).

mille roubles au marchand Démidov.

– Comment, escroqué ?

– L'autre les lui avait confiés, comme à un homme d'honneur. « Gardez-les-moi, demain on perquisitionnera chez moi. » Le saint homme garda tout. « C'est à l'Église que tu les as donnés », dit-il. Je le traitai de gredin. « Non, répliqua-t-il, mais j'ai les idées larges... » Du reste, c'est d'un autre qu'il s'agit. J'ai confondu... sans m'en douter. Encore un petit verre et ce sera tout ; enlève la bouteille, Ivan. Pourquoi ne m'as-tu pas arrêté dans mes mensonges ?

– Je savais que vous vous arrêteriez de vous-même.

– C'est faux, c'est par méchanceté que tu n'as rien dit. Tu me méprises, au fond. Tu es venu chez moi pour me montrer ton mépris.

– Je m'en vais ; le cognac commence à vous monter à la tête.

– Je t'ai instamment prié d'aller pour un ou deux jours à Tchermachnia, tu t'en es bien gardé.

– Je partirai demain, puisque vous y tenez tant.

– Il n'y a pas de danger. Tu veux m'espionner,

voilà ce qui te retient ici, maudit. »

Le vieux ne se calmait pas. Il en était à ce point où certains ivrognes, jusqu'alors paisibles, tiennent tout à coup à se montrer dans leur méchanceté.

« Qu'as-tu à me regarder ainsi ? Tes yeux me disent : « Vilain ivrogne ». Ils respirent la méfiance et le mépris. Tu es un rusé gaillard. Le regard d'Alexéi est rayonnant. Il ne me méprise pas, lui. Alexéi, garde-toi d'aimer Ivan.

– Ne vous fâchez pas contre mon frère, vous l'avez assez offensé comme ça, proféra Aliocha d'un ton ferme.

– Soit. Ah ! que j'ai mal à la tête ! Ivan, enlève le cognac, voilà trois fois que je te le dis. – Il se prit à songer et eut tout à coup un sourire rusé – Ne te fâche pas, Ivan, contre un pauvre vieux. Tu ne m'aimes guère, je le sais, – pourquoi m'aimerais-tu ? – mais ne te fâche pas. Tu vas partir pour Tchermachnia. Je te montrerai une fillette que je guigne depuis longtemps, là-bas. Elle va encore nu-pieds, mais ne t'effraie pas des filles aux pieds nus, il ne faut pas en faire fi, ce

sont des perles !... »

Il mit un baiser sur sa main, et s'animant tout à coup, comme si son thème favori le dégrisait :

« Ah ! mes enfants, reprit-il, mes petits cochons... pour moi... je n'ai jamais trouvé une femme laide, voilà ma maxime ! Comprenez-vous ? Non, vous ne le pouvez pas. Ce n'est pas du sang, c'est du lait qui coule dans vos veines, vous n'avez pas tout à fait brisé votre coquille ! D'après moi, toute femme offre quelque chose de fort intéressant, particulier à elle seule ; seulement il faut savoir le découvrir, voilà le hic ! C'est un talent spécial ! Pour moi, il n'y a pas de laideron. Le sexe à lui seul fait déjà beaucoup... Mais cela vous dépasse ! Même chez les vieilles filles, on trouve parfois des charmes tels, qu'on se demande comment des imbéciles ont pu les laisser vieillir sans les remarquer ! Il faut d'abord étonner une va-nu-pieds, voilà comment il faut s'y prendre. Tu ne le savais pas ? Il faut qu'elle soit émerveillée et confuse de voir un « monsieur » amoureux d'un museau comme le sien. Par chance, il y a et il y aura toujours des maîtres pour tout oser, et des servantes pour leur

obéir, cela suffit au bonheur de l'existence ! À propos, Aliocha, j'ai toujours étonné ta défunte mère, mais d'une autre façon. Parfois, après l'avoir privée de caresses, je m'épanchais devant elle à un moment donné, je tombais à ses genoux en lui baisant les pieds, et je l'amenais toujours à un petit rire convulsif, perçant, mais sans éclat. Elle ne riait pas autrement. Je savais que sa crise commençait toujours ainsi, que le lendemain elle crierait comme une possédée, que ce petit rire n'exprimait que l'apparence d'un transport ; mais c'était toujours ça ! On trouve toujours quand on sait s'y prendre. Un jour, un certain Béliavski, bellâtre riche, qui lui faisait la cour et fréquentait notre maison, me souffleta en sa présence. Elle, douce comme une agnelle, je crus qu'elle allait me battre : « Tu as été battu, il t'a giflé ! disait-elle, tu me vendais à lui... Comment a-t-il pu se permettre, devant moi ! Garde-toi de reparaître à mes yeux ; cours le provoquer en duel !... » Je la conduisis alors au monastère, où l'on fit des prières sur elle pour la calmer, mais, je te le jure devant Dieu, Aliocha, je n'ai jamais offensé ma petite possédée. Une fois seulement, c'était la

première année de notre mariage, elle priait trop, observait strictement les fêtes de la Vierge, et me refusait l'entrée de sa chambre. Je vais la guérir de son mysticisme ! pensai-je... « Tu vois, dis-je, cette icône que tu tiens pour miraculeuse ; je l'enlève, je vais cracher dessus en ta présence, et je n'en serai pas puni ! » Dieu ! Elle va me tuer, me dis-je, mais elle s'élança seulement, joignit les mains, cacha son visage, fut prise d'un tremblement et s'abattit sur le plancher... Aliocha, Aliocha, qu'as-tu ? qu'as-tu ? »

Le vieillard se dressa, effrayé. Depuis qu'on parlait de sa mère, le visage d'Aliocha s'altérait peu à peu ; il rougit, ses yeux étincelèrent, ses lèvres tremblèrent... Le vieil ivrogne n'avait rien remarqué, jusqu'au moment où Aliocha eut une crise étrange reproduisant trait pour trait ce qu'il venait de raconter de la « possédée ». Soudain il se leva de table, exactement comme sa mère, d'après le récit, joignit les mains, s'en cacha le visage, s'affaissa sur sa chaise, secoué tout entier par une crise d'hystérie accompagnée de larmes silencieuses.

« Ivan, Ivan, vite de l'eau ! C'est tout à fait

comme sa mère. Prends de l'eau dans la louche pour l'en asperger, comme je le faisais avec elle ; c'est à cause de sa mère, à cause de sa mère... murmurait-il à Ivan.

– Sa mère était aussi la mienne, je suppose, qu'en pensez-vous ? » ne put s'empêcher de dire Ivan, avec un mépris courroucé.

Son regard étincelant fit tressaillir le vieux, qui, chose bizarre, parut pour un instant perdre de vue que la mère d'Aliocha était aussi celle d'Ivan...

« Comment, ta mère ? murmura-t-il sans comprendre. Pourquoi dis-tu cela ? À propos de quelle mère ? Est-ce qu'elle... Ah ! diable ! c'est aussi la tienne ! Eh bien, où avais-je la tête, excuse-moi, mais je croyais, Ivan... Hé, hé, hé ! »

Il s'arrêta avec un sourire hébété d'ivrogne. Au même instant, un vacarme retentit dans le vestibule, des cris furieux s'élevèrent, la porte s'ouvrit et Dmitri Fiodorovitch fit irruption dans la salle. Le vieillard épouvanté se précipita vers Ivan :

« Il va me tuer ! Ne me livre pas ! » s’écria-t-il accroché aux pans de l’habit d’Ivan.

## IX

## Les sensuels

Grigori et Smerdiakov accouraient à la suite de Dmitri. Ils avaient lutté avec lui dans le vestibule, pour l'empêcher d'entrer, conformément aux instructions données par Fiodor Pavlovitch quelques jours auparavant. Profitant de ce que Dmitri s'était arrêté une minute pour s'orienter, Grigori fit le tour de la table, ferma les deux battants de la porte du fond, qui conduisait aux chambres intérieures, et se tint devant cette porte, les bras étendus en croix, prêt à en défendre l'entrée jusqu'à son dernier souffle. Ce que voyant, Dmitri rugit plutôt qu'il ne cria, et se précipita sur Grigori.

« Ainsi elle est là ! C'est là qu'on l'a cachée ! Arrière, gredin ! »

Il voulut écarter Grigori, mais celui-ci le repoussa. Fou de rage, Dmitri leva la main et

frappa Grigori de toute sa force. Le vieillard s’affaissa comme fauché, et Dmitri, enjambant son corps, força la porte. Smerdiakov, pâle et tremblant, était resté à l’autre bout de la table, serré contre Fiodor Pavlovitch.

« Elle est ici, cria Dmitri, je viens de la voir se diriger vers la maison, mais je n’ai pu la rejoindre. Où est-elle ? Où est-elle ? »

Ce cri, « Elle est ici » fit une impression inexplicable sur Fiodor Pavlovitch, toute sa frayeur disparut.

« Arrêtez-le, arrêtez-le ! » glapit-il en se précipitant à la suite de Dmitri.

Cependant Grigori s’était relevé, mais restait encore abasourdi. Ivan et Aliocha coururent pour rattraper leur père. On entendit dans la chambre voisine le fracas d’un objet brisé en tombant. C’était un grand vase de peu de valeur, placé sur un piédestal en marbre que Dmitri avait heurté en passant.

« Au secours ! » hurla le vieux.

Ivan et Aliocha le rejoignirent et le ramenèrent de force dans la salle à manger.

« Pourquoi le poursuivez-vous ? Il serait capable de vous tuer, s'écria Ivan avec colère.

– Ivan, Aliocha ! Grouchegnka est ici, il dit qu'il l'a vue entrer. »

Fiodor Pavlovitch perdait l'haleine. Pour cette fois il n'attendait pas Grouchegnka, et la nouvelle imprévue de sa présence troublait sa raison. Il était tout tremblant, il avait comme perdu l'esprit.

« Vous avez vu vous-même qu'elle n'est pas venue, cria Ivan.

– Mais peut-être par l'autre entrée ?

– Elle est fermée, cette entrée, et vous en avez la clef... »

Dmitri reparut dans la salle à manger. Naturellement, il avait trouvé, lui aussi, l'autre entrée fermée, et c'était bien Fiodor Pavlovitch qui en avait la clef dans sa poche. Toutes les fenêtres étaient également closes ; Grouchegnka n'avait donc pu ni entrer ni sortir par aucune issue.

« Arrêtez-le, hurla Fiodor Pavlovitch dès qu'il aperçut Dmitri, il a volé de l'argent dans ma chambre à coucher ! »

En s’arrachant des bras d’Ivan, il s’élança de nouveau sur Dmitri. Celui-ci leva les mains, saisit le vieillard par les deux seules touffes de cheveux qui lui restaient aux tempes, le fit pirouetter, le jeta violemment sur le plancher et lui donna encore deux ou trois coups de talon au visage. Le vieillard poussa un gémissement aigu. Ivan, quoique plus faible que Dmitri, le saisit par les bras et l’éloigna de leur père. Aliocha, l’aidant de toutes ses forces, avait empoigné son frère par-devant.

« Tu l’as tué, dément ! cria Ivan.

– Il a ce qu’il mérite, s’exclama Dmitri, haletant. Si je ne l’ai pas tué, je viendrai l’achever. Vous ne le sauverez pas.

– Dmitri, hors d’ici tout de suite ! cria impérieusement Aliocha.

– Alexéi, je n’ai confiance qu’en toi ; dis-moi si Grouchegnka était ici tout à l’heure ou non. Je l’ai vue moi-même longer la haie et disparaître dans cette direction. Je l’ai appelée, elle s’est enfuie...

– Je te jure qu’elle n’était pas ici, et que

personne ne l’attendait !

– Mais je l’ai vue... donc elle... Je saurai tout à l’heure où elle est... Au revoir, Alexéi ! Pas un mot à Ésope au sujet de l’argent, mais va tout de suite chez Catherine Ivanovna, et dis-lui : « Il m’a ordonné de vous saluer, précisément de vous saluer et resaluer ! Décris-lui la scène. »

Sur ces entrefaites, Ivan et Grigori avaient relevé et installé le vieillard sur un fauteuil. Son visage était ensanglanté, mais il avait sa connaissance. Il lui semblait toujours que Grouchegnka se trouvait quelque part dans la maison. Dmitri lui jeta un regard de haine en s’en allant.

« Je ne me repens pas d’avoir versé ton sang, s’exclama-t-il. Prends garde, vieillard, surveille ton rêve, car moi aussi j’en ai un. Je te maudis et te renie pour toujours... »

Il s’élança hors de la chambre.

« Elle est ici, elle est sûrement ici, râla le vieux d’une voix à peine perceptible, en faisant signe à Smerdiakov.

– Non, elle n’est pas ici, vieillard insensé, cria

rageusement Ivan. Bon ! le voilà qui s'évanouit ! De l'eau, une serviette ! Smerdiakov, vite ! »

Smerdiakov courut chercher de l'eau. Le vieux, une fois déshabillé, fut transporté dans la chambre à coucher et mis au lit. On lui entoura la tête d'une serviette mouillée. Affaibli par le cognac, les émotions violentes et les coups, il ferma les yeux et s'assoupit dès qu'il eut la tête sur l'oreiller. Ivan et Aliocha retournèrent au salon. Smerdiakov emporta les débris du vase brisé, Grigori se tenait près de la table, morne, la tête baissée.

« Tu devrais aussi te mouiller la tête et te coucher, lui dit Aliocha ; mon frère t'a frappé violemment à la tête...

– Il a osé ! proféra Grigori d'un air morne.

– Il a « osé » aussi contre son père, fit observer Ivan, la bouche contractée.

– Je l'ai lavé tout petit, et il a levé la main sur moi ! répéta Grigori.

– Si je ne l'avais pas retenu, il l'aurait tué. Il n'en faut pas beaucoup pour Ésope, murmura Ivan à Aliocha.

– Que Dieu le préserve ! s'exclama Aliocha.

– Pourquoi ? continua Ivan sur le même ton, le visage haineusement contracté. La destinée des reptiles est de se dévorer entre eux ! »

Aliocha frissonna.

« Bien entendu, je ne laisserai pas s'accomplir un meurtre. Reste ici, Aliocha, je vais faire les cent pas dans la cour, je commence à avoir mal à la tête. »

Aliocha passa dans la chambre à coucher, et demeura une heure au chevet de son père, derrière le paravent. Soudain, le vieillard ouvrit les yeux et le regarda longtemps en silence, s'efforçant de rassembler ses souvenirs. Une agitation extraordinaire se peignit sur son visage.

« Aliocha, chuchota-t-il avec appréhension, où est Ivan ?

– Dans la cour ; il a mal à la tête. Il nous garde.

– Donne-moi le petit miroir qui est là-bas. »

Aliocha lui tendit un petit miroir ovale, qui se trouvait sur la commode. Le vieillard s'y regarda. Le nez avait enflé et sur le front, au-dessus du

sourcil gauche, s'étalait une ecchymose pourpre.

« Que dit Ivan ? Aliocha, mon cher, mon unique fils, j'ai peur d'Ivan ; je le crains plus que l'autre. Il n'y a que toi dont je n'ai pas peur.

– Ne craignez pas Ivan non plus ; il se fâche, mais il vous défendra.

– Aliocha, et l'autre ? Il a couru chez Grouchegnka ? Mon ange, dis-moi la vérité : Grouchegnka était-elle ici ?

– Personne ne l'a vue. C'est une illusion, elle n'était pas là !

– Sais-tu que Dmitri veut l'épouser ?

– Elle ne voudra pas de lui.

– Non, non, elle ne voudra pas de lui, s'écria le vieillard frémissant de joie, comme si on ne pouvait rien lui dire de plus agréable. – Dans son enthousiasme, il saisit la main d'Aliocha et la serra contre son cœur. Des larmes même brillèrent dans ses yeux. – Prends cette image de la Vierge dont j'ai parlé tantôt, reprit-il ; emporte-la avec toi. Et je te permets de retourner au monastère... Je plaisantais, ne te fâche pas. La tête me fait mal, Aliocha... tranquillise-moi, sois

mon bon ange, dis-moi la vérité !

– Toujours la même idée ? fit tristement Aliocha.

– Non, non, je te crois ; mais va chez Grouchegnka ou tâche de la voir ; demande-lui au plus tôt – pénètre son secret – qui elle préfère : lui ou moi ? Le peux-tu ?

– Si je la vois, je lui demanderai, murmura Aliocha confus.

– Bon, elle ne te le dira pas, interrompit le vieillard, c'est une enfant terrible. Elle commencera par t'embrasser en disant que c'est toi qu'elle veut. Elle est fourbe et effrontée ; non, tu ne peux pas aller chez elle.

– En effet, mon père, ce ne serait pas convenable.

– Où t'envoyait-il, il a crié : « va » en se sauvant ?

– Chez Catherine Ivanovna.

– Pour lui demander de l'argent ?

– Non, pas pour cela.

– Il n'a pas le sou. Écoute, Aliocha, je

réfléchirai pendant la nuit. Va-t'en... tu la rencontreras peut-être. Viens me voir demain matin sans faute. J'ai quelque chose à te dire. Viendras-tu ?

– Oui.

– Tu auras l'air de passer prendre de mes nouvelles. Ne dis à personne que je t'ai prié de venir. Pas un mot à Ivan.

– Entendu.

– Adieu, mon ange. Tu as pris ma défense, tout à l'heure, je ne l'oublierai jamais. Je te dirai un mot demain... mais cela demande réflexion.

– Comment vous sentez-vous, maintenant ?

– Demain, je serai sur pied, tout à fait rétabli, en parfaite santé !... »

Dans la cour, Aliocha trouva Ivan assis sur un banc, près de la porte cochère ; il notait quelque chose au crayon dans son carnet. Aliocha l'informa que le vieillard avait repris connaissance et lui laissait passer la nuit au monastère.

« Aliocha, je serais heureux de te voir demain matin, dit Ivan d'un ton aimable auquel Aliocha

ne s'attendait pas.

– Je serai demain chez les dames Khokhlakov, peut-être aussi chez Catherine Ivanovna, si je ne la trouve pas chez elle maintenant.

– Tu y vas quand même ? C'est pour « la saluer et la resaluer », dit Ivan en souriant.

Aliocha se troubla.

« Je pense avoir compris les exclamations de Dmitri et un peu ce qui s'est passé. Il t'a prié d'aller la voir pour lui dire qu'il... eh bien... en un mot, pour prendre congé.

– Frère, comment ce cauchemar finira-t-il pour Dmitri et notre père ? s'exclama Aliocha.

– Il est difficile de le deviner. Peut-être que cette affaire tombera à l'eau. Cette femme est un monstre. En tout cas, il faut que le vieux reste à la maison et que Dmitri n'y entre pas.

– Frère, permets-moi encore une question. Se peut-il que chacun ait le droit de juger ses semblables, de décider qui est digne de vivre et qui en est indigne ?

– Que vient faire ici l'appréciation des mérites ? Pour trancher cette question, le cœur

humain ne se préoccupe guère des mérites, mais d'autres motifs bien plus naturels. Quant au droit, qui donc n'a pas le droit de souhaiter ?

– Pas la mort d'autrui.

– Et pourquoi pas la mort ? À quoi bon mentir à soi-même, alors que tous vivent ainsi et ne peuvent sans doute vivre autrement. Tu penses à ce que j'ai dit tout à l'heure, que « la destinée des reptiles est de se dévorer entre eux » ? Me crois-tu capable, comme Dmitri, de verser le sang d'Ésope, de le tuer, enfin ?

– Que dis-tu Ivan ? Jamais cette idée ne m'est venue ! Et je ne crois pas que Dmitri...

– Merci, dit Ivan en souriant. Sache que je le défendrai toujours. Mais dans ce cas particulier, je laisse le champ libre à mes désirs. À demain. Ne me juge pas, ne me tiens pas pour un scélérat », ajouta-t-il.

Ils se serrèrent les mains plus cordialement qu'ils n'avaient jamais fait. Aliocha comprit que son frère se rapprochait de lui avec une intention secrète.

## X

## Les deux ensemble

Aliocha sortit de chez son père plus abattu qu'à son arrivée. Ses idées étaient fragmentaires, confuses ; lui-même se rendait compte qu'il craignait de les rassembler, de tirer une conclusion générale des contradictions douloureuses dont cette journée était faite. Il éprouvait un sentiment voisin du désespoir, ce qui ne lui était jamais arrivé. Une question dominait les autres, fatale et insoluble : qu'adviendrait-il de son père et de Dmitri, en présence de cette femme redoutable ? Il les avait vus aux prises. Le seul vraiment malheureux, c'était son frère Dmitri ; la fatalité le guettait. D'autres se trouvaient mêlés à tout cela, et peut-être davantage que ne le croyait Aliocha auparavant. Il y avait là une sorte d'énigme. Ivan lui avait fait des avances, attendues depuis

longtemps, et maintenant il en éprouvait une appréhension. Autre bizarrerie : alors que tantôt il se rendait chez Catherine Ivanovna dans un trouble extraordinaire, il n'en ressentait à présent aucun ; il se hâtait même, comme s'il attendait d'elle une indication. Pourtant, la commission était encore plus pénible à faire : la question des trois mille roubles était réglée, et Dmitri, se sentant déshonoré définitivement, tomberait de plus en plus bas. En outre, Aliocha devait narrer à Catherine Ivanovna la scène qui venait de se dérouler chez son père.

Il était sept heures et la nuit tombait lorsque Aliocha arriva chez Catherine Ivanovna, qui habitait une confortable maison dans la Grand-Rue. Il savait qu'elle vivait avec deux tantes. L'une, la tante de sa sœur Agathe, était cette personne silencieuse qui avait pris soin d'elle après sa sortie de pension. L'autre était une dame de Moscou, fort digne, mais sans fortune. Toutes deux se soumettaient en tout à Catherine Ivanovna et ne demeuraient auprès d'elle que pour le décorum. Catherine Ivanovna ne dépendait que de sa bienfaitrice, la générale, que

sa santé retenait à Moscou et à qui elle était dans l'obligation d'écrire deux fois par semaine des lettres très détaillées.

Lorsque Aliocha, dans le vestibule, se fit annoncer par la femme de chambre qui lui avait ouvert, il lui parut évident qu'on connaissait déjà au salon son arrivée (peut-être l'avait-on aperçu de la fenêtre) ; toujours est-il qu'il entendit du bruit, des pas précipités résonnèrent avec un frou-frou de robes, deux ou trois femmes avaient dû s'échapper. Aliocha trouva étrange que son arrivée produisît une telle agitation. On le fit entrer aussitôt au salon, une grande pièce meublée avec élégance, qui n'avait rien de provincial : des canapés et des chaises longues, des tables et des guéridons, des tableaux aux murs, des vases et des lampes, beaucoup de fleurs, jusqu'à un aquarium près de la fenêtre. Le crépuscule assombrissait la chambre. Aliocha aperçut sur un canapé une mantille de soie abandonnée, et sur la table en face, deux tasses où il restait du chocolat, des biscuits, une coupe de cristal avec des raisins secs, une autre avec des bonbons. En voyant cette collation, Aliocha

devina qu'il y avait des invités et fronça les sourcils. Mais aussitôt la portière se souleva, et Catherine Ivanovna entra d'un pas rapide, en lui tendant les deux mains avec un joyeux sourire. En même temps, une servante apporta et posa sur la table deux bougies allumées.

« Dieu soit loué, vous voilà enfin ! Toute la journée j'ai prié Dieu pour que vous veniez ! Asseyez-vous. »

La beauté de Catherine Ivanovna avait déjà frappé Aliocha, trois semaines auparavant, quand Dmitri l'avait conduit chez elle pour le présenter, car elle désirait beaucoup faire sa connaissance. Ils n'avaient guère causé lors de cette entrevue : croyant Aliocha fort gêné, Catherine Ivanovna voulut le mettre à l'aise et conversa tout le temps avec Dmitri. Aliocha avait gardé le silence, mais observé bien des choses. Le maintien noble, l'aisance fière, l'assurance de la hautaine jeune fille le frappèrent. Ses grands yeux noirs brillants lui parurent en parfaite harmonie avec la pâleur mate de son visage ovale. Mais ses yeux, ses lèvres tremblantes, si capables qu'ils fussent d'exciter l'amour de son frère, ne pourraient

peut-être pas le retenir longtemps. Il s’en ouvrit presque à Dmitri, lorsque celui-ci, après la visite, insista, le suppliant de ne pas cacher l’impression que lui avait produite sa fiancée.

« Tu seras heureux avec elle, mais peut-être pas d’un bonheur calme.

– Frère, ces femmes demeurent pareilles à elles-mêmes ; elles ne se résignent pas devant la destinée. Ainsi, tu penses que je ne l’aimerai pas toujours ?

– Non, tu l’aimeras toujours, sans doute, mais tu ne seras peut-être pas toujours heureux avec elle... »

Aliocha exprima cette opinion en rougissant, dépité d’avoir, pour céder aux prières de son frère, formulé des idées aussi « sottes », car aussitôt émise, son opinion lui parut à lui-même fort sotte. Et il eut honte de s’être exprimé si catégoriquement sur une femme.

Sa surprise fut d’autant plus grande en sentant, au premier regard jeté maintenant sur Catherine Ivanovna, qu’il s’était peut-être trompé dans son jugement. Cette fois-ci, le visage de la jeune fille

rayonnait d’une bonté ingénue, d’une sincérité ardente. De la « fierté », de la « hauteur » qui avaient alors tant frappé Aliocha, il ne restait qu’une noble énergie, une confiance sereine en soi-même. Au premier regard, aux premières paroles, Aliocha comprit que le tragique de sa situation à l’égard de l’homme qu’elle aimait tant ne lui échappait point et que, peut-être, elle savait déjà tout. Néanmoins, son visage radieux exprimait la foi en l’avenir. Aliocha se sentit coupable envers elle, vaincu et captivé tout ensemble. En outre, il remarqua, à ses premières paroles, qu’elle se trouvait dans une violente agitation, peut-être insolite chez elle, et qui confinait même à l’exaltation.

« Je vous attendais, car c’est de vous seul, à présent, que je puis savoir toute la vérité.

– Je suis venu... bredouilla Aliocha, je... il m’a envoyé.

– Ah ! il vous a envoyé ; eh bien, je le pressentais ! Maintenant, je sais tout, tout ! dit Catherine Ivanovna, les yeux étincelants. Attendez, Alexéi Fiodorovitch, je vais vous dire

pourquoi je désirais tant vous voir. J'en sais peut-être plus long que vous-même ; ce ne sont pas des nouvelles que je réclame de vous. Je veux connaître votre dernière impression sur Dmitri, je veux que vous me racontiez le plus franchement, le plus grossièrement que vous pourrez (oh ! ne vous gênez pas), ce que vous pensez de lui maintenant et de sa situation après votre entrevue d'aujourd'hui. Cela vaudra peut-être mieux qu'une explication entre nous deux, puisqu'il ne veut plus venir me voir. Avez-vous compris ce que j'attends de vous ? Maintenant, pour quelle raison vous a-t-il envoyé ; parlez franchement, ne mâchez pas les mots !...

– Il m'a chargé de vous... saluer, de vous dire qu'il ne viendrait plus jamais et de vous saluer.

– Saluer ? Il a dit comme ça, c'est ainsi qu'il s'est exprimé ?

– Oui.

– Il s'est peut-être trompé, par hasard, et n'a pas employé le mot qu'il fallait ?

– Non, il a insisté précisément pour que je vous répète ce mot « saluer ». Il me l'a

recommandé trois fois. »

Le sang monta au visage de Catherine Ivanovna.

« Aidez-moi, Alexéi Fiodorovitch, j'ai maintenant besoin de vous. Voici ma pensée, dites-moi si j'ai tort ou raison : s'il vous avait chargé de me saluer à la légère, sans insister sur la transmission du mot, sans le souligner, tout serait fini. Mais s'il a appuyé particulièrement sur ce terme, s'il vous a enjoint de me transmettre ce salut, c'est qu'il était surexcité, hors de lui peut-être. La décision qu'il a prise l'aura effrayé lui-même ! Il ne m'a pas quittée avec assurance, il a dégringolé la pente. Le soulignement de ce mot a le sens d'une bravade...

– C'est cela, c'est cela, affirma Aliocha ; j'ai la même impression que vous.

– Dans ce cas, tout n'est pas perdu ! Il n'est que désespéré, je puis encore le sauver. Ne vous a-t-il pas parlé d'argent, de trois mille roubles ?

– Non seulement il m'en a parlé, mais c'est peut-être ce qui l'accablait le plus. Il dit que tout lui est devenu indifférent depuis qu'il a perdu son

honneur, répondit Aliocha qui se sentait renaître à l'espérance en entrevoyant la possibilité de sauver son frère. Mais savez-vous... ce qui en est de cet argent ? ajouta-t-il, et il demeura court.

– Je suis fixée depuis longtemps. J'ai télégraphié à Moscou où l'on n'avait rien reçu. Il n'a pas envoyé l'argent, mais je me suis tue. J'ai appris la semaine dernière qu'il était à court... Je n'ai qu'un but, en tout ceci, c'est qu'il sache à qui s'adresser et où trouver l'amitié la plus fidèle. Mais il ne veut pas croire que son plus fidèle ami, c'est moi ; il ne considère que la femme en moi. Je me suis tourmentée toute la semaine : comment faire pour qu'il ne rougisse pas devant moi d'avoir gaspillé ces trois mille roubles ? Qu'il ait honte devant tous, et vis-à-vis de lui-même, mais pas devant moi ! Comment ignore-t-il jusqu'à maintenant tout ce que je puis endurer pour lui ? Comment peut-il me méconnaître, après tout ce qui s'est passé ? Je veux le sauver pour toujours. Qu'il cesse de voir en moi sa fiancée ! Il craint pour son honneur vis-à-vis de moi ? Mais il n'a pas craint de s'ouvrir à vous, Alexéi Fiodorovitch. Pourquoi n'ai-je pas encore

mérité sa confiance ? »

Des larmes lui vinrent aux yeux tandis qu'elle prononçait ces derniers mots.

« Je dois vous dire, reprit Aliocha d'une voix tremblante, qu'il vient d'avoir une scène terrible avec mon père. Et il raconta tout : comment Dmitri l'avait envoyé demander de l'argent, puis avait fait irruption dans la maison, battu Fiodor Pavlovitch, et, là-dessus, recommandé avec insistance à Aliocha d'aller la « saluer »... Il est allé chez cette femme... ajouta tout bas Aliocha.

– Vous pensez que je ne supporterai pas sa liaison avec cette femme ? Il le pense aussi, mais il ne l'épousera pas, déclara-t-elle avec un rire nerveux. Un Karamazov peut-il brûler d'une ardeur éternelle ? C'est un emballement, ce n'est pas de l'amour. Il ne l'épousera pas, car elle ne voudra pas de lui, dit-elle avec le même rire étrange.

– Il l'épousera peut-être, dit tristement Aliocha, les yeux baissés.

– Il ne l'épousera pas, vous dis-je ! Cette jeune fille est un ange ! Le savez-vous, le savez-vous ?

s'exclama Catherine Ivanovna avec une chaleur extraordinaire. C'est la plus fantastique des créatures. Elle est séduisante, assurément, mais elle a un caractère noble et bon. Pourquoi me regardez-vous ainsi, Alexéi Fiodorovitch ? Mes paroles vous étonnent, vous ne me croyez pas ? Agraféna Alexandrovna, mon ange, cria-t-elle soudain, les yeux tournés vers la pièce voisine, venez ici, ce gentil garçon est au courant de toutes nos affaires, montrez-vous donc !

– Je n'attendais que votre appel », fit une voix douce et même doucereuse.

La portière se souleva et... Grouchegnka en personne, rieuse, joyeuse, apparut. Aliocha éprouva une commotion ; les yeux fixés sur cette apparition il ne pouvait s'en détacher. « La voilà donc, se disait-il, cette femme redoutable, « ce monstre », comme Ivan l'a appelée il y a une demi-heure ! » Pourtant il avait devant lui l'être le plus ordinaire, le plus simple à première vue, une femme charmante et bonne, jolie, certes, mais ressemblant à toutes les jolies femmes « ordinaires ». À vrai dire, elle était même belle, fort belle, une beauté russe, celle qui suscite tant

de passions. La taille assez élevée, sans égaler pourtant Catherine Ivanovna, qui était très grande, forte, avec des mouvements doux et silencieux, comme alanguis dans une douceur en accord avec sa voix. Elle s'avança, non pas comme Catherine Ivanovna, d'un pas ferme et assuré, mais sans bruit. On ne l'entendait pas marcher. Elle s'enfonça dans un fauteuil, avec un bruissement doux de son élégante robe en soie noire, recouvrit frileusement d'un châle de laine son cou blanc comme neige et ses larges épaules. Son visage indiquait juste son âge : vingt-deux ans. Sa peau était très blanche, avec un teint à reflets rose pâle, l'ovale du visage un peu large, la mâchoire inférieure un peu saillante, la lèvre supérieure était mince, celle de dessous qui avançait, deux fois plus forte et comme enflée ; une magnifique chevelure châtain très abondante, des sourcils sombres, d'admirables yeux gris d'azur aux longs cils : le plus indifférent, le plus distrait des hommes, égaré dans la foule, à la promenade, n'eût pas manqué de s'arrêter devant ce visage et de se le rappeler longtemps. Ce qui frappa le plus Aliocha, ce fut son expression

enfantine et ingénue. Elle avait un regard et des joies d'enfant, elle s'était approchée de la table vraiment « réjouie », comme si elle attendait quelque chose, curieuse et impatiente. Son regard égayait l'âme. Aliocha le sentait. Il y avait encore en elle un je ne sais quoi dont il n'aurait pu ou su rendre compte, mais qu'il sentait peut-être inconsciemment, cette mollesse des mouvements, cette légèreté féline de son corps, pourtant puissant et gras. Son châle dessinait des épaules pleines, une ferme poitrine de toute jeune femme. Ce corps promettait peut-être les formes de la Vénus de Milo, mais dans des proportions que l'on devinait quelque peu outrées. En examinant Grouchegnka, des connaisseurs de la beauté russe auraient prédit avec certitude qu'à l'approche de la trentaine, cette beauté si fraîche encore perdrait son harmonie ; le visage s'empâterait ; des rides se formeraient rapidement sur le front et autour des yeux ; le teint se flétrirait, s'empourprerait peut-être ; bref, c'était la beauté du diable, beauté éphémère, si fréquente chez la femme russe. Aliocha, bien entendu, ne pensait pas à ces choses, mais, quoique sous le charme, il se

demandait avec malaise et comme à regret : « Pourquoi traîne-t-elle ainsi les mots et ne peut-elle parler naturellement ? » Grouchegnka trouvait sans doute de la beauté dans ce grasseyement et ces intonations chantantes. Ce n'était qu'une habitude de mauvais ton, indice d'une éducation inférieure, d'une fausse notion des convenances. Néanmoins, ce parler affecté semblait à Aliocha presque incompatible avec cette expression ingénue et radieuse, ce rayonnement des yeux riant d'une joie de bébé.

Catherine Ivanovna la fit asseoir en face d'Aliocha et baisa à plusieurs reprises les lèvres souriantes de cette femme dont elle semblait s'être amourachée.

« C'est la première fois que nous nous voyons, Alexéi Fiodorovitch, dit-elle ravie. Je voulais la connaître, la voir, aller chez elle, mais elle est venue elle-même à mon premier appel. J'étais sûre que nous arrangerions tout. Mon cœur le pressentait... On m'avait priée de renoncer à cette démarche, mais j'en prévoyais l'issue, et je ne me suis pas trompée. Grouchegnka m'a expliqué toutes ses intentions ; elle est venue comme un

bon ange m'apporter la paix et la joie...

– Vous ne m'avez pas dédaignée, chère mademoiselle, dit Grouchegnka d'une voix traînante, avec son doux sourire.

– Gardez-vous de me dire de telles paroles, charmante magicienne ! Vous dédaigner ? Je vais encore embrasser votre jolie lèvre. Elle a l'air enflée et voilà qui la fera enfler encore... Voyez comme elle rit, Alexéi Fiodorovitch ; c'est une joie pour le cœur de regarder cet ange... »

Aliocha rougissait et frissonnait légèrement.

« Vous me choyez, chère mademoiselle, mais je ne mérite peut-être pas vos caresses.

– Elle ne les mérite pas ! s'exclama avec la même chaleur Catherine Ivanovna. Sachez, Alexéi Fiodorovitch, que nous sommes une tête fantasque, indépendante, mais un cœur fier, oh ! très fier ! nous sommes noble et généreuse, Alexéi Fiodorovitch, le saviez-vous ? Nous n'avons été que malheureuse, trop prête à nous sacrifier à un homme peut-être indigne ou léger. Nous avons aimé un officier, nous lui avons tout donné, il y a longtemps de cela, cinq ans, et il

nous a oubliée, il s'est marié. Devenu veuf, il a écrit, il est en route, c'est lui seul, sachez-le, que nous aimons et que nous avons toujours aimé ! Il arrive, et de nouveau Grouchegnka sera heureuse, après avoir souffert pendant cinq ans. Que peut-on lui reprocher, qui peut se vanter de ses bonnes grâces ? Ce vieux marchand impotent mais c'était plutôt un père, un ami, un protecteur ; il nous a trouvée désespérée, tourmentée, abandonnée... Car elle voulait se noyer, ce vieillard l'a sauvée, il l'a sauvée !

– Vous me défendez par trop chaleureusement, chère mademoiselle, vous allez un peu loin, traîna de nouveau Grouchegnka.

– Je vous défends ! Est-ce à moi de vous défendre, et avez-vous besoin de l'être ? Grouchegnka, mon ange, donnez-moi votre main ; regardez cette petite main potelée, cette délicieuse main, Alexéi Fiodorovitch ; la voyez-vous, c'est elle qui m'a apporté le bonheur, qui m'a ressuscitée, je vais la baiser des deux côtés... Et voilà, et voilà. »

Elle embrassa trois fois, comme transportée, la

main vraiment charmante, peut-être trop potelée, de Grouchegnka. Celle-ci se laissait faire, avec un rire nerveux et sonore ; tout en observant la « chère demoiselle »... « Peut-être s'exalte-t-elle trop », pensa Aliocha. Il rougit, son cœur n'était pas tranquille.

« Vous voulez me faire rougir, chère mademoiselle, en baisant ma main devant Alexéi Fiodorovitch.

– Moi, vous faire rougir ? proféra Catherine Ivanovna un peu étonnée. Ah ! ma chère, que vous me comprenez mal !

– Mais peut-être ne me comprenez-vous pas non plus, chère mademoiselle. Je suis pire que je ne vous parais. J'ai mauvais cœur, je suis capricieuse. C'est uniquement pour me moquer du pauvre Dmitri Fiodorovitch que j'ai fait sa conquête.

– Mais vous allez maintenant le sauver, vous me l'avez promis. Vous lui ferez comprendre, vous lui révélerez que depuis longtemps vous en aimez un autre prêt à vous épouser...

– Mais non, je ne vous ai rien promis de

pareil. C'est vous qui avez dit tout cela, et pas moi.

– Je vous ai donc mal comprise, murmura Catherine Ivanovna, qui pâlit légèrement. Vous m'avez promis...

– Ah ! non, angélique demoiselle, je ne vous ai rien promis, interrompit Grouchegnka avec la même expression gaie, paisible, innocente. Voyez, digne mademoiselle, comme je suis mauvaise et volontaire. Ce qui me plaît, je le fais ; tout à l'heure, je vous ai peut-être fait une promesse, et maintenant je me dis « si Mitia allait me plaire de nouveau », car une fois déjà il m'a plu presque une heure. Peut-être vais-je aller lui dire de demeurer chez moi à partir d'aujourd'hui... Voyez comme je suis inconstante...

– Tout à l'heure vous parliez autrement... murmura Catherine Ivanovna.

– Oui ! Mais j'ai le cœur tendre, je suis sotte ! Rien qu'à penser à tout ce qu'il a enduré pour moi, si, de retour chez moi, j'ai pitié de lui, qu'arrivera-t-il ?

– Je ne m'attendais pas...

– Oh ! mademoiselle, que vous êtes bonne et noble à côté de moi. Et peut-être, maintenant, allez-vous cesser de m'aimer en voyant mon caractère, demanda-t-elle tendrement, et elle prit avec respect la main de Catherine Ivanovna. Je vais baiser votre main, chère mademoiselle, comme vous avez fait de la mienne. Vous m'avez donné trois baisers, je vous en devrais bien trois cents pour être quitte. Il en sera ainsi, et après à la grâce de Dieu ; peut-être serai-je votre esclave et voudrai-je vous complaire en tout, qu'il en soit ce que Dieu voudra, sans aucunes conventions ni promesses. Donnez-moi votre main, votre jolie main, chère mademoiselle, belle entre toutes ! »

Elle porta doucement cette main à ses lèvres, dans l'étrange dessein de « s'acquitter » des baisers reçus. Catherine Ivanovna ne retira pas sa main. Elle avait écouté avec un timide espoir la dernière promesse de Grouchegnka, si étrangement exprimée fût-elle, de lui « complaire aveuglément » ; elle la regardait avec anxiété dans les yeux ; elle y voyait la même expression ingénue et confiante, la même gaieté sereine...

« Elle est peut-être trop naïve ! » se dit Catherine Ivanovna dans une lueur d'espoir. Cependant Grouchegnka, charmée de cette « jolie petite main », la portait lentement à ses lèvres. Elle y touchait presque, lorsqu'elle la retint pour réfléchir.

« Savez-vous, mon ange, traîna-t-elle de sa voix la plus doucereuse, tout compte fait, je ne vous baiserai pas la main. – Et elle eut un petit rire gai.

– Comme vous voudrez... Qu'avez-vous ? tressaillit Catherine Ivanovna.

– Souvenez-vous de ceci : vous avez baisé ma main, mais moi je n'ai pas baisé la vôtre. »

Une lueur brilla dans ses yeux. Elle fixait obstinément Catherine Ivanovna.

« Insolente ! » proféra celle-ci, qui commençait à comprendre. Elle se leva vivement, en proie à la colère.

Sans se hâter, Grouchegnka en fit autant.

« Je vais raconter à Mitia que vous m'avez baisé la main, mais que je n'ai pas voulu baiser la vôtre. Cela le fera bien rire.

– Hors d'ici, coquine !

– Ah ! quelle honte ! Une demoiselle comme vous ne devrait pas employer de pareils mots.

– Hors d'ici, fille vendue ! hurla Catherine Ivanovna. Tout son visage convulsé tremblait.

– Vendue, soit. Vous-même, ma belle, vous alliez le soir chercher fortune chez des jeunes gens et trafiquer de vos charmes ; je sais tout. »

Catherine Ivanovna poussa un cri, voulut se jeter sur elle, mais Aliocha la retint de toutes ses forces.

« Ne bougez pas, ne lui répondez rien, elle partira d'elle-même. »

Les deux parents de Catherine Ivanovna et la femme de chambre accoururent à son cri. Elles se précipitèrent vers elle.

« Eh bien, je m'en vais, déclara Grouchegnka en prenant sa mantille sur le divan. Aliocha, mon chéri, accompagne-moi !

– Allez-vous-en plus vite, implora Aliocha les mains jointes.

– Aliocha chéri, accompagne-moi. En route je te dirai quelque chose qui te fera plaisir. C'est

pour toi, Aliocha, que j'ai joué cette scène. Viens, mon cher, tu ne le regretteras pas. »

Aliocha se détourna en se tordant les mains. Grouchegnka s'enfuit dans un rire sonore.

Catherine Ivanovna eut une attaque de nerfs ; elle sanglotait, des spasmes l'étouffaient. On s'empressait autour d'elle.

« Je vous avais prévenue, lui dit l'aînée des tantes. Vous êtes trop vive... Peut-on risquer pareille démarche ! Vous ne connaissez pas ces créatures, et on dit de celle-ci que c'est la pire de toutes... Vous n'en faites qu'à votre tête !

– C'est une tigresse ! vociféra Catherine Ivanovna. Pourquoi m'avez-vous retenue, Alexéi Fiodorovitch, je l'aurais battue, battue. »

Elle était incapable de se contenir devant Alexéi, peut-être ne le voulait-elle pas.

« Elle mériterait d'être fouettée en public, de la main du bourreau. »

Alexéi se rapprocha de la porte.

« Oh ! mon Dieu, s'écria Catherine Ivanovna en joignant les mains, mais lui ! Il a pu être si déloyal, si inhumain ! Car c'est lui qui a raconté à

cette créature ce qui s'est passé en ce jour fatal et à jamais maudit ! « Vous alliez trafiquer de vos charmes, ma belle ! » Elle sait tout. Votre frère est un gredin, Alexéi Fiodorovitch ! »

Aliocha voulut dire quelque chose, mais il ne trouva pas un mot ; son cœur se serrait à lui faire mal.

« Allez-vous-en, Alexéi Fiodorovitch ! J'ai honte, c'est affreux ! Demain... Je vous en prie à genoux, venez demain. Ne me jugez pas, pardonnez-moi, je ne sais pas de quoi je suis capable ! »

Aliocha sortit en chancelant. Il aurait voulu pleurer comme elle ; soudain la femme de chambre le rattrapa.

« Mademoiselle a oublié de vous remettre cette lettre de Mme Khokhlakov ; elle l'avait depuis le dîner. »

Aliocha prit la petite enveloppe rose et la glissa presque inconsciemment dans sa poche.

## XI

## Encore une réputation perdue

De la ville au monastère, il n'y avait guère plus d'une verste. Aliocha marchait rapidement sur la route, déserte à cette heure. Il faisait presque nuit et il était difficile, à trente pas, de distinguer les objets. À mi-chemin, au centre d'un carrefour, s'élevait une silhouette. À peine Aliocha était-il arrivé à cet endroit que la silhouette se détacha de l'arbre et se jeta sur lui en criant :

« La bourse ou la vie !

– Comment, c'est toi, Mitia ! s'exclama Aliocha fortement ému.

– Ha, ha ! tu ne t'y attendais pas ? Je me demandais où t'attendre. Près de sa maison ? Il y a trois chemins qui partent de là et je pouvais te manquer. J'ai eu l'idée enfin d'attendre ici, car tu devais nécessairement y passer, il n'y a pas

d'autre route pour aller au monastère. Eh bien, dis-moi la vérité, écrase-moi comme un cafard... Qu'as-tu donc ?

– Ce n'est rien, frère, c'est la peur. Ah ! Dmitri ! Tantôt, ce sang de notre père... (Aliocha se mit à pleurer, il en avait envie depuis longtemps, il lui semblait que quelque chose se déchirait en lui.) Tu l'as presque tué, tu l'as maudit... Et voilà que maintenant... Tu plaisantes...

– Ah oui ! C'est indécent ? Cela ne convient pas à la situation ?

– Non, je disais ça...

– Attends, regarde cette nuit sombre, ces nuages, ce vent qui s'est levé. Caché sous le saule, je t'attendais et tout à coup je me suis dit (j'en prends Dieu à témoin) : « À quoi bon souffrir encore, pourquoi attendre ? Voilà un saule, j'ai mon mouchoir et ma chemise, la corde sera bientôt tressée, avec mes bretelles par-dessus le marché... Je m'en vais débarrasser la terre de ma présence ! » Et soudain je t'entends marcher. Seigneur, ce fut comme si un rayon descendait

sur moi ! « Il y a pourtant un homme que j'aime ; le voici, ce petit homme, mon cher petit frère que j'aime plus que tout au monde et que j'aime uniquement ! » Si vive était mon affection, à cette minute, que je songeai à me jeter à ton cou ! Mais il me vient une idée stupide : « pour le divertir, je vais lui faire peur » et j'ai crié comme un imbécile : « La bourse ou la vie ! » Pardonne ma sottise ; c'est absurde, mais au fond de l'âme, je suis convenable... Eh bien, parle, que s'est-il passé là-bas ? Qu'a-t-elle dit ? Écrase-moi, frappe-moi, ne me ménage pas ! Elle est exaspérée ?

– Non... ce n'est pas du tout cela, Mitia. Je les ai rencontrées toutes deux.

– Qui cela, toutes deux ?

– Grouchegnka était chez Catherine Ivanovna. »

Dmitri demeura stupide.

« C'est impossible ! s'écria-t-il. Tu divagues ! Grouchegnka chez elle ? »

En un récit dépourvu d'art, mais non de clarté, Aliocha exposa l'essentiel de ce qui s'était passé

en y joignant ses propres impressions. Son frère l'écoutait en silence, le fixant d'un air impassible, mais Aliocha voyait clairement qu'il avait déjà tout compris, élucidé toute l'affaire. À mesure que le récit avançait, son visage se faisait presque menaçant. Il fronçait le sourcil, les dents serrées, le regard encore plus fixe, plus terrible dans son obstination... Le changement subit qui s'opéra sur ses traits courroucés n'en fut que plus inattendu ; ses lèvres crispées se détendirent, et il éclata d'un rire franc, irrésistible, qui pendant un bon moment l'empêcha de parler.

« Ainsi, elle ne lui a pas baisé la main ! Elle s'est sauvée sans lui baiser la main ! s'écria-t-il dans un transport maladif, qu'on eût pu qualifier d'impudent s'il n'eût pas été si ingénu.

– Et l'autre l'a appelée tigresse ? C'en est bien une ! Elle devrait monter sur l'échafaud ? Certainement, c'est mon opinion de longue date. Mais avant tout, frère, il faut recouvrer la santé. Elle est tout entière dans ce baisement de main, cette créature infernale, cette princesse, cette reine de toutes les furies ! De quoi enthousiasmer à sa manière ! Elle est partie chez elle ? À

l'instant je... j'y cours ! Aliocha, ne m'accuse pas, je conviens que ce serait peu de l'étouffer...

– Et Catherine Ivanovna ? dit tristement Aliocha.

– Celle-là aussi je la comprends, et mieux que jamais ! C'est la découverte des quatre parties du monde, des cinq, veux-je dire ! Oser pareille démarche ! C'est bien la même Katineka, la pensionnaire qui n'a pas craint d'aller trouver un officier malappris, dans le noble dessein de sauver son père, au risque de subir le pire des affronts. Toujours la fierté, la soif du danger, le défi à la destinée, poussés jusqu'aux dernières limites ! Sa tante, dis-tu, voulait l'en empêcher ? C'est une femme despotique, la sœur de cette générale de Moscou ; elle faisait beaucoup d'embarras, mais son mari a été convaincu de malversations, il a tout perdu, et sa fière épouse a dû baisser le ton. Ainsi, elle retenait Katia, mais celle-ci ne l'a pas écoutée. « Je puis tout vaincre, tout m'est soumis, j'ensorcellerai Grouchegnka si je veux ! » Elle le croyait bien sûr et elle a forcé ses talents ; à qui la faute ? Tu penses que c'est à dessein qu'elle a baisé la première la main de

Grouchegnka, par calcul et par ruse ? Non, elle s'est éprise pour de bon de Grouchegnka, c'est-à-dire pas d'elle, mais de son rêve, de son désir, tout simplement parce que ce rêve, ce désir étaient les siens ! Aliocha, comment as-tu échappé à de pareilles femmes ? Tu t'es sauvé en retroussant ton froc, hein ? Ha ! Ha !

– Frère, tu n'as pas songé, je crois, à l'offense que tu as faite à Catherine Ivanovna en racontant à Grouchegnka sa visite chez toi ; celle-ci lui a jeté à la face qu'« elle allait furtivement trafiquer de ses charmes ». Y a-t-il une pire injure, frère ? »

L'idée que son frère se réjouissait de l'humiliation de Catherine Ivanovna tourmentait Aliocha, quoique bien à tort, évidemment.

« Ah bah ! fit Dmitri en fronçant les sourcils et en se frappant le front. – Il venait seulement d'y prendre garde, bien qu'Aliocha eût tout raconté à la fois, l'injure et le cri de Catherine Ivanovna : « Votre frère est un gredin ! » – Oui, en effet, j'ai dû parler à Grouchegnka de « ce jour fatal », comme dit Katia. Vraiment, je le lui ai raconté, je

me rappelle ! C'était à Mokroïé, pendant que les tziganes chantaient ; j'étais ivre... Mais alors je sanglotais, je priais à genoux devant l'image de Katia. Grouchegnka me comprenait, elle pleurait même... Pouvait-il en aller autrement ? Alors elle pleurait, à présent « elle enfonce un poignard dans le cœur ». Voilà bien les femmes ! »

Il se mit à réfléchir, la tête baissée.

« Oui, je suis un véritable gredin, proféra-t-il soudain d'une voix morne. Le fait d'avoir pleuré ne change rien à l'affaire. Dis-lui que j'accepte cette appellation, si cela peut la consoler. Eh bien, en voilà assez, à quoi bon bavarder ! Ce n'est pas gai. Suivons chacun notre route. Je ne veux plus te revoir avant le dernier moment. Adieu, Alexéi ! »

Il serra fortement la main de son frère et, sans relever la tête, tel qu'un évadé, il se dirigea à grands pas vers la ville. Aliocha le suivit du regard, ne pouvant croire qu'il fût parti tout à fait. En effet il rebroussa chemin.

« Attends, Alexéi, encore un aveu, pour toi seul ! Regarde-moi bien en face : ici, vois-tu, ici

une infamie exécrable se prépare. (En disant ici, Dmitri se frappait la poitrine d'un air étrange, comme si l'infamie était en dépôt dans sa poitrine ou suspendue à son cou.) Tu me connais déjà comme un gredin avéré. Mais, sache-le, quoi que j'aie fait, quoi que je puisse faire à l'avenir, rien n'égale en bassesse l'infamie que je porte maintenant dans ma poitrine, et que je pourrais réprimer, mais je ne le ferai pas, sache-le. J'aime mieux la commettre. Je t'ai tout raconté tantôt, hormis cela, je n'en avais pas le courage ! Je puis encore m'arrêter et, de la sorte, recouvrer demain la moitié de mon honneur, mais je n'y renoncerai pas, j'accomplirai mon noir dessein, tu pourras témoigner que j'en parle à l'avance et sciemment ! Perdition et ténèbres ! Inutile de t'expliquer, tu l'apprendras en son temps. La fange est une furie ! Adieu. Ne prie pas pour moi, je n'en suis pas digne et je n'ai besoin d'aucune prière... Ôte-toi de mon chemin !... »

Et il s'éloigna, cette fois, définitivement. Aliocha s'en alla au monastère. « Comment, je ne le verrai plus ! qu'est-ce qu'il raconte ? » Cela lui parut bizarre : « Il faudra que je me mette demain

à sa recherche, que veut-il dire ? »

Il contourna le monastère et alla droit à l'ermitage à travers le bois de pins. On lui ouvrit, bien qu'on ne laissât entrer personne à cette heure. Il entra dans la cellule du *starets* le cœur palpitant. « Pourquoi était-il parti ? Pourquoi l'avait-on envoyé dans le monde ? Ici, la paix, la sainteté, là-bas, le trouble, les ténèbres dans lesquelles on s'égare... »

Dans la cellule se trouvaient le novice Porphyre et un religieux, le Père Païsius, qui était venu toutes les heures prendre des nouvelles du Père Zosime, dont l'état empirait, comme l'apprit Aliocha avec effroi. L'entretien du soir n'avait pu avoir lieu. D'ordinaire, après l'office, la communauté, avant de se livrer au repos, se réunissait dans la cellule du *starets* ; chacun lui confessait tout haut ses transgressions de la journée, les rêves coupables, les tentations, même les querelles entre moines, s'il y en avait eu ; d'aucuns se confessaient à genoux. Le starets absolvait, apaisait, enseignait, imposait des pénitences, bénissait et congédiait. C'est contre ces « confessions » fraternelles que s'élevaient

les adversaires du *starets ;* ils y voyaient une profanation de la confession, en tant que sacrement, presque un sacrilège, bien que ce fût en réalité tout autre chose. On représentait même à l'autorité diocésaine que, loin d'atteindre leur but, ces réunions étaient une source de péchés, de tentations. Beaucoup, parmi la communauté, répugnaient à aller chez le *starets* et s'y rendaient malgré eux, afin de ne point passer pour fiers et révoltés en esprit. On racontait que certains moines s'entendaient entre eux à l'avance : « Je dirai que je me suis fâché contre toi ce matin, tu le confirmeras », cela afin d'avoir quelque chose à dire et de se tirer d'affaire. Aliocha savait que parfois les choses se passaient ainsi. Il savait également que certains s'indignaient fort de l'usage d'après lequel les lettres mêmes des parents, reçues par les solitaires, étaient portées d'abord au *starets*, pour qu'il les décachetât et les lût avant leurs destinataires. Bien entendu, ces pratiques étaient censées s'accomplir librement, sincèrement, à des fins d'édification, de soumission volontaire ; en fait, elles n'étaient pas exemptes d'une certaine hypocrisie. Mais les plus

religieux, les plus âgés, les plus expérimentés persistaient dans leur idée, estimant que « ceux qui avaient franchi l'enceinte pour faire sincèrement leur salut trouvaient dans cette obéissance et cette abdication d'eux-mêmes un profit des plus salutaires ; que ceux au contraire qui murmuraient n'avaient pas la vocation et auraient mieux fait de demeurer dans le monde ».

« Il s'affaiblit, il somnole, murmura le Père Païsius à l'oreille d'Aliocha. On a de la peine à le réveiller. À quoi bon d'ailleurs ? Il s'est réveillé pour cinq minutes et a demandé qu'on transmît sa bénédiction à la communauté, dont il réclame les prières. Demain matin, il a l'intention de communier de nouveau. Il s'est souvenu de toi, Alexéi, il a demandé où tu étais, on lui a dit que tu étais parti à la ville. « Ma bénédiction l'y accompagne ; sa place est là-bas et non ici. » Tu es l'objet de son amour et de sa sollicitude, comprends-tu cet honneur ? Mais pourquoi t'assigne-t-il un stage dans le monde ? C'est qu'il pressent quelque chose dans ta destinée ! Si tu retournes dans le monde, c'est pour remplir une tâche imposée par ton *starets*, comprends-le,

Alexéi, et non pour te livrer à la vaine agitation et aux œuvres du siècle... »

Le Père Païsius sortit. Alexéi ne doutait pas que la fin du *starets* ne fût proche, bien qu'il pût vivre encore un jour ou deux. Il se jura, malgré les engagements pris envers son père, les dames Khokhlakov, son frère, Catherine Ivanovna, de ne pas quitter le monastère jusqu'au dernier moment du *starets*. Son cœur brûlait d'amour et il se reprochait amèrement d'avoir pu oublier un instant, là-bas, celui qu'il avait laissé sur son lit de mort et qu'il vénérait par-dessus tout. Il passa dans la chambre à coucher, s'agenouilla, se prosterna devant la couche. Le *starets* reposait paisiblement ; on entendait à peine sa respiration ; son visage était calme.

Retournant dans la chambre voisine, où avait eu lieu la réception du matin, Aliocha se contenta de retirer ses bottes et s'étendit sur l'étroit et dur divan de cuir où il avait pris l'habitude de dormir, n'apportant avec lui qu'un oreiller. Depuis longtemps il avait renoncé au matelas dont parlait son père. Il n'enlevait que son froc qui lui servait de couverture. Avant de s'endormir, il

s'agenouilla et demanda à Dieu, dans une fervente prière, de l'éclairer, anxieux de retrouver l'apaisement qu'il éprouvait toujours naguère après avoir loué et glorifié Dieu, comme il le faisait ordinairement dans sa prière du soir. La joie qui le pénétrait lui procurait un sommeil léger et tranquille. En priant, il sentit dans sa poche la petite enveloppe rose, que lui avait remise la femme de chambre de Catherine Ivanovna, quand elle l'avait rattrapé dans la rue. Il en fut troublé, mais n'en acheva pas moins sa prière. Puis il décacheta l'enveloppe après quelque hésitation. Elle contenait un billet à son adresse, signé Lise, la fille de M^me^ Khokhlakov, qui s'était moquée de lui dans la matinée, en présence du *starets*.

« Alexéi Fiodorovitch, je vous écris à l'insu de tous, et de ma mère, et je sais que c'est mal. Mais je ne puis vivre plus longtemps sans vous dire ce qui est né dans mon cœur, et que personne à part nous deux ne doit savoir jusqu'à nouvel ordre. On prétend que le papier ne rougit pas ; quelle erreur ! je vous assure que maintenant nous

sommes tout rouges l'un et l'autre. Cher Aliocha, je vous aime, je vous aime depuis mon enfance, depuis Moscou, alors que vous étiez bien différent d'à présent. Je vous ai élu dans mon cœur pour m'unir à vous et achever nos jours ensemble. Bien entendu, c'est à condition que vous quittiez le monastère. Quant à notre âge, nous attendrons autant que la loi l'exige. D'ici là, je me serai rétablie, je marcherai, je danserai. Cela ne fait aucun doute.

« Vous voyez que j'ai tout calculé, mais il y a une chose que je ne puis m'imaginer : que penserez-vous de moi en lisant ces lignes ? Je ris, je plaisante, je vous ai fâché tantôt, mais je vous assure qu'avant de prendre la plume, j'ai prié devant l'image de la Vierge, et que j'ai presque pleuré.

« Mon secret est entre vos mains, et quand vous viendrez, demain, je ne sais comment je pourrai vous regarder. Alexéi Fiodorovitch, qu'adviendra-t-il si je ne puis me défendre de rire en vous voyant, comme ce matin ? Vous me prendrez pour une moqueuse impitoyable et vous douterez de ma lettre. Aussi je vous supplie, mon

chéri, de ne pas me regarder trop en face quand vous viendrez, car il se peut que j'éclate de rire à la vue de votre longue robe... Dès maintenant, mon cœur se glace rien que d'y penser ; portez vos regards, pour commencer, sur maman ou sur la fenêtre...

« Voilà que je vous ai écrit une lettre d'amour ; mon Dieu, qu'ai-je fait ? Aliocha, ne me méprisez pas ; si j'ai mal agi et que je vous peine, excusez-moi. Maintenant, le sort de ma réputation, peut-être perdue, est entre vos mains.

« Je pleurerai pour sûr aujourd'hui. Au revoir, jusqu'à cette entrevue terrible...

« LISE. »

« P. S. – Aliocha, ne manquez pas de venir, n'y manquez pas ! Lise. »

Aliocha lut deux fois cette lettre avec surprise, demeura songeur, puis rit doucement de plaisir. Il tressaillit, ce rire lui paraissait coupable. Mais, au bout d'un instant, il eut le même rire heureux. Il remit la lettre dans l'enveloppe, fit un signe de croix et se coucha. Son âme avait retrouvé le

calme. » Seigneur, pardonne-leur à tous, protège ces malheureux et ces agités, guide-les, maintiens-les dans la bonne voie. Toi qui es l'Amour, accorde-leur à tous la joie ! » Et Aliocha s'endormit d'un sommeil paisible.

# Deuxième partie

# Livre IV

# Les déchirements

# I

## Le père Thérapointe

Aliocha s'éveilla avant l'aube. Le *starets* ne dormait plus et se sentait très faible ; néanmoins il voulut se lever et s'asseoir dans un fauteuil. Il avait toute sa connaissance ; son visage, quoique épuisé, reflétait une joie sereine ; le regard gai, affable, attirait à lui. « Peut-être ne verrai-je pas la fin de ce jour », dit-il à Aliocha. Il voulut aussitôt se confesser et communier ; son directeur habituel était le Père Païsius. Puis on lui administra l'extrême-onction. Les religieux se réunirent, la cellule, peu à peu, se remplit ; le jour était venu ; il en vint aussi du monastère. Après l'office, le *starets* voulut faire ses adieux à tout le monde, et les embrassa tous. Vu l'exiguïté de la cellule, les premiers arrivés cédaient la place aux autres. Aliocha se tenait auprès du *starets*, de nouveau assis dans son fauteuil. Il parlait et

enseignait selon ses forces ; sa voix, quoique faible, était encore assez nette. « Depuis tant d'années que je vous instruis par la parole, c'est devenu pour moi une habitude si invétérée que, même dans mon état de faiblesse actuel, le silence me serait presque pénible, mes Chers Pères et frères », plaisanta-t-il en regardant d'un air attendri ceux qui se pressaient autour de lui. Aliocha se rappela ensuite certaines de ses paroles. Mais, bien que sa voix fût distincte et suffisamment ferme, son discours était assez décousu. Il parla beaucoup, comme s'il avait voulu, à cette heure suprême, exprimer tout ce qu'il n'avait pu dire durant sa vie, dans le dessein non seulement d'instruire, mais de faire partager à tous sa joie et son extase, d'épancher une dernière fois son cœur...

« Aimez-vous les uns les autres, mes Pères, enseignait le *starets* (d'après les souvenirs d'Aliocha). Aimez le peuple chrétien. Pour être venus nous enfermer dans ces murs, nous ne sommes pas plus saints que les laïcs ; au contraire, tous ceux qui sont ici ont reconnu, par le seul fait de leur présence, qu'ils étaient pires

que les autres hommes... Et plus le religieux vivra dans sa retraite, plus il devra avoir conscience de cette vérité ; autrement, ce n’était pas la peine qu’il vînt ici. Quand il comprendra que non seulement il est pire que tous les laïcs, mais coupable de tout envers tous, de tous les péchés collectifs et individuels, alors seulement le but de notre union sera atteint. Car sachez, mes Pères, que chacun de nous est assurément coupable ici-bas de tout envers tous, non seulement par la faute collective de l’humanité, mais chacun individuellement, pour tous les autres sur la terre entière. Cette conscience de notre culpabilité est le couronnement de la carrière religieuse, comme d’ailleurs de toutes les carrières humaines ; car les religieux ne sont point des hommes à part, ils sont l’image de ce que devraient être tous les gens en ce monde. Alors seulement votre cœur sera pénétré d’un amour infini, universel, jamais assouvi. Alors chacun de vous sera capable de gagner le monde entier par l’amour et d’en laver les péchés par ses pleurs... Que chacun rentre en lui-même et se confesse inlassablement. Ne craignez pas votre péché, même si vous en avez

conscience, pourvu que vous vous repentiez, mais ne posez pas de conditions à Dieu. Je vous le répète, ne vous enorgueillissez pas, ni devant les petits ni devant les grands. Ne haïssez pas ceux qui vous repoussent et vous déshonorent, ceux qui vous insultent et vous calomnient. Ne haïssez pas les athées, les professeurs du mal, les matérialistes, même les méchants d'entre eux, car beaucoup sont bons, surtout à notre époque. Souvenez-vous d'eux dans vos prières ; dites : « Sauve, Seigneur, ceux pour qui personne ne prie ; sauve ceux qui ne veulent pas Te prier. » Et ajoutez : « Ce n'est pas par fierté que je T'adresse cette prière, Seigneur, car je suis moi-même vil entre tous... » Aimez le peuple chrétien, n'abandonnez pas votre troupeau aux étrangers, car si vous vous endormez dans la cupidité on viendra de tous les pays vous enlever votre troupeau. Ne vous lassez pas d'expliquer l'Évangile au peuple... Ne vous adonnez pas à l'avarice... Ne vous attachez pas à l'or et à l'argent... Ayez la foi, tenez ferme et haut l'étendard... »

Le *starets*, d'ailleurs, s'exprimait d'une façon

plus décousue qu'on ne l'a exposé ci-dessus et qu'Aliocha ne l'écrivit ensuite. Parfois il s'arrêtait complètement, comme pour rassembler ses forces, il haletait, mais demeurait en extase. On l'écoutait avec attendrissement, bien que beaucoup s'étonnassent de ses paroles et les trouvassent obscures... Par la suite, tous se les rappelèrent. Lorsque Aliocha quitta la cellule pour un instant, il fut frappé de l'agitation générale et de l'attente de la communauté qui se pressait dans la cellule et à l'entour. Cette attente était chez certains presque anxieuse, chez d'autres, solennelle. Tous escomptaient quelque prodige immédiatement après le trépas du *starets*. Bien qu'en un sens cette attente fût frivole, les moines les plus sévères y étaient sujets. Le visage le plus sérieux était celui du Père Païsius. Aliocha ne s'était absenté que parce qu'un moine le demandait de la part de Rakitine, qui venait d'apporter une lettre de M$^{me}$ Khokhlakov à son adresse. Elle communiquait une curieuse nouvelle qui arrivait fort à propos. La veille, parmi les femmes du peuple venues pour rendre hommage au *starets* et recevoir sa bénédiction, se

trouvait une bonne vieille de la ville, Prokhorovna, veuve d'un sous-officier. Elle avait demandé au *starets* si l'on pouvait mentionner comme défunt, à la prière des morts, son fils Vassili, parti pour affaires de service à Irkoutsk, en Sibérie, et dont elle était sans nouvelles depuis un an. Il le lui avait sévèrement défendu, traitant cette pratique de quasi-sorcellerie. Mais, indulgent à son ignorance, il avait ajouté une consolation « comme s'il voyait dans le livre de l'avenir » (suivant l'expression de Mme Khokhlakov) : Vassili était certainement vivant, il arriverait bientôt ou lui écrivait, elle n'avait qu'à l'attendre chez elle. Et alors, ajoutait Mme Khokhlakov, enthousiasmée, « la prophétie s'est accomplie à la lettre et même au-delà ». À peine la bonne femme était-elle rentrée chez elle qu'on lui remit une lettre de Sibérie, qui l'attendait. Bien plus, dans cette lettre écrite d'Iékatérinenbourg, Vassili informait sa mère qu'il revenait en Russie, en compagnie d'un fonctionnaire, et que deux ou trois semaines après réception de cette lettre « il espérait embrasser sa mère ». Mme Khokhlakov priait instamment

Aliocha de communiquer le nouveau « miracle de cette prédiction » au Père Abbé et à toute la communauté. « Il importe que tous le sachent ! » s'exclamait-elle à la fin de sa lettre, écrite à la hâte, et dont chaque ligne reflétait l'émotion. Mais Aliocha n'eut rien à communiquer à la communauté, tous étaient déjà au courant. Rakitine, en envoyant le moine à sa recherche, l'avait chargé, en outre, d'« informer respectueusement Sa Révérence, le Père Païsius, qu'il avait à lui communiquer sans retard, une affaire de première importance, et le priait humblement d'excuser sa hardiesse ». Comme le moine avait d'abord transmis au Père Païsius la requête de Rakitine, il ne restait à Aliocha, après avoir lu la lettre, qu'à la communiquer au Père, à titre documentaire. Or, en lisant, les sourcils froncés, la nouvelle du « miracle », cet homme rude et méfiant ne put dominer son sentiment intime. Ses yeux brillèrent, il eut un sourire grave, pénétrant.

« Nous en verrons bien d'autres, laissa-t-il échapper.

– Nous en verrons bien d'autres ! » répétèrent

les moines ; mais le Père Païsius, fronçant de nouveau les sourcils, pria tout le monde de n'en parler à personne, « jusqu'à ce que cela se confirme, car il y a beaucoup de frivolité dans les nouvelles du monde, et ce cas peut être arrivé naturellement », conclut-il comme par acquit de conscience, mais presque sans ajouter foi lui-même à sa réserve, ce que remarquèrent fort bien ses auditeurs. Au même instant, bien entendu, le « miracle » était connu de tout le monastère, et même de beaucoup de laïcs, qui étaient venus assister à la messe. Le plus impressionné paraissait être le moine arrivé la veille de Saint-Sylvestre, petit monastère situé près d'Obdorsk, dans le Nord lointain, celui qui avait rendu hommage au *starets* aux côtés de M^me^ Khokhlakov, et lui avait demandé d'un air pénétrant, en désignant la fille de cette dame : « Comment pouvez-vous tenter de telles choses ? »

Il était maintenant en proie à une certaine perplexité et ne savait presque plus qui croire. La veille au soir, il avait rendu visite au Père Théraponte dans sa cellule particulière, derrière

le rucher, et rapporté de cette entrevue une impression lugubre. Le Père Théraponte était ce vieux moine, grand jeûneur et observateur du silence, que nous avons déjà cité comme adversaire du *starets* Zosime, et surtout du « *starétisme* », qu'il estimait une nouveauté nuisible et frivole. Bien qu'il ne parlât presque à personne, c'était un adversaire fort redoutable, en raison de la sincère sympathie que lui témoignaient la plupart des religieux ; beaucoup de laïcs aussi le vénéraient comme un juste et un ascète, tout en le tenant pour insensé : sa folie captivait. Le Père Théraponte n'allait jamais chez le *starets* Zosime. Bien qu'il vécût à l'ermitage, on ne lui imposait pas trop la règle, eu égard à sa simplicité d'esprit. Il avait soixante-quinze ans, sinon davantage, et habitait derrière le rucher, à l'angle du mur, une cellule en bois, tombant presque en ruine, édifiée il y a fort longtemps, encore au siècle dernier, pour un autre grand jeûneur et grand taciturne, le Père Jonas, qui avait vécu cent cinq ans et dont les exploits faisaient encore l'objet de récits fort curieux, tant au monastère qu'aux environs. Le Père Théraponte

avait obtenu d’être installé dans cette cellule isolée, une simple masure, mais qui ressemblait fort à une chapelle, car elle contenait une masse d’icônes, devant lesquelles des lampes brûlaient perpétuellement ; elles provenaient de dons et le Père Théraponte semblait chargé de leur surveillance. Il ne mangeait que deux livres de pain en trois jours, pas davantage ; c’était le gardien du rucher qui les lui apportait, mais il échangeait rarement un mot avec cet homme. Ces quatre livres, avec le pain bénit du dimanche, que lui envoyait régulièrement le Père Abbé, constituaient sa nourriture de la semaine. On renouvelait tous les jours l’eau de sa cruche. Il assistait rarement à l’office. Ses admirateurs le trouvaient parfois des journées entières en prière, toujours agenouillé et sans regarder autour de lui. Entrait-il en conversation avec eux, il se montrait laconique, saccadé, bizarre et presque toujours grossier. Dans certains cas, fort rares, il daignait répondre à ses visiteurs, mais le plus souvent il se contentait de prononcer un ou deux mots étranges qui intriguaient toujours son interlocuteur, mais qu’en dépit de toutes les prières il se refusait à

expliquer. Il n’avait jamais été ordonné prêtre. S’il fallait en croire un bruit étrange, qui circulait, à vrai dire, parmi les plus ignorants, le Père Théraponte était en relations avec les esprits célestes et ne s’entretenait qu’avec eux, ce qui expliquait son silence avec les gens. Le moine d’Obdorsk, qui était entré dans le rucher d’après l’indication du gardien, moine également taciturne et morose, se dirigea vers l’angle où se dressait la cellule du Père Théraponte. « Peut-être voudra-t-il te parler en tant qu’étranger, peut-être aussi ne tireras-tu rien de lui », l’avait prévenu le gardien. Le moine s’approcha, comme il le raconta plus tard, avec une grande frayeur. Il se faisait déjà tard. Le Père Théraponte était assis sur un petit banc, devant sa cellule. Au-dessus de sa tête un vieil orme gigantesque agitait doucement sa ramure. La fraîcheur du soir tombait. Le moine se prosterna devant le reclus et lui demanda sa bénédiction.

« Veux-tu, moine, que moi aussi je me prosterne devant toi ? proféra le Père Théraponte. Lève-toi. »

Le moine se leva.

« Bénissant et béni, assieds-toi là. D'où viens-tu ? »

Ce qui frappa le plus le pauvre petit moine, c'est que le Père Théraponte, en dépit de son grand âge et de ses jeûnes prolongés, semblait encore un vigoureux vieillard, de haute stature et de constitution athlétique. Il avait le visage frais, bien qu'émacié, la barbe et les cheveux touffus et encore noirs par places, de grands yeux bleus lumineux mais fort saillants. Il accentuait fortement les *o*[1]. Son costume consistait en une longue blouse roussâtre, de drap grossier, comme en portent les prisonniers, avec une corde en guise de ceinture. Le cou et la poitrine étaient nus. Une chemise de toile fort épaisse, presque noircie, qu'il gardait durant des mois, apparaissait sous la blouse. On disait qu'il portait sur lui des chaînes d'une trentaine de livres. Il était chaussé de vieux souliers presque effondrés.

---

[1] Prononciation des gens du Nord. Dans la Russie centrale, l'*o* non accentué équivaut à un son très voisin du *a*. À Moscou même, l'oreille perçoit nettement un *a* : par exemple, *Moskva* est prononcé *Maskva*.

« J'arrive du petit monastère d'Obdorsk, de Saint-Sylvestre, répondit d'un ton humble le nouveau venu, tout en observant l'ascète de ses yeux vifs et curieux, mais un peu inquiets.

– J'ai été chez ton Sylvestre. J'y ai vécu. Est-ce qu'il se porte bien ? »

Le moine se troubla.

« Vous êtes des gens bornés ! quel jeûne observez-vous ?

– Notre table est réglée d'après l'ancien usage des ascétères. Durant le carême, les lundi, mercredi et vendredi, on ne sert aucun aliment. Le mardi et le jeudi, on donne à la communauté du pain blanc, une tisane au miel, des mûres sauvages ou des choux salés, et de la farine d'avoine. Le samedi, de la soupe aux choux, du vermicelle aux pois, du sarrasin à l'huile de chènevis. Le dimanche, on ajoute à la soupe du poisson sec et du sarrasin. La Semaine Sainte, du lundi au samedi soir, du pain, de l'eau, et seulement des légumes non cuits, en quantité modérée ; encore ne doit-on pas manger, chaque jour, mais se conformer aux instructions données

pour la première semaine[1]. Le vendredi saint, jeûne complet ; le samedi, jusqu'à trois heures, où l'on peut prendre un peu de pain et d'eau, et boire une tasse de vin. Le jeudi saint, nous mangeons des aliments cuits sans beurre, nous buvons du vin et observons la xérophagie. Car déjà le concile de Laodicée s'exprime ainsi sur le jeudi saint : « Il ne convient pas de rompre le jeûne le jeudi de la dernière semaine et de déshonorer ainsi tout le carême. » Voilà ce qui se passe chez nous. Mais qu'est-ce que cela en comparaison de vous, éminent Père, ajouta le moine qui avait repris courage, car toute l'année, même à Pâques, vous ne vous nourrissez que de pain et d'eau ; le pain que nous consommons en deux jours vous suffit pour la semaine entière. Votre abstinence est vraiment merveilleuse.

– Et les mousserons ? demanda soudain le Père Théraponte.

– Les mousserons ? répéta le moine, stupéfait.

– Oui. Je me passerai de leur pain, je n'en ai

---

[1] De carême, où le jeûne est également très sévère.

nul besoin ; s'il le faut, je me retirerai dans la forêt, je m'y nourrirai de mousserons ou de baies. Mais eux ne peuvent pas se passer de pain, ils sont donc liés au diable. Au jour d'aujourd'hui, les mécréants prétendent qu'il est inutile de tellement jeûner. C'est là un raisonnement arrogant et impie.

– Hélas oui ! soupira le moine.

– As-tu vu les diables chez eux ? demanda le Père Théraponte.

– Chez qui ? s'informa timidement le moine.

– L'année dernière, je suis allé chez le Père Abbé à la Pentecôte, je n'y suis pas retourné depuis. J'ai vu alors un diable caché sur la poitrine d'un moine, sous le froc, seules les cornes apparaissaient ; un second moine en avait un dans sa poche, qui épiait, les yeux vifs, parce que je lui faisais peur ; un troisième donnait asile à un diablotin dans ses entrailles impures ; enfin un autre en portait un, suspendu à son cou, accroché, sans le voir.

– Vous les avez vus ? insista le moine d'Obdorsk.

– Oui, te dis-je, de mes yeux vus. En quittant le Père Abbé, j'aperçus un diable qui se cachait de moi derrière la porte, un gaillard long d'une aune ou davantage, la queue épaisse et fauve ; le bout se prit dans la fente, je fermai violemment la porte et lui pinçai la queue. Mon diable de gémir, de se débattre, je fis sur lui trois fois le signe de la croix. Il creva sur place comme une araignée écrasée. Il a dû pourrir dans un coin ; il empeste, mais eux, ils ne le voient ni ne le sentent. Voilà un an que je n'y vais plus. À toi seul, en tant qu'étranger, je révèle ces choses.

– Vos paroles sont terribles ! Dites-moi, éminent et bienheureux Père, est-il vrai, comme on le prétend dans les terres les plus lointaines, que vous seriez en relation permanente avec le Saint-Esprit ?

– Il descend parfois sur moi.

– Sous quelle forme ?

– Sous la forme d'un oiseau.

– D'une colombe, sans doute ?

– Ça c'est le Saint-Esprit ; mais je parle de l'Esprit Saint, qui est différent. Il peut descendre

sous la forme d'un autre oiseau : une hirondelle ou un chardonneret, parfois une mésange.

– Comment pouvez-vous le reconnaître ?

– Il parle.

– Quelle langue parle-t-il ?

– La langue des hommes.

– Et que vous dit-il ?

– Aujourd'hui, il m'a annoncé la visite d'un imbécile qui me poserait des questions oiseuses. Tu es bien curieux, moine.

– Vos paroles sont redoutables, bienheureux et vénéré Père. »

Le moine hochait la tête, mais la méfiance apparaissait dans ses yeux craintifs.

« Vois-tu cet arbre ? demanda, après une pause, le Père Théraponte.

– Je le vois, bienheureux Père.

– Pour toi, c'est un orme, mais pour moi, tout autre chose.

– Et quoi donc ? s'enquit le moine anxieux.

– Tu vois ces deux branches ? La nuit, parfois, ce sont les bras du Christ qui s'étendent vers moi,

qui me cherchent ; je les vois clairement et je frémis. Oh ! c'est terrible !

– Pourquoi terrible, si c'est le Christ lui-même ?

– Une nuit, il me saisira, m'enlèvera.

– Vivant ?

– Tu ne sais donc rien de la gloire d'Élie ? Il vous étreint et vous enlève... »

Après cette conversation, le moine d'Obdorsk regagna la cellule qu'on lui avait assignée ; il était assez perplexe, mais son cœur l'inclinait davantage vers le Père Théraponte que vers le Père Zosime. Notre moine prisant par-dessus tout le jeûne, il n'était pas surpris qu'un aussi grand jeûneur que le Père Théraponte « vît des merveilles ». Ses paroles semblaient absurdes, évidemment, mais Dieu savait ce qu'elles signifiaient, et souvent les innocents, pour l'amour du Christ, parlent et agissent d'une manière encore plus étrange. Il prenait plaisir à croire sincèrement au diable, et à sa queue pincée, non seulement dans le sens allégorique, mais littéral. De plus, dès avant son arrivée au

monastère, il avait une grande prévention contre le *starétisme*, qu'il considérait avec beaucoup d'autres comme une innovation nuisible. Pendant la journée passée au monastère, il avait pu remarquer le secret murmure de certains groupes frivoles, opposés à cette institution. En outre, c'était une nature insinuante et subtile, qui témoignait pour toutes choses une grande curiosité. Aussi la nouvelle du nouveau « miracle » accompli par le *starets* Zosime le plongea-t-elle dans une profonde perplexité. Plus tard, Aliocha se rappela, parmi les religieux qui se pressaient autour du *starets* et de sa cellule, la fréquente apparition de cet hôte curieux qui se faufilait partout, prêtant l'oreille et interrogeant tout le monde. Il n'y fit guère attention sur le moment, car il avait autre chose en tête. Le *starets*, qui s'était recouché, éprouvant de la lassitude, se souvint de lui à son réveil et réclama sa présence. Aliocha accourut. Autour du mourant, il n'y avait alors que le Père Païsius, le Père Joseph et le novice Porphyre. Le vieillard, fixant Aliocha de ses yeux fatigués, lui demanda :

« Est-ce que les tiens t'attendent, mon fils ? »

Aliocha se troubla.

« N'ont-ils pas besoin de toi ? As-tu promis à quelqu'un d'aller le voir aujourd'hui ?

– J'ai promis à mon père... à mes frères... à d'autres aussi...

– Tu vois ! Vas-y tout de suite et ne t'afflige pas. Sache-le, je ne mourrai point sans avoir prononcé devant toi mes suprêmes paroles ici-bas. C'est à toi que je les léguerai, mon cher fils, car je sais que tu m'aimes. Et maintenant, va tenir ta promesse. »

Aliocha se soumit immédiatement, bien qu'il lui en coûtât de s'éloigner. Mais la promesse d'entendre les dernières paroles de son maître, tel un legs personnel, le transportait d'allégresse. Il se hâta, afin de pouvoir revenir plus vite, après avoir tout terminé. Quand ils eurent quitté la cellule, le Père Païsius lui adressa, sans aucun préambule, des paroles qui l'impressionnèrent profondément.

« Souviens-toi toujours, jeune homme, que la science du monde s'étant développée, en ce siècle principalement, elle a disséqué nos livres saints

et, après une analyse impitoyable, n'en a rien laissé subsister. Mais en disséquant les parties, les savants ont perdu de vue l'ensemble, et leur aveuglement a de quoi étonner. L'ensemble se dresse devant leurs yeux, aussi inébranlable qu'auparavant, et l'enfer ne prévaudra pas contre lui. L'Évangile n'a-t-il pas dix-neuf siècles d'existence, ne vit-il pas encore maintenant dans les âmes des individus comme dans les mouvements des masses ? Il subsiste même, toujours inébranlable, dans les âmes des athées destructeurs de toute croyance ! Car ceux qui ont renié le christianisme et se révoltent contre lui, ceux-là mêmes sont demeurés au fond fidèles à l'image du Christ, car ni leur sagesse ni leur passion n'ont pu créer pour l'homme un modèle qui fût supérieur à celui indiqué autrefois par le Christ. Toute tentative en ce sens a honteusement avorté. Souviens-toi de cela, jeune homme, car ton *starets* mourant t'envoie dans le monde. Peut-être qu'en te rappelant ce grand jour tu n'oublieras point ces paroles, que je t'adresse pour ton bien, car tu es jeune, grandes sont les tentations du monde, et tu n'as sans doute pas la

force de les supporter. Et maintenant va, pauvre orphelin. »

Sur ce, le Père Païsius lui donna sa bénédiction. En réfléchissant à ces paroles imprévues, Aliocha comprit qu'il avait trouvé un nouvel ami et un guide indulgent dans ce moine jusqu'alors rigoureux et rude à son égard. Sans doute, le *starets*, se sentant à l'article de la mort, avait-il recommandé son jeune ami aux soins spirituels du Père Païsius, dont cette homélie attestait le zèle : il se hâtait d'armer ce jeune esprit pour la lutte contre les tentations et de préserver cette jeune âme qu'on lui léguait, en élevant autour d'elle le rempart le plus solide qu'il pût imaginer.

## II

## Aliocha chez son père

Aliocha commença par se rendre chez son père. En approchant, il se rappela que Fiodor Pavlovitch lui avait recommandé la veille d'entrer à l'insu d'Ivan. « Pourquoi ? se demanda-t-il. Si mon père veut me faire une confidence, est-ce une raison pour entrer furtivement ? Il voulait sans doute, dans son émotion, me dire autre chose et il n'a pas pu. » Néanmoins il fut bien aise d'apprendre de Marthe Ignatièvna, qui lui ouvrit la porte du jardin (Grigori était couché, malade), qu'Ivan était sorti depuis deux heures.

« Et mon père ?

– Il s'est levé, il prend son café », répondit la vieille.

Aliocha entra. Le vieux, assis à sa table en pantoufles et en veston usé, examinait des

comptes pour se distraire, sans y prendre, du reste, grand intérêt : son attention était ailleurs. Il se trouvait seul à la maison, Smerdiakov étant parti aux provisions. Bien qu'il se fût levé de bonne heure et qu'il fît le brave, il paraissait fatigué, affaibli. Son front, où s'étaient formées pendant la nuit des ecchymoses, était entouré d'un foulard rouge. Le nez, fortement enflé, donnait à son visage une expression particulièrement méchante, irritée. Le vieillard, qui s'en rendait compte, accueillit Aliocha d'un regard peu amical.

« Le café est froid, dit-il d'un ton sec, je ne t'en offre pas. Aujourd'hui, mon cher, je n'ai qu'une soupe de poisson et je n'invite personne. Pourquoi es-tu venu ?

– Je suis venu prendre de vos nouvelles, proféra Aliocha.

– Oui. D'ailleurs, je t'avais prié hier de venir. Sottises que tout cela ! Tu t'es dérangé en vain. Je savais bien que tu viendrais. »

Ses paroles reflétaient le sentiment le plus malveillant. Cependant il s'était levé et examinait

anxieusement son nez au miroir (pour la quarantième fois peut-être depuis le matin). Il arrangea avec coquetterie son foulard rouge.

« Le rouge me va mieux, le blanc rappelle l'hôpital, déclara-t-il sur un ton sentencieux. Eh bien ! Quoi de nouveau ? Que devient ton *starets* ?

– Il va très mal, il mourra peut-être aujourd'hui, dit Aliocha ; mais son père n'y prit pas garde.

– Ivan est sorti, dit-il soudain. Il s'efforce de chiper à Mitia sa fiancée, c'est pour cela qu'il reste ici, ajouta-t-il rageur, la bouche contractée, en regardant Aliocha.

– Vous l'a-t-il dit lui-même ?

– Depuis longtemps, il y a déjà trois semaines. Ce n'est pas pour m'assassiner en cachette qu'il est venu, il a donc un but.

– Comment ! Pourquoi dites-vous cela ? fit Aliocha avec angoisse.

– Il ne demande pas d'argent, c'est vrai ; d'ailleurs, il n'aura rien. Voyez-vous, mon très cher Alexéi Fiodorovitch, j'ai l'intention de vivre

le plus longtemps possible, prenez-en note ; j'ai donc besoin de tout mon argent, et plus j'avancerai en âge, plus il m'en faudra, continua Fiodor Pavlovitch, les mains dans les poches de son veston taché, en calmande jaune. À cinquante-cinq ans, j'ai conservé ma force virile, et je compte bien que cela durera encore vingt ans ; or, je vieillirai, je deviendrai repoussant, les femmes ne viendront plus de bon cœur, j'aurai donc besoin d'argent. Voilà pourquoi j'en amasse le plus possible, pour moi seul, mon cher fils Alexéi Fiodorovitch, sachez-le bien, car je veux vivre jusqu'à la fin dans le libertinage. Rien ne vaut ce mode d'existence ; tout le monde déblatère contre lui et tout le monde le pratique, mais en cachette, tandis que moi je m'y adonne au grand jour. C'est à cause de ma franchise que tous les gredins me sont tombés dessus. Quant à ton paradis, Alexéi Fiodorovitch, tu sauras que je n'en veux pas ; en admettant qu'il existe, il ne saurait convenir à un homme comme il faut. On s'endort pour ne plus se réveiller, voilà mon idée. Faites dire une messe pour moi si vous voulez ; sinon, que le diable vous emporte ! Voilà ma

philosophie. Hier, Ivan a bien parlé à ce sujet, pourtant nous étions soûls. C'est un hâbleur dépourvu d'érudition... Il n'a guère d'instruction, sais-tu ? il se tait et rit de vous en silence, voilà tout son talent. »

Aliocha écoutait sans mot dire.

« Pourquoi ne me parle-t-il pas ? Et quand il parle, il fait le malin ; c'est un misérable, ton Ivan ! J'épouserai tout de suite Grouchegnka, si je veux. Car avec de l'argent, il suffit de vouloir, Alexéi Fiodorovitch, on a tout. C'est ce dont Ivan a peur, il me surveille et, pour empêcher mon mariage, il pousse Mitia à me devancer ; de la sorte, il entend me préserver de Grouchegnka (dans l'espoir d'hériter si je ne l'épouse pas !) ; d'autre part, si Mitia se marie avec elle, Ivan lui souffle sa riche fiancée, voilà son calcul ! C'est un misérable, ton Ivan.

– Comme vous êtes irascible ! C'est la suite d'hier ; vous devriez vous coucher, dit Aliocha.

– Tes paroles ne m'irritent pas, observa le vieillard, tandis que venant d'Ivan elles me fâcheraient, ce n'est qu'avec toi que j'ai eu de

bons moments, car je suis méchant.

– Vous n’êtes pas méchant, vous avez l’esprit faussé, objecta Aliocha, souriant.

– Je voulais faire arrêter ce brigand de Mitia, et maintenant je ne sais quel parti prendre. Sans doute, cela passe aujourd’hui pour un préjugé de respecter père et mère ; néanmoins les lois ne permettent pas encore de traîner un père par les cheveux, de le frapper au visage à coups de botte, dans sa propre maison, et de le menacer, devant témoins, de venir l’achever. Si je voulais, je le materais et je pourrais le faire arrêter pour la scène d’hier.

– Alors vous ne voulez pas porter plainte ?

– Ivan m’en a dissuadé. Je me moque d’Ivan, mais il y a une chose... »

Il se pencha vers Aliocha et continua d’un ton confidentiel :

« Que je le fasse arrêter, le gredin, elle le saura et accourra vers lui ! Mais qu’elle apprenne qu’il m’a à moitié assommé, moi, débile vieillard, elle l’abandonnera peut-être et viendra me voir... Tel est son caractère ; elle n’agit que par

contradiction ; je la connais à fond ! Tu ne veux pas de cognac ? Prends donc du café froid, je te verserai dedans un peu de cognac, un quart de petit verre ; cela donne bon goût.

– Non, merci. J'emporterai ce pain si vous le permettez, dit Aliocha, en prenant un petit pain mollet, qu'il glissa dans la poche de son froc. Vous ne devriez plus boire de cognac, conseilla-t-il d'un ton timide, en jetant un coup d'œil furtif sur le vieillard.

– Tu as raison, cela m'irrite. Mais rien qu'un petit verre... »

Il ouvrit le buffet, se versa un petit verre, referma le meuble et en remit la clef dans sa poche.

« Cela suffit, je ne crèverai pas d'un petit verre.

– Vous voilà meilleur !

– Hum ! Je t'aime même sans cognac, et je suis une canaille pour les canailles. Ivan ne part pas pour Tchermachnia, c'est afin de m'espionner. Il veut savoir combien je donnerai à Grouchegnka, si elle vient. Ce sont tous des

misérables ! D'ailleurs, je renie Ivan, je ne le comprends pas. D'où vient-il ? Son âme n'est pas faite comme la nôtre. Il compte sur mon héritage. Mais je ne laisserai pas de testament, sachez-le. Quant à Mitia, je l'écraserai comme un cafard ; je les fais craquer la nuit sous ma pantoufle, et ton Mitia craquera de même. Je dis ton Mitia parce que tu l'aimes, mais cela ne me fait pas peur. Si c'était Ivan qui l'aimât, je craindrais pour moi-même. Mais Ivan n'aime personne, il n'est pas des nôtres, les gens comme lui, mon cher, ne sont pas pareils à nous, c'est de la poussière... Que le vent souffle, et cette poussière s'envole !... C'est une fantaisie qui m'a pris hier quand je t'ai dit de venir aujourd'hui ; je voulais me renseigner par ton intermédiaire au sujet de Mitia ; est-ce qu'en échange de mille ou deux mille roubles, ce gueux, ce vaurien, consentirait à s'en aller d'ici pour cinq ans, ou mieux pour trente-cinq ans, et à renoncer à Grouchka ? Hein ?

– Je... je lui demanderai, murmura Aliocha. Pour trois mille roubles, peut-être qu'il...

– Nenni ! Il ne faut rien demander maintenant ! Je me suis ravisé. C'est une lubie

qui m'a pris hier. Je ne lui donnerai rien, pas une obole, j'ai besoin de mon argent, répéta le vieux avec un geste expressif. De toute façon, je l'écraserai comme un cafard. Ne lui dis rien, il compterait encore là-dessus. Mais tu n'as rien à faire chez moi, va-t'en. Et sa fiancée, Catherine Ivanovna, qu'il m'a toujours cachée si soigneusement, l'épousera-t-elle, oui ou non ? Tu es allé la voir hier, je crois ?

– Elle ne veut l'abandonner à aucun prix.

– Voilà les individus qu'aiment ces tendres demoiselles ! Des noceurs, des gredins ! Elles ne valent rien, ces pâles créatures ! Si j'avais sa jeunesse et ma figure d'alors (car à vingt-huit ans, j'étais mieux que lui), je remporterais même succès. Canaille, va !... Mais il n'aura pas Grouchegnka, il ne l'aura pas... Je le broierai... »

Il redevint hargneux à ces dernières paroles.

« Va-t'en aussi, tu n'as rien à faire chez moi aujourd'hui », dit-il sèchement.

Aliocha s'approcha pour lui dire adieu et le baisa à l'épaule.

« Pourquoi ? demanda le vieux surpris. Crois-

tu donc que nous nous voyons pour la dernière fois ?

– Pas du tout, c’est par hasard...

– Moi aussi... je dis cela comme ça... fit le vieillard en le regardant. Écoute, écoute, cria-t-il derrière lui, reviens bientôt, il y aura une soupe de poisson fameuse, pas comme aujourd’hui. Viens demain, entends-tu ? »

Aussitôt qu’Aliocha fut sorti, il retourna au buffet et absorba un demi-verre de cognac.

« En voilà assez ! » marmotta-t-il en soufflant.

Il referma le buffet, remit la clef dans sa poche, puis, à bout de forces, alla s’étendre sur son lit où il s’endormit aussitôt.

## III

## La rencontre avec les écoliers

« Quel bonheur que mon père ne m'ait pas questionné au sujet de Grouchegnka, se disait Aliocha en se dirigeant vers la maison de M^me Khokhlakov ; il aurait fallu lui raconter ma rencontre d'hier. » Il pensait avec chagrin que, durant la nuit, les adversaires avaient repris des forces, que leurs cœurs étaient de nouveau endurcis. « Mon père est irrité et méchant, il demeure ancré dans son idée. Dmitri s'est lui aussi affermi et doit avoir un plan... Il faut absolument que je le rencontre aujourd'hui... »

Mais les réflexions d'Aliocha furent interrompues par un incident qui, malgré son peu d'importance, ne laissa pas de le frapper. Comme il approchait de la rue Saint-Michel, parallèle à la Grand-Rue dont elle n'est séparée que par un ruisseau (notre ville en est sillonnée), il aperçut

en bas, devant la passerelle, un petit groupe d'écoliers, enfants de neuf à douze ans au plus. Ils retournaient chez eux après la classe, avec leurs sacs en bandoulière ; d'autres le portaient fixé au dos par des courroies ; les uns n'avaient qu'une veste, d'autres des pardessus ; quelques-uns portaient des bottes plissées, de ces bottes dans lesquelles aiment à parader les enfants gâtés par des parents à leur aise. Le groupe discutait avec animation et semblait tenir conseil. Aliocha s'intéressait toujours aux enfants qu'il rencontrait, c'était le cas à Moscou, et bien qu'il préférât les bébés dans les trois ans, les écoliers de dix à onze ans lui plaisaient beaucoup. Aussi, malgré ses préoccupations, voulut-il les aborder, entrer en conversation avec eux. En s'approchant, il considérait leurs visages vermeils et remarqua que tous les garçons tenaient une ou deux pierres à la main. Au-delà du ruisseau, à environ trente pas, se tenait, adossé à une palissade, un écolier avec son sac sur la hanche, paraissant dix ans au plus, pâle, l'air maladif, avec des yeux noirs qui étincelaient. Il scrutait du regard les six écoliers, ses camarades, avec lesquels il semblait fâché.

Aliocha s'avança et s'adressant à un garçon frisé, blond, vermeil, en veston noir, il fit observer, en le regardant :

« Quand j'avais votre âge, on portait le sac du côté gauche, afin de l'atteindre de la main droite ; mais le vôtre est du côté droit, ce ne doit pas être commode. »

Sans aucune préméditation, Aliocha avait commencé par cette remarque pratique ; un adulte ne peut procéder autrement s'il veut gagner la confiance d'un enfant et surtout d'un groupe d'enfants. Il fallait débuter sérieusement, pratiquement, pour se mettre sur un pied d'égalité. D'instinct, Aliocha s'en rendit compte.

« Il est gaucher », répondit aussitôt un autre garçon de onze ans, à l'air résolu.

Les cinq autres fixaient Aliocha.

« Il lance les pierres de la main gauche », fit remarquer un troisième.

Au même instant, une pierre fut jetée sur le groupe, effleurant le gaucher, mais elle alla se perdre, quoique envoyée avec adresse et vigueur. Elle avait été lancée par le garçon posté au-delà

du ruisseau.

« Hardi, cogne dessus, Smourov ! crièrent-ils tous. Le gaucher ne se fit pas prier et rendit aussitôt la pareille ; il n'eut pas de succès et sa pierre frappa le sol. L'adversaire riposta par un caillou qui atteignit assez rudement Aliocha à l'épaule. On voyait à trente pas que ce gamin avait les poches de son pardessus gonflées de pierres.

– C'est vous qu'il visait, car vous êtes un Karamazov, s'écrièrent les garçons en éclatant de rire. Allons, tous à la fois sur lui, feu ! »

Six pierres volèrent ensemble. Atteint à la tête, le gamin tomba, mais pour se relever aussitôt, et riposta avec acharnement. Des deux côtés ce fut un bombardement ininterrompu ; beaucoup, dans le groupe, avaient aussi leurs poches pleines de projectiles.

« Y pensez-vous ? N'avez-vous pas honte, mes amis ? Six contre un ! Vous allez le tuer ! » s'écria Aliocha.

Il courut en avant s'exposer aux projectiles pour protéger ainsi le gamin au-delà du ruisseau.

Trois ou quatre s'arrêtèrent pour une minute.

« C'est lui qui a commencé ! cria d'une voix irritée un garçon en blouse rouge. C'est un vaurien ; tantôt il a blessé en classe Krassotkine avec son canif, le sang a coulé, Krassotkine n'a pas voulu rapporter ; mais lui, il faut le battre...

– Pourquoi donc ? Vous devez le taquiner vous-mêmes ?

– Il vous a encore envoyé une pierre dans le dos, il vous connaît, s'écrièrent les enfants. C'est vous qu'il vise, maintenant. Allons, tous encore sur lui ; ne le manque pas, Smourov !... »

Le bombardement recommença, cette fois impitoyable. Le gamin isolé reçut une pierre à la poitrine ; il poussa un cri, se mit à pleurer, et s'enfuit par la montée vers la rue Saint-Michel. Dans le groupe on s'écria : « Ha ! il a eu peur, il s'est sauvé, le torchon de tille ! »

« Vous ne savez pas encore, Karamazov, comme il est vil ; ce serait peu de le tuer, répéta le garçon aux yeux ardents, qui paraissait être le plus âgé.

– C'est un rapporteur ? » demanda Aliocha.

Les garçons échangèrent des regards d'un air moqueur.

« Vous allez par la rue Saint-Michel ? continua le même. Alors, rattrapez-le... Voyez, il s'est arrêté de nouveau, il attend et vous regarde.

– Il vous regarde, il vous regarde ! reprirent les gamins.

– Demandez-lui donc s'il aime un torchon de tille défait. Vous entendez, demandez-lui ça. »

Ce fut un éclat de rire général. Aliocha et les enfants croisaient leurs regards.

« N'y allez pas, il vous blessera, cria obligeamment Smourov.

– Mes amis, je ne le questionnerai pas à propos du torchon de tille, car vous devez le taquiner de cette manière, mais je m'informerai auprès de lui pourquoi vous le haïssez tant...

– Informez-vous, informez-vous », crièrent les gamins en riant.

Aliocha franchit la passerelle et gravit la montée le long de la palissade, droit au réprouvé.

« Attention, lui cria-t-on, il ne vous craint pas, il va vous frapper en traître, comme

Krassotkine. »

Le garçon l'attendait immobile. Arrivé tout près, Aliocha se trouva en présence d'un enfant de neuf ans, faible, chétif, au visage ovale, pâle, maigre, avec de grands yeux sombres qui le regardaient haineusement. Il était vêtu d'un vieux pardessus, devenu trop court. Ses bras nus sortaient de ses manches. Il avait une grande pièce au genou droit de son pantalon et un trou à son soulier droit, à la place du gros orteil, dissimulé avec de l'encre. Les poches du pardessus étaient gonflées de pierres. Aliocha s'arrêta à deux pas et le regarda d'un air interrogateur. Le gamin, devinant aux yeux d'Aliocha qu'il n'avait pas l'intention de le battre, reprit courage et parla le premier.

« J'étais seul contre six... Je les assommerai tous, dit-il, le regard étincelant.

– Une pierre a dû vous faire très mal, observa Aliocha.

– J'ai atteint Smourov à la tête, moi, répliqua-t-il.

– Ils m'ont dit que vous me connaissiez et que

vous m'aviez lancé une pierre à dessein », demanda Aliocha. L'enfant le regardait d'un air sombre.

« Je ne vous connais pas. Est-ce que vous me connaissez ? continua-t-il.

– Laissez-moi tranquille ! s'écria soudain le garçon d'une voix irritée et le regard hostile, mais sans quitter sa place ; il semblait attendre quelque chose.

– C'est bien, je m'en vais, fit Aliocha, mais je ne vous connais pas et ne veux pas vous taquiner. Pourtant vos camarades m'ont dit comment il fallait faire. Adieu.

– Espèce d'ensoutané ! cria le gamin en suivant Aliocha du même regard haineux et provocant. Il se mit sur la défensive, croyant que celui-ci allait se jeter sur lui, mais Aliocha se retourna, le regarda, et suivit son chemin. Il n'avait pas fait trois pas qu'il reçut dans le dos le plus gros des cailloux qui remplissaient la poche du pardessus.

– Comment, par-derrière ! C'est donc vrai, ce qu'ils disent, que vous attaquez en traître ? »

Aliocha se retourna ; visé à la figure, il eut le temps de se garer et un nouveau projectile l'atteignit au coude.

« N'avez-vous pas honte ? Que vous ai-je fait ? » s'écria-t-il.

Le gamin attendait, silencieux et agressif, persuadé que cette fois Aliocha riposterait ; voyant que sa victime ne bougeait toujours pas, il devint furieux comme un petit fauve et s'élança. Avant qu'Aliocha eût pu faire un mouvement, le drôle lui avait empoigné la main gauche et cruellement mordu un doigt. Aliocha poussa un cri de douleur, et tâcha de se dégager. Le gamin le lâcha enfin, recula à l'ancienne distance. La morsure, près de l'ongle, était profonde ; le sang coulait. Aliocha sortit son mouchoir, en enveloppa solidement sa main blessée. Cela prit environ une minute. Cependant le gamin attendait. Aliocha leva sur lui son paisible regard.

« Eh bien, dit-il, voyez comme vous m'avez mordu cruellement. Ça suffit, je pense ! Maintenant, dites-moi ce que je vous ai fait. »

Le garçon le considéra avec surprise.

« Je ne vous connais pas du tout et vous vois pour la première fois, poursuivit Aliocha, avec le même calme, mais je dois vous avoir fait quelque chose, vous ne m'auriez pas tourmenté pour rien. Alors, dites-moi, que vous ai-je fait, en quoi suis-je coupable devant vous ? »

En guise de réponse, l'enfant se mit à sangloter et se sauva. Aliocha le suivit lentement dans la rue Saint-Michel et l'aperçut encore longtemps, qui courait en pleurant, sans se retourner. Il se promit, dès qu'il aurait le temps, de le retrouver et d'éclaircir cette énigme.

## IV

## Chez les dames Khokhlakov

Il arriva bientôt chez Mme Khokhlakov, dont la maison, à deux étages et en pierre, était une des plus belles de notre ville. Bien qu'elle habitât plus souvent un domaine situé dans une autre province, ou sa maison de Moscou, elle en possédait une dans notre ville, qui lui venait de sa famille. Au reste, la plus grande de ses trois propriétés se trouvait dans notre district, mais elle n'était encore venue que fort rarement chez nous. Elle accourut à la rencontre d'Aliocha dans le vestibule.

« Vous avez reçu ma lettre à propos du nouveau miracle ? demanda-t-elle nerveusement.

– Oui, je l'ai reçue.

– Vous l'avez fait circuler, montrée à tout le monde ? Il a rendu un fils à sa mère ?

– Il mourra sans doute aujourd'hui, dit Aliocha.

– Je le sais. Oh ! comme je voudrais parler de tout cela, avec vous ou avec un autre ! Non, avec vous, avec vous ! Et dire que je ne peux pas le voir, quel dommage ! Toute la ville est en émoi, tout le monde est dans l'attente. À propos... savez-vous que Catherine Ivanovna est en ce moment chez nous ?

– Ah ! l'heureuse rencontre ! s'exclama Aliocha. Elle m'a recommandé d'aller la voir aujourd'hui.

– Je sais, je sais. On m'a raconté en détail ce qui s'est passé hier... cette scène horrible avec cette... créature. *C'est tragique*[1], et, à sa place je ne sais pas ce que j'aurais fait. Et votre frère Dmitri, quel homme, mon Dieu ! Alexéi Fiodorovitch, je m'embrouille ; figurez-vous que votre frère est ici, c'est-à-dire pas ce terrible personnage, mais l'autre, Ivan. Il a un entretien solennel avec Catherine Ivanovna... Si vous

---

[1] En français dans le texte.

saviez ce qui se passe entre eux, c'est affreux, c'est déchirant, c'est invraisemblable ! Ils se tourmentent à plaisir, ils le savent, et en tirent une âpre jouissance. Je vous attendais, j'avais soif de vous ! Je ne puis supporter cela. Je vais tout vous raconter. Ah ! j'allais oublier l'essentiel. Dites-moi, pourquoi Lise a-t-elle une crise nerveuse ? Ça l'a prise dès qu'elle a été informée de votre arrivée.

– Maman, c'est vous qui avez une crise, ce n'est pas moi », gazouilla soudain la voix de Lise qui venait de la chambre voisine, à travers l'entrebâillement. L'ouverture était toute petite et la voix aiguë, tout à fait comme lorsqu'on a une violente envie de rire et qu'on s'efforce de la réprimer. Aliocha avait remarqué cette fente, par où Lise devait l'examiner de son fauteuil, sans qu'il pût s'en rendre compte.

« Tes caprices pourraient bien en effet me donner une crise ! Et pourtant, Alexéi Fiodorovitch, elle a été malade toute la nuit, la fièvre, des gémissements, que sais-je encore ! Avec quelle impatience j'ai attendu le jour, et l'arrivée du docteur Herzenstube ! Il dit qu'il n'y

comprend rien, qu'il faut attendre. Quand il vient, il répète toujours la même chose. Dès que vous êtes entré, elle a poussé un cri et a voulu être transportée dans son ancienne chambre...

– Maman, je ne savais pas du tout qu'il allait venir, ce n'est pas pour l'éviter que j'ai voulu passer chez moi.

– Ce n'est pas vrai, Lise ; Julie guettait Alexéi Fiodorovitch et a couru t'annoncer son arrivée.

– Chère petite maman, voilà qui n'est pas malin de votre part. Vous feriez mieux de dire à notre cher visiteur qu'il a prouvé son peu d'esprit en se décidant à venir chez nous après la journée d'hier, alors que tout le monde se moque de lui.

– Tu vas trop loin, Lise, et je t'assure que je recourrai à des mesures de rigueur. Personne ne se moque de lui ; je suis fort heureuse qu'il soit venu ; il m'est nécessaire, indispensable. Oh ! Alexéi Fiodorovitch, que je suis malheureuse !

– Qu'avez-vous donc, ma petite maman ?

– Ce qui me tue, Lise, ce sont tes caprices, ton inconstance, ta maladie, cette terrible nuit de fièvre, cet affreux et éternel Herzenstube, enfin

tout, tout... Et puis ce miracle ! Oh ! comme il m'a frappée, remuée, cher Alexéi Fiodorovitch ! Et cette tragédie au salon, ou plutôt cette comédie. Dites-moi, le *starets* Zosime vivra-t-il jusqu'à demain ? Ô, mon Dieu, que m'arrive-t-il ? Je ferme les yeux à chaque instant et je me dis que tout cela est absurde, absurde.

– Je vous serais bien obligé, l'interrompit soudain Aliocha, de me donner un petit chiffon pour panser mon doigt qui me fait très mal ; je me suis blessé. »

Aliocha découvrit son doigt mordu, le mouchoir plein de sang. M^me^ Khokhlakov poussa un cri, ferma les yeux.

« Mon Dieu, quelle blessure, c'est affreux ! »

Dès que Lise eut aperçu le doigt d'Aliocha à travers la fente, elle ouvrit la porte toute grande.

« Venez, venez, dit-elle d'une voix impérieuse. Maintenant, trêve de bêtises ! Mon Dieu, pourquoi êtes-vous resté si longtemps sans rien dire ? Il aurait pu perdre tout son sang, maman ! Où et comment cela vous est-il arrivé ? Avant tout de l'eau, de l'eau ! Il faut laver la

blessure, plonger le doigt dans l'eau froide pour faire cesser la douleur et l'y tenir longtemps... Vite, de l'eau, maman, dans un bol ! Plus vite, voyons, fit-elle d'un mouvement nerveux. La blessure d'Aliocha la consternait.

– Ne faut-il pas envoyer chercher Herzenstube ? s'écria la mère.

– Maman, vous me faites mourir, votre docteur viendra pour dire qu'il n'y comprend rien ! De l'eau, de l'eau ! maman, pour l'amour de Dieu, allez vous-même stimuler Julie qui s'est attardée je ne sais où ; elle ne peut jamais venir à temps ! Plus vite, maman, ou je meurs...

– Mais c'est une bêtise ! » s'exclama Aliocha, effrayé de leur émoi.

Julie accourut avec de l'eau, Aliocha y trempa son doigt.

« Maman, je vous en supplie, apportez de la charpie et de cette eau trouble pour les coupures, comment l'appelle-t-on ? Nous en avons, nous en avons... maman, vous savez où est le flacon, dans votre chambre à coucher, l'armoire à droite ; il y a un grand flacon et de la charpie.

– Tout de suite, Lise, mais ne crie pas, ne t'énerve pas. Tu vois avec quel courage Alexéi Fiodorovitch supporte sa douleur. Où vous êtes-vous blessé ainsi, Alexéi Fiodorovitch ? »

Elle sortit aussitôt. Lise n'attendait que cela.

« Avant tout, répondez à ma question, dit-elle rapidement. Où avez-vous pu vous blesser ainsi ? Puis nous parlerons d'autre chose. Allez-y ! »

Aliocha, devinant que le temps était précieux, lui fit un récit exact, bien qu'abrégé, de son étrange rencontre avec les écoliers. Après l'avoir écouté, Lise joignit les mains.

« Comment pouvez-vous, et encore dans cet habit, vous commettre avec des gamins ! s'écria-t-elle d'un ton courroucé, comme si elle avait des droits sur lui. Après cela, vous n'êtes vous-même qu'un gamin, le plus petit d'entre eux. Pourtant, ne manquez pas de vous informer de ce drôle, et racontez-moi tout : il doit y avoir là un secret. Autre chose, maintenant. Pouvez-vous, malgré la douleur, parler sensément de bagatelles ?

– Mais oui, d'ailleurs cela ne me fait plus si mal.

– C’est parce que votre doigt est dans l’eau. Il faut la changer tout de suite, elle s’échaufferait. Julie, va chercher un morceau de glace à la cave, et un nouveau bol d’eau. La voilà partie, j’aborde le sujet. Mon cher Alexéi Fiodorovitch, veuillez me rendre immédiatement ma lettre ; maman peut rentrer d’une minute à l’autre, et je ne veux pas...

– Je ne l’ai pas sur moi.

– Ce n’est pas vrai, vous l’avez, j’étais sûre que vous me feriez cette réponse. J’ai tant regretté, toute la nuit, cette stupide plaisanterie. Rendez-moi ma lettre à l’instant. Rendez-la-moi !

– Elle est restée chez moi !

– Vous devez me prendre pour une fillette, après la sotte plaisanterie de ma lettre, je vous en demande pardon ! Mais, rendez-la-moi ; si vraiment vous ne l’avez pas sur vous, apportez-la aujourd’hui sans faute.

– Aujourd’hui, c’est impossible, car je retourne au monastère, et je ne viendrai pas vous voir pendant deux jours, trois, quatre peut-être, parce que le *starets* Zosime...

– Quatre jours, quelle sottise ! Écoutez, avez-

vous beaucoup ri de moi ?

– Pas le moins du monde.

– Pourquoi donc ?

– Parce que je vous ai crue, aveuglément.

– Vous m’offensez !

– Pas du tout. J’ai pensé tout de suite après avoir lu, que cela se réaliserait, car dès que le *starets* sera mort, il me faudra quitter le monastère. Ensuite, j’achèverai mes études, je passerai mes examens, et après le délai légal nous nous marierons. Je vous aimerai bien. Quoique je n’aie pas encore eu le temps d’y songer, j’ai réfléchi que je ne trouverai jamais une femme meilleure que vous, et le *starets* m’ordonne de me marier...

– Je suis un monstre, on me roule sur un fauteuil, objecta en riant Lise, les joues empourprées.

– Je vous roulerai moi-même, mais je suis sûr que d’ici là vous serez rétablie.

– Mais vous êtes fou ! proféra Lise nerveusement. Tirer une telle conclusion d’une simple plaisanterie !... Voici maman, peut-être

fort à propos. Maman, comment avez-vous pu rester si longtemps ! Et voilà Julie qui apporte la glace.

– Ah ! Lise, ne crie pas, je t'en supplie. J'ai la tête rompue... Est-ce ma faute si tu as changé la charpie de place... J'ai cherché, cherché... je soupçonne que tu l'as fait exprès.

– Je ne pouvais pas deviner qu'il arriverait avec un doigt mordu ; sinon je l'aurais peut-être fait exprès. Ma chère maman, vous commencez à dire des choses fort spirituelles.

– Spirituelles, soit, mais de quels sentiments, Lise, à l'égard du doigt d'Alexéi Fiodorovitch et de tout ceci ! Oh ! mon cher Alexéi Fiodorovitch, ce ne sont pas les détails qui me tuent, ni un Herzenstube quelconque, mais le tout ensemble, le tout réuni, voilà ce que je ne puis supporter.

– En voilà assez sur Herzenstube, maman, reprit Lise dans un joyeux rire, donnez-moi vite l'eau et la charpie. C'est de l'eau blanche, Alexéi Fiodorovitch, le nom me revient, un excellent remède. Maman, figurez-vous qu'il s'est battu avec des gamins, dans la rue, et qu'un d'eux l'a

mordu ! N’est-il pas lui-même un petit bonhomme, et peut-il se marier, maman, après cette aventure, car figurez-vous qu’il veut se marier ? Le voyez-vous marié, n’est-ce pas à mourir de rire ? »

Lise riait de son petit rire nerveux, en regardant malicieusement Aliocha.

« Que racontes-tu là, Lise, c’est fort déplacé de ta part !... D’autant plus que ce gamin était peut-être enragé !

– Ah ! maman, comme s’il y avait des enfants enragés.

– Pourquoi pas, Lise ? Ce gamin a été mordu par un chien enragé, il l’est devenu lui-même et il a mordu quelqu’un à son tour... Comme elle vous a bien pansé, Alexéi Fiodorovitch, je n’aurais jamais su le faire comme ça. Avez-vous mal ?

– Très peu.

– N’avez-vous pas peur de l’eau ? demanda Lise.

– Assez, Lise, j’ai parlé peut-être trop vite de rage, à propos de ce garçon, et tu en conclus Dieu sait quoi. Catherine Ivanovna vient d’apprendre

votre arrivée, Alexéi Fiodorovitch, elle désire ardemment vous voir.

– Ah ! maman, allez-y seule ; il ne peut pas encore, il souffre trop.

– Je ne souffre pas du tout, je puis très bien y aller, protesta Aliocha.

– Comment, vous partez ? Ah, c'est comme ça !

– Eh bien, quand j'aurai fini, je reviendrai et nous pourrons bavarder autant qu'il vous plaira. J'ai hâte de voir Catherine Ivanovna, car je désire rentrer le plus tôt possible au monastère.

– Maman, emmenez-le vite. Alexéi Fiodorovitch, ne prenez pas la peine de revenir vers moi après avoir vu Catherine Ivanovna, allez tout droit à votre monastère, c'est là votre vocation ! Quant à moi, j'ai envie de dormir, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

– Ah ! Lise, tu plaisantes, bien sûr ; cependant si tu t'endormais, pour de bon ?

– Je resterai bien encore trois minutes, même cinq si vous le voulez, marmotta Aliocha.

– Emmenez-le donc plus vite, maman, c'est un

monstre.

– Lise, tu as perdu la tête. Allons-nous-en, Alexéi Fiodorovitch, elle est par trop capricieuse aujourd'hui, j'ai peur de l'énerver. Oh ! quel malheur qu'une femme nerveuse ! Mais peut-être a-t-elle réellement envie de dormir ? Comme votre présence l'a vite inclinée au sommeil, et que c'est bien !

– Maman, que vous parlez gentiment ! Je vous embrasse pour cela.

– Moi de même, Lise. Écoutez, Alexéi Fiodorovitch, chuchota-t-elle d'un air mystérieux, en s'éloignant avec le jeune homme, je ne veux pas vous influencer, ni soulever le voile ; allez voir vous-même ce qui se passe : c'est terrible. La comédie la plus fantastique qui se puisse rêver. Elle aime votre frère Ivan et tâche de se persuader qu'elle est éprise de Dmitri. C'est affreux ! Je vous accompagne et, si on le veut bien, j'attendrai. »

## V

## Le déchirement au salon

L'entretien au salon était terminé ; Catherine Ivanovna, surexcitée, avait pourtant un air résolu. Lorsque Aliocha et M^me^ Khokhlakov entrèrent, Ivan Fiodorovitch se levait pour partir. Il était un peu pâle et son frère le considéra avec inquiétude. Aliocha trouvait maintenant la solution d'une énigme qui le tourmentait depuis quelque temps. À différentes reprises, depuis un mois, on lui avait suggéré que son frère Ivan aimait Catherine Ivanovna, et surtout qu'il était décidé à la « souffler » à Mitia. Jusqu'alors cela avait paru monstrueux à Aliocha, tout en l'inquiétant fort. Il aimait ses deux frères et s'effrayait de leur rivalité. Cependant Dmitri lui avait déclaré la veille qu'il était heureux d'avoir son frère pour rival, que cela lui rendait grand service. En quoi ? Pour se marier avec Grouchegnka ? Mais c'était

là un parti désespéré. En outre, Aliocha avait cru fermement jusqu'à la veille au soir à l'amour passionné et opiniâtre de Catherine Ivanovna pour Dmitri. Il lui semblait qu'elle ne pouvait aimer un homme comme Ivan, mais qu'elle aimait Dmitri tel qu'il était, malgré l'étrangeté d'un pareil amour. Mais durant la scène avec Grouchegnka, ses impressions avaient changé. Le mot « déchirement », que venait d'employer Mme Khokhlakov, le troublait, car ce matin même en s'éveillant à l'aube, il l'avait prononcé deux fois, probablement sous l'impression de ses rêves, car toute la nuit il avait revu cette scène. L'affirmation catégorique de Mme Khokhlakov, que la jeune fille aimait Ivan, que son amour pour Dmitri n'était qu'un leurre, un amour d'emprunt qu'elle s'infligeait par jeu, par « déchirement », sous l'empire de la reconnaissance, cette affirmation frappait Aliocha. « C'est peut-être vrai ! » Mais alors, quelle était la situation d'Ivan ? Aliocha devinait qu'un caractère comme celui de Catherine Ivanovna avait besoin de dominer ; or, cette domination ne pouvait s'exercer que sur Dmitri, et non sur Ivan. Car

seul Dmitri pourrait peut-être un jour se soumettre à elle « pour son bonheur » (ce qu'Aliocha désirait même). Ivan en serait incapable ; d'ailleurs cette soumission ne l'eût pas rendu heureux, d'après l'idée qu'Aliocha se faisait de lui. Ces réflexions poursuivaient le jeune homme quand il entra dans le salon ; soudain une autre idée s'imposa à lui : « Et si elle n'aimait ni l'un ni l'autre ? » Remarquons qu'Aliocha avait honte de telles pensées et se les était toujours reprochées, lorsque parfois elles lui étaient venues, au cours du dernier mois : « Qu'est-ce que j'entends à l'amour et aux femmes, et comment puis-je tirer pareilles conclusions ? » se disait-il après chaque conjecture. Cependant la réflexion s'imposait. Il devinait que cette rivalité était capitale dans la destinée de ses deux frères. « Les reptiles se dévoreront entre eux », avait dit hier Ivan dans son irritation, à propos de leur père et de Dmitri ; ainsi, depuis longtemps peut-être, Dmitri était un reptile à ses yeux. N'était-ce pas depuis qu'il avait fait lui-même la connaissance de Catherine Ivanovna ? Ces paroles lui avaient sans doute

échappé involontairement, mais c'était d'autant plus grave. Dans ces conditions, quelle paix pouvait dorénavant régner dans leur famille alors que surgissaient de nouveaux motifs de haine ? Surtout, qui devait-il plaindre, lui, Aliocha ? Il les aimait également, mais que souhaiter à chacun d'eux, parmi de si redoutables contradictions ? Il y avait où s'égarer dans ce labyrinthe, et le cœur d'Aliocha ne pouvait supporter l'incertitude, car son amour avait toujours un caractère actif. Incapable d'aimer passivement, son affection se traduisait toujours par une aide. Mais pour cela, il fallait avoir un but, savoir clairement ce qui convenait à chacun et les aider en conséquence. Au lieu de but, il ne voyait que confusion et brouillamini. On avait parlé de « déchirement ». Mais que pouvait-il comprendre, même à ce déchirement ? Non, décidément, le mot de l'énigme lui échappait.

En voyant Aliocha, Catherine Ivanovna dit vivement à Ivan Fiodorovitch, qui s'était levé pour partir :

« Un instant ! je veux avoir l'opinion de votre frère, en qui j'ai pleine confiance. Catherine

Ossipovna, restez aussi », continua-t-elle en s'adressant à M^me^ Khokhlakov. Celle-ci s'installa à côté d'Ivan Fiodorovitch, et Aliocha en face, près de la jeune fille.

« Vous êtes mes amis, les seuls que j'aie au monde, commença-t-elle d'une voix ardente où tremblaient des larmes de sincère douleur, et qui lui attira de nouveau les sympathies d'Aliocha. Vous, Alexéi Fiodorovitch, vous avez assisté hier à cette scène terrible, vous m'avez vue. J'ignore ce que vous avez pensé de moi, mais je sais que dans les mêmes circonstances, mes paroles et mes gestes seraient identiques. Vous vous souvenez de m'avoir retenue... (En disant cela, elle rougit et ses yeux étincelèrent.) Je vous déclare, Alexéi Fiodorovitch, que je ne sais quel parti prendre. J'ignore si je l'aime maintenant, lui. Il me fait pitié, c'est une mauvaise marque d'amour. Si je l'aimais toujours, ce n'est pas de la pitié mais de la haine que j'éprouverais à présent... »

Sa voix tremblait, des larmes brillaient dans ses cils. Aliocha était ému. « Cette jeune fille est loyale, sincère, pensait-il, et... elle n'aime plus Dmitri. »

« C’est cela, c’est bien cela ! s’exclama Mme Khokhlakov.

– Attendez, chère Catherine Ossipovna. Je ne vous ai pas dit l’essentiel, le parti que j’ai pris cette nuit. Je sens que ma résolution est peut-être terrible, – pour moi, mais je pressens que je n’en changerai à aucun prix. Mon cher et généreux conseiller, mon confident, le meilleur ami que j’aie au monde, Ivan Fiodorovitch, m’approuve entièrement et loue ma résolution.

– Oui, je l’approuve, dit Ivan d’une voix basse mais ferme.

– Mais je désire qu’Aliocha – excusez-moi de vous appeler ainsi –, je désire qu’Alexéi Fiodorovitch me dise maintenant, devant mes deux amis, si j’ai tort ou raison. Je devine que vous, Aliocha, mon cher frère (car vous l’êtes), répétait-elle avec transport, en saisissant sa main glacée d’une main brûlante, je devine que votre décision, votre approbation me tranquilliseront, malgré mes souffrances, car après vos paroles je m’apaiserai et me résignerai, je le pressens !

– J’ignore ce que vous allez me demander, dit

Aliocha en rougissant, je sais seulement que je vous aime et que je vous souhaite en ce moment plus de bonheur qu'à moi-même !... Mais je n'entends rien à de telles affaires... se hâta-t-il d'ajouter sans savoir pourquoi...

– L'essentiel dans tout ceci, c'est l'honneur et le devoir, et quelque chose de plus haut, qui dépasse peut-être le devoir lui-même. Mon cœur me dicte ce sentiment irrésistible et il m'entraîne. Bref, ma décision est prise. Même s'il épouse cette... créature, à qui je ne pourrai jamais pardonner, je ne l'abandonnerai pourtant pas ! Désormais, je ne l'abandonnerai jamais ! dit-elle, en proie à une exaltation maladive. Bien entendu, je n'ai pas l'intention de courir après lui, de lui imposer ma présence, de l'importuner, oh non ! je m'en irai dans une autre ville, n'importe où, mais je ne cesserai pas de m'intéresser à lui. Quand il sera malheureux avec l'autre – et cela ne tardera guère – qu'il vienne à moi, il trouvera une amie, une sœur... Une sœur seulement, certes, et cela pour la vie, une sœur aimante, qui lui aura sacrifié son existence. Je parviendrai, à force de persévérance, à me faire enfin apprécier de lui, à

être sa confidente, sans qu'il en rougisse ! s'écria-t-elle comme égarée. Je serai son Dieu, à qui il adressera ses prières, c'est le moins qu'il me doive pour m'avoir trahie et pour tout ce que j'ai enduré hier à cause de lui. Et il verra que, malgré sa trahison, je demeurerai éternellement fidèle à la parole donnée. Je ne serai que le moyen, l'instrument de son bonheur, pour toute sa vie, pour toute sa vie ! Voilà ma décision. Ivan Fiodorovitch m'approuve hautement. »

Elle étouffait. Peut-être aurait-elle voulu exprimer sa pensée avec plus de dignité, de naturel, mais elle le fit avec trop de précipitation et sans voile. Il y avait dans ses paroles beaucoup d'exubérance juvénile, elles reflétaient l'irritation de la veille, le besoin de s'enorgueillir ; elle-même s'en rendait compte. Soudain, son visage s'assombrit, son regard devint mauvais. Aliocha s'en aperçut et la compassion s'éveilla en lui. Son frère ajouta quelques mots.

« C'est, en effet, l'expression de ma pensée. Chez toute autre que vous cela eût paru de l'outrance, mais vous avez raison là où une autre aurait eu tort. Je ne sais comment motiver cela,

mais je vous crois tout à fait sincère, voilà pourquoi vous avez raison.

– Mais ce n’est que pour un instant... C’est l’effet du ressentiment d’hier, ne put s’empêcher de dire avec justesse M^me^ Khokhlakov, malgré son désir de ne pas intervenir.

– Eh oui ! fit Ivan avec une sorte d’irritation et visiblement vexé d’avoir été interrompu, c’est cela, chez une autre cet instant ne serait qu’une impression passagère mais avec le caractère de Catherine Ivanovna cela durera toute sa vie. Ce qui pour d’autres ne serait qu’une promesse en l’air sera pour elle un devoir éternel, pénible, maussade peut-être, mais incessant. Et elle se repaîtra du sentiment de ce devoir accompli ! Votre existence, Catherine Ivanovna, se consumera maintenant dans une douloureuse contemplation de votre chagrin et de vos sentiments héroïques. Mais avec le temps cette souffrance se calmera, vous vivrez dans la douce contemplation d’un dessein ferme et fier, réalisé une fois pour toutes, désespéré à vrai dire, mais dont vous serez venue à bout. Cet état d’esprit vous procurera enfin la satisfaction la plus

complète et vous réconciliera avec tout le reste... »

Il s’était exprimé avec une sorte de rancune, et sans chercher à dissimuler son intention ironique.

« Ô Dieu, que tout cela est faux ! s’exclama de nouveau M^me^ Khokhlakov.

– Alexéi Fiodorovitch, parlez ! Il me tarde de connaître votre opinion ! » dit Catherine Ivanovna en fondant en larmes.

Aliocha se leva.

« Ce n’est rien, ce n’est rien ! poursuivit-elle en pleurant, c’est l’énervement, l’insomnie, mais avec des amis comme votre frère et vous, je me sens fortifiée..., car je sais que vous ne m’abandonnerez jamais...

– Malheureusement, je devrai peut-être partir demain pour Moscou, vous quitter pour longtemps... Ce voyage est indispensable... proféra Ivan Fiodorovitch.

– Demain, pour Moscou ! s’exclama Catherine Ivanovna, le visage crispé... Mon Dieu, quel bonheur ! » reprit-elle d’une voix soudain changée, en refoulant ses larmes dont il ne resta

pas trace. Ce changement étonnant, qui frappa fort Aliocha, fut vraiment subit ; la malheureuse jeune fille offensée, pleurant, le cœur déchiré, fit place tout à coup à une femme parfaitement maîtresse d'elle-même, et de plus satisfaite comme après une joie subite.

« Ce n'est pas votre départ qui me réjouit, bien sûr, rectifia-t-elle avec le charmant sourire d'une mondaine, un ami tel que vous ne peut le croire ; je suis, au contraire, très malheureuse que vous me quittiez (elle s'élança vers Ivan Fiodorovitch et, lui saisissant les deux mains, les pressa avec chaleur) ; mais ce qui me réjouit, c'est que vous pourrez maintenant exposer, à ma tante et à Agathe, ma situation dans toute son horreur, franchement avec Agathe, mais en ménageant ma chère tante, comme vous êtes capable de le faire. Vous ne pouvez vous figurer combien je me suis torturée hier et ce matin, me demandant comment leur annoncer cette terrible nouvelle... À présent, il me sera plus facile de le faire, car vous serez chez elle en personne pour tout expliquer. Oh, que je suis heureuse ! mais de cela seulement, je vous le répète. Vous m'êtes indispensable,

assurément... Je cours écrire une lettre, conclut-elle, en faisant un pas pour sortir de la chambre.

– Et Aliocha ? Et l'opinion d'Alexéi Fiodorovitch que vous désirez si vivement connaître ? s'écria Mme Khokhlakov avec une intonation sarcastique et irritée.

– Je ne l'ai pas oublié, fit Catherine Ivanovna en s'arrêtant ; mais pourquoi êtes-vous si malveillante pour moi en un tel moment, Catherine Ossipovna ? ajouta-t-elle d'un ton d'amer reproche. Je confirme ce que j'ai dit. J'ai besoin de savoir son opinion, bien plus, sa décision ! Elle sera une loi pour moi, tant j'ai soif de vos paroles, Alexéi Fiodorovitch... Mais qu'avez-vous ?

– Je n'aurais jamais cru cela, je ne peux pas me le figurer ! dit Aliocha d'un air affligé.

– Quoi donc ?

– Comment, il part pour Moscou et vous faites exprès de témoigner votre joie ! Ensuite vous expliquez que ce n'est pas son départ qui vous réjouit, que vous le regrettez, au contraire, que vous perdez... un ami ; mais là encore, vous

jouiez la comédie !...

– La comédie ?... Que dites-vous ? s’exclama Catherine Ivanovna stupéfaite. – Elle rougit, fronça les sourcils.

– Quoique vous affirmiez regretter en lui l’ami, vous lui déclarez carrément que son départ est un bonheur pour vous... proféra Aliocha haletant. – Il restait debout près de la table.

– Que voulez-vous dire ? je ne comprends pas...

– Je ne sais pas moi-même... C’est comme une illumination soudaine... Je sais que j’ai tort de parler, mais je le ferai quand même, poursuivit-il, d’une voix tremblante, entrecoupée. Vous n’avez peut-être jamais aimé Dmitri... Lui non plus, sans doute, ne vous aime pas, il vous estime, voilà tout... Vraiment, je ne sais comment j’ai l’audace... mais il faut bien que quelqu’un dise la vérité, puisque personne ici n’ose le faire.

– Quelle vérité ? s’écria Catherine Ivanovna avec exaltation.

– La voici, balbutia Aliocha, prenant son parti comme s’il se précipitait dans le vide. Envoyez

chercher Dmitri, je le trouverai, s'il le faut ; qu'il vienne ici prendre votre main et celle de mon frère Ivan pour les unir. Car vous faites souffrir Ivan uniquement parce que vous l'aimez... et que votre amour pour Dmitri est un douloureux mensonge... auquel vous tâchez de croire à tout prix. »

Aliocha se tut brusquement.

« Vous... vous êtes un jeune fou, entendez-vous », répliqua Catherine Ivanovna, pâle, les lèvres crispées.

Ivan Fiodorovitch se leva, le chapeau à la main.

« Tu t'es trompé, mon bon Aliocha, dit-il avec une expression que son frère ne lui avait jamais vue, une expression de sincérité juvénile, d'irrésistible franchise. Jamais Catherine Ivanovna ne m'a aimé ! Elle connaît depuis longtemps mon amour pour elle, bien que je ne lui en aie jamais parlé, mais elle n'y a jamais répondu. Je n'ai pas été davantage son ami, à aucun moment, sa fierté n'avait pas besoin de mon amitié. Elle me gardait près d'elle pour se

venger sur moi des offenses continuelles que lui infligeait Dmitri depuis leur première rencontre, car celle-ci est demeurée dans son cœur, comme une offense. Mon rôle a consisté à l'entendre parler de son amour pour lui. Je pars enfin, mais sachez, Catherine Ivanovna, que vous n'aimez, en réalité, que lui. Et cela en proportion de ses offenses. Voilà ce qui vous déchire. Vous l'aimez tel qu'il est, avec ses torts envers vous. S'il s'amendait, vous l'abandonneriez aussitôt et cesseriez de l'aimer. Mais il vous est nécessaire pour contempler en lui votre fidélité héroïque et lui reprocher sa trahison. Tout cela par orgueil ! Vous êtes humiliée et abaissée, mais votre fierté est en cause... Je suis trop jeune, je vous aimais trop. Je sais que je n'aurais pas dû vous parler ainsi, qu'il eût été plus digne de ma part de vous quitter simplement ; c'eût été moins blessant pour vous. Mais je pars au loin et ne reviendrai jamais... Je ne veux pas respirer cette atmosphère d'outrance... D'ailleurs, je n'ai plus rien à vous dire, c'est tout... Adieu, Catherine Ivanovna, ne soyez pas fâchée contre moi, car je suis cent fois plus puni que vous, puni par le seul fait que je ne

vous reverrai plus. Adieu. Je ne veux pas prendre votre main. Vous m’avez fait souffrir trop sciemment pour que je puisse vous pardonner à l’heure actuelle. Plus tard, peut-être, mais pour le moment je ne veux pas de votre main.

*Den Dank, Dame, Begehr’ich nicht*[1] *»,*

ajouta-t-il avec un sourire contraint, prouvant ainsi qu’il connaissait Schiller par cœur, ce qu’Aliocha eût refusé de croire auparavant.

Il sortit sans même saluer la maîtresse de la maison. Aliocha joignit les mains.

« Ivan, lui cria-t-il éperdu, reviens, Ivan ! Non, maintenant il ne reviendra pour rien au monde ! s’écria-t-il dans un pressentiment désolé, mais c’est ma faute, c’est moi qui ai commencé ! Ivan a parlé injustement, sous l’empire de la colère. Il faut qu’il revienne... » s’exclamait Aliocha, comme déséquilibré.

---

[1] De votre « merci », Dame, point n’ai souci (Schiller, *le Gant*, st. VIII).

Catherine Ivanovna passa dans une autre pièce.

« Vous n'avez rien à vous reprocher ; votre conduite est celle d'un ange, murmura au triste Aliocha Mme Khokhlakov enthousiasmée. Je ferai tout mon possible pour empêcher Ivan Fiodorovitch de partir... »

La joie illuminait son visage, à la grande mortification d'Aliocha, mais Catherine Ivanovna reparut soudain. Elle tenait deux billets de cent roubles.

« J'ai un grand service à vous demander, Alexéi Fiodorovitch, commença-t-elle d'une voix calme et égale, comme si rien ne s'était passé. Il y a huit jours environ, Dmitri Fiodorovitch s'est laissé aller à une action injuste et scandaleuse. Il y a ici un cabaret mal famé, où il rencontra cet officier en retraite, ce capitaine que votre père employait à certaines affaires. Irrité contre ce capitaine pour un motif quelconque, Dmitri Fiodorovitch le saisit par la barbe et le traîna dans cette posture humiliante jusque dans la rue, où il continua encore longtemps à le houspiller. On dit

que le fils de ce malheureux, un jeune écolier, courait à ses côtés en sanglotant, demandait grâce et priait les passants de défendre son père, mais que tout le monde riait. Excusez-moi, Alexéi Fiodorovitch, je ne puis me rappeler sans indignation cette action honteuse... dont seul Dmitri Fiodorovitch est capable, lorsqu'il est en proie à la colère... et à ses passions ! Je ne puis la raconter en détail, cela me fait mal... je m'embrouille. J'ai pris des renseignements sur ce malheureux, et j'ai appris qu'il est fort pauvre, il s'appelle Sniéguiriov. Il s'est rendu coupable d'une faute dans son service, on l'a révoqué, je ne puis vous donner de détails, et maintenant, avec sa malheureuse famille, les enfants malades, la femme folle, paraît-il, il est tombé dans une profonde misère. Il habite ici depuis longtemps, il avait un emploi de copiste qu'il a perdu. J'ai jeté les yeux sur vous... c'est-à-dire j'ai pensé, ah ! je m'embrouille, je voulais vous prier, mon cher Alexéi Fiodorovitch, d'aller chez lui sous un prétexte quelconque, et, délicatement, prudemment, comme vous seul en êtes capable (Aliocha rougit), de lui remettre ce secours, ces

deux cents roubles... Il les acceptera certainement... c'est-à-dire, persuadez-le de les accepter... Voyez-vous, ce n'est pas une indemnité, pour éviter qu'il porte plainte (car il voulait le faire, à ce qu'il paraît), mais simplement une marque de sympathie, le désir de lui venir en aide, en mon nom, comme fiancée de Dmitri Fiodorovitch, et non au sien... J'y serais bien allée moi-même, mais vous vous y prendrez mieux que moi. Il habite rue du Lac, dans la maison de M^me^ Kalmykov... Pour l'amour de Dieu, Alexéi Fiodorovitch, faites cela, à présent... je suis un peu... fatiguée. Au revoir... »

Elle disparut si rapidement derrière la portière qu'Aliocha n'eut pas le temps de dire un mot. Il aurait voulu demander pardon, s'accuser, dire quelque chose enfin, car son cœur débordait, et il ne pouvait se résoudre à s'éloigner ainsi. Mais M^me^ Khokhlakov le prit par le bras et l'emmena. Dans le vestibule, elle l'arrêta une fois de plus.

« Elle est fière, elle lutte contre elle-même, mais c'est une nature bonne, charmante, généreuse ! murmura-t-elle à mi-voix. Oh comme je l'aime, par moments, et que je suis de nouveau

contente ! Mon cher Alexéi Fiodorovitch, savez-vous que nous toutes, ses deux tantes, moi et même Lise, nous n'avons qu'un désir depuis un mois, nous la supplions d'abandonner votre favori Dmitri, qui ne l'aime pas du tout, et d'épouser Ivan, cet excellent jeune homme si instruit dont elle est l'idole. Nous avons ourdi un véritable complot, et c'est peut-être la seule raison qui me retienne encore ici.

– Mais elle a pleuré, elle est de nouveau offensée ! s'écria Aliocha.

– Ne croyez pas aux larmes d'une femme, Alexéi Fiodorovitch ! Je suis toujours contre les femmes dans ce cas, et du côté des hommes. »

La voix aigrelette de Lise retentit derrière la porte :

« Maman, vous le gâtez !

– C'est moi qui suis cause de tout, je suis très coupable ! répéta Aliocha qui, le visage caché dans ses mains, éprouvait une honte douloureuse de sa sortie.

– Au contraire, vous avez agi comme un ange, comme un ange, je suis prête à le redire mille

fois.

– Maman, en quoi a-t-il agi comme un ange ? demanda de nouveau Lise.

– Je me suis imaginé, je ne sais pourquoi, poursuivit Aliocha, comme s'il n'entendait pas Lise, qu'elle aimait Ivan, et j'ai lâché cette sottise... Que va-t-il arriver ?

– De quoi s'agit-il ? s'exclama Lise. Maman, vous voulez donc me faire mourir : je vous interroge, et vous ne me répondez pas. »

À ce moment, la femme de chambre accourut.

« Catherine Ivanovna se trouve mal..., elle pleure, elle a une attaque de nerfs.

– Qu'y a-t-il ? cria Lise, la voix alarmée. Maman, c'est moi qui vais avoir une attaque !

– Lise, pour l'amour de Dieu, ne crie pas, tu me tues ! À ton âge, tu ne peux pas tout savoir comme les grandes personnes ; à mon retour je te raconterai ce qu'on peut te dire. Ô mon Dieu ! j'y cours... Une attaque, c'est bon signe, Alexéi Fiodorovitch, c'est très bon signe. En pareil cas, je suis toujours contre les femmes, leurs attaques et leurs larmes. Julie, cours dire que j'arrive. Si

Ivan Fiodorovitch est parti comme ça, c'est sa faute à elle. Mais il ne partira pas. Lise, pour l'amour de Dieu, ne crie pas. Eh ! ce n'est pas toi qui cries, c'est moi, pardonne à ta mère. Mais je suis enthousiasmée, ravie ! Avez-vous remarqué, Alexéi Fiodorovitch, comme votre frère est parti d'un air dégagé après lui avoir dit son fait. Un savant universitaire parle avec tant de chaleur, de franchise juvénile, d'inexpérience charmante ! Tout cela est adorable, tout à fait dans votre genre !... Et ce vers allemand qu'il a cité !... Mais je cours, Alexéi Fiodorovitch ; dépêchez-vous de faire cette commission et revenez bien vite... Lise, tu n'as besoin de rien ? Pour l'amour de Dieu, ne retiens pas Alexéi Fiodorovitch, il va revenir te voir. »

Mme Khokhlakov s'en alla enfin. Aliocha, avant de sortir, voulut ouvrir la porte de Lise.

« Pour rien au monde je ne veux vous voir, Alexéi Fiodorovitch, s'écria Lise. Parlez-moi à travers la porte. Comment êtes-vous devenu un ange ? c'est tout ce que je désire savoir.

– Par mon affreuse bêtise, Lise. Adieu !

– Voulez-vous bien ne pas partir ainsi ! cria-t-elle.

– Lise, j’ai un chagrin sérieux ! Je reviens tout de suite, mais j’ai un grand, grand chagrin. »

Il sortit en courant.

## VI

## Le déchirement dans l'izba

Aliocha avait rarement éprouvé un chagrin aussi sérieux : il était intervenu mal à propos dans une affaire de sentiment !

« Que puis-je connaître à ces choses ? Ma honte n'est d'ailleurs qu'une punition méritée ; le malheur, c'est que je vais être certainement la cause de nouvelles calamités... Et dire que le *starets* m'a envoyé pour réconcilier et unir ! Est-ce ainsi qu'on unit ? » Il se rappela alors comment il avait « uni les mains », et la honte le reprit. « Bien que j'aie agi de bonne foi, il faudra être plus intelligent à l'avenir », conclut-il, sans même sourire de sa conclusion.

La commission de Catherine Ivanovna le conduisait à la rue du Lac, et son frère habitait précisément dans une ruelle voisine. Aliocha décida de passer d'abord chez lui, à tout hasard,

tout en pressentant qu'il ne le trouverait pas à la maison. Il soupçonnait Dmitri de vouloir peut-être se cacher de lui maintenant, mais il fallait le découvrir à tout prix. Le temps passait ; l'idée du *starets* mourant ne l'avait pas quitté une minute depuis son départ du monastère.

Dans le récit de Catherine Ivanovna figurait une circonstance qui l'intéressait fort : quand la jeune fille avait parlé du petit écolier, fils du capitaine, qui courait en sanglotant à côté de son père, l'idée était venue soudain à Aliocha que ce devait être le même qui l'avait mordu au doigt, lorsqu'il lui demandait en quoi il l'avait offensé ; il en était maintenant presque sûr, sans savoir encore pourquoi. Ces préoccupations étrangères détournèrent son attention ; il résolut de ne plus « penser » au « mal » qu'il venait de faire, de ne pas se tourmenter par le repentir, mais d'agir ; tant pis pour ce qui pourrait arriver là-bas ! Cette idée lui rendit tout son courage. En entrant dans la ruelle où demeurait Dmitri, il eut faim et tira de sa poche le petit pain qu'il avait pris chez son père. Il le mangea en marchant ; cela le réconforta.

Dmitri n'était pas chez lui. Les maîtres de la maisonnette – un vieux menuisier, sa femme et son fils – regardèrent Aliocha d'un air soupçonneux. « Voilà déjà trois jours qu'il ne passe pas la nuit ici, il est peut-être parti quelque part », répondit le vieux à ses questions. Aliocha comprit qu'il se conformait aux instructions reçues. Lorsqu'il demanda si Dmitri n'était pas chez Grouchegnka, ou de nouveau caché chez Foma (Aliocha parlait ainsi ouvertement à dessein), tous le regardèrent d'un air craintif. « Ils l'aiment donc, ils tiennent son parti, pensa-t-il, tant mieux ! »

Enfin il découvrit dans la rue du Lac la masure de la mère Kalmykov, délabrée et affaissée, avec trois fenêtres sur la rue, une cour sale, au milieu de laquelle se tenait une vache. On entrait par la cour dans le vestibule ; à gauche habitait la vieille propriétaire avec sa fille, également âgée, toutes deux sourdes, à ce qu'il semblait. À la question plusieurs fois répétée : où demeurait le capitaine ? l'une d'elles, comprenant enfin qu'on demandait les locataires, lui désigna du doigt, à travers le vestibule, la porte qui menait à la plus

belle pièce de l'izba. L'appartement du capitaine ne consistait en effet qu'en cette pièce. Aliocha avait mis la main sur la poignée afin d'ouvrir la porte, quand il fut frappé par le silence complet qui régnait à l'intérieur. Il savait pourtant, d'après le récit de Catherine Ivanovna, que le capitaine avait de la famille. « Ils dorment tous, sans doute, ou bien ils m'ont entendu venir et ils attendent que j'ouvre – mieux vaut frapper d'abord. » Il frappa. On entendit une réponse, mais au bout de dix secondes seulement.

« Qui est-ce ? » cria une grosse voix irritée.

Aliocha ouvrit, franchit le seuil. Il se trouvait dans une salle assez spacieuse, mais fort encombrée de gens et de hardes. À gauche, il y avait un grand poêle russe. Du poêle à la fenêtre de gauche, une corde tendue à travers toute la chambre supportait divers chiffons. De chaque côté se trouvait un lit avec des couvertures tricotées. Sur l'un d'eux, celui de gauche, quatre oreillers étagés, plus petits l'un que l'autre ; sur le lit de droite, on n'en voyait qu'un, fort petit. Plus loin, il y avait un espace restreint, séparé par un rideau ou un drap, fixé à une corde tendue en

travers de l'angle ; derrière apparaissait un lit improvisé sur un banc et une chaise placée auprès. Une table rustique, carrée, était installée vers la fenêtre du milieu. Les trois fenêtres, aux carreaux couverts de moisissures verdâtres, étaient ternes et hermétiquement fermées, de sorte qu'on étouffait dans la pièce à demi obscure. Sur la table, une poêle avec un reste d'œufs sur le plat, une tranche de pain entamée, un demi-litre d'eau-de-vie, presque vide de son contenu. Près du lit de gauche se tenait sur une chaise une femme, vêtue d'une robe d'indienne et qui avait l'air d'une dame. Elle était fort maigre, fort jaune ; ses joues creuses attestaient au premier coup d'œil son état maladif ; mais ce qui frappa surtout Aliocha, ce fut le regard de ses grands yeux bruns, interrogateur et arrogant tout ensemble. À côté de la fenêtre de gauche, se tenait debout une jeune fille au visage ingrat, aux cheveux roux clairsemés, vêtue d'une manière pauvre quoique très propre ; elle n'accorda au nouveau venu qu'une œillade dédaigneuse. À droite, également près du lit, était assise une personne du sexe féminin, une pauvre créature

jeune encore, d'une vingtaine d'années, mais bossue et impotente, les pieds desséchés, comme on l'expliqua ensuite à Aliocha ; on voyait ses béquilles dans un coin, entre le lit et le mur ; les magnifiques yeux de la pauvre fille se posèrent sur Aliocha avec douceur. Attablé et achevant l'omelette, on remarquait un personnage de quarante-cinq ans, de petite taille, de faible constitution, maigre, roux et dont la barbe clairsemée ressemblait fort à un torchon de tille défait (cette comparaison et surtout le mot de « torchon » surgirent au premier coup d'œil dans l'esprit d'Aliocha). C'était lui, évidemment, qui avait répondu de l'intérieur, car il n'y avait pas d'autre homme dans la chambre. Quand Aliocha entra, le personnage se leva brusquement, s'essuya avec une serviette trouée, et s'empressa à sa rencontre.

« Un moine qui quête pour son monastère, il a trouvé à qui s'adresser ! » proféra la jeune fille qui se tenait dans l'angle de gauche.

L'individu qui était accouru au-devant d'Aliocha pirouetta sur ses talons et lui répondit d'un ton saccadé :

« Non, Varvara[1] Nicolaïevna, ce n'est pas cela, vous n'avez pas deviné ! Permettez-moi de vous demander, fit-il en se tournant vers Aliocha, ce qui vous a engagé à visiter... cette retraite ? »

Aliocha le considéra avec attention : ce personnage, qu'il voyait pour la première fois, avait quelque chose de pointu, d'irrité. Il était légèrement éméché. Son visage reflétait une impudence caractérisée, et en même temps – chose étrange – une couardise visible. On devinait un homme longtemps assujetti, mais avide de faire des siennes ; ou mieux encore, un homme qui brûlerait d'envie de vous frapper, tout en craignant vos coups. Dans ses propos, dans l'intonation de sa voix plutôt perçante, on distinguait une sorte d'humour bizarre, tantôt méchant, tantôt timide, intermittent et de ton inégal. Il avait parlé de la « retraite » en tremblant, les yeux écarquillés, et en se tenant si près d'Aliocha que celui-ci fit machinalement un pas en arrière. Le personnage portait un paletot de nankin, sombre, en fort mauvais état, rapiécé,

---

[1] Barbe.

taché. Son pantalon à carreaux très clair, comme on n'en porte plus depuis longtemps, d'une étoffe fort mince, fripé en bas, remontait au point de lui donner l'air d'un garçon qui a grandi.

« Je suis... Alexéi Karamazov... répondit Aliocha.

– Je le sais bien, repartit l'autre, donnant à entendre qu'il connaissait l'identité de son visiteur. Et moi, je suis le capitaine en second Sniéguiriov ; mais il importe de savoir ce qui vous amène...

– Je suis venu comme ça. Au fait, je voudrais vous dire un mot, en mon nom... si vous le permettez...

– En ce cas, voici une chaise, veuillez vous asseoir, comme on disait dans les vieilles comédies. »

D'un geste prompt le capitaine saisit une chaise libre (une simple chaise en bois) qu'il plaça presque au milieu de la chambre ; il en prit une autre pour lui et s'assit en face d'Aliocha, de nouveau si près que leurs genoux se touchaient presque.

« Nicolas Ilitch Sniéguiriov, ex-capitaine en second de l'infanterie russe, avili par ses vices, mais pourtant capitaine[1]... Toutefois, je me demande en quoi ai-je pu exciter votre curiosité, car je vis dans des conditions qui ne permettent guère de recevoir des visites.

– Je suis venu pour cette affaire...

– Pour quelle affaire ? interrompit le capitaine d'un ton impatient.

– À propos de votre rencontre avec mon frère Dmitri, répliqua Aliocha, gêné.

– De quelle rencontre ? Ne serait-ce pas au sujet du torchon de tille ? Et il s'avança tellement cette fois que ses genoux heurtèrent ceux d'Aliocha. Ses lèvres serrées formaient une ligne mince.

– Quel torchon de tille ? murmura Aliocha.

– C'est pour se plaindre de moi, papa, qu'il est

---

[1] Sont ici huit lignes intraduisibles en français. Pour dépeindre son humble condition, le capitaine se livre à une plaisanterie fondée sur une particularité de la langue russe (adjonction d'un *s* à la fin des mots, formule révérencieuse employée par les gens de peu).

venu ! retentit une voix derrière le rideau, une voix déjà connue d'Aliocha, celle du garçon de tantôt. Je lui ai mordu le doigt aujourd'hui ! »

Le rideau s'écarta et Aliocha aperçut son récent ennemi, dans le coin sous les icônes, sur un lit formé d'un banc et d'une chaise. L'enfant gisait, recouvert de son petit pardessus et d'une vieille couverture ouatée. À en juger par ses yeux brûlants, il devait avoir la fièvre. Intrépide, il regardait Aliocha avec l'air de dire : « Ici, tu ne peux rien me faire. »

« Comment, quel doigt a-t-il mordu ? sursauta le capitaine. C'est le vôtre ?

– Oui, le mien. Tantôt, il se battait à coups de pierres dans la rue avec ses camarades ; ils étaient six contre lui. Je me suis approché, il m'en a jeté une, puis une autre à la tête. Et comme je lui demandais ce que je lui avais fait, il s'est élancé et m'a mordu cruellement au doigt, j'ignore pourquoi.

– Je vais le fouetter ! s'exclama le capitaine qui bondit de sa chaise.

– Mais je ne me plains pas, je vous raconte

seulement ce qui s’est passé... Je ne veux pas que vous le fouettiez ! D’ailleurs, je crois qu’il est malade...

– Et vous pensiez que j’allais le faire ? Que j’allais empoigner Ilioucha[1] et le fouetter devant vous ? Il vous faut ça tout de suite ? proféra le capitaine, se tournant vers Aliocha avec un geste menaçant, comme s’il voulait se jeter sur lui. Je plains votre doigt, monsieur, mais ne voulez-vous pas qu’avant de fouetter Ilioucha je me tranche les quatre doigts sous vos yeux, avec ce couteau, pour votre juste satisfaction ? Je pense que quatre doigts vous suffiront, vous ne réclamerez pas le cinquième, pour apaiser votre soif de vengeance ?... »

Il s’arrêta soudain, comme suffoqué. Chaque trait de son visage remuait et se contractait, son regard était des plus provocants. Il était égaré.

« Maintenant, j’ai tout compris, dit Aliocha, d’un ton doux et triste, sans se lever. Ainsi, vous avez un bon fils, il aime son père et s’est jeté sur

---

[1] Diminutif caressant d’*Ilia* (Élie).

moi comme étant le frère de votre offenseur... Je comprends, à présent, répéta-t-il, songeur. Mais mon frère, Dmitri, regrette son acte, je le sais, et s'il peut venir chez vous, ou, encore mieux, vous rencontrer à la même place, il vous demandera pardon devant tout le monde... si vous le désirez.

– C'est-à-dire qu'après m'avoir tiré la barbe, il me fait des excuses... Il croit ainsi me donner pleine et entière satisfaction, n'est-ce pas ?

– Oh non ! Au contraire, il fera tout ce qui vous plaira et comme il vous plaira !

– De sorte que si je priais son Altesse Sérénissime de s'agenouiller devant moi, dans ce même cabaret, le cabaret *À la Capitale*, comme on l'appelle, ou sur la place, il le ferait ?

– Oui, il le ferait.

– Vous me touchez jusqu'aux larmes. La générosité de votre frère me confond. Permettez-moi de vous présenter ma famille, mes deux filles et mon fils, ma portée. Si je meurs, qui les aimera ? Et tant que je vis, qui m'aimera avec tous mes défauts, sinon eux ? Le Seigneur a bien fait les choses pour chaque homme de mon

espèce, car même un homme de ma sorte doit être aimé par un être quelconque...

– Ah ! c'est parfaitement vrai ! s'exclama Aliocha.

– Trêve de pitreries, vous nous bafouez devant le premier imbécile venu ! s'écria soudain la jeune fille qui se tenait vers la fenêtre, en s'adressant à son père, la mine méprisante.

– Attendez un peu, Varvara Nicolaïevna, permettez-moi de continuer mon idée, lui cria son père d'un ton impérieux tout en la regardant avec approbation. Tel est son caractère, dit-il, se retournant vers Aliocha.

*Et dans la nature entière*
*Il ne voulait rien bénir.*[1]

C'est-à-dire il faudrait mettre au féminin : elle ne voulait rien bénir. Et maintenant, permettez-moi de vous présenter à mon épouse, Irène Petrovna, une dame impotente de quarante-trois

---

[1] Lermontov, *Le Démon*.

ans ; elle marche, mais fort peu. Elle est de basse condition ; Irène Petrovna, faites-vous belle que je vous présente Alexéi Fiodorovitch – il le prit par le bras, et avec une force dont on ne l'eût pas cru capable, il le souleva. – On vous présente à une dame, il faut vous lever. Ce n'est pas ce Karamazov, maman, qui... hum ! etc., mais son frère, reluisant de vertus pacifiques. Permettez, Irène Petrovna, permettez, maman, de vous baiser d'abord la main. »

Il baisa la main de sa femme avec respect, avec tendresse même. La jeune fille, vers la fenêtre, tournait le dos à cette scène avec indignation ; le visage arrogant et interrogateur de la mère exprima soudain une grande affabilité.

« Bonjour, asseyez-vous, monsieur Tchernomazov, proféra-t-elle.

– Karamazov, maman, Karamazov... Nous sommes de basse condition, souffla-t-il de nouveau.

– Eh, Karamazov ou autrement, peu importe, moi je dis toujours Tchernomazov... Asseyez-vous, pourquoi vous a-t-il soulevé ? Une dame

sans pieds, qu'il dit, j'en ai, des pieds, mais ils sont enflés comme des seaux, et moi je suis desséchée. Autrefois, j'étais d'une grosseur énorme et maintenant on dirait que j'ai avalé une aiguille...

– Nous sommes de basse condition, de bien basse, répéta le capitaine.

– Papa, ah, papa ! prononça soudain la bossue, demeurée jusqu'alors silencieuse, et qui se couvrit brusquement les yeux de son mouchoir.

– Bouffon ! lança la jeune fille vers la fenêtre.

– Voyez ce qui se passe chez nous, reprit la mère, en désignant ses filles, c'est comme si des nuages passaient, ils passent et notre musique reprend. Auparavant, quand nous étions militaires, il nous venait beaucoup d'hôtes comme vous. Je ne fais pas de comparaison, monsieur, il faut aimer tout le monde. La femme du diacre vient parfois et dit : « Alexandre Alexandrovitch est un brave homme, mais Anastasie Pétrovna est un suppôt de Satan. – Eh bien ! que je lui réponds, ça dépend qui on aime, tandis que toi, tu n'es qu'un petit tas, mais infect.

– Toi, qu’elle me dit, il faut te serrer la vis. – Ah ! noiraude, à qui viens-tu faire la leçon ? – Moi, dit-elle, je laisse entrer l’air pur, et toi le mauvais air. – Demande, que je lui réponds, à messieurs les officiers si l’air est mauvais chez moi. » J’avais cela sur le cœur quand tantôt, assise comme je suis maintenant, j’ai vu entrer ce général, qui était venu ici pour Pâques. « Eh bien ! lui dis-je, Votre Excellence, une dame noble peut-elle laisser entrer l’air du dehors ? – Oui, répond-il, vous devriez ouvrir la porte ou le vasistas, car l’air n’est pas pur chez vous. » Et tous sont pareils ! Pourquoi en veulent-ils à mon air ? Les morts sentent encore plus mauvais. Je ne corromps pas l’air chez vous, je me ferai faire des souliers et je m’en irai. Mes enfants, n’en veuillez pas à votre mère ! Nicolas Ilitch, mon ami, ai-je cessé de te plaire ? Je n’ai plus qu’Ilioucha pour m’aimer, quand il revient de l’école. Hier, il m’a apporté une pomme. Pardonnez à votre mère, mes bons amis, pardonnez à une pauvre délaissée ! En quoi mon air vous dégoûte-t-il ? »

La pauvre démente éclata en sanglots, ses larmes ruisselaient. Le capitaine se précipita vers

elle.

« Maman, chère maman, assez ; tu n'es pas délaissée ; tous t'aiment et t'adorent. »

Il recommença à lui baiser les mains et se mit à lui caresser le visage, à essuyer ses larmes avec une serviette. Il avait lui-même les yeux humides ; c'est du moins ce qu'il sembla à Aliocha, vers qui il se tourna soudain pour lui dire d'un ton courroucé en désignant la pauvre démente :

« Eh bien, vous avez vu et entendu ?

– Je vois et j'entends, murmura Aliocha.

– Papa, papa, comment peux-tu ?... Laisse-le, papa ! cria le garçon dressé sur son lit, avec un regard ardent.

– Assez fait le pitre, comme ça ! Laissez donc vos stupides manigances, qui ne mènent jamais à rien ! cria de son coin Varvara Nicolaïevna, exaspérée ; elle tapa même du pied.

– Vous avez tout à fait raison, cette fois, de vous mettre en colère, Varvara Nicolaïevna, et je vais vous donner satisfaction. Couvrez-vous, Alexéi Fiodorovitch, je prends ma casquette, et

sortons. J'ai à vous parler sérieusement, mais pas ici. Cette jeune personne assise, c'est ma fille Nina Nicolaïevna, j'ai oublié de vous la présenter. Un ange incarné... descendu chez les mortels... si tant est que vous puissiez comprendre cela.

– Le voilà tout secoué, comme s'il avait des convulsions, continua Varvara Nicoldievna indignée.

– Celle qui vient de taper du pied et de me traiter de pitre, c'est aussi un ange incarné, elle m'a donné le nom qui convient. Allons, Alexéi Fiodorovitch, il faut en finir... »

Et, prenant Aliocha par le bras, il le conduisit dehors.

## VII

## Et au grand air

« L’air est pur, ici, tandis que dans mes appartements, il ne l’est guère, sous tous les rapports. Marchons un peu, monsieur, je voudrais bien que ma personne vous intéressât.

– J’ai une importante communication à vous faire, déclara Aliocha ; seulement je ne sais par où commencer.

– Je m’en doutais bien. Vous n’alliez pas vous déranger uniquement pour vous plaindre de mon garçon, n’est-ce pas ? À propos du petit, il faut que je vous décrive la scène, je n’ai pas pu tout vous raconter là-bas. Voyez-vous, il y a huit jours, le torchon de tille était plus fourni – c’est de ma barbe que je parle ; on l’a surnommée ainsi, les écoliers surtout. – Eh bien, quand votre frère s’est mis à me traîner par la barbe, le long de la place, à me faire des violences pour une

bagatelle, c'était justement l'heure où les écoliers sortaient de classe, et parmi eux Ilioucha. Dès qu'il m'aperçut dans cette posture, il s'élança vers moi en criant : « Papa, papa ! » Il s'accroche à moi, m'étreint, veut me dégager, crie à mon agresseur : « Lâchez-le, lâchez-le, c'est mon papa, pardonnez-lui ! » Avec ses petits bras il le saisit et lui baisa la main, cette même main, qui... je me rappelle l'expression de son visage à ce moment, je ne l'oublierai jamais !...

– Je vous jure, s'écria Aliocha, que mon frère vous exprimera un complet repentir, de la façon la plus sincère, fût-ce à genoux sur cette même place... Je l'y obligerai ; sinon il cessera d'être mon frère !

– Ah, ah, c'est encore à l'état de projet ! Cela ne vient pas de lui, mais de la noblesse de votre cœur généreux. Vous auriez dû le dire tout de suite. Dans ce cas, permettez-moi de vous exposer l'esprit chevaleresque dont votre frère a fait preuve ce jour-là. Il s'arrêta de me traîner par la barbe et me lâcha : « Tu es officier, me dit-il, et moi aussi ; si tu peux trouver comme témoin un homme comme il faut, envoie-le-moi, je te

donnerai satisfaction, bien que tu sois un coquin ! » Et voilà ! Un esprit vraiment chevaleresque, n'est-ce pas ? Nous nous éloignâmes avec Ilioucha, et cette scène de famille est restée à jamais gravée dans la mémoire du pauvre petit. À quoi nous sert d'appartenir à la noblesse ? D'ailleurs, jugez-en vous-même ; vous sortez de mes appartements, qu'avez-vous vu ? Trois femmes, dont l'une est impotente et faible d'esprit ; l'autre, impotente et bossue ; la troisième, valide mais trop intelligente ; c'est une étudiante, elle brûle de retourner à Pétersbourg découvrir sur les bords de la Néva les droits de la femme russe. Je ne parle pas d'Ilioucha, il n'a que neuf ans, il est entièrement seul, car si je meurs, qu'adviendra-t-il de mon foyer, je vous le demande ? Dans ces conditions, si je provoque votre frère en duel et qu'il me tue, qu'arrivera-t-il ? Que deviendront-ils, eux tous ? S'il m'estropie seulement, ce sera encore pis ; je serai incapable de travailler, mais il faudra manger ; qui me nourrira, qui les nourrira tous ? Faudra-t-il envoyer tous les jours Ilioucha demander l'aumône, au lieu d'aller à

l'école ? Voilà, monsieur, ce que signifie pour moi une provocation en duel ; c'est une absurdité, rien de plus.

– Il vous demandera pardon, il se jettera à vos pieds au beau milieu de la place, s'écria de nouveau Aliocha, le regard enflammé.

– Je voulais l'assigner, continua le capitaine, mais ouvrez notre Code, puis-je m'attendre à recevoir une juste satisfaction de mon offenseur ? Sur ce, Agraféna Alexandrovna m'a fait venir et menacé : « Si tu portes plainte, je m'arrangerai à faire constater publiquement qu'il t'a châtié de ta friponnerie, et alors c'est toi qu'on poursuivra. » Or, Dieu seul sait qui est l'auteur de cette friponnerie, et sous les ordres de qui j'ai agi en comparse ; n'est-ce pas d'après ses instructions et celles de Fiodor Pavlovitch ? » De plus, ajouta-t-elle, je te chasserai pour tout de bon et tu ne gagneras plus rien à mon service. Je le dirai aussi à mon marchand (c'est ainsi qu'elle appelle son vieux), de sorte que lui aussi te renverra également. » Et je me dis : si ce marchand me renvoie aussi, comment pourrai-je gagner ma vie ? Car il ne me reste que ces deux protecteurs,

vu que votre père m'a retiré sa confiance pour un autre motif, et veut même, muni de mes reçus, me traîner en justice. Pour ces raisons, je me suis tenu tranquille, et vous avez vu ma retraite. Maintenant, dites-moi, est-ce qu'Ilioucha vous a fait bien mal en vous mordant ? Je ne pouvais pas entrer dans des détails en sa présence.

– Oui, très mal ; il était très irrité. Il a vengé votre offense sur moi, en qualité de Karamazov, je le comprends maintenant. Mais si vous l'aviez vu se battre à coups de pierres avec ses camarades ! C'est très dangereux, ils peuvent le tuer ; les enfants sont stupides, une pierre a vite fait de fracasser la tête.

– Oui, il en a reçu une, pas à la tête, mais à la poitrine, au-dessus du cœur ; il a un bleu, il est rentré en larmes, geignant, et le voilà malade.

– Savez-vous qu'il attaque les autres le premier ? Il est devenu mauvais à cause de vous ; ses camarades racontent qu'il a donné tantôt un coup de canif dans le côté au jeune Krassotkine...

– Je le sais ; le père était fonctionnaire ici, et cela peut nous attirer des désagréments...

– Je vous conseillerais, continua avec chaleur Aliocha, de ne pas l'envoyer à l'école pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il se calme... et que sa colère passe...

– La colère ! reprit le capitaine, c'est bien ça. Une grande colère dans un petit être. Vous ne savez pas tout, permettez-moi de vous expliquer les choses en détail. Après l'événement, les écoliers se mirent à le taquiner, en l'appelant torchon de tille. Cet âge est sans pitié ; pris séparément, ce sont des anges, mais tous ensemble sont impitoyables, surtout à l'école. Ils le persécutaient et un noble sentiment s'éveilla en Ilioucha. Un garçon ordinaire, faible comme lui, se fût résigné ; il aurait eu honte de son père ; mais lui s'est dressé contre tous, pour son père, pour la vérité, pour la justice. Car ce qu'il a enduré, depuis qu'il a baisé la main de votre frère en lui criant : « Pardonnez à papa, pardonnez à papa ! » Dieu seul et moi le savons. Et ainsi nos enfants, pas les vôtres, les nôtres, les enfants des mendiants méprisés, mais nobles, apprennent à connaître la vérité, dès l'âge de neuf ans. Comment les riches l'apprendraient-ils ? Ils ne

pénètrent jamais ces profondeurs, tandis que mon Ilioucha a sondé toute la vérité, à la minute où sur la place il baisait la main qui me frappait. Elle est entrée en lui, cette vérité ; elle l'a meurtri pour toujours ! proféra avec passion le capitaine, l'air égaré, en se frappant la main gauche de son poing, comme s'il voulait montrer matériellement la meurtrissure faite à Ilioucha par la « vérité ». Ce jour-là, il eut la fièvre et le délire pendant la nuit. Il resta silencieux toute la journée ; je remarquai qu'il m'observait de son coin, faisant semblant d'apprendre ses leçons, mais ce n'étaient point les leçons qui l'occupaient. Le lendemain, je m'enivrai de chagrin, si bien que j'ai oublié beaucoup de choses. Maman aussi se mit à pleurer – je l'aime beaucoup –, alors, de douleur, je me soûlai avec mes derniers sous. Ne me méprisez pas, monsieur. En Russie, les pires ivrognes sont les meilleures des gens, et réciproquement. J'étais couché et ne pensais guère à Ilioucha ; mais, ce même jour, les gamins s'égayèrent à ses dépens, dès le matin. » Eh ! torchon de tille ! lui criait-on, on a traîné ton père par sa barbe hors du cabaret ; toi, tu courais à

côté en demandant grâce. » C'était le surlendemain ; il rentra de l'école pâle et défait. « Qu'as-tu ? » lui dis-je. Il ne répondit rien. Impossible de causer à la maison ; sa mère et ses sœurs s'en seraient mêlées tout de suite, les jeunes filles avaient appris l'affaire dès le premier jour. Varvara Nicolaïevna commençait déjà à grogner : « Bouffons, pitres, pouvez-vous faire quelque chose de sensé ? – C'est vrai, dis-je, Varvara Nicolaïevna, pouvons-nous faire quelque chose de sensé ? » Je m'en tirai ainsi pour cette fois. Dans la soirée, j'allai me promener avec le petit. Il faut vous dire que, depuis quelque temps, nous allons nous promener tous les soirs, par le même chemin que voici, jusqu'à cette énorme pierre isolée, là-bas près de la haie, où commencent les pâtis communaux : un endroit désert et charmant. Nous cheminions la main dans la main, comme d'habitude ; il a une toute petite main, aux doigts minces, glacés, car il souffre de la poitrine. « Papa, fit-il, papa ! – Eh bien ! lui dis-je (je voyais ses yeux étinceler). – Comme il t'a traité, papa ! – Que faire, Ilioucha ! – Ne fais pas la paix avec lui, papa, garde-t'en

bien. Mes camarades racontent qu'il t'a donné dix roubles pour ça. – Non, mon petit, pour rien au monde je n'accepterai de l'argent de lui, maintenant. » Il se mit à trembler, me saisit la main dans les siennes, m'embrassa. « Papa, provoque-le en duel ; à l'école on me taquine en disant que tu es lâche, que tu ne te battras pas, mais que tu accepteras de lui dix roubles. – Je ne puis le provoquer en duel, Ilioucha », lui répondis-je, et je lui exposai brièvement ce que je viens de vous dire à ce sujet. Il m'écouta jusqu'au bout. » Papa, dit-il pourtant, ne fais pas la paix avec cet homme ; quand je serai grand, je le provoquerai moi-même et je le tuerai ! » Ses yeux brûlaient d'un éclat intense. Malgré tout, j'étais son père, et il fallut lui dire un mot de vérité : « C'est un péché, expliquai-je, de tuer son prochain, même en duel. – Papa, je le terrasserai, une fois grand, je lui ferai sauter son sabre des mains et je me jetterai sur lui en brandissant le mien, et lui dirai : je pourrais te tuer, mais je te pardonne ! » Voyez, monsieur, voyez quel travail s'est opéré dans sa petite tête, durant ces deux jours ; il ne fait que penser à la vengeance et il a

dû en parler dans son délire. Quand, avant-hier, il est revenu de l'école, cruellement battu, j'ai tout appris. Vous avez raison, il n'y retournera plus. Il se dresse contre la classe entière, il les provoque tous ; il s'est exaspéré, son cœur brûle de haine, j'ai peur pour lui. Nous retournâmes nous promener. « Papa, me demanda-t-il, les riches sont les plus forts en ce monde ? – Oui, Ilioucha, il n'y a pas plus puissant que le riche. – Papa, dit-il, je deviendrai riche, je serai officier et je battrai tous les ennemis, le tsar me récompensera, je reviendrai auprès de toi, et alors personne n'osera... » Après un silence, il reprit, les lèvres tremblantes comme auparavant : « Papa, quelle vilaine ville que la nôtre. – Oui, Ilioucha, c'est une vilaine ville. – Papa, allons nous établir dans une autre, où l'on ne nous connaît pas. – Je veux bien, Ilioucha, allons-y ; seulement il faut amasser de l'argent. » Je me réjouissais de pouvoir ainsi le distraire de ses sombres pensées ; nous nous mîmes à faire des projets sur l'installation dans une autre ville, l'achat d'un cheval et d'une charrette. « Ta maman et tes sœurs monteront dedans, nous les couvrirons

bien, nous-mêmes nous marcherons à côté, tu monteras de temps en temps, tandis que j'irai à pied, car il faut ménager le cheval ; c'est ainsi que nous voyagerons. » Il fut enchanté, surtout d'avoir un cheval qui le conduirait. Comme vous le savez, un petit garçon russe ne voit rien de plus beau qu'un cheval. Nous bavardâmes longtemps. « Dieu soit loué, pensais-je, je l'ai distrait et consolé. » Mais hier, il est rentré de l'école fort sombre ; le soir, à la promenade, il ne disait rien. Le vent s'éleva, le soleil disparut, on sentait l'automne et il faisait déjà sombre ; nous étions tristes. « Eh bien, mon garçon, comment allons-nous faire nos préparatifs ? » Je pensais reprendre la conversation de la veille. Pas un mot. Mais ses petits doigts tremblaient dans ma main. « Ça va mal, me dis-je, il y a du nouveau. » Nous arrivâmes, comme maintenant, jusqu'à cette pierre ; je m'assis dessus, on avait lancé des cerfs-volants qui claquaient au vent, il y en avait bien une trentaine. C'est maintenant la saison. « Nous devrions nous aussi, Ilioucha, lancer le cerf-volant de l'année dernière. Je le réparerai, qu'en as-tu fait ? » Il ne disait toujours rien et

détournait le regard. Soudain, le vent se mit à bruire, soulevant du sable... Il eut un élan vers moi, ses deux bras passés autour de mon cou, et m'étreignit. Voyez-vous, monsieur, quand les enfants sont taciturnes et fiers, ils retiennent longtemps leurs larmes, mais lorsqu'elles jaillissent, lors d'un grand chagrin, elles ne coulent pas, elles ruissellent. Ses pleurs brûlants m'inondèrent le visage. Il sanglotait, secoué de convulsions, me serrait contre lui. « Papa, criait-il, mon cher papa, comme il t'a humilié ! » Alors les sanglots me prirent à mon tour et nous étions là tous deux à gémir, enlacés sur cette pierre. Personne ne nous voyait alors, excepté Dieu ; peut-être m'en tiendra-t-il compte. Remerciez votre frère, Alexéi Fiodorovitch. Non, je ne fouetterai pas mon garçon pour votre satisfaction ! »

Il termina de la même façon bizarre et entortillée que tout à l'heure. Pourtant Aliocha, touché jusqu'aux larmes, sentait que cet homme avait confiance en lui et qu'il n'eût pas fait cette confidence à quelqu'un d'autre.

« Ah ! comme je voudrais faire la paix avec

votre garçon ! s'exclama-t-il. Si vous vous en chargiez...

– Certainement, murmura le capitaine.

– Mais, maintenant, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, écoutez ! poursuivit Aliocha. J'ai une commission à vous faire : mon frère, ce Dmitri, a insulté aussi sa fiancée, une noble fille dont vous avez dû entendre parler. J'ai le droit de vous révéler cette insulte, je dois même le faire, car, ayant appris l'offense que vous avez subie, et votre situation malheureuse, elle m'a chargé tantôt... de vous remettre ce secours de sa part seulement, pas au nom de Dmitri, qui l'a abandonnée, ni de moi, de son frère, ni de personne, mais uniquement de sa part à elle ! Elle vous supplie d'accepter son aide... Vous avez été offensés tous deux par le même homme... Elle s'est souvenue de vous seulement lorsqu'elle eut souffert de Dmitri une injure tout aussi grave que la vôtre. C'est donc une sœur qui vient en aide à un frère... Elle m'a précisément chargé de vous convaincre d'accepter ces deux cents roubles de sa part, comme d'une sœur qui connaît votre gêne. Personne ne le saura, nuls commérages

malveillants ne sont à redouter... Voici ces deux cents roubles et, je vous le jure, vous devez les accepter, sinon, il n'y aurait que des ennemis dans le monde ! Mais il y a aussi des frères... Vous avez l'âme noble... Vous devez le comprendre !... »

Et Aliocha lui tendit deux billets de cent roubles tout neufs. Tous deux se trouvaient alors justement près de la grande pierre, près de la haie ; il n'y avait personne alentour. Les billets parurent faire au capitaine une impression profonde ; il tressaillit, mais ce fut d'abord uniquement de surprise ; il ne s'attendait point à pareil dénouement et n'avait jamais rêvé d'une aide quelconque. Il prit les billets et, pendant presque une minute, fut incapable de répondre ; une expression nouvelle apparut sur son visage.

« C'est pour moi, tant d'argent, deux cents roubles ! Juste ciel ! Depuis quatre ans je n'avais pas vu tant d'argent, Seigneur ! Et elle dit qu'elle est une sœur... C'est vrai, c'est bien vrai ?

– Je vous jure que tout ce que j'ai dit est la pure vérité ! » s'écria Aliocha.

Le capitaine rougit.

« Écoutez, mon cher monsieur, écoutez ; si j'accepte, ne serai-je pas un lâche ? À vos yeux, Alexéi Fiodorovitch, ne le serai-je pas ? Écoutez, écoutez, répétait-il à chaque instant en touchant Aliocha, vous me persuadez d'accepter sous le prétexte que c'est une « sœur » qui l'envoie, mais en vous-même, n'éprouverez-vous pas du mépris pour moi, si j'accepte, hein ?

– Non, mille fois, non ! Je vous le jure sur mon salut ! Et personne ne le saura jamais, sauf nous : vous, moi, elle et encore une dame, sa grande amie.

– Qu'importe la dame ! Écoutez, Alexéi Fiodorovitch, écoutez, c'est indispensable, car vous ne pouvez même pas comprendre ce que représentent pour moi ces deux cents roubles, poursuivit le malheureux, gagné peu à peu par une exaltation farouche, et s'exprimant avec une grande hâte, comme s'il appréhendait qu'on ne le laissât pas tout dire. À part le fait que cet argent provient d'une source honnête, d'une « sœur » aussi respectée, savez-vous que je puis soigner

maintenant la mère et ma petite Nina, mon angélique bossue ? Le docteur Herzenstube est venu chez moi, par bonté d'âme ; il les a examinées une heure entière : « Je n'y comprends rien », m'a-t-il dit, pourtant l'eau minérale qu'il lui a prescrite lui fait certainement du bien ; il lui a aussi ordonné des bains de pieds avec des remèdes. L'eau minérale coûte trente kopeks, il faut en boire peut-être quarante bouteilles. J'ai pris l'ordonnance et l'ai mise sur la tablette, au-dessous de l'icône ; elle y reste. Pour Nina, il a prescrit des bains chauds dans une solution spéciale, tous les jours, matin et soir ; comment pourrions-nous suivre un pareil traitement, logés comme nous sommes, sans domestique, sans aide, ni eau ni ustensiles ? La pauvre Nina est percluse de rhumatismes, je ne vous l'avais pas dit ; la nuit, tout le côté lui fait mal, elle souffre le martyre, et croiriez-vous que cet ange se raidit, pour ne pas nous inquiéter, qu'elle se retient de gémir, pour ne pas nous réveiller ? Nous mangeons ce qui nous tombe sous la main ; eh bien, elle prend le dernier morceau, bon à jeter au chien. « Je ne mérite pas ce morceau, je vous

prive, je suis à votre charge. » Voilà ce que veut exprimer son regard céleste. Nous la servons et cela lui pèse. « Je ne mérite pas ces égards ; je suis une impotente, une bonne à rien. » Elle ne les mérite pas, quand sa douceur angélique est une bénédiction pour tous ! Sans sa douce parole, la maison serait un enfer, elle a attendri jusqu'à Varvara. Ne la condamnez pas non plus, celle-là ; c'est aussi un ange, elle aussi est malheureuse. Elle est arrivée chez nous en été, avec seize roubles, gagnés à donner des leçons et destinés à payer son retour à Pétersbourg au mois de septembre, c'est-à-dire maintenant. Or, nous avons mangé son argent et elle n'a plus de quoi s'en retourner, voilà ce qui en est. D'ailleurs, elle ne pourrait pas partir, car elle travaille pour nous comme un galérien, nous en avons fait une bête de somme, elle vaque à tout ; c'est elle qui raccommode, lave, balaie, elle couche la mère ; et la mère est capricieuse, pleurarde, vous comprenez, une folle !... Maintenant, avec ces deux cents roubles, je puis prendre une domestique, Alexéi Fiodorovitch, je puis soigner ces chères créatures ; j'enverrai l'étudiante à

Pétersbourg, j'achèterai de la viande, j'établirai un nouveau régime. Seigneur, mais c'est un rêve ! »

Aliocha était ravi d'avoir apporté tant de bonheur et de voir que le pauvre diable voulait bien consentir à être heureux.

« Attendez, Alexéi Fiodorovitch, attendez, reprit de plus belle le capitaine, se cramponnant à un nouveau rêve. Savez-vous qu'avec Ilioucha nous réaliserons peut-être, maintenant, notre projet ; nous achèterons un cheval et une charrette, un cheval noir, il l'a demandé expressément, et nous partirons comme nous l'avons décidé avant-hier. Je connais un avocat dans la province de K..., un ami d'enfance ; on m'a fait savoir par un homme sûr que si j'arrivais là-bas, il me donnerait une place de secrétaire ; qui sait, il me la donnera peut-être ?... Alors, la mère et Nina monteraient dedans, Ilioucha conduirait, moi, j'irais à pied, toute la famille serait ainsi transportée... Seigneur, si je pouvais seulement recouvrer une créance douteuse, cela suffirait même pour ce voyage !

– Cela suffira, cela suffira ! s’écria Aliocha, Catherine Ivanovna vous enverra encore de l’argent autant que vous en voudrez. J’en ai aussi, prenez ce qu’il vous faut, je vous l’offre comme à un frère, comme à un ami, vous me le rendrez plus tard, car vous deviendrez riche ! Vous ne pourrez jamais imaginer rien de mieux que ce déplacement ! Ce serait le salut, surtout pour votre garçon ; vous devriez partir plus vite, avant l’hiver, avant les froids ; vous nous écririez de là-bas, nous resterions frères... Non, ce n’est pas un songe ! »

Aliocha aurait voulu l’étreindre, tant il était content. Mais après l’avoir regardé il s’arrêta brusquement : le capitaine, le cou et les lèvres tendus, le visage blême et exalté, remuait les lèvres comme s’il voulait dire quelque chose, mais aucun son ne sortait.

« Qu’avez-vous ? s’enquit Aliocha dans un tressaillement subit.

– Alexéi Fiodorovitch... je... vous... murmura le capitaine, par saccades, en le fixant d’un air étrange et farouche, l’air d’un homme qui va

s’élancer dans le vide, en même temps que ses lèvres souriaient. Je... vous... voulez-vous que je vous montre un tour de passe-passe ? chuchota-t-il soudain, d’un ton ferme, rapide.

– Quel tour ?

– Vous allez voir, répéta le capitaine, la bouche crispée, l’œil gauche clignotant, le regard rivé sur Aliocha.

– Qu’avez-vous donc, de quel tour parlez-vous ? s’écria Aliocha, effrayé pour de bon.

– Le voici, regardez ! » vociféra le capitaine.

Et, lui montrant les deux billets que durant ses discours il avait tenus entre le pouce et l’index, il les saisit avec rage et les froissa dans son poing serré.

« Vous avez vu, vous avez vu ! cria-t-il, blême, frénétique. Il leva le poing et, de toute sa force, jeta les deux billets chiffonnés sur le sable. Avez-vous vu ? hurla-t-il de nouveau en les montrant du doigt, eh bien, voilà... »

Il se mit à les fouler sous son talon avec un acharnement sauvage. Il haletait et s’exclamait à chaque coup :

« Voilà ce que j'en fais, de votre argent, voilà ce que j'en fais ! »

Soudain il bondit en arrière et se dressa devant Aliocha. Toute sa personne respirait une fierté indicible.

« Allez dire à ceux qui vous ont envoyé que le torchon de tille ne vend pas son honneur ! » s'écria-t-il, le bras tendu.

Puis il tourna rapidement les talons et se mit à courir. Il n'avait pas fait cinq pas qu'il se retourna vers Aliocha, en lui faisant de la main un signe d'adieu. Au bout de cinq autres pas, il se retourna de nouveau ; cette fois son visage n'était plus crispé par le rire, mais secoué par les larmes. Il bredouilla d'un ton larmoyant, saccadé :

« Qu'aurais-je dit à mon garçon, si j'avais accepté la rançon de notre honte ? »

Après quoi il reprit sa course, cette fois sans se retourner. Aliocha le suivit des yeux avec une indicible tristesse : il comprenait que jusqu'au dernier moment le malheureux ne savait pas qu'il froisserait et jetterait les billets. Aliocha ne voulut ni le poursuivre ni l'appeler ; quand le capitaine

fut hors de vue il ramassa les deux billets froissés, aplatis, enfoncés dans le sable, mais encore intacts ; ils craquèrent même quand Aliocha les déploya et les déplissa. Après les avoir pliés, il les mit dans sa poche et s'en fut rendre compte à Catherine Ivanovna du résultat de sa démarche.

# Livre V

# Pro et contra

## I

## Les fiançailles

Ce fut M^me^ Khokhlakov qui reçut de nouveau Aliocha, tout affairée ; la crise de Catherine Ivanovna s'était terminée par un évanouissement, suivi d'« un profond accablement. Maintenant elle délirait, en proie à la fièvre. On avait envoyé chercher Herzenstube et les tantes. Celles-ci étaient déjà là. On attendait anxieusement, tandis qu'elle gisait sans connaissance. Pourvu que ce ne fût pas une fièvre chaude ! »

Ce disant, la bonne dame avait l'air sérieux et inquiet. « C'est sérieux, cette fois, sérieux », ajoutait-elle à chaque mot, comme si tout ce qui lui était arrivé jusqu'alors ne comptait pas. Aliocha l'écoutait avec chagrin ; il voulut lui raconter son aventure, mais elle l'interrompit dès les premiers mots ; elle n'avait pas le temps, et le priait de tenir compagnie à Lise en l'attendant.

« Mon cher Alexéi Fiodorovitch, lui chuchota-t-elle presque à l'oreille, Lise m'a surprise tantôt, mais aussi attendrie ; c'est pourquoi mon cœur lui pardonne tout. Figurez-vous qu'aussitôt après votre départ, elle a témoigné un sincère regret de s'être moquée de vous hier et aujourd'hui : ce n'étaient pourtant que de simples plaisanteries. Elle en pleurait presque, ce qui m'a fort surprise... Jamais auparavant, elle ne se repentait sérieusement de ses moqueries à mon égard, bien qu'il lui arrive à chaque instant de rire de moi. Mais maintenant, c'est sérieux, elle fait grand cas de votre opinion, Alexéi Fiodorovitch ; si c'est possible, ménagez-la, ne lui gardez pas rancune. Moi-même, je ne fais que la ménager, elle est si intelligente ! Elle me disait tout à l'heure que vous étiez son ami d'enfance « le plus sérieux » ; que fait-elle donc de moi ? Elle a toujours des sentiments, des souvenirs délicieux, des phrases, des petits mots, qui jaillissent quand on s'y attend le moins. Récemment, à propos d'un pin, par exemple. Il y avait un pin dans notre jardin, lorsqu'elle était toute petite ; peut-être existe-t-il encore d'ailleurs et ai-je tort de parler au passé ;

les pins ne sont pas comme les gens, ils restent longtemps sans changer. « Maman ! me dit-elle, je me rappelle ce pin comme en rêve, *sosna kak so sna*[1]. » Elle a dû s'exprimer autrement ; il y a une confusion ; *sosna* est un mot bête ; en tout cas, elle m'a dit à ce sujet quelque chose d'original, que je ne me charge pas de rendre. D'ailleurs, j'ai tout oublié. Eh bien, au revoir, je suis tout émue, c'est à perdre la tête. Alexéi Fiodorovitch, j'ai été folle deux fois et l'on m'a guérie. Allez voir Lise. Réconfortez-la comme vous savez si bien le faire. Lise, cria-t-elle en approchant de la porte, je t'amène ta victime, Alexéi Fiodorovitch, il n'est nullement fâché, je t'assure, au contraire, il s'étonne que tu aies pu le croire.

– *Merci maman*[2]. Entrez, Alexéi Fiodorovitch. »

Aliocha entra. Lise le regarda d'un air confus et rougit jusqu'aux oreilles. Elle paraissait honteuse et, comme on fait en pareil cas, elle

---

[1] Jeu de mot sur *sosna* : pin, et *so sna* : en rêve.

[2] En français dans le texte.

aborda aussitôt un autre sujet auquel elle feignit de s'intéresser exclusivement.

« Maman vient de me raconter, Alexéi Fiodorovitch, l'histoire de ces deux cents roubles et votre mission... auprès de ce pauvre officier... Elle m'a décrit cette scène affreuse, comment on l'a insulté, et savez-vous, bien que maman raconte fort mal... d'une façon décousue... j'ai versé des larmes à ce récit. Eh bien, lui avez-vous remis cet argent, et comment ce malheureux...

– Justement, je ne l'ai pas remis, c'est toute une histoire » répondit Aliocha, qui parut, de son côté, uniquement préoccupé de cette affaire ; pourtant Lise remarquait que lui aussi détournait les yeux et avait visiblement l'esprit ailleurs. Aliocha prit place et commença son récit ; dès les premiers mots, sa gêne disparut et il captiva Lise à son tour. Encore sous l'influence de la vive émotion qu'il venait de ressentir, il raconta sa visite avec force détails impressionnants. Déjà à Moscou, lorsque Lise était encore enfant, il aimait à venir la trouver, soit pour raconter une récente aventure, une lecture qui l'avait frappé, soit pour rappeler un épisode de son enfance.

Parfois ils rêvaient ensemble et composaient à eux deux de véritables nouvelles, le plus souvent gaies et comiques. Ils revivaient maintenant ces souvenirs, vieux de deux ans. Lise fut vivement touchée de son récit. Aliocha lui peignit avec chaleur Ilioucha. Lorsqu'il eut décrit en détail la scène où le malheureux avait foulé l'argent, Lise joignit les mains et s'écria :

« Alors, vous ne lui avez pas donné l'argent, vous l'avez laissé partir ! Vous auriez dû courir après lui, le rattraper...

– Non, Lise, c'est mieux comme ça, fit Aliocha, qui se leva et se mit à marcher, l'air préoccupé.

– Comment mieux, en quoi mieux ? Ils vont mourir de faim, maintenant !

– Ils ne mourront pas, car ces deux cents roubles les atteindront de toute façon. Il les acceptera demain, j'en suis sûr. Voyez-vous, Lise, dit Aliocha en s'arrêtant brusquement devant elle, j'ai commis une erreur, mais elle a eu un heureux résultat.

– Quelle erreur, et pourquoi un heureux

résultat ?

– Voici pourquoi. Cet homme est un poltron, un caractère faible, un brave cœur accablé. Je ne cesse de me demander ce qui l'a soudain poussé à prendre la mouche, car, je vous l'assure, jusqu'à la dernière minute il ne se doutait pas qu'il piétinerait l'argent. Eh bien, je crois discerner plusieurs motifs à sa conduite. D'abord il n'a pas su dissimuler la joie que lui causait la vue de l'argent. S'il avait fait des façons, comme d'autres en pareil cas, il se fût finalement résigné. Mais après avoir trop crûment étalé sa joie, force lui fut de regimber. Voyez-vous, Lise, dans de pareilles situations, la sincérité ne vaut rien. Le malheureux parlait d'une voix si faible, si rapide, qu'il semblait tout le temps rire ou pleurer. Il a vraiment pleuré d'allégresse... Il m'a parlé de ses filles, de la place qu'on lui donnerait dans une autre ville, et après s'être épanché il a eu soudain honte de m'avoir dévoilé son âme. Aussitôt il m'a détesté. Il est de ces pauvres honteux, dont la fierté est extrême. Il s'est offensé surtout de m'avoir pris trop vite pour son ami ; après s'être jeté sur moi pour m'intimider, il finit par

m'étreindre et me caresser à la vue des billets. Dans cette posture il devait ressentir toute son humiliation, et c'est alors que j'ai commis une erreur grave. Je lui ai déclaré que s'il n'avait pas assez d'argent pour se rendre dans une autre ville, on lui en donnerait encore, que je lui en donnerais moi-même, de mes propres ressources. Voilà ce qui l'a blessé : pourquoi venais-je, moi aussi, à son secours ? Voyez-vous, Lise, rien n'est plus pénible pour un malheureux que de voir tous les gens se considérer comme des bienfaiteurs... ; je l'ai entendu dire au *starets* ! Je ne sais comment exprimer cela, mais je l'ai souvent remarqué moi-même. Et j'éprouve le même sentiment. Mais surtout, bien qu'il ignorât jusqu'au dernier moment qu'il piétinerait les billets, il le pressentait fatalement. Voilà pourquoi il éprouvait une telle allégresse... Et voilà comment, si fâcheux que cela paraisse, tout est pour le mieux.

– Comment est-ce possible ? s'écria Lise, en regardant Aliocha avec stupéfaction.

– Lise, si au lieu de piétiner cet argent il l'avait accepté, il est presque sûr qu'arrivé chez

lui, une heure après, il eût pleuré d'humiliation. Et demain, il serait venu me le jeter à la face, il l'eût foulé aux pieds, peut-être, comme tantôt. Maintenant au contraire il est parti en triomphe, bien qu'il sache qu'« il se perd ». Donc rien n'est plus facile, à présent, que de le contraindre à accepter ces deux cents roubles et pas plus tard que demain, car il a satisfait à l'honneur, en piétinant l'argent. Mais il a un besoin urgent de cette somme, et si fier qu'il soit encore, il va songer au secours dont il s'est privé. Il y songera encore davantage cette nuit, il en rêvera ; demain matin peut-être, il sera prêt à accourir vers moi et à s'excuser. C'est alors que je me présenterai : « Vous êtes fier, vous l'avez montré ; eh bien, acceptez maintenant, pardonnez-nous. » Alors il acceptera. »

C'est avec une sorte d'ivresse qu'Aliocha prononça ces mots : « Alors il acceptera ! » Lise battit des mains.

« Ah ! c'est vrai, j'ai compris tout d'un coup ! Aliocha, comment savez-vous tout cela ? Si jeune, et déjà connaisseur du cœur humain. Je ne l'aurais jamais cru...

– Il importe de le convaincre qu'il est avec nous tous sur un pied d'égalité, bien qu'il accepte de l'argent, poursuivit Aliocha avec exaltation. Et non seulement sur un pied d'égalité, mais même de supériorité...

– « Un pied de supériorité ! » C'est charmant, Alexéi Fiodorovitch, mais parlez, parlez !

– C'est-à-dire je me suis mal exprimé... en fait de pied... mais ça ne fait rien... car...

– Mais ça ne fait rien, bien sûr, rien du tout ! Pardonnez-moi, cher Aliocha... jusqu'à présent, je n'avais presque pas de respect pour vous... c'est-à-dire si, j'en avais, mais sur un pied d'égalité ; dorénavant ce sera sur un pied de supériorité... Mon chéri, ne vous fâchez pas si je fais de l'esprit, reprit-elle aussitôt avec chaleur. Je suis une petite moqueuse, mais vous, vous !... Dites-moi, Alexéi Fiodorovitch, n'y a-t-il pas dans toute notre discussion... du dédain pour ce malheureux... car nous disséquons son âme avec une certaine hauteur, il me semble ?

– Non, Lise, il n'y a là aucun dédain, répondit fermement Aliocha, comme s'il prévoyait cette

question. J'y ai déjà songé en venant ici. Jugez vous-même : quel dédain peut-il y avoir, quand nous sommes tous pareils à lui, quand tous le sont. Car nous ne valons pas mieux. Fussions-nous meilleurs, nous serions pareils dans sa situation. J'ignore ce qui en est de vous, Lise, mais j'estime avoir l'âme mesquine pour bien des choses. Son âme à lui n'est pas mesquine, mais fort délicate... Non, Lise, mon *starets* a dit une fois : « Il faut bien souvent traiter les gens comme des enfants, et certains comme des malades. »

– Cher Alexéi Fiodorovitch, voulez-vous que nous traitions les gens comme des malades ?

– Entendu, Lise, j'y suis disposé, mais pas tout à fait ; parfois je suis fort impatient ou bien je ne remarque rien. Vous, vous n'êtes pas comme ça.

– Non, je ne le crois pas. Alexéi Fiodorovitch, que je suis heureuse !

– Quel plaisir de vous entendre dire cela, Lise !

– Alexéi Fiodorovitch, vous êtes d'une bonté surprenante, mais parfois vous avez l'air pédant...

Néanmoins, on voit que vous ne l'êtes pas. Allez sans bruit ouvrir la porte et regardez si maman ne nous écoute pas », chuchota rapidement Lise.

Aliocha fit ce qu'elle demandait et déclara que personne n'écoutait.

« Venez ici, Alexéi Fiodorovitch, poursuivit Lise en rougissant de plus en plus ; donnez-moi votre main, comme ça. Écoutez, j'ai un grand aveu à vous faire : ce n'est pas pour plaisanter que je vous ai écrit hier, mais... sérieusement... »

Et elle se couvrit les yeux de sa main. On voyait que cet aveu lui coûtait beaucoup. Soudain elle saisit la main d'Aliocha, et la baisa trois fois, impétueusement.

« Ah, Lise, c'est parfait ! s'écria Aliocha tout joyeux. Je savais bien que c'était sérieux...

– Regardez un peu quelle assurance ! »

Elle repoussa sa main sans toutefois la lâcher, rougit, eut un petit rire de bonheur. « Je lui baise la main, et il trouve cela « parfait ».

Reproche injuste, d'ailleurs : Aliocha aussi était fort troublé.

« Je voudrais vous plaire toujours, Lise, mais

je ne sais comment faire, murmura-t-il en rougissant à son tour.

– Aliocha, mon cher, vous êtes froid et présomptueux. Voyez-vous ça ! Il a daigné me choisir pour épouse et le voilà tranquille ! Il était sûr que je lui avais écrit sérieusement. Mais c'est de la présomption, cela !

– Avais-je tort d'être sûr ? dit Aliocha en riant.

– Mais non, au contraire. »

Lise le regarda tendrement. Aliocha avait gardé sa main dans la sienne. Tout à coup il se pencha et l'embrassa sur la bouche.

« Qu'est-ce que c'est ? Qu'avez-vous ? » s'exclama Lise.

Aliocha parut tout décontenancé.

« Pardonnez-moi... j'ai peut-être fait une sottise... Vous me trouviez froid, et moi je vous ai embrassée... Mais je vois que c'était une sottise... »

Lise éclata de rire et se cacha le visage de ses mains.

« Et dans cet habit ! laissa-t-elle échapper en riant ; mais soudain elle s'arrêta, devint sérieuse,

presque sévère.

– Non, Aliocha, à plus tard les baisers, car tous deux nous ne savons pas encore, et il faut attendre encore longtemps, conclut-elle. Dites-moi plutôt pourquoi vous choisissez comme femme une sotte et une malade telle que moi, vous si intelligent, si réfléchi, si pénétrant ? Aliocha, je suis très heureuse, car je suis indigne de vous.

– Mais non, Lise ! Bientôt je quitterai tout à fait le monastère. En rentrant dans le monde, je devrai me marier. Je le sais. Il me l'a ordonné. Qui trouverais-je de mieux que vous... et qui voudrait de moi, sinon vous ? J'y ai déjà réfléchi. D'abord, vous me connaissez depuis l'enfance ; en second lieu, vous avez beaucoup de facultés qui me manquent totalement. Vous êtes plus gaie que moi ; surtout, plus naïve, car moi j'ai déjà effleuré bien des choses... Ah ! vous ne savez pas, je suis aussi un Karamazov ! Qu'importe que vous riiez et plaisantiez, et même à mes dépens, j'en suis si content... Mais vous riez comme une petite fille et vous vous tourmentez en pensant trop.

– Comment, je me tourmente ? Comment cela ?

– Oui, Lise, votre question de tout à l'heure : « N'y a-t-il pas du dédain envers ce malheureux, à disséquer ainsi son âme ? » est une question douloureuse... Voyez-vous, je ne sais pas m'expliquer, mais ceux qui se posent de telles questions sont capables de souffrir. Dans votre fauteuil, vous devez remuer bien des pensées...

– Aliocha, donnez-moi votre main, pourquoi la retirez-vous ? murmura Lise d'une voix affaiblie par le bonheur. Écoutez, comment vous habillerez-vous en quittant le monastère ? Ne riez pas et gardez-vous de vous fâcher, c'est très important pour moi.

– Quant au costume, Lise, je n'y ai pas encore songé, mais je choisirai celui qui vous plaira.

– Je voudrais vous voir porter un veston de velours bleu foncé, un gilet de piqué blanc et un chapeau de feutre gris... Dites-moi, avez-vous cru tantôt que je ne vous aimais pas, quand j'ai désavoué ma lettre d'hier ?

– Non, je ne l'ai pas cru.

– Oh, l’insupportable, l’incorrigible !

– Voyez-vous, je savais que vous... m’aimiez, mais j’ai fait semblant de croire que vous ne m’aimiez plus, pour vous être... agréable...

– C’est encore pis ! Tant pis et tant mieux. Aliocha, je vous adore. Avant votre arrivée, je me suis dit : « Je vais lui demander la lettre d’hier, et s’il me la remet sans difficulté (comme on peut l’attendre de sa part), cela signifie qu’il ne m’aime pas du tout, qu’il ne sent rien, que c’est tout simplement un sot gamin, et je suis perdue. » Mais vous avez laissé la lettre dans la cellule et cela m’a rendu courage ; n’était-ce pas parce que vous pressentiez que je vous la redemanderais, et afin de ne pas me la rendre ?

– Ce n’est pas cela du tout, Lise, car j’ai la lettre sur moi, comme je l’avais tantôt ; elle est dans cette poche, la voici. »

Aliocha sortit la lettre en riant et la lui montra de loin.

« Seulement vous ne l’aurez pas. Contentez-vous de la regarder.

– Comment, vous avez menti ? Vous, un

moine, mentir !

– Il est vrai que j'ai menti, mais c'était pour ne pas vous rendre la lettre. Elle m'est précieuse, ajouta-t-il avec ferveur, en rougissant de nouveau, et je ne la donnerai à personne. »

Lise le considérait, enchantée.

« Aliocha, chuchota-t-elle, allez voir si maman ne nous écoute pas.

– Bien, Lise, je vais regarder, mais ne serait-il pas préférable de ne pas le faire ? Pourquoi soupçonner votre mère d'une telle bassesse ?

– Comment ? Mais elle a bien le droit de surveiller sa fille, je ne vois là aucune bassesse. Soyez sûr, Alexéi Fiodorovitch, que quand je serai mère et que j'aurai une fille comme moi, je la surveillerai également.

– Vraiment, Lise ! Ce n'est pas bien.

– Mon Dieu, quelle bassesse y a-t-il à cela ? Si elle écoutait une conversation mondaine, ce serait vil, mais il s'agit de sa fille en tête à tête avec un jeune homme... Sachez, Aliocha, que je vais vous surveiller dès que nous serons mariés, je décachetterai toutes vos lettres pour les lire...

Vous voilà prévenu...

– Certainement, si vous y tenez... murmura Aliocha, mais ce ne sera pas bien...

– Quel dédain ! Aliocha, mon cher, ne nous querellons pas dès le début, je préfère vous parler franchement : c'est mal, bien sûr, d'écouter aux portes, j'ai tort et vous avez raison, mais cela ne m'empêchera pas d'écouter.

– Faites. Vous ne m'attraperez jamais, dit en riant Aliocha.

– Autre chose : m'obéirez-vous en tout ? Il faut aussi décider cela à l'avance.

– Très volontiers, Lise, sauf dans les choses essentielles. Dans ces cas-là, même si vous n'êtes pas d'accord avec moi, je ne me soumettrai qu'à ma conscience.

– C'est ce qu'il faut. Sachez que non seulement je suis prête à vous obéir dans les cas graves, mais que je vous céderai en tout, je vous le jure dès maintenant, en tout et pour toute la vie, cria Lise passionnément, et cela avec bonheur, avec joie ! De plus, je vous jure de ne jamais écouter aux portes et de ne pas lire vos

lettres, car vous avez raison. Si forte que soit ma curiosité, j'y résisterai, puisque vous trouvez cela vil. Vous êtes maintenant ma Providence... Dites-moi, Alexéi Fiodorovitch, pourquoi êtes-vous si triste, ces jours-ci ? je sais que vous avez des ennuis, des peines, mais je remarque encore en vous une tristesse cachée...

– Oui, Lise, j'ai une tristesse cachée. Je vois que vous m'aimez, puisque vous l'avez deviné.

– Quelle tristesse ? À quel propos ? Peut-on savoir ? demanda timidement Lise.

– Plus tard, Lise, je vous le dirai... Aliocha se troubla... Maintenant vous ne comprendriez pas. Et moi-même, je ne saurais pas l'expliquer.

– Je sais aussi que vous vous tourmentez au sujet de vos frères et de votre père.

– Oui, mes frères, proféra Aliocha, songeur.

– Je n'aime pas votre frère Ivan. »

Cette remarque surprit Aliocha, mais il ne la releva pas.

« Mes frères se perdent, poursuivit-il, mon père également. Ils en entraînent d'autres avec eux. C'est la force de la terre, spéciale aux

Karamazov, selon l'expression du Père Païsius, une force violente et brute... J'ignore même si l'esprit de Dieu domine cette force. Je sais seulement que je suis moi-même un Karamazov... Je suis un moine, un moine... Vous disiez tout à l'heure que je suis un moine.

– Oui, je l'ai dit.

– Or, je ne crois peut-être pas en Dieu.

– Vous ne croyez pas, que dites-vous ? » murmura Lise avec réserve.

Mais Aliocha ne répondit pas. Il y avait dans ces brusques paroles quelque chose de mystérieux, de trop subjectif peut-être, que lui-même ne s'expliquait pas et qui le tourmentait.

« De plus, mon ami se meurt ; le plus éminent des hommes va quitter la terre. Si vous saviez, Lise, les liens moraux qui m'attachent à cet homme ! Je vais rester seul... Je reviendrai vous voir, Lise... Désormais nous serons toujours ensemble...

– Oui, ensemble, ensemble ! Dès à présent et pour toute la vie. Embrassez-moi, je vous le permets. »

Aliocha l’embrassa.

« Maintenant, allez-vous-en ! Que le Christ soit avec vous ! (elle fit sur lui le signe de la croix.) Allez le voir pendant qu’il est temps. J’ai été cruelle de vous retenir. Aujourd’hui je prierai pour lui et pour vous. Aliocha, nous serons heureux, n’est-ce pas ?

– Je crois que oui, Lise. »

Aliocha n’avait pas l’intention d’entrer chez M^me^ Khokhlakov en sortant de chez Lise, mais il la rencontra dans l’escalier. Dès les premiers mots il devina qu’elle l’attendait.

« C’est affreux, Alexéi Fiodorovitch. C’est un enfantillage et une sottise. J’espère que vous n’allez pas rêver... Des bêtises, des bêtises ! s’écria-t-elle, courroucée.

– Seulement ne le lui dites pas, cela l’agiterait et lui ferait du mal.

– Voilà la parole sage d’un jeune homme raisonnable. Dois-je entendre que vous consentiez uniquement par pitié pour son état maladif, par crainte de l’irriter en la contredisant ?

– Pas du tout, je lui ai parlé très sérieusement, déclara avec fermeté Aliocha.

– Sérieusement ? C'est impossible. D'abord, ma maison vous sera fermée, ensuite je partirai et je l'emmènerai, sachez-le !

– Mais pourquoi ? dit Aliocha. C'est encore loin, dix-huit mois peut-être à attendre.

– C'est vrai, Alexéi Fiodorovitch, et en dix-huit mois vous pouvez mille fois vous quereller et vous séparer. Mais je suis si malheureuse ! Ce sont des bêtises, d'accord, mais ça m'a consternée. Je suis comme Famoussov dans la scène de la comédie[1] ; vous êtes Tchatski, elle, c'est Sophie. Je suis accourue ici, pour vous rencontrer. Dans la pièce aussi, les péripéties se passent dans l'escalier. J'ai tout entendu, je me contenais à peine. Voilà donc l'explication de cette mauvaise nuit et des récentes crises nerveuses ! L'amour pour la fille, la mort pour la mère ! Maintenant, un second point, essentiel : qu'est-ce que cette lettre que Lise vous a écrite,

---

[1] *Trop d'esprit nuit*, Griboïédov (1824)

montrez-la-moi tout de suite !

– Non, à quoi bon ? Donnez-moi des nouvelles de Catherine Ivanovna, cela m'intéresse fort.

– Elle continue à délirer et n'a pas repris connaissance ; ses tantes sont ici à se lamenter, avec leurs grands airs. Herzenstube est venu, il a tellement pris peur que je ne savais que faire, je voulais même envoyer chercher un autre médecin. On l'a emmené dans ma voiture. Et pour m'achever, vous voilà avec cette lettre ! Il est vrai que dix-huit mois nous séparent de tout cela. Au nom de ce qu'il y a de plus sacré, au nom de votre *starets* qui se meurt, montrez-moi cette lettre, à moi la mère. Tenez-la, si vous voulez, je la lirai à distance.

– Non, je ne vous la montrerai pas, Catherine Ossipovna ; même si elle me le permettait, je refuserais. Je viendrai demain, et nous causerons, si vous voulez. Maintenant, adieu. »

Et Aliocha sortit précipitamment.

# II

## Smerdiakov et sa guitare

Il n'avait pas de temps à perdre. En prenant congé de Lise, une idée lui était venue ; comment faire pour rejoindre immédiatement son frère Dmitri, qui semblait l'éviter ? Il était déjà trois heures de l'après-midi. Aliocha éprouvait un vif désir de retourner au monastère vers l'« illustre » mourant, mais le besoin de voir Dmitri l'emporta ; le pressentiment d'une catastrophe imminente grandissait dans son esprit. De quelle nature était-elle et qu'aurait-il voulu dire à présent à son frère, il n'en avait pas lui-même une idée bien nette. « Que mon bienfaiteur meure sans moi ! Du moins, je ne me reprocherai pas toute ma vie de n'avoir pas sauvé quelqu'un, quand je pouvais peut-être le faire, d'avoir passé outre dans ma hâte de rentrer chez moi. D'ailleurs, j'obéis ainsi à sa volonté... »

Son plan consistait à surprendre Dmitri à l'improviste ; voici comment : en escaladant la haie comme la veille, il pénétrerait dans le jardin et s'installerait dans le pavillon. « S'il n'est pas là, sans rien dire à Foma ni aux propriétaires, je resterai caché, à l'attendre jusqu'à la nuit. Si Dmitri guette encore la venue de Grouchegnka, il viendra probablement dans ce pavillon... » D'ailleurs, Aliocha ne s'arrêta guère aux détails du plan, mais il résolut de l'exécuter, dût-il ne pas rentrer ce soir-là au monastère.

Tout se passa sans encombre ; il franchit la haie presque à la même place que la veille et se dirigea secrètement vers le pavillon. Il ne désirait pas être remarqué ; la propriétaire, ainsi que Foma (s'il était là), pouvaient tenir le parti de son frère et se conformer à ses instructions, donc ne pas le laisser pénétrer dans le jardin ou avertir à temps Dmitri de sa présence. Il s'assit à la même place et se mit à attendre, la journée était aussi belle, mais le pavillon lui parut plus délabré que la veille. Le petit verre de cognac avait laissé un rond sur la table verte. Des idées oiseuses lui venaient à l'esprit, comme il arrive toujours lors

d’une attente ennuyeuse : pourquoi s’était-il assis précisément à la même place, et non ailleurs ? Une vague inquiétude le gagnait. Il attendait depuis un quart d’heure à peine, lorsque les accords d’une guitare montèrent des buissons, à une vingtaine de pas tout au plus. Aliocha se souvint avoir entrevu la veille, près de la clôture, à gauche, un vieux banc rustique. C’est de là que partaient les sons. Une voix de ténorino chantait en s’accompagnant de la guitare et avec des enjolivures de faquin :

*Une force obstinée*
*M’attache à ma bien-aimée,*
*Seigneur, ayez pitié*
*Et d’elle et de moi !*
*Et d’elle et de moi !*

La voix s’arrêta. Une autre, une voix de femme, caressante et timide, proféra en minaudant :

« Pourquoi vous voit-on si rarement, Pavel Fiodorovitch, pourquoi nous négligez-vous ?

– Mais non », répondit la voix d'homme, avec une dignité ferme, bien que courtoise. On voyait que c'était l'homme qui dominait, que la femme lui faisait des avances. « Ce doit être Smerdiakov, pensa Aliocha, d'après la voix, du moins ; la femme est sûrement la fille de la propriétaire, celle qui est revenue de Moscou et qui va en robe à traîne chercher de la soupe chez Marthe Ignatièvna... »

« J'adore les vers, quand ils sont harmonieux, poursuivit la voix de femme. Continuez. »

La voix de ténor reprit :

*De la couronne il ne m'est rien*
*Si mon amie se porte bien,*
*Seigneur ayez pitié*
*Et d'elle et de moi !*
*Et d'elle et de moi !*

« La dernière fois, c'était bien mieux, insinua la femme. Vous chantiez, à propos de la couronne : Si ma chérie se porte bien. C'était plus

tendre.

– Les vers ne sont que balivernes ! trancha Smerdiakov.

– Oh ! non, j'adore les vers.

– Les vers, il n'y a rien de plus sot. Jugez vous-même ; est-ce qu'on parle en rimes ? Si nous parlions tous en rimes, même sur l'ordre des autorités, serait-ce pour longtemps ? Les vers, ce n'est pas sérieux, Marie Kondratievna.

– Comme vous êtes intelligent ! Où avez-vous appris tout cela ? reprit la voix, de plus en plus caressante.

– J'en saurais bien davantage, si la chance ne m'avait pas toujours été contraire. Sans quoi je tuerais en duel celui qui me traiterait de gueux parce que je n'ai pas de père et que je suis né d'une *puante*[1]. Voilà ce qu'on m'a jeté à la face, à Moscou, où on l'a su par Grigori Vassiliévitch. Il me reproche de me révolter contre ma naissance : « Tu lui as déchiré les entrailles. » Soit, mais j'aurais préféré qu'on me tue dans le ventre de

---

[1] Sens du mot *Smerdiachtchaïa*.

ma mère, plutôt que de venir au monde. On disait au marché – et votre mère me l'a raconté aussi avec son manque de délicatesse – que ma mère avait la plique et à peine cinq pieds de haut[1]... Je hais la Russie entière, Marie Kondratievna.

– Si vous étiez hussard, vous ne parleriez pas ainsi, vous tireriez votre sabre pour la défense de la Russie.

– Non seulement je ne voudrais pas être hussard, Marie Kondratievna, mais je désire au contraire la suppression de tous les soldats.

– Et si l'ennemi vient, qui nous défendra ?

– À quoi bon ? En 1812, la Russie a vu la grande invasion de l'empereur des Français, Napoléon I^er^, le père de celui d'aujourd'hui, c'est grand dommage que ces Français ne nous aient pas conquis ; une nation intelligente eût subjugué un peuple stupide. Tout aurait marché autrement.

– Avec ça, qu'ils valent mieux que nous ? Je ne donnerais pas un de nos élégants pour trois

---

[1] Ici sont sept lignes intraduisibles dans lesquelles Smerdiakov s'irrite contre une particularité de prononciation.

jeunes Anglais, déclara d'une voix tendre Marie Kondratievna, en accompagnant sans doute ses paroles du regard le plus langoureux.

– Ça dépend des goûts.

– Vous êtes comme un étranger parmi nous, le plus noble des étrangers, je vous le dis sans honte.

– À vrai dire, pour la perversité, les gens de là-bas et ceux d'ici se ressemblent. Ce sont tous des fripons, avec cette différence qu'un étranger porte des bottes vernies, tandis que notre gredin national croupit dans la misère et ne s'en plaint pas. Il faut fouetter le peuple russe, comme le disait avec raison hier Fiodor Pavlovitch, bien qu'il soit fou ainsi que ses enfants.

– Pourtant, vous respectez fort Ivan Fiodorovitch, vous me l'avez dit vous-même.

– Mais il m'a traité de faquin malodorant. Il me prend pour un révolté. Il se trompe. Si j'avais quelque argent, il y a longtemps que j'aurais filé. Par sa conduite, Dmitri Fiodorovitch est pire qu'un laquais ; c'est un panier percé, un propre-à-rien, et pourtant tous l'honorent. Je ne suis qu'un

gâte-sauce, soit ; mais, avec de la chance, je pourrais ouvrir un café-restaurant à Moscou, rue Saint-Pierre ; en effet, je cuisine sur commande, et aucun de mes confrères, à Moscou, n'en est capable, sauf les étrangers. Dmitri Fiodorovitch est un va-nu-pieds, mais qu'il provoque en duel un fils de comte, celui-ci ira sur le terrain. Or, qu'a-t-il de plus que moi ? Il est infiniment plus bête. Combien d'argent a-t-il gaspillé sans rime ni raison ?

– Ça doit être fort intéressant, un duel, fit observer Marie Kondratievna.

– Comment cela ?

– C'est effrayant, une telle bravoure, surtout quand de jeunes officiers échangent des balles pour une belle. Quel tableau ! Ah ! si les femmes pouvaient y assister, je voudrais tant...

– Ça va encore quand on vise, mais quand votre gueule sert de cible, la sensation manque de charme. Vous prendriez la fuite, Marie Kondratievna.

– Et vous, vous sauveriez-vous ?

Smerdiakov ne daigna pas répondre. Après

une pause, un nouvel accord retentit et la voix de fausset entonna le dernier couplet :

*Malgré que j'en aie,*
*Je vais m'éloigner*
*Pour joui-i-r de la vie,*
*M'établir dans la capitale,*
*Et point ne me lamenterai,*
*Non, non, point ne me lamenterai...*

À ce moment survint un incident. Aliocha éternua ; le silence se fit sur le banc. Il se leva et marcha de leur côté. C'était en effet Smerdiakov, tiré à quatre épingles, pommadé, je crois même frisé, en bottines vernies. Il avait sa guitare à côté de lui. La dame était Marie Kondratievna, la fille de la propriétaire, une personne pas laide, mais au visage trop rond, semé de taches de rousseur ; elle portait une robe bleu clair avec une traîne qui n'en finissait plus.

« Mon frère Dmitri viendra-t-il bientôt ? » demanda Aliocha du ton le plus calme possible.

Smerdiakov se leva lentement ; sa compagne l'imita.

« Comment puis-je connaître les allées et venues de Dmitri Fiodorovitch ? Je ne suis pas son gardien, répondit paisiblement Smerdiakov avec une nuance de dédain.

– Je demandais simplement si vous saviez, expliqua Aliocha.

– J'ignore où il se trouve et je ne veux pas le savoir.

– Mon frère m'a dit que vous l'informiez de tout ce qui se passe dans la maison et que vous aviez promis de lui annoncer la venue d'Agraféna Alexandrovna. »

Smerdiakov, impassible, leva les yeux sur Aliocha.

« Comment avez-vous fait pour entrer ? Voilà une heure que le verrou est mis à la porte.

– J'ai escaladé la clôture. J'espère que vous m'excuserez, dit-il à Marie Kondratievna, j'étais pressé de voir mon frère.

– Ah ! peut-on vous en vouloir ! murmura la jeune fille, flattée. Dmitri Fiodorovitch

s’introduit souvent de cette manière dans le pavillon ; il est déjà installé avant qu’on l’ait vu.

– Je suis à sa recherche, je voudrais bien le voir. Vous ne pourriez pas me dire où il est en ce moment ? C’est pour une affaire sérieuse qui le concerne.

– Il ne nous dit pas où il va, balbutia-t-elle.

– Même ici, chez mes connaissances, votre frère me harcèle de questions sur mon maître ; que se passe-t-il chez lui, qui vient, qui s’en va, n’ai-je rien à lui communiquer ? Deux fois, il m’a menacé de mort.

– Est-ce possible ? s’étonna Aliocha.

– Pensez-vous qu’il se gênerait, avec son caractère ? Vous avez pu en juger hier : « Si je manque Agraféna Alexandrovna, et qu’elle passe la nuit chez le vieux, je ne réponds pas de ta vie », m’a-t-il dit. J’ai grand-peur de lui, et si j’osais, je devrais le dénoncer aux autorités. Dieu sait de quoi il est capable.

– L’autre jour, il lui a dit : « Je te pilerai dans un mortier », ajouta Marie Kondratievna.

– Ce n’est peut-être qu’un propos en l’air...

observa Aliocha. Si je pouvais le voir, je lui parlerais à ce sujet.

– Voici tout ce que je peux vous communiquer, dit Smerdiakov après avoir réfléchi. Je viens fréquemment ici en voisin, pourquoi pas ? D'autre part, Ivan Fiodorovitch m'a envoyé aujourd'hui de bonne heure chez Dmitri Fiodorovitch, à la rue du Lac, pour lui dire de venir sans faute dîner avec lui au cabaret de la place. J'y suis allé, mais je ne l'ai pas trouvé, il était déjà huit heures. « Il est venu, puis il est reparti », m'a dit textuellement son logeur. On dirait qu'ils se sont donné le mot. En ce moment, il est peut-être attablé avec Ivan Fiodorovitch, car celui-ci n'est pas rentré dîner ; quant à Fiodor Pavlovitch, voilà déjà une heure qu'il a dîné et maintenant il fait la sieste. Mais je vous prie instamment de garder tout cela pour vous ; il est capable de me tuer pour une bagatelle.

– Mon frère Ivan a donné rendez-vous à Dmitri au cabaret, aujourd'hui ? insista Aliocha.

– Oui.

– Au cabaret *À la Capitale*, sur la place ?

– Précisément.

– C’est fort possible ! s’exclama Aliocha avec agitation. Je vous remercie, Smerdiakov ; la nouvelle est d’importance ; j’y vais tout de suite.

– Ne me trahissez pas.

– Non, je me présenterai comme par hasard, soyez tranquille.

– Où allez-vous donc ? Je vais vous ouvrir la porte, cria Marie Kondratievna.

– Non, c’est plus court par ici, je vais franchir la haie. »

Cette nouvelle avait impressionné Aliocha, qui courut au cabaret. Il eût été inconvenant d’y entrer dans son costume, mais il pouvait se renseigner et appeler ses frères dans l’escalier. À peine s’approchait-il du cabaret qu’une fenêtre s’ouvrit et qu’Ivan lui cria :

« Aliocha, peux-tu venir me trouver. Tu m’obligeras infiniment.

– Je ne sais si, avec cette robe...

– Je suis dans un cabinet particulier, monte le perron, je vais à ta rencontre. »

Un instant après, Aliocha était assis à coté de son frère. Ivan dînait tout seul.

## III

## Les frères font connaissance

À vrai dire, la table d'Ivan, près de la fenêtre, était simplement protégée par un paravent contre les regards indiscrets. Elle se trouvait à côté du comptoir, dans la première salle, où les garçons circulaient à tout moment. Seul un vieux militaire en retraite prenait le thé dans un coin. Dans les autres salles, on entendait le brouhaha habituel à ces établissements : des appels, les bouteilles qu'on débouchait, le choc des billes sur le billard. Un orgue jouait. Aliocha savait que son frère n'aimait guère les cabarets et n'y allait presque jamais. Sa présence ne s'expliquait donc que par le rendez-vous assigné à Dmitri.

« Je vais te commander une soupe au poisson ou autre chose, tu ne vis pas de thé seulement, dit Ivan qui parut enchanté de la compagnie d'Aliocha. Il achevait de dîner et prenait le thé.

– Entendu, et ensuite du thé, j'ai faim, dit joyeusement Aliocha.

– Et des confitures de cerises ? Te rappelles-tu comme tu les aimais, dans ton enfance, chez Poliénov ?

– Ah ! tu t'en souviens ! Je veux bien, je les aime encore. »

Ivan sonna, commanda une soupe au poisson, du thé, des confitures.

« Je me rappelle tout, Aliocha. Tu avais onze ans et moi quinze. La camaraderie entre frères n'est pas possible à cet âge, avec quatre ans de différence. Je ne sais même pas si je t'aimais. Les premières années de mon séjour à Moscou, je ne pensais pas à toi. Puis, lorsque tu y es venu à ton tour, nous nous sommes rencontrés une seule fois, je crois. Et depuis plus de trois mois que je vis ici, nous n'avons guère causé. Je pars demain, et je songeais tout à l'heure aux moyens de te voir pour te faire mes adieux. Tu tombes bien.

– Tu désirais beaucoup me voir ?

– Beaucoup. Je veux que nous apprenions à nous connaître mutuellement. Ensuite, nous nous

quitterons. À mon avis, il vaut mieux faire connaissance avant de se séparer. J'ai remarqué comme tu m'observais, durant ces trois mois ; une attente continuelle se lisait dans tes yeux, et c'est ce qui me tenait à distance. Enfin, j'ai appris à t'estimer : voilà, pensais-je, un petit homme qui a de la fermeté. Note que je parle sérieusement, tout en riant. Car tu es ferme, n'est-ce pas ? J'aime qu'on soit ferme pour n'importe quel motif, et même à ton âge. Enfin, ton regard anxieux cessa de me déplaire, il me devint même sympathique. On dirait que tu as de l'affection pour moi, Aliocha ?

– Certainement, Ivan. Dmitri dit que tu es un tombeau. Moi, je dis que tu es une énigme. Tu l'es encore maintenant pour moi ; pourtant je commence à te comprendre, depuis ce matin seulement.

– Que veux-tu dire ? fit Ivan en riant.

– Tu ne te fâcheras pas, au moins ? dit Aliocha, riant à son tour.

– Eh bien ?

– Eh bien, j'ai découvert qu'à vingt-trois ans

tu es un jeune homme pareil à tous les autres, un garçon aussi frais, aussi gentiment naïf, bref un vrai blanc-bec. Mes paroles ne t'offusquent pas ?

– Au contraire, je suis frappé d'une coïncidence, s'écria Ivan avec élan. Le croiras-tu, depuis notre entrevue de ce matin, je ne pense qu'à la naïveté de mes vingt-trois ans, et c'est par là que tu commences, comme si tu l'avais deviné. Sais-tu ce que je me disais, tout à l'heure : si je n'avais plus foi en la vie, si je doutais d'une femme aimée, de l'ordre universel, persuadé au contraire que tout n'est qu'un chaos infernal et maudit – et fussé-je en proie aux horreurs de la désillusion – même alors je voudrais vivre quand même. Après avoir goûté à la coupe enchantée, je ne la quitterai qu'une fois vidée. D'ailleurs, vers trente ans, il se peut que je la regrette, même inachevée, et j'irai... je ne sais où. Mais, jusqu'à trente ans, j'en ai la certitude, ma jeunesse triomphera de tout, désenchantement, dégoût de vivre, etc. Souvent je me suis demandé s'il y avait au monde un désespoir capable de vaincre en moi ce furieux appétit de vivre, inconvenant peut-être, et je pense qu'il n'en existe pas, avant

mes trente ans, tout au moins. Cette soif de vivre, certains moralistes morveux et poitrinaires la traitent de vile, surtout les poètes. Il est vrai que c'est un trait caractéristique des Karamazov, cette soif de vivre à tout prix ; elle se retrouve en toi, mais pourquoi serait-elle vile ? Il y a encore beaucoup de force centripète sur notre planète, Aliocha. On veut vivre, et je vis, même en dépit de la logique. Je ne crois pas à l'ordre universel, soit ; mais j'aime les tendres pousses au printemps, le ciel bleu, j'aime certaines gens, sans savoir pourquoi. J'aime l'héroïsme, auquel j'ai peut-être cessé de croire depuis longtemps, mais que je vénère par habitude. Voilà qu'on t'apporte la soupe au poisson, bon appétit ; elle est excellente, on la prépare bien, ici. Je veux voyager en Europe, Aliocha. Je sais que je n'y trouverai qu'un cimetière, mais combien cher ! De chers morts y reposent, chaque pierre atteste leur vie ardente, leur foi passionnée dans leur idéal, leur lutte pour la vérité et la science. Oh ! je tomberai à genoux devant ces pierres, je les baiserai en versant des pleurs. Convaincu d'ailleurs, intimement, que tout cela n'est qu'un

cimetière, et rien de plus. Et ce ne seront pas des larmes de désespoir, mais de bonheur. Je m'enivre de mon propre attendrissement. J'aime les tendres pousses au printemps et le ciel bleu. L'intelligence et la logique n'y sont pour rien, c'est le cœur qui aime, c'est le ventre, on aime ses premières forces juvéniles... Comprends-tu quelque chose à mon galimatias, Aliocha ? conclut-il dans un éclat de rire.

– Je comprends trop, Ivan ; on voudrait aimer par le cœur et par le ventre, tu l'as fort bien dit. Je suis ravi de ton ardeur à vivre. Je pense qu'on doit aimer la vie par-dessus tout.

– Aimer la vie, plutôt que le sens de la vie ?

– Certainement. L'aimer avant de raisonner, sans logique, comme tu dis ; alors seulement on en comprendra le sens. Voilà ce que j'entrevois depuis longtemps. La moitié de ta tâche est accomplie et acquise, Ivan : tu aimes la vie. Occupe-toi de la seconde partie, là est le salut.

– Tu es bien pressé de me sauver ; peut-être ne suis-je pas encore perdu. En quoi consiste-t-elle, cette seconde partie ?

– À ressusciter tes morts, qui sont peut-être encore vivants. Donne-moi du thé. Je suis content de notre entretien, Ivan.

– Je vois que tu es en verve. J'aime ces *professions de foi*[1] de la part d'un novice. Oui, tu as de la fermeté, Alexéi. Est-il vrai que tu veuilles quitter le monastère ?

– Oui, mon *starets* m'envoie dans le monde.

– Alors, nous nous reverrons avant mes trente ans, quand je commencerai à délaisser la coupe. Notre père, lui, ne veut pas y renoncer avant soixante-dix ou quatre-vingts ans. Il l'a dit très sérieusement, quoique ce soit un bouffon. Il tient à sa sensualité comme à un roc... À vrai dire, après trente ans, il n'y a pas d'autre ressource, peut-être. Mais il est vil de s'y adonner jusqu'à soixante-dix ans. Mieux vaut cesser à trente ans. On conserve une apparence de noblesse, tout en se dupant soi-même. Tu n'as pas vu Dmitri, aujourd'hui ?

– Non, mais j'ai vu Smerdiakov. »

---

[1] En français dans le texte

Et Aliocha fit à son frère un récit détaillé de sa rencontre avec Smerdiakov. Ivan écoutait d'un air soucieux, il insista sur certains points.

« Il m'a prié de ne pas répéter à Dmitri ce qu'il a dit de lui », ajouta Aliocha.

Ivan fronça les sourcils, devint soucieux.

« C'est à cause de Smerdiakov que tu t'es assombri ?

– Oui. Que le diable l'emporte ! Je voulais, en effet, voir Dmitri ; maintenant, c'est inutile... proféra Ivan à contrecœur.

– Tu pars vraiment si tôt, frère ?

– Oui.

– Comment tout cela finira-t-il, avec Dmitri et notre père ? demanda Aliocha avec inquiétude.

– Tu y reviens toujours ! Que puis-je y faire ? Suis-je le gardien de mon frère Dmitri ? » répliqua Ivan avec irritation.

Soudain il eut un sourire amer. « C'est la réponse de Caïn à Dieu. Tu y penses peut-être en ce moment, hein ? Mais, que diable ! je ne peux pourtant pas rester ici pour les surveiller ! Mes affaires sont terminées, je pars. Tu ne vas pas

croire que j'étais jaloux de Dmitri, que je cherchais à lui prendre sa fiancée, durant ces trois mois ? Eh ! non, j'avais mes affaires. Les voilà terminées, je pars. Tu as vu ce qui s'est passé ?

– Chez Catherine Ivanovna ?

– Bien sûr. Je me suis dégagé d'un coup. Que m'importe Dmitri ? Il n'est pour rien là-dedans. J'avais mes propres affaires avec Catherine Ivanovna. Tu sais toi-même que Dmitri s'est conduit comme s'il était de connivence avec moi. Je ne lui ai rien demandé ; c'est lui-même qui me l'a solennellement transmise, avec sa bénédiction. C'est risible. Aliocha, si tu savais comme je me sens léger, à présent ! Ici, en dînant, je voulais demander du champagne pour fêter ma première heure de liberté. Pouah ! Six mois de servitude, presque, et tout à coup me voilà débarrassé ! Hier encore, je ne me doutais pas qu'il était si aisé d'en finir.

– Tu veux parler de ton amour, Ivan ?

– Oui, c'est de l'amour, si tu veux. Je me suis amouraché d'une pensionnaire, et nous nous faisions mutuellement souffrir. Je ne songeais

qu'à elle... et soudain tout s'écroule. Tantôt je parlais d'un air inspiré, mais le croirais-tu ? je suis sorti en riant aux éclats. C'est la vérité pure.

– Tu en parles encore maintenant avec gaieté, remarqua Aliocha en considérant le visage épanoui de son frère.

– Mais comment pouvais-je savoir que je ne l'aimais pas du tout ? C'était pourtant la vérité. Mais qu'elle me plaisait, et hier encore, quand je discourais ! Même à présent, elle me plaît beaucoup, cependant je la quitte le cœur léger. Tu penses peut-être que je fais le fanfaron ?

– Non, peut-être n'était-ce pas l'amour.

– Aliocha, dit Ivan en riant, ne raisonne pas sur l'amour, cela ne te convient pas. Comme tu t'es mis en avant, hier ! J'ai oublié de t'embrasser pour ça... Comme elle me tourmentait ! C'était un véritable déchirement. Oh ! elle savait que je l'aimais ! C'est moi qu'elle aimait, et non Dmitri, affirma gaiement Ivan. Dmitri ne lui sert qu'à se torturer. Tout ce que je lui ai dit est la vérité pure. Seulement, il lui faudra peut-être quinze ou vingt ans pour se rendre compte qu'elle n'aime

nullement Dmitri, mais seulement moi, qu'elle fait souffrir. Peut-être même ne le devinera-t-elle jamais, malgré la leçon d'aujourd'hui. Cela vaut mieux. Je l'ai quittée pour toujours. À propos, que devient-elle ? Que s'est-il passé après mon départ ? »

Aliocha lui raconta que Catherine Ivanovna avait eu une crise de nerfs et que maintenant elle délirait.

« Elle ne ment pas, cette Khokhlakov ?

– Je ne crois pas.

– Il faut prendre de ses nouvelles. On ne meurt pas d'une crise de nerfs... D'ailleurs, c'est par bonté que Dieu en a gratifié les femmes. Je n'irai pas chez elle. À quoi bon ?

– Tu lui as dit pourtant qu'elle ne t'avait jamais aimé.

– C'était exprès, Aliocha. Je vais demander du champagne, buvons à ma liberté ! Si tu savais comme je suis content !

– Non, frère, ne buvons pas ; d'ailleurs, je me sens triste.

– Oui, tu es triste, je m'en suis aperçu depuis

longtemps.

– Alors, tu pars décidément demain matin ?

– Demain, mais je n'ai pas dit le matin... D'ailleurs, ça se peut. Me croiras-tu ? aujourd'hui j'ai dîné ici uniquement pour éviter le vieux, tellement il me dégoûte. S'il n'y avait que lui, je serais parti depuis longtemps. Pourquoi t'inquiètes-tu tant de mon départ ? Nous avons encore du temps d'ici là, toute une éternité !

– Comment cela, si tu pars demain ?

– Qu'est-ce que ça peut bien faire ? Nous aurons toujours le temps de traiter le sujet qui nous intéresse. Pourquoi me regardes-tu avec étonnement ? Réponds, pourquoi nous sommes-nous réunis ici ? Pour parler de l'amour de Catherine Ivanovna, du vieux ou de Dmitri ? De la politique étrangère ? De la fatale situation de la Russie ? De l'empereur Napoléon ? Est-ce pour cela ?

– Non.

– Donc, tu comprends toi-même pourquoi. Nous autres, blancs-becs, nous avons pour tâche de résoudre les questions éternelles, voilà notre

but. À présent, toute la jeune Russie ne fait que disserter sur ces questions primordiales, tandis que les vieux se bornent aux questions pratiques. Pourquoi m'as-tu regardé durant trois mois d'un air anxieux, sinon pour me demander : « As-tu la foi ou ne l'as-tu pas ? » Voilà ce qu'exprimaient vos regards, Alexéi Fiodorovitch ; n'est-il pas vrai ?

– Cela se peut bien, fit Aliocha en souriant. Mais tu ne te moques pas de moi, en ce moment, frère ?

– Me moquer de toi ? Je ne voudrais pas chagriner mon jeune frère, qui m'a scruté durant trois mois avec tant d'anxiété. Aliocha, regarde-moi en face : je suis un petit garçon pareil à toi, sauf que tu es novice. Comment procède la jeunesse russe, une partie du moins ? Elle va dans un cabaret empesté, tel que celui-ci, et s'installe dans un coin. Ces jeunes gens ne se connaissaient pas et resteront quarante ans sans se retrouver. De quoi discutent-ils au cours de ces minutes brèves ? Seulement des questions essentielles : si Dieu existe, si l'âme est immortelle. Ceux qui ne croient pas en Dieu discourent sur le socialisme,

l’anarchie, sur la rénovation de l’humanité ; or, ces questions sont les mêmes, mais envisagées sous une autre face. Et une bonne partie de la jeunesse russe, la plus originale, s’hypnotise sur ces questions. N’est-ce pas vrai ?

– Oui, pour les vrais Russes, les questions de l’existence de Dieu, de l’immortalité de l’âme, ou, comme tu dis, ces mêmes questions envisagées sous une autre face, sont primordiales, et c’est tant mieux, dit Aliocha en regardant son frère avec un sourire scrutateur.

– Aliocha, être Russe, ce n’est pas toujours une preuve d’intelligence. Il n’y a rien de plus sot que les occupations actuelles de la jeunesse russe. Pourtant, il y a un adolescent russe que j’aime beaucoup.

– Comme tu as bien exposé tout cela ! fit Aliocha en riant.

– Eh bien, dis-moi par où commencer. Par l’existence de Dieu ?

– Comme tu voudras, tu peux même commencer par « l’autre face ». Tu as proclamé hier que Dieu n’existait pas, dit Aliocha en

plongeant son regard dans celui de son frère.

– J’ai dit ça chez le vieux, exprès pour t’irriter, j’ai vu tes yeux étinceler. Mais, maintenant, je suis disposé à m’entretenir sérieusement avec toi. Je désire m’entendre avec toi, Aliocha, car je n’ai pas d’ami et je veux en avoir un. Figure-toi que j’admets peut-être Dieu, dit Ivan, en riant ; tu ne t’y attendais pas, hein ?

– Sans doute, si tu ne plaisantes pas en ce moment.

– Allons donc ! C’était hier, chez le *starets*, qu’on pouvait prétendre que je plaisantais. Vois-tu, mon cher, il y avait un vieux pécheur, au XVIII^e^ siècle, qui a dit : *Si Dieu n’existait pas, il faudrait l’inventer*[1]. Et, en effet, c’est l’homme qui a inventé Dieu. Et ce qui est étonnant, ce n’est pas que Dieu existe en réalité, mais que cette idée de la nécessité de Dieu soit venue à l’esprit d’un animal féroce et méchant comme l’homme, tant elle est sainte, touchante, sage, tant elle fait honneur à l’homme. Quant à moi, j’ai

---

[1] Voltaire, *Épître à l’auteur des Trois Impostures*. En français dans le texte.

renoncé depuis longtemps à me demander si c'est Dieu qui a créé l'homme, ou l'homme qui a créé Dieu. Bien entendu, je ne passerai pas en revue tous les axiomes que les adolescents russes ont déduits des hypothèses européennes, car ce qui, en Europe, est une hypothèse devient aussitôt un axiome pour lesdits adolescents, et non seulement pour eux, mais pour leurs professeurs, qui souvent leur ressemblent. Aussi j'écarte toutes les hypothèses : quel est, en effet, notre dessein ? Mon dessein est de t'expliquer le plus rapidement possible l'essence de mon être, ma foi et mes espérances. Aussi je déclare admettre Dieu, purement et simplement. Il faut noter pourtant que si Dieu existe, s'il a créé vraiment la terre, il l'a faite, comme on sait, d'après la géométrie d'Euclide, et n'a donné à l'esprit humain que la notion des trois dimensions de l'espace. Cependant, il s'est trouvé, il se trouve encore des géomètres et des philosophes, même éminents, pour douter que tout l'univers et même tous les mondes aient été créés seulement suivant les principes d'Euclide. Ils osent même supposer que deux parallèles, qui suivant les lois d'Euclide ne

peuvent jamais se rencontrer sur la terre, peuvent se rencontrer quelque part, dans l'infini. J'ai décidé, étant incapable de comprendre même cela, de ne pas chercher à comprendre Dieu. J'avoue humblement mon incapacité à résoudre de telles questions : j'ai essentiellement l'esprit d'Euclide, un esprit terrestre : à quoi bon vouloir résoudre ce qui n'est pas de ce monde ? Et je te conseille de ne jamais te creuser la tête là-dessus, mon ami Aliocha, surtout au sujet de Dieu. Existe-t-il ou non ? Ces questions sont hors de la portée d'un esprit qui n'a que la notion des trois dimensions. Ainsi, j'admets non seulement Dieu, mais encore sa sagesse, son but qui nous échappe ; je crois à l'ordre, au sens de la vie, à l'harmonie éternelle, où l'on prétend que nous nous fondrons un jour : je crois au Verbe où tend l'univers qui est en Dieu et qui est lui-même Dieu, à l'infini. Suis-je dans la bonne voie ? Figure-toi qu'en définitive, ce monde de Dieu, je ne l'accepte pas, et quoique je sache qu'il existe, je ne l'admets pas. Ce n'est pas Dieu que je repousse, note bien, mais la création, voilà ce que je me refuse à admettre. Je m'explique : je suis

convaincu, comme un enfant, que la souffrance disparaîtra, que la comédie révoltante des contradictions humaines s'évanouira comme un piteux mirage, comme la manifestation vile de l'impuissance mesquine, comme un atome de l'esprit d'Euclide ; qu'à la fin du drame, quand apparaîtra l'harmonie éternelle, une révélation se produira, précieuse au point d'attendrir tous les cœurs, de calmer toutes les indignations, de racheter tous les crimes et le sang versé ; de sorte qu'on pourra, non seulement pardonner, mais justifier tout ce qui s'est passé sur la terre. Que tout cela se réalise, soit, mais je ne l'admets pas et ne veux pas l'admettre. Que les parallèles se rencontrent sous mes yeux, je le verrai et dirai qu'elles se sont rencontrées ; pourtant je ne l'admettrai pas. Voilà l'essentiel, Aliocha, voilà ma thèse. J'ai commencé exprès notre entretien on ne peut plus bêtement, mais je l'ai mené jusqu'à ma confession, car c'est ce que tu attends. Ce n'est pas la question de Dieu qui t'intéressait, mais la vie spirituelle de ton frère affectionné. J'ai dit. »

Ivan acheva sa longue tirade avec une émotion

singulière, inattendue.

« Mais pourquoi as-tu commencé « on ne peut plus bêtement » ? demanda Aliocha en le regardant d'un air pensif.

– D'abord, par couleur locale : les conversations des Russes sur ce thème s'engagent toujours bêtement. Ensuite, la bêtise rapproche du but et de la clarté. Elle est concise et ne ruse pas, tandis que l'esprit use de détours et se dérobe. L'esprit est déloyal, il y a de l'honnêteté dans la bêtise. Plus je confesserai bêtement le désespoir qui m'accable, mieux cela vaudra pour moi.

– M'expliqueras-tu pourquoi « tu n'admets pas le monde » ?

– Certainement, ce n'est pas un secret, et j'y venais. Mon petit frère, je n'ai pas l'intention de te pervertir ni d'ébranler ta foi, c'est plutôt moi qui voudrais me guérir à ton contact, dit Ivan avec le sourire d'un petit enfant. »

Aliocha ne l'avait jamais vu sourire ainsi.

## IV

## La révolte

« Je dois t'avouer une chose, commença Ivan, je n'ai jamais pu comprendre comment on peut aimer son prochain. C'est précisément, à mon idée, le prochain qu'on ne peut aimer ; du moins ne peut-on l'aimer qu'à distance. J'ai lu quelque part, à propos d'un saint, « Jean le Miséricordieux »[1], qu'un passant affamé et transi, vint un jour le supplier de le réchauffer ; le saint se coucha sur lui, le prit dans ses bras et se mit à insuffler son haleine dans la bouche purulente du malheureux, infecté par une horrible maladie. Je suis persuadé qu'il fit cela avec effort, en se

---

[1] Dostoïevski a sans doute confondu le mot *Ioann* (Jean) avec le mot *Ioulian* (Julien), car il s'agit évidemment de la légende de saint Julien l'Hospitalier. Son attention avait sans doute été attirée sur ce sujet par le célèbre conte de Flaubert que Tourguéniev venait de traduire (1878).

mentant à lui-même, dans un sentiment d'amour dicté par le devoir, et par esprit de pénitence. Il faut qu'un homme soit caché pour qu'on puisse l'aimer ; dès qu'il montre son visage, l'amour disparaît.

– Le *starets* Zosime a plusieurs fois parlé de cela, observa Aliocha. Il disait aussi que souvent, pour des âmes inexpérimentées, le visage de l'homme est un obstacle à l'amour. Il y a pourtant beaucoup d'amour dans l'humanité, un amour presque pareil à celui du Christ, je le sais par expérience Ivan...

– Eh bien, moi, je ne le sais pas encore et ne peux pas le comprendre, beaucoup sont dans le même cas. Il s'agit de savoir si cela provient des mauvais penchants, ou si c'est inhérent à la nature humaine. À mon avis, l'amour du Christ pour les hommes est une sorte de miracle impossible sur la terre. Il est vrai qu'il était Dieu ; mais nous ne sommes pas des dieux. Supposons, par exemple, que je souffre profondément ; un autre ne pourra jamais connaître à quel point je souffre, car c'est un autre, et pas moi. De plus, il est rare qu'un individu consente à reconnaître la

souffrance de son prochain (comme si c'était une dignité !) Pourquoi cela, qu'en penses-tu ? Peut-être parce que je sens mauvais, que j'ai l'air bête ou que j'aurai marché un jour sur le pied de ce monsieur ! En outre, il y a diverses souffrances : celle qui humilie, la faim, par exemple, mon bienfaiteur voudra bien l'admettre, mais dès que ma souffrance s'élève, qu'il s'agit d'une idée, par exemple, il n'y croira que par exception car, peut-être, en m'examinant, il verra que je n'ai pas le visage que son imagination prête à un homme souffrant pour une idée. Aussitôt il cessera ses bienfaits, et cela sans méchanceté. Les mendiants, surtout ceux qui ont quelque noblesse, ne devraient jamais se montrer, mais demander l'aumône par l'intermédiaire des journaux. En théorie, encore, on peut aimer son prochain, et même de loin : de près, c'est presque impossible. Si, du moins, tout se passait comme sur la scène, dans les ballets où les pauvres en loques de soie et en dentelles déchirées mendient en dansant gracieusement, on pourrait encore les admirer. Les admirer, mais non pas les aimer... Assez là-dessus. Je voulais seulement te placer à mon

point de vue. Je voulais parler des souffrances de l'humanité en général, mais il vaut mieux se borner aux souffrances des enfants. Mon argumentation sera réduite au dixième, mais cela vaut mieux. J'y perds, bien entendu. D'abord, on peut aimer les enfants de près, même sales, même laids (il me semble, pourtant, que les enfants ne sont jamais laids). Ensuite, si je ne parle pas des adultes, c'est que non seulement ils sont repoussants et indignes d'être aimés, mais qu'ils ont une compensation : ils ont mangé le fruit défendu, discerné le bien et le mal, et sont devenus « semblables à des dieux ». Ils continuent à le manger. Mais les petits enfants n'ont rien mangé et sont encore innocents. Tu aimes les enfants, Aliocha ? Je sais que tu les aimes, et tu comprendras pourquoi je ne veux parler que d'eux. Ils souffrent beaucoup, eux aussi, sans doute, c'est pour expier la faute de leurs pères, qui ont mangé le fruit ; mais c'est le raisonnement d'un autre monde, incompréhensible au cœur humain ici-bas. Un innocent ne saurait souffrir pour un autre, surtout un petit être ! Cela te surprendra, Aliocha, mais

moi aussi j'adore les enfants. Remarque que les hommes cruels, doués de passions sauvages, les Karamazov, aiment parfois beaucoup les enfants. Jusqu'à sept ans, les enfants diffèrent énormément de l'homme ; c'est comme un autre être, avec une autre nature. J'ai connu un bandit, un bagnard ; durant sa carrière, lorsqu'il s'introduisait nuitamment dans les maisons pour piller, il avait assassiné des familles entières, y compris les enfants. Pourtant, en prison, il les aimait étrangement ; il ne faisait que regarder ceux qui jouaient dans la cour et devint l'ami d'un petit garçon qu'il voyait jouer sous sa fenêtre... Tu ne sais pas pourquoi je dis tout cela, Aliocha ? J'ai mal à la tête et je me sens triste.

– Tu as l'air bizarre, tu ne me parais pas dans ton état normal, insinua Aliocha avec inquiétude.

– À propos, continua Ivan comme s'il n'avait pas entendu son frère, un Bulgare m'a récemment conté à Moscou les atrocités que commettent les Turcs et les Tcherkesses dans son pays : craignant un soulèvement général des Slaves, ils incendient, égorgent, violent les femmes et les enfants ; ils clouent les prisonniers aux palissades

par les oreilles, les abandonnent ainsi jusqu'au matin, puis les pendent, etc. On compare parfois la cruauté de l'homme à celle des fauves ; c'est faire injure à ces derniers. Les fauves n'atteignent jamais aux raffinements de l'homme. Le tigre déchire sa proie et la dévore ; c'est tout. Il ne lui viendrait pas à l'idée de clouer les gens par les oreilles, même s'il pouvait le faire. Ce sont les Turcs qui torturent les enfants avec une jouissance sadique, arrachent les bébés du ventre maternel, les lancent en l'air pour les recevoir sur les baïonnettes, sous les yeux des mères, dont la présence constitue le principal plaisir. Voici une autre scène qui m'a frappé. Pense donc : un bébé encore à la mamelle, dans les bras de sa mère tremblante, et autour d'eux, les Turcs. Il leur vient une plaisante idée : caressant le bébé, ils parviennent à le faire rire ; puis l'un d'eux braque sur lui un revolver à bout portant. L'enfant tend ses menottes pour saisir le joujou ; soudain, l'artiste presse la détente et lui casse la tête. Les Turcs aiment, dit-on, les douceurs.

– Frère, à quoi bon tout cela ?

– Je pense que si le diable n'existe pas, s'il a

été créé par l'homme, celui-ci l'a fait à son image.

– Comme Dieu, alors ?

– Tu sais fort bien « retourner les mots », comme dit Polonius dans *Hamlet*, reprit Ivan en riant. Tu m'as pris au mot, soit ; mais il est beau, ton Dieu, si l'homme l'a fait à son image. Tu me demandais tout à l'heure : à quoi bon tout cela ? Vois-tu, je suis un dilettante, un amateur de faits et d'anecdotes ; je les recueille dans les journaux, je note ce qu'on me raconte, cela forme déjà une jolie collection. Les Turcs y figurent, naturellement, avec d'autres étrangers, mais j'ai aussi des cas nationaux qui les surpassent. Chez les Russes, les verges et le fouet sont surtout en honneur ; on ne cloue personne par les oreilles, parbleu, nous sommes des Européens, mais notre spécialité est de fouetter, et on ne saurait nous la ravir. À l'étranger, on dirait que cette pratique a disparu, par suite de l'adoucissement des mœurs, ou bien parce que les lois naturelles interdisent à l'homme de fouetter son semblable. En revanche, il existe là-bas comme ici une coutume à ce point nationale qu'elle serait presque impossible en

Russie, bien qu'elle s'implante aussi chez nous, surtout à la suite du mouvement religieux dans la haute société. Je possède une charmante brochure traduite du français, où l'on raconte l'exécution à Genève, il y a cinq ans, d'un assassin nommé Richard, qui se convertit au christianisme avant de mourir, à l'âge de vingt-quatre ans. C'était un enfant naturel, *donné* par ses parents, quand il avait six ans, à des bergers suisses, qui l'élevèrent pour le faire travailler. Il grandit comme un petit sauvage, sans rien apprendre ; à sept ans, on l'envoya paître le troupeau, au froid et à l'humidité, à peine vêtu et affamé. Ces gens n'éprouvaient aucun remords à le traiter ainsi ; au contraire, ils estimaient en avoir le droit, car on leur avait fait don de Richard comme d'un objet, et ils ne jugeaient même pas nécessaire de le nourrir. Richard lui-même raconte qu'alors, tel l'enfant prodigue de l'Évangile, il eût bien voulu manger la pâtée destinée aux pourceaux qu'on engraissait, mais il en était privé et on le battait lorsqu'il la dérobait à ces animaux : c'est ainsi qu'il passa son enfance et sa jeunesse, jusqu'à ce que, devenu grand et fort, il se mît à voler. Ce

sauvage gagnait sa vie à Genève comme journalier, buvait son salaire, vivait comme un monstre, et finit par assassiner un vieillard pour le dévaliser. Il fut pris, jugé et condamné à mort. On n'est pas sentimental dans cette ville ! En prison, il est aussitôt entouré par les pasteurs, les membres d'associations religieuses, les dames patronnesses. Il apprit à lire et à écrire, on lui expliqua l'Évangile, et, à force de l'endoctriner et de le catéchiser, on finit par lui faire avouer solennellement son crime. Il adressa au tribunal une lettre déclarant qu'il était un monstre, mais que le Seigneur avait daigné l'éclairer et lui envoyer sa grâce. Tout Genève fut en émoi, la Genève philanthropique et bigote. Tout ce qu'il y avait de noble et de bien pensant accourut dans sa prison. On l'embrasse, on l'étreint : « Tu es notre frère ! Tu as été touché par la grâce ! » Richard pleure d'attendrissement : « Oui. Dieu m'a illuminé ! Dans mon enfance et ma jeunesse, j'enviais la pâtée des pourceaux ; maintenant, la grâce m'a touché, je meurs dans le Seigneur ! – Oui, Richard, tu as versé le sang et tu dois mourir. Tu n'es pas coupable d'avoir ignoré

Dieu, lorsque tu dérobais la pâtée des pourceaux et qu'on te battait pour cela (d'ailleurs, tu avais grand tort, car il est défendu de voler), mais tu as versé le sang et tu dois mourir. » Enfin le dernier jour arrive. Richard, affaibli, pleure et ne fait que répéter à chaque instant : « Voici le plus beau jour de ma vie, car je vais à Dieu ! – Oui, s'écrient pasteurs, juges et dames patronnesses, c'est le plus beau jour de ta vie, car tu vas à Dieu ! » La troupe se dirige vers l'échafaud, derrière la charrette ignominieuse qui emmène Richard. On arrive au lieu du supplice. « Meurs, frère, crie-t-on à Richard, meurs dans le Seigneur ; sa grâce t'accompagne. » Et, couvert de baisers, le frère Richard monte à l'échafaud, on l'étend sur la bascule et sa tête tombe, au nom de la grâce divine. – C'est caractéristique. Ladite brochure a été traduite en russe par les luthériens de la haute société et distribuée comme supplément gratuit à divers journaux et publications, pour instruire le peuple.

« L'aventure de Richard est intéressante parce que nationale. En Russie, bien qu'il soit absurde de décapiter un frère pour la seule raison qu'il est

devenu des nôtres et que la grâce l'a touché, nous avons presque aussi bien. Chez nous, torturer en battant constitue une tradition historique, une jouissance prompte et immédiate. Nékrassov raconte dans l'un de ses poèmes[1] comment un moujik frappe de son fouet les yeux de son cheval. Qui n'a vu cela ? c'est bien russe. Le poète montre le petit cheval surchargé, embourbé avec sa charrette qu'il ne peut dégager. Alors, le moujik le bat avec acharnement, frappe sans comprendre ce qu'il fait, les coups pleuvent dans une sorte d'ivresse. « Tu ne peux pas tirer, tu tireras tout de même ; meurs, mais tire. » La rosse sans défense se débat désespérément, cependant que son maître fouette ses « doux yeux » où roulent des larmes. Enfin, elle arrive à se dégager et s'en va tremblante, privée de souffle, d'une allure saccadée, contrainte, honteuse. Chez Nékrassov, cela produit une impression épouvantable. Mais aussi, ce n'est qu'un cheval, et Dieu ne l'a-t-il pas créé pour être fouetté ? C'est ce que nous ont expliqué les Tatars, et ils

---

[1] *Réflexions sur la température*, II (1859).

nous ont légué le knout. Pourtant, on peut aussi fouetter les gens. Un monsieur cultivé et sa femme prennent plaisir à fustiger leur fillette de sept ans. Et le papa est heureux que les verges aient des épines. « Cela lui fera plus mal », dit-il. Il y a des êtres qui s'excitent à chaque coup, jusqu'au sadisme, progressivement. On bat l'enfant une minute, puis cinq, puis dix, toujours plus fort. Elle crie ; enfin, à bout de forces, elle suffoque : « Papa, mon petit papa, pitié ! » L'affaire devient scandaleuse et va jusqu'au tribunal. On prend un avocat. Il y a longtemps que le peuple russe appelle l'avocat « une conscience à louer ». Le défenseur plaide pour son client : « L'affaire est simple ; c'est une scène de famille, comme on en voit tant. Un père a fouetté sa fille, c'est une honte de le poursuivre ! » Le jury est convaincu, il se retire et rapporte un verdict négatif. Le public exulte de voir acquitter ce bourreau. Hélas ! je n'assistais pas à l'audience. J'aurais proposé de fonder une bourse en l'honneur de ce bon père de famille !... Voilà un joli tableau ! Cependant, j'ai encore mieux, Aliocha, et toujours à propos d'enfants

russes. Il s'agit d'une fillette de cinq ans, prise en aversion par ses père et mère, « d'honorables fonctionnaires instruits et bien élevés ». Je le répète, beaucoup de gens aiment à torturer les enfants, mais rien que les enfants. Envers les autres individus, ces bourreaux se montrent affables et tendres, en Européens instruits et humains, mais ils prennent plaisir à faire souffrir les enfants, c'est leur façon de les aimer. La confiance angélique de ces créatures sans défense séduit les êtres cruels. Ils ne savent où aller, ni à qui s'adresser, et cela excite les mauvais instincts. Tout homme recèle un démon en lui : accès de colère, sadisme, déchaînement des passions ignobles, maladies contractées dans la débauche, ou bien la goutte, l'hépatite, cela varie. Donc, ces parents instruits exerçaient maints sévices sur la pauvre fillette. Ils la fouettaient, la piétinaient sans raison ; son corps était couvert de bleus. Ils imaginèrent enfin un raffinement de cruauté : par les nuits glaciales, en hiver, ils enfermaient la petite dans les lieux d'aisances, sous prétexte qu'elle ne demandait pas à temps, la nuit, qu'on la fit sortir (comme si, à cet âge,

une enfant qui dort profondément pouvait toujours demander à temps). On lui barbouillait le visage de ses excréments et sa mère la forçait à les manger, sa propre mère ! Et cette mère dormait tranquille, insensible aux cris de la pauvre enfant enfermée dans cet endroit répugnant ! Vois-tu d'ici ce petit être, ne comprenant pas ce qui lui arrive, au froid et dans l'obscurité, frapper de ses petits poings sa poitrine haletante et verser d'innocentes larmes, en appelant le « bon Dieu » à son secours ? Comprends-tu cette absurdité ? a-t-elle un but, dis-moi, toi mon ami et mon frère, toi le pieux novice ? On dit que tout cela est indispensable pour établir la distinction du bien et du mal dans l'esprit de l'homme. À quoi bon cette distinction diabolique, payée si cher ? Toute la science du monde ne vaut pas les larmes des enfants. Je ne parle pas des souffrances des adultes, ils ont mangé le fruit défendu, que le diable les emporte ! Mais les enfants ! Je te fais souffrir, Aliocha, tu as l'air mal à l'aise. Veux-tu que je m'arrête ?

– Non, je veux souffrir, moi aussi. Continue.

– Encore un petit tableau caractéristique. Je viens de le lire dans les *Archives russes* ou l'*Antiquité russe*[1], je ne sais plus. C'était à l'époque la plus sombre du servage, au début du XIX^e^ siècle. Vive le Tsar libérateur[2] ! Un ancien général, avec de hautes relations, riche propriétaire foncier, vivait dans un de ses domaines dont dépendaient deux mille âmes. C'était un de ces individus (à vrai dire déjà peu nombreux alors) qui, une fois retirés du service, étaient presque convaincus de leur droit de vie et de mort sur leurs serfs. Plein de morgue, il traitait de haut ses modestes voisins, comme s'ils étaient ses parasites et ses bouffons. Il avait une centaine de piqueurs, tous montés, tous en uniformes, et plusieurs centaines de chiens courants. Or, voici qu'un jour, un petit serf de huit ans, qui s'amusait à lancer des pierres, blessa à la patte un de ses chiens favoris. Voyant son chien boiter, le général en demanda la cause. On lui expliqua l'affaire en désignant le coupable. Il fit

[1] Deux grandes revues historiques.
[2] Alexandre II qui abolit le servage en 1861.

immédiatement saisir l'enfant, qu'on arracha des bras de sa mère et qui passa la nuit au cachot. Le lendemain, dès l'aube, le général en grand uniforme monte à cheval pour aller à la chasse, entouré de ses parasites, de ses veneurs, de ses chiens, de ses piqueurs. On rassemble toute la domesticité pour faire un exemple et la mère du coupable est amenée, ainsi que le gamin. C'était une matinée d'automne, brumeuse et froide, excellente pour la chasse. Le général ordonne de déshabiller complètement le bambin, ce qui fut fait ; il tremblait, fou de peur, n'osant dire un mot. « Faites-le courir, ordonne le général. – Cours, cours, lui crient les piqueurs. » Le garçon se met à courir. « Taïaut ! » hurle le général, qui lance sur lui toute sa meute. Les chiens mirent l'enfant en pièces sous les yeux de sa mère. Le général, paraît-il, fut mis sous tutelle. Eh bien, que méritait-il ? Fallait-il le fusiller ? Parle, Aliocha.

– Certes ! proféra doucement Aliocha, tout pâle, avec un sourire convulsif.

– Bravo ! s'écria Ivan enchanté ; si tu le dis, toi, c'est que... Voyez-vous l'ascète ! Tu as donc

aussi un diablotin dans le cœur, Aliocha Karamazov ?

– J'ai dit une bêtise, mais...

– Oui, *mais*... Sache, novice, que les bêtises sont nécessaires au monde ; c'est sur elles qu'il est fondé : sans ces bêtises, il ne se passerait rien ici-bas. On sait ce qu'on sait.

– Que sais-tu ?

– Je n'y comprends rien, poursuivit Ivan comme en rêve ; je ne veux rien comprendre maintenant, je m'en tiens aux faits. En essayant de comprendre, j'altère les faits...

– Pourquoi me tourmentes-tu ? fit douloureusement Aliocha. Me le diras-tu, enfin ?

– Certes, je me préparais à te le dire. Tu m'es cher et je ne veux pas t'abandonner à ton Zosime. »

Ivan se tut un instant et son visage s'attrista soudain.

« Écoute, je me suis borné aux enfants pour être plus clair. Je n'ai rien dit des larmes humaines dont la terre est saturée, abrégeant à dessein mon sujet. J'avoue humblement ne pas

comprendre la raison de cet état de choses. Les hommes sont seuls coupables : on leur avait donné le paradis ; ils ont convoité la liberté et ravi le feu du ciel, sachant qu'ils seraient malheureux ; ils ne méritent donc aucune pitié. D'après mon pauvre esprit terrestre, je sais seulement que la souffrance existe, qu'il n'y a pas de coupables, que tout s'enchaîne, que tout passe et s'équilibre. Ce sont là sornettes d'Euclide, je le sais, mais je ne puis consentir à vivre en m'appuyant là-dessus. Qu'est-ce que tout cela peut bien me faire ? Ce qu'il me faut, c'est une compensation, sinon je me détruirai. Et non une compensation quelque part, dans l'infini, mais ici-bas, une compensation que je voie moi-même. J'ai cru, je veux être témoin, et si je suis déjà mort, qu'on me ressuscite ; si tout se passait sans moi, ce serait trop affligeant. Je ne veux pas que mon corps avec ses souffrances et ses fautes serve uniquement à fumer l'harmonie future, à l'intention de je ne sais qui. Je veux voir de mes yeux la biche dormir près du lion, la victime embrasser son meurtrier. C'est sur ce désir que reposent toutes les religions, et j'ai la foi. Je veux

être présent quand tous apprendront le pourquoi des choses. Mais les enfants, qu'en ferai-je ? Je ne peux résoudre cette question. Si tous doivent souffrir afin de concourir par leur souffrance à l'harmonie éternelle, quel est le rôle des enfants ? On ne comprend pas pourquoi ils devraient souffrir, eux aussi, au nom de l'harmonie. Pourquoi serviraient-ils de matériaux destinés à la préparer ? Je comprends bien la solidarité du péché et du châtiment, mais elle ne peut s'appliquer aux petits innocents, et si vraiment ils sont solidaires des méfaits de leurs pères, c'est une vérité qui n'est pas de ce monde et que je ne comprends pas. Un mauvais plaisant objectera que les enfants grandiront et auront le temps de pécher, mais il n'a pas grandi, ce gamin de huit ans, déchiré par les chiens. Aliocha, je ne blasphème pas. Je comprends comment tressaillira l'univers, lorsque le ciel et la terre s'uniront dans le même cri d'allégresse, lorsque tout ce qui vit ou a vécu proclamera : « Tu as raison, Seigneur, car tes voies nous sont révélées ! », lorsque le bourreau, la mère, l'enfant s'embrasseront et déclareront avec des larmes :

« Tu as raison, Seigneur ! » Sans doute alors, la lumière se fera et tout sera expliqué. Le malheur, c'est que je ne puis admettre une solution de ce genre. Et je prends mes mesures à cet égard, tandis que je suis encore sur la terre. Crois-moi, Aliocha, il se peut que je vive jusqu'à ce moment ou que je ressuscite alors, et je m'écrierai peut-être avec les autres, en regardant la mère embrasser le bourreau de son enfant : « Tu as raison, Seigneur ! » mais ce sera contre mon gré. Pendant qu'il est encore temps, je me refuse à accepter cette harmonie supérieure. Je prétends qu'elle ne vaut pas une larme d'enfant, une larme de cette petite victime qui se frappait la poitrine et priait le « bon Dieu » dans son coin infect ; non, elle ne les vaut pas, car ces larmes n'ont pas été rachetées. Tant qu'il en est ainsi, il ne saurait être question d'harmonie. Or, comment les racheter, c'est impossible. Les bourreaux souffriront en enfer, me diras-tu ? Mais à quoi sert ce châtiment puisque les enfants aussi ont eu leur enfer ? D'ailleurs, que vaut cette harmonie qui comporte un enfer ? Je veux le pardon, le baiser universel, la suppression de la souffrance.

Et si la souffrance des enfants sert à parfaire la somme des douleurs nécessaires à l'acquisition de la vérité, j'affirme d'ores et déjà que cette vérité ne vaut pas un tel prix. Je ne veux pas que la mère pardonne au bourreau ; elle n'en a pas le droit. Qu'elle lui pardonne sa souffrance de mère, mais non ce qu'a souffert son enfant déchiré par les chiens. Quand bien même son fils pardonnerait, elle n'en aurait pas le droit. Si le droit de pardonner n'existe pas, que devient l'harmonie ? Y a-t-il au monde un être qui ait ce droit ? C'est par amour pour l'humanité que je ne veux pas de cette harmonie. Je préfère garder mes souffrances non rachetées et mon indignation persistante, *même si j'avais tort* ! D'ailleurs, on a surfait cette harmonie ; l'entrée coûte trop cher pour nous. J'aime mieux rendre mon billet d'entrée. En honnête homme, je suis même tenu à le rendre au plus tôt. C'est ce que je fais. Je ne refuse pas d'admettre Dieu, mais très respectueusement je lui rends mon billet[1].

– Mais c'est de la révolte, prononça

---

[1] Écho de Schiller, *Résignation*, st.3.

doucement Aliocha, les yeux baissés.

– De la révolte ? Je n'aurais pas voulu te voir employer ce mot. Peut-on vivre révolté ? Or, je veux vivre. Réponds-moi franchement. Imagine-toi que les destinées de l'humanité sont entre tes mains, et que pour rendre définitivement les gens heureux, pour leur procurer enfin la paix et le repos, il soit indispensable de mettre à la torture ne fût-ce qu'un seul être, l'enfant qui se frappait la poitrine de son petit poing, et de fonder sur ses larmes le bonheur futur. Consentirais-tu, dans ces conditions, à édifier un pareil bonheur ? Réponds sans mentir.

– Non, je n'y consentirais pas.

– Alors, peux-tu admettre que les hommes consentiraient à accepter ce bonheur au prix du sang d'un petit martyr ?

– Non, je ne puis l'admettre, mon frère, prononça Aliocha, les yeux étincelants. Tu as demandé s'il existe dans le monde entier un Être qui aurait le droit de pardonner. Oui, cet Être existe. Il peut tout pardonner, tous et pour tout, car c'est Lui qui a versé son sang innocent pour

tous et pour tout. Tu l'as oublié, c'est lui la pierre angulaire de l'édifice, et c'est à lui de crier : « Tu as raison, Seigneur, car tes voies nous sont révélées. »

– Ah ! oui, « le seul sans péché » et « qui a versé son sang ». Non, je ne l'ai pas oublié, je m'étonnais, au contraire, que tu ne l'aies pas encore mentionné, car dans les discussions les vôtres commencent par le mettre en avant, d'habitude. Sais-tu, mais ne ris pas, que j'ai composé un poème, l'année dernière ? Si tu peux m'accorder encore dix minutes, je te le raconterai.

– Tu as écrit un poème ?

– Non, fit Ivan en riant, car je n'ai jamais fait deux vers dans ma vie. Mais j'ai rêvé ce poème et je m'en souviens. Tu seras mon premier lecteur, ou plutôt mon premier auditeur. Pourquoi ne pas profiter de ta présence ? Veux-tu ?

– Je suis tout oreilles.

– Mon poème s'intitule *le Grand Inquisiteur*, il est absurde, mais je veux te le faire connaître. »

## V

# Le grand inquisiteur

« Un préambule est nécessaire au point de vue littéraire. L'action se passe au XVIe siècle. Tu sais qu'à cette époque il était d'usage de faire intervenir dans les poèmes les puissances célestes. Je ne parle pas de Dante. En France, les clercs de la basoche et les moines donnaient des représentations où l'on mettait en scène la Madone, les anges, les saints, le Christ et Dieu le Père. C'étaient des spectacles naïfs. Dans *Notre-Dame de Paris*[1], de Victor Hugo, en l'honneur de la naissance du dauphin, sous Louis XI, à Paris, le peuple est convié à une représentation édifiante et gratuite : *le Bon jugement de la très sainte et*

---

[1] Dostoïevski confond les *clercs de la basoche* avec les *confrères de la Passion*. Il n'a probablement connu les origines du théâtre français que par le roman de Victor Hugo (1831).

*gracieuse Vierge Marie*[1]. Dans ce mystère, la Vierge paraît en personne et prononce son *bon jugement*. Chez nous, à Moscou, avant Pierre le Grand, on donnait de temps en temps des représentations de ce genre, empruntées surtout à l'Ancien Testament[2]. En outre, il circulait une foule de récits et de poèmes où figuraient, suivant les besoins, les saints, les anges, l'armée céleste. Dans nos monastères, on traduisait, on copiait ses poèmes, on en composait même de nouveaux, et cela sous la domination tatare. Par exemple, il existe un petit poème monastique, sans doute traduit du grec : *la Vierge chez les damnés*[3], avec des tableaux d'une hardiesse dantesque. La Vierge visite l'enfer, guidée par saint Michel,

---

[1] En français dans le texte.

[2] Les premières représentations de ce genre furent organisées à Moscou sur l'ordre du tsar Alexis Mikhaïlovitch par le pasteur luthérien Grégory qui forma une troupe parmi les jeunes fonctionnaires. Après avoir débuté, en 1672, par l'*Acte d'Artaxerxès* (Esther), Grégory donna ensuite : *Tobie*, *Joseph*, *Adam et Ève*, *Judith*.

[3] Ce poème, tiré des évangiles apocryphes, a eu une forte influence sur la composition des cantiques religieux populaires, très abondants en Russie.

archange. Elle voit les damnés et leurs tourments. Entre autres, il y a une catégorie très intéressante de pécheurs dans un lac de feu. Quelques-uns s'enfoncent dans ce lac et ne paraissent plus ; « ceux-là sont oubliés de Dieu même », expression d'une profondeur et d'une énergie remarquables. La Vierge éplorée tombe à genoux devant le trône de Dieu et demande grâce pour tous les pécheurs qu'elle a vus en enfer, sans distinction. Son dialogue avec Dieu est d'un intérêt extraordinaire. Elle supplie, elle insiste, et quand Dieu lui montre les pieds et les mains de son fils percés de clous et lui demande : « Comment pourrais-je pardonner à ses bourreaux ? » – elle ordonne à tous les saints, à tous les martyrs, à tous les anges de tomber à genoux avec elle et d'implorer la grâce des pécheurs, sans distinction. Enfin, elle obtient la cessation des tourments, chaque année, du vendredi saint à la Pentecôte, et les damnés, du fond de l'enfer, remercient Dieu et s'écrient : « Seigneur, ta sentence est juste ! » Eh bien, mon petit poème eût été dans ce goût, s'il avait paru à cette époque. Dieu apparaît ; il ne dit rien et ne

fait que passer. Quinze siècles se sont écoulés, depuis qu'il a promis de revenir dans son royaume, depuis que son prophète a écrit : « Je reviendrai bientôt ; quant au jour et à l'heure, le Fils même ne les connaît pas, mais seulement mon Père qui est aux cieux[1] », suivant ses propres paroles sur cette terre. Et l'humanité l'attend avec la même foi que jadis, une foi plus ardente encore, car quinze siècles ont passé depuis que le ciel a cessé de donner des gages à l'homme :

*Crois ce que te dira ton cœur,*
*Les cieux ne donnent point de gages*[2].

« Il est vrai que de nombreux miracles se produisaient alors : des saints accomplissaient des guérisons merveilleuses, la Reine des cieux visitait certains justes, à en croire leur biographie. Mais le diable ne sommeille pas ; l'humanité commença à douter de l'authenticité de ces

---

[1] Matthieu, XXIV, 36.

[2] Schiller, *Sehnsucht*, st. 4, citée dans la traduction plutôt libre de Joukovski.

prodiges. À ce moment naquit en Allemagne une terrible hérésie qui niait les miracles. « Une grande étoile ardente comme un flambeau (l'Église évidemment !), tomba sur les sources des eaux qui devinrent amères[1]. » La foi des fidèles ne fit que redoubler. Les larmes de l'humanité s'élèvent vers lui comme autrefois, on l'attend, on l'aime, on espère en lui comme jadis... Depuis tant de siècles, l'humanité prie avec ardeur : « Seigneur Dieu, daigne nous apparaître », depuis tant de siècles elle crie vers lui, qu'il a voulu, dans sa miséricorde infinie, descendre vers ses fidèles. Auparavant, il avait déjà visité des justes, des martyrs, de saints anachorètes, comme le rapportent leurs biographes. Chez nous, Tioutchev, qui croyait profondément à la vérité de ses paroles, a proclamé que :

*Accablé sous le faix de sa croix,*
*Le Roi des cieux, sous une humble apparence,*

---

[1] Jean, *Apocalypse*, VII, 10, 11.

*T'a parcourue, terre natale,*
*Tout entière en te bénissant*[1]

« Mais voilà qu'il a voulu se montrer pour un instant au moins au peuple souffrant et misérable, au peuple croupissant dans le péché, mais qui l'aime naïvement. L'action se passe en Espagne, à Séville, à l'époque la plus terrible de l'Inquisition, lorsque chaque jour s'allumaient des bûchers à la gloire de Dieu et que

*Dans de superbes autodafés*
*On brûlait d'affreux hérétiques*[2].

« Oh ! ce n'est pas ainsi qu'il a promis de revenir, à la fin des temps, dans toute sa gloire céleste, subitement, « tel un éclair qui brille de l'Orient à l'Occident[3] ». Non, il a voulu visiter ses enfants, au lieu où crépitaient précisément les

---

[1] Tioutchev : *Oh, ces misérables villages...*, st. 3.
[2] Poléjaïev, *Coriolan*, ch. I, st.4.
[3] Matthieu, XXIV, 27.

bûchers des hérétiques. Dans sa miséricorde infinie, il revient parmi les hommes sous la forme qu'il avait durant les trois ans de sa vie publique. Le voici qui descend vers les rues brûlantes de la ville méridionale, où justement, la veille, en présence du roi, des courtisans, des chevaliers, des cardinaux et des plus charmantes dames de la cour, le grand inquisiteur a fait brûler une centaine d'hérétiques *ad majorem Dei gloriam*. Il est apparu doucement, sans se faire remarquer, et – chose étrange – tous le reconnaissent. Ce serait un des plus beaux passages de mon poème que d'en expliquer la raison. Attiré par une force irrésistible, le peuple se presse sur son passage et s'attache à ses pas. Silencieux, il passe au milieu de la foule avec un sourire d'infinie compassion. Son cœur est embrasé d'amour, ses yeux dégagent la Lumière, la Science, la Force, qui rayonnent et éveillent l'amour dans les cœurs, Il leur tend les bras, Il les bénit, une vertu salutaire émane de son contact et même de ses vêtements. Un vieillard, aveugle depuis son enfance, s'écrie dans la foule : « Seigneur, guéris-moi, et je te verrai. » Une écaille tombe de ses yeux et

l'aveugle voit. Le peuple verse des larmes de joie et baise la terre sur ses pas. Les enfants jettent des fleurs sur son passage ; on chante, on crie : « Hosanna ! » C'est lui, ce doit être Lui, s'écrie-t-on, ce ne peut être que Lui ! Il s'arrête sur le parvis de la cathédrale de Séville au moment où l'on apporte un petit cercueil blanc où repose une enfant de sept ans, la fille unique d'un notable. La morte est couverte de fleurs. « Il ressuscitera ton enfant », crie-t-on dans la foule à la mère en larmes. L'ecclésiastique venu au-devant du cercueil regarde d'un air perplexe et fronce le sourcil. Soudain un cri retentit, la mère se jette à ses pieds : « Si c'est Toi, ressuscite mon enfant ! » et elle lui tend les bras. Le cortège s'arrête, on dépose le cercueil sur les dalles. Il le contemple avec pitié, sa bouche profère doucement une fois encore : « *Talitha koumi* et la jeune fille se leva.[1] » La morte se soulève, s'assied et regarde autour d'elle, souriante, d'un air étonné. Elle tient le bouquet de roses blanches qu'on avait déposé dans son cercueil. Dans la

---

[1] Marc, v. 41 et Matthieu, IX, 25.

foule, on est troublé, on crie, on pleure. À ce moment passe sur la place le cardinal grand inquisiteur[1]. C'est un grand vieillard, presque nonagénaire, avec un visage desséché, des yeux caves, mais où luit encore une étincelle. Il n'a plus le pompeux costume dans lequel il se pavanait hier devant le peuple, tandis qu'on brûlait les ennemis de l'Église romaine ; il a repris son vieux froc grossier. Ses mornes auxiliaires et la garde du Saint-Office le suivent à une distance respectueuse. Il s'arrête devant la foule et observe de loin. Il a tout vu, le cercueil déposé devant Lui, la résurrection de la fillette, et son visage s'est assombri. Il fronce ses épais sourcils et ses yeux brillent d'un éclat sinistre. Il le désigne du doigt et ordonne aux gardes de le saisir. Si grande est sa puissance et le peuple est tellement habitué à se soumettre, à lui obéir en tremblant, que la foule s'écarte devant les sbires ; au milieu d'un silence de mort, ceux-ci

---

[1] *Ce cardinal grand inquisiteur* vient tout droit de Schiller, *Don Carlos*, V, 10. L'influence du *Visionnaire*, nouvelle un peu oubliée du même auteur, signalée par M. Tchijevski, paraît moins probante.

l'empoignent et l'emmènent. Comme un seul homme ce peuple s'incline jusqu'à terre devant le vieil inquisiteur, qui le bénit sans mot dire et poursuit son chemin. On conduit le Prisonnier au sombre et vieux bâtiment du Saint-Office, on l'y enferme dans une étroite cellule voûtée. La journée s'achève, la nuit vient, une nuit de Séville, chaude et étouffante. L'air est embaumé des lauriers et des citronniers. Dans les ténèbres, la porte de fer du cachot s'ouvre soudain et le grand inquisiteur paraît, un flambeau à la main. Il est seul, la porte se referme derrière lui. Il s'arrête sur le seuil, considère longuement la Sainte Face. Enfin, il s'approche, pose le flambeau sur la table et lui dit : « C'est Toi, Toi ? » Ne recevant pas de réponse, il ajoute rapidement : « Ne dis rien, tais-toi. D'ailleurs, que pourrais-tu dire ? Je ne le sais que trop. Tu n'as pas le droit d'ajouter un mot à ce que tu as dit jadis. Pourquoi es-tu venu nous déranger ? Car tu nous déranges, tu le sais bien. Mais sais-tu ce qui arrivera demain ? J'ignore qui tu es et ne veux pas le savoir : est-ce Toi ou seulement Son apparence ? mais demain je te condamnerai et tu seras brûlé comme le pire des

hérétiques, et ce même peuple qui aujourd'hui te baisait les pieds, se précipitera demain, sur un signe de moi, pour alimenter ton bûcher. Le sais-tu ? Peut-être », ajoute le vieillard, pensif, les yeux toujours fixés sur son Prisonnier.

– Je ne comprends pas bien ce que cela veut dire, Ivan, objecta Aliocha, qui avait écouté en silence. Est-ce une fantaisie, une erreur du vieillard, un quiproquo étrange ?

– Admets cette dernière supposition, dit Ivan en riant, si le réalisme moderne t'a rendu à ce point réfractaire au surnaturel. Qu'il en soit comme tu voudras. C'est vrai, mon inquisiteur a quatre-vingt-dix ans, et son idée a pu, de longue date, lui déranger l'esprit. Enfin, c'est peut-être un simple délire, la rêverie d'un vieillard avant sa fin, l'imagination échauffée par le récent autodafé. Mais quiproquo ou fantaisie, que nous importe ? Ce qu'il faut seulement noter, c'est que l'inquisiteur révèle enfin sa pensée, dévoile ce qu'il a tu durant toute sa carrière.

– Et le Prisonnier ne dit rien ? Il se contente de le regarder ?

– En effet. Il ne peut que se taire. Le vieillard lui-même lui fait observer qu'il n'a pas le droit d'ajouter un mot à ses anciennes paroles. C'est peut-être le trait fondamental du catholicisme romain, à mon humble avis : « Tout a été transmis par toi au pape, tout dépend donc maintenant du pape ; ne viens pas nous déranger, avant le temps du moins. » Telle est leur doctrine, celle des jésuites, en tout cas. Je l'ai trouvée chez leurs théologiens. « As-tu le droit de nous révéler un seul des secrets du monde d'où tu viens ? » demande le vieillard, qui répond à sa place : « Non, tu n'en as pas le droit, car cette révélation s'ajouterait à celle d'autrefois, et ce serait retirer aux hommes la liberté que tu défendais tant sur la terre. Toutes tes révélations nouvelles porteraient atteinte à la liberté de la foi, car elles paraîtraient miraculeuses ; or, tu mettais au-dessus de tout, il y a quinze siècles, cette liberté de la foi. N'as-tu pas dit bien souvent : « Je veux vous rendre libres. » Eh bien ! Tu les a vus, les hommes « libres », ajoute le vieillard d'un air sarcastique. Oui, cela nous a coûté cher, poursuit-il en le regardant avec sévérité, mais nous avons enfin

achevé cette œuvre en ton nom. Il nous a fallu quinze siècles de rude labeur pour instaurer la liberté ; mais c'est fait, et bien fait. Tu ne le crois pas ? Tu me regardes avec douceur, sans même me faire l'honneur de t'indigner ? Mais sache que jamais les hommes ne se sont crus aussi libres qu'à présent, et pourtant, leur liberté, ils l'ont humblement déposée à nos pieds. Cela est notre œuvre, à vrai dire ; est-ce la liberté que tu rêvais ? »

– De nouveau, je ne comprends pas, interrompit Aliocha ; il fait de l'ironie, il se moque ?

– Pas du tout ! Il se vante d'avoir, lui et les siens, supprimé la liberté, dans le dessein de rendre les hommes heureux. « Car c'est maintenant pour la première fois (il parle, bien entendu, de l'Inquisition), qu'on peut songer au bonheur des hommes. Ils sont naturellement révoltés ; est-ce que des révoltés peuvent être heureux ? Tu étais averti, lui dit-il, les conseils ne t'ont pas manqué, mais tu n'en as pas tenu compte, tu as rejeté l'unique moyen de procurer le bonheur aux hommes ; heureusement qu'en

partant tu nous a transmis l'œuvre, tu as promis, tu nous as solennellement accordé le droit de lier et de délier, tu ne saurais maintenant songer à nous retirer ce droit. Pourquoi donc es-tu venu nous déranger ? »

– Que signifie ceci : « les avertissements et les conseils ne t'ont pas manqué » ? demanda Aliocha.

– Mais c'est le point capital dans le discours du vieillard : « L'Esprit terrible et profond, l'Esprit de la destruction et du néant, reprend-il, t'a parlé dans le désert, et les Écritures rapportent qu'il t'a « tenté ». Est-ce vrai ? Et pouvait-on rien dire de plus pénétrant que ce qui te fut dit dans les trois questions ou, pour parler comme les Écritures, les « tentations » que tu as repoussées ? Si jamais il y eut sur terre un miracle authentique et retentissant, ce fut le jour de ces trois tentations. Le seul fait d'avoir formulé ces trois questions constitue un miracle. Supposons qu'elles aient disparu des Écritures, qu'il faille les reconstituer, les imaginer à nouveau pour les y replacer, et qu'on réunisse à cet effet tous les sages de la terre, hommes d'États, prélats,

savants, philosophes, poètes, en leur disant : imaginez, rédigez trois questions, qui non seulement correspondent à l'importance de l'événement, mais encore expriment en trois phrases toute l'histoire de l'humanité future, crois-tu que cet aréopage de la sagesse humaine pourrait imaginer rien d'aussi fort et d'aussi profond que les trois questions que te proposa alors le puissant Esprit ? Ces trois questions prouvent à elles seules que l'on a affaire à l'Esprit éternel et absolu et non à un esprit humain transitoire. Car elles résument et prédisent en même temps toute l'histoire ultérieure de l'humanité ; ce sont les trois formes où se cristallisent toutes les contradictions insolubles de la nature humaine. On ne pouvait pas s'en rendre compte alors, car l'avenir était voilé, mais maintenant, après quinze siècles écoulés, nous voyons que tout avait été prévu dans ces trois questions et s'est réalisé au point qu'il est impossible d'y ajouter ou d'en retrancher un seul mot.

« Décide donc toi-même qui avait raison : toi, ou celui qui t'interrogeait ? Rappelle-toi la

première question, le sens sinon la teneur : tu veux aller au monde les mains vides, en prêchant aux hommes une liberté que leur sottise et leur ignominie naturelles les empêchent de comprendre, une liberté qui leur fait peur, car il n'y a et il n'y a jamais rien eu de plus intolérable pour l'homme et la société ! Tu vois ces pierres dans ce désert aride ? Change-les en pains, et l'humanité accourra sur tes pas, tel qu'un troupeau docile et reconnaissant, tremblant pourtant que ta main se retire et qu'ils n'aient plus de pain.

« Mais tu n'as pas voulu priver l'homme de la liberté, et tu as refusé, estimant qu'elle était incompatible avec l'obéissance achetée par des pains. Tu as répliqué que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais sais-tu qu'au nom de ce pain terrestre, l'Esprit de la terre s'insurgera contre toi, luttera et te vaincra, que tous le suivront en s'écriant. « Qui est semblable à cette bête, elle nous a donné le feu du ciel ? » Des siècles passeront et l'humanité proclamera par la bouche de ses savants et de ses sages qu'il n'y a pas de crimes, et, par conséquent, pas de péché ;

qu'il n'y a que des affamés. « Nourris-les, et alors exige d'eux qu'ils soient « vertueux » ! Voilà ce qu'on inscrira sur l'étendard de la révolte qui abattra ton temple. À sa place un nouvel édifice s'élèvera, une seconde tour de Babel, qui restera sans doute inachevée, comme la première ; mais tu aurais pu épargner aux hommes cette nouvelle tentative et mille ans de souffrance. Car ils viendront nous trouver, après avoir peiné mille ans à bâtir leur tour ! Ils nous chercheront sous terre comme jadis, dans les catacombes où nous serons cachés (on nous persécutera de nouveau) et ils clameront : « Donnez-nous à manger, car ceux qui nous avaient promis le feu du ciel ne nous l'ont pas donné. » Alors, nous achèverons leur tour, car il ne faut pour cela que la nourriture, et nous les nourrirons, soi-disant en ton nom, nous le ferons accroire. Sans nous, ils seront toujours affamés. Aucune science ne leur donnera du pain, tant qu'ils demeureront libres, mais ils finiront par la déposer à nos pieds, cette liberté, en disant : « Réduisez-nous plutôt en servitude, mais nourrissez-nous. » Ils comprendront enfin que la

liberté est inconciliable avec le pain de la terre à discrétion, parce que jamais ils ne sauront le répartir entre eux ! Ils se convaincront aussi de leur impuissance à se faire libres, étant faibles, dépravés, nuls et révoltés. Tu leur promettais le pain du ciel ; encore un coup, est-il comparable à celui de la terre aux yeux de la faible race humaine, éternellement ingrate et dépravée ? Des milliers et des dizaines de milliers d'âmes te suivront à cause de ce pain, mais que deviendront les millions et les milliards qui n'auront pas le courage de préférer le pain du ciel à celui de la terre ? Ne chérirais-tu que les grands et les forts, à qui les autres, la multitude innombrable, qui est faible mais qui t'aime, ne servirait que de matière exploitable ? Ils nous sont chers aussi, les êtres faibles. Quoique dépravés et révoltés, ils deviendront finalement dociles. Ils s'étonneront et nous croiront des dieux pour avoir consenti, en nous mettant à leur tête, à assurer la liberté qui les effrayait et à régner sur eux, tellement à la fin ils auront peur d'être libres. Mais nous leur dirons que nous sommes tes disciples, que nous régnons en ton nom. Nous les tromperons de

nouveau, car alors nous ne te laisserons pas approcher de nous. Et c'est cette imposture qui constituera notre souffrance, car il nous faudra mentir. Tel est le sens de la première question qui t'a été posée dans le désert, et voilà ce que tu as repoussé au nom de la liberté, que tu mettais au-dessus de tout. Pourtant elle recelait le secret du monde. En consentant au miracle des pains, tu aurais calmé l'éternelle inquiétude de l'humanité – individus et collectivité –, savoir : « devant qui s'incliner ? » Car il n'y a pas pour l'homme, demeuré libre, de souci plus constant, plus cuisant que de chercher un être devant qui s'incliner. Mais il ne veut s'incliner que devant une force incontestée, que tous les humains respectent par un consentement universel. Ces pauvres créatures se tourmentent à chercher un culte qui réunisse non seulement quelques fidèles, mais dans lequel *tous ensemble* communient, unis par la même foi. Ce besoin de la *communauté* dans l'adoration est le principal tourment de chaque individu et de l'humanité tout entière, depuis le commencement des siècles. C'est pour réaliser ce rêve qu'on s'est exterminé

par le glaive. Les peuples ont forgé des dieux et se sont défiés les uns les autres : « Quittez vos dieux, adorez les nôtres ; sinon, malheur à vous et à vos dieux ! » Et il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde, même lorsque les dieux auront disparu ; on se prosternera devant les idoles. Tu n'ignorais pas, tu ne pouvais pas ignorer ce secret fondamental de la nature humaine, et pourtant tu as repoussé l'unique drapeau infaillible qu'on t'offrait et qui aurait courbé sans conteste tous les hommes devant toi, le drapeau du pain terrestre ; tu l'as repoussé au nom du pain céleste et de la liberté ! Vois ce que tu fis ensuite, toujours au nom de la liberté ! Il n'y a pas, je te le répète, de souci plus cuisant pour l'homme que de trouver au plus tôt un être à qui déléguer ce don de la liberté que le malheureux apporte en naissant. Mais pour disposer de la liberté des hommes, il faut leur donner la paix de la conscience. Le pain te garantissait le succès ; l'homme s'incline devant qui le donne, car c'est une chose incontestée, mais qu'un autre se rende maître de la conscience humaine, il laissera là même ton pain pour suivre celui qui captive sa conscience.

En cela tu avais raison, car le secret de l’existence humaine consiste, non pas seulement à vivre, mais encore à trouver un motif de vivre. Sans une idée nette du but de l’existence, l’homme préfère y renoncer et fût-il entouré de monceaux de pain, il se détruira plutôt que de demeurer sur terre. Mais qu’est-il advenu ? Au lieu de t’emparer de la liberté humaine, tu l’as encore étendue ? As-tu donc oublié que l’homme préfère la paix et même la mort à la liberté de discerner le bien et le mal ? Il n’y a rien de plus séduisant pour l’homme que le libre arbitre, mais aussi rien de plus douloureux. Et au lieu de principes solides qui eussent tranquillisé pour toujours la conscience humaine, tu as choisi des notions vagues, étranges, énigmatiques, tout ce qui dépasse la force des hommes, et par là tu as agi comme si tu ne les aimais pas, toi, qui étais venu donner ta vie pour eux ! Tu as accru la liberté humaine au lieu de la confisquer et tu as ainsi imposé pour toujours à l’être moral les affres de cette liberté. Tu voulais être librement aimé, volontairement suivi par les hommes charmés. Au lieu de la dure loi ancienne,

l’homme devait désormais, d’un cœur libre, discerner le bien et le mal, n’ayant pour se guider que ton image, mais ne prévoyais-tu pas qu’il repousserait enfin et contesterait même ton image et ta vérité, étant accablé sous ce fardeau terrible : la liberté de choisir ? Ils s’écrieront enfin que la vérité n’était pas en toi, autrement tu ne les aurais pas laissés dans une incertitude aussi angoissante avec tant de soucis et de problèmes insolubles. Tu as ainsi préparé la ruine de ton royaume ; n’accuse donc personne de cette ruine. Cependant, était-ce là ce qu’on te proposait ? Il y a trois forces, les seules qui puissent subjuguer à jamais la conscience de ces faibles révoltés, ce sont : le miracle, le mystère, l’autorité ! Tu les as repoussées toutes trois, donnant ainsi un exemple. L’Esprit terrible et profond t’avait transporté sur le pinacle du Temple et t’avait dit : « Veux-tu savoir si tu es le fils de Dieu ? Jette-toi en bas, car il est écrit que les anges le soutiendront et le porteront, il ne se fera aucune blessure, tu sauras alors si tu es le Fils de Dieu et tu prouveras ainsi

ta foi en ton Père[1]. » Mais tu as repoussé cette proposition, tu ne t'es pas précipité. Tu montras alors une fierté sublime, divine, mais les hommes, race faible et révoltée, ne sont pas des dieux ! Tu savais qu'en faisant un pas, un geste pour te précipiter, tu aurais tenté le Seigneur et perdu la foi en lui. Tu te serais brisé sur cette terre que tu venais sauver, à la grande joie du tentateur. Mais y en a-t-il beaucoup comme toi ? Peux-tu admettre un instant que les hommes auraient la force d'endurer une semblable tentation ? Est-ce le propre de la nature humaine de repousser le miracle, et dans les moments graves de la vie, devant les questions capitales et douloureuses, de s'en tenir à la libre décision du cœur ? Oh ! tu savais que ta fermeté serait relatée dans les Écritures, traverserait les âges, atteindrait les régions les plus lointaines, et tu espérais que, suivant ton exemple, l'homme se contenterait de Dieu, sans recourir au miracle. Mais tu ignorais que l'homme repousse Dieu en même temps que le miracle, car c'est surtout le miracle qu'il

---

[1] Paraphrase de Matthieu, IV, 5, 6 et de Luc, IV, 9-11.

cherche. Et comme il ne saurait s'en passer, il s'en forge de nouveaux, les siens propres, il s'inclinera devant les prodiges d'un magicien, les sortilèges d'une sorcière, fût-il même un révolté, un hérétique, un impie avéré. Tu n'es pas descendu de la croix, quand on se moquait de toi et qu'on te criait, par dérision : « Descends de la croix, et nous croirons en toi. » Tu ne l'as pas fait, car de nouveau tu n'as pas voulu asservir l'homme par un miracle ; tu désirais une foi qui fût libre et non point inspirée par le merveilleux. Il te fallait un libre amour, et non les serviles transports d'un esclave terrifié. Là encore, tu te faisais une trop haute idée des hommes, car ce sont des esclaves, bien qu'ils aient été créés rebelles. Vois et juge, après quinze siècles révolus ; qui as-tu élevé jusqu'à toi ? Je le jure, l'homme est plus faible et plus vil que tu ne pensais. Peut-il, peut-il accomplir la même chose que toi ? La grande estime que tu avais pour lui a fait tort à la pitié. Tu as trop exigé de lui, toi pourtant qui l'aimais plus que toi-même ! En l'estimant moins, tu lui aurais imposé un fardeau plus léger, plus en rapport avec ton amour. Il est

faible et lâche. Qu'importe qu'à présent il s'insurge partout contre notre autorité et soit fier de sa révolte ? C'est la fierté de jeunes écoliers mutinés qui ont chassé leur maître. Mais l'allégresse des gamins prendra fin et leur coûtera cher. Ils renverseront les temples et inonderont la terre de sang ; mais ils s'apercevront enfin, ces enfants stupides, qu'ils ne sont que de faibles mutins, incapables de se révolter longtemps. Ils verseront de sottes larmes et comprendront que le créateur, en les faisant rebelles, a voulu se moquer d'eux, assurément. Ils le crieront avec désespoir et ce blasphème les rendra encore plus malheureux, car la nature humaine ne supporte pas le blasphème et finit toujours par en tirer vengeance. Ainsi, l'inquiétude, le trouble, le malheur, tel est le partage des hommes, après les souffrances que tu as endurées pour leur liberté ! Ton éminent prophète dit, dans sa vision symbolique, qu'il a vu tous les participants à la première résurrection et qu'il y en avait douze mille pour chaque tribu[1]. Pour être si nombreux,

---

[1] Jean, Apocalypse, VII, 4-8.

ce devait être plus que des hommes, presque des dieux. Ils ont supporté ta croix et l'existence dans le désert, se nourrissant de sauterelles et de racines ; certes, tu peux être fier de ces enfants de la liberté, du libre amour, de leur sublime sacrifice en ton nom. Mais rappelle-toi, ils n'étaient que quelques milliers, et presque des dieux ; mais le reste ? Est-ce leur faute, aux autres, aux faibles humains, s'ils n'ont pu supporter ce qu'endurent les forts ? L'âme faible est-elle coupable de ne pouvoir contenir des dons si terribles ? N'es-tu vraiment venu que pour les élus ? Alors, c'est un mystère, incompréhensible pour nous, et nous aurions le droit de le prêcher aux hommes, d'enseigner que ce n'est pas la libre décision des cœurs ni l'amour qui importent, mais le mystère, auquel ils doivent se soumettre aveuglément, même contre le gré de leur conscience. C'est ce que nous avons fait. Nous avons corrigé ton œuvre en la fondant sur le *miracle*, le *mystère*, l'*autorité*. Et les hommes se sont réjouis d'être de nouveau menés comme un troupeau et délivrés de ce don funeste qui leur causait de tels tourments. Avions-nous raison

d’agir ainsi, dis-moi ? N’était-ce pas aimer l’humanité que de comprendre sa faiblesse, d’alléger son fardeau avec amour, de tolérer même le péché à sa faible nature, pourvu que ce fût avec notre permission ? Pourquoi donc venir entraver notre œuvre ? Pourquoi gardes-tu le silence en me fixant de ton regard tendre et pénétrant ? Fâche-toi plutôt, je ne veux pas de ton amour, car moi-même je ne t’aime pas. Pourquoi le dissimulerais-je ? Je sais à qui je parle, tu connais ce que j’ai à te dire, je le vois dans tes yeux. Est-ce à moi à te cacher notre secret ? Peut-être veux-tu l’entendre de ma bouche, le voici. Nous ne sommes pas avec toi, mais avec *lui*, depuis longtemps déjà. Il y a juste huit siècles que nous avons reçu de *lui* ce dernier don que tu repoussas avec indignation, lorsqu’*il* te montrait tous les royaumes de la terre ; nous avons accepté Rome et le glaive de César, et nous nous sommes déclarés les seuls rois de la terre, bien que jusqu’à présent nous n’ayons pas encore eu le temps de parachever notre œuvre. Mais à qui la faute ? Oh ! l’affaire n’est qu’au début, elle est loin d’être terminée, et la terre aura encore beaucoup

à souffrir, mais nous atteindrons notre but, nous serons César, alors nous songerons au bonheur universel.

« Cependant, tu aurais pu alors prendre le glaive de César. Pourquoi as-tu repoussé ce dernier don ? En suivant ce troisième conseil du puissant Esprit, tu réalisais tout ce que les hommes cherchent sur la terre : un maître devant qui s'incliner, un gardien de leur conscience et le moyen de s'unir finalement dans la concorde en une commune fourmilière, car le besoin de l'union universelle est le troisième et dernier tourment de la race humaine. L'humanité a toujours tendu dans son ensemble à s'organiser sur une base universelle. Il y a eu de grands peuples à l'histoire glorieuse, mais à mesure qu'ils se sont élevés, ils ont souffert davantage, éprouvant plus fortement que les autres le besoin de l'union universelle. Les grands conquérants, les Tamerlan et les Gengis-Khan, qui ont parcouru la terre comme un ouragan, incarnaient, eux aussi, sans en avoir conscience, cette aspiration des peuples vers l'unité. En acceptant la pourpre de César, tu aurais fondé l'empire

universel et donné la paix au monde. En effet, qui est qualifié pour dominer les hommes, sinon ceux qui dominent leur conscience et disposent de leur pain ? Nous avons pris le glaive de César et, ce faisant, nous t'avons abandonné pour *le* suivre. Oh ! il s'écoulera encore des siècles de licence intellectuelle, de vaine science et d'anthropophagie, car c'est par là qu'ils finiront, après avoir édifié leur tour de Babel sans nous. Mais alors la bête viendra vers nous en rampant, léchera nos pieds, les arrosera de larmes de sang. Et nous monterons sur elle, nous élèverons en l'air une coupe où sera gravé le mot : « Mystère ! » Alors seulement la paix et le bonheur régneront sur les hommes. Tu es fier de tes élus, mais ce n'est qu'une élite, tandis que nous donnerons le repos à tous. D'ailleurs, parmi ces forts destinés à devenir des élus, combien se sont lassés enfin de t'attendre, combien ont porté et porteront encore autre part les forces de leur esprit et l'ardeur de leur cœur, combien finiront par s'insurger contre toi au nom de la *liberté !* Mais c'est toi qui la leur auras donnée. Nous rendrons tous les hommes heureux, les révoltes et

les massacres inséparables de ta liberté cesseront. Oh ! nous les persuaderons qu'ils ne seront vraiment libres qu'en abdiquant leur liberté en notre faveur. Eh bien, dirons-nous la vérité ou mentirons-nous ? Ils se convaincront eux-mêmes que nous disons vrai, car ils se rappelleront dans quelle servitude, dans quel trouble les avait plongés ta liberté. L'indépendance, la libre pensée, la science les auront égarés dans un tel labyrinthe, mis en présence de tels prodiges, de telles énigmes, que les uns, rebelles furieux, se détruiront eux-mêmes, les autres, rebelles, mais faibles, foule lâche et misérable, se traîneront à nos pieds en criant : « Oui, vous aviez raison, vous seuls possédiez son secret et nous revenons à vous ; sauvez-nous de nous-mêmes ! » Sans doute, en recevant de nous les pains, ils verront bien que nous prenons les leurs, gagnés par leur propre travail, pour les distribuer, sans aucun miracle ; ils verront bien que nous n'avons pas changé les pierres en pain, mais ce qui leur fera plus de plaisir que le pain lui-même, ce sera de le recevoir de nos mains ! Car ils se souviendront que jadis le pain même, fruit de leur travail, se

changeait en pierre dans leurs mains, tandis que, lorsqu'ils revinrent à nous, les pierres se muèrent en pain. Ils comprendront la valeur de la soumission définitive. Et tant que les hommes ne l'auront pas comprise, ils seront malheureux. Qui a le plus contribué à cette incompréhension, dis-moi ? Qui a divisé le troupeau et l'a dispersé sur des routes inconnues ? Mais le troupeau se reformera, il rentrera dans l'obéissance et ce sera pour toujours. Alors nous leur donnerons un bonheur doux et humble, un bonheur adapté à de faibles créatures comme eux. Nous les persuaderons, enfin, de ne pas s'enorgueillir, car c'est toi, en les élevant, qui le leur as enseigné ; nous leur prouverons qu'ils sont débiles, qu'ils sont de pitoyables enfants, mais que le bonheur puéril est le plus délectable. Ils deviendront timides, ne nous perdront pas de vue et se serreront contre nous avec effroi, comme une tendre couvée sous l'aile de la mère. Ils éprouveront une surprise craintive et se montreront fiers de cette énergie, de cette intelligence qui nous auront permis de dompter la foule innombrable des rebelles. Notre courroux

les fera trembler, la timidité les envahira, leurs yeux deviendront larmoyants comme ceux des enfants et des femmes ; mais, sur un signe de nous, ils passeront aussi facilement au rire et à la gaieté, à la joie radieuse des enfants. Certes, nous les astreindrons au travail, mais aux heures de loisir nous organiserons leur vie comme un jeu d'enfant, avec des chants, des chœurs, des danses innocentes. Oh ! nous leur permettrons même de pécher, car ils sont faibles, et à cause de cela, ils nous aimeront comme des enfants. Nous leur dirons que tout péché sera racheté, s'il est commis avec notre permission ; c'est par amour que nous leur permettrons de pécher et nous en prendrons la peine sur nous. Ils nous chériront comme des bienfaiteurs qui se chargent de leurs péchés devant Dieu. Ils n'auront nuls secrets pour nous. Suivant leur degré d'obéissance, nous leur permettrons ou leur défendrons de vivre avec leurs femmes ou leurs maîtresses, d'avoir des enfants ou de n'en pas avoir, et ils nous écouteront avec joie. Ils nous soumettront les secrets les plus pénibles de leur conscience, nous résoudrons tous les cas et ils accepteront notre

décision avec allégresse, car elle leur épargnera le grave souci de choisir eux-mêmes librement. Et tous seront heureux, des millions de créatures, sauf une centaine de mille, leurs directeurs, sauf nous, les dépositaires du secret. Les heureux se compteront par milliards et il y aura cent mille martyrs chargés de la connaissance maudite du bien et du mal. Ils mourront paisiblement, ils s'éteindront doucement en ton nom, et dans l'au-delà ils ne trouveront que la mort. Mais nous garderons le secret ; nous les bercerons, pour leur bonheur, d'une récompense éternelle dans le ciel. Car s'il y avait une autre vie, ce ne serait certes pas pour des êtres comme eux. On prophétise que tu reviendras pour vaincre de nouveau, entouré de tes élus, puissants et fiers ; nous dirons qu'ils n'ont sauvé qu'eux-mêmes, tandis que nous avons sauvé tout le monde. On prétend que la fornicatrice, montée sur la bête et tenant dans ses mains la *coupe du mystère*, sera déshonorée, que les faibles se révolteront de nouveau, déchireront sa pourpre et dévoileront son corps « impur[1] ». Je

[1] Paraphrase de Jean, Apocalypse, XVII, XVIII.

me lèverai alors et je te montrerai les milliards d'heureux qui n'ont pas connu le péché. Et nous, qui nous serons chargés de leurs fautes, pour leur bonheur, nous nous dresserons devant toi, en disant : « Je ne te crains point ; moi aussi, j'ai été au désert, j'ai vécu de sauterelles et de racines ; moi aussi j'ai béni la liberté dont tu gratifias les hommes, et je me préparais à figurer parmi tes élus, les puissants et les forts en brûlant de « compléter le nombre ». Mais je me suis ressaisi et n'ai pas voulu servir une cause insensée. Je suis revenu me joindre à ceux qui ont *corrigé ton œuvre*. J'ai quitté les fiers, je suis revenu aux humbles, pour faire leur bonheur. Ce que je te dis s'accomplira et notre empire s'édifiera. Je te le répète, demain, sur un signe de moi, tu verras ce troupeau docile apporter des charbons ardents au bûcher où tu monteras, pour être venu entraver notre œuvre. Car si quelqu'un a mérité plus que tous le bûcher, c'est toi. Demain, je te brûlerai. *Dixi*. »

Ivan s'arrêta. Il s'était exalté en discourant ; quand il eut terminé, un sourire apparut sur ses lèvres.

Aliocha avait écouté en silence, avec une émotion extrême. À plusieurs reprises il avait voulu interrompre son frère, mais s'était contenu.

« Mais... c'est absurde ! s'écria-t-il en rougissant. Ton poème est un éloge de Jésus, et non un blâme... comme tu le voulais. Qui croira ce que tu dis de la liberté ? Est-ce ainsi qu'il faut la comprendre ? Est-ce la conception de l'Église orthodoxe ?... C'est Rome, et encore pas tout entière, ce sont les pires éléments du catholicisme, les inquisiteurs, les Jésuites !... Il n'existe pas de personnage fantastique, comme ton inquisiteur. Quels sont ces péchés d'autrui dont on prend la charge ? Quels sont ces détenteurs du mystère, qui se chargent de l'anathème pour le bonheur de l'humanité ? Quand a-t-on vu cela ? Nous connaissons les Jésuites, on dit d'eux beaucoup de mal, mais sont-ils pareils aux tiens ? Nullement !... C'est simplement l'armée romaine, l'instrument de la future domination universelle, avec un empereur, le pontife romain, à sa tête... Voilà leur idéal, il n'y a là aucun mystère, aucune tristesse sublime... la soif de régner, la vulgaire convoitise

des vils biens terrestres... une sorte de servage futur où ils deviendraient propriétaires fonciers... voilà tout. Peut-être même ne croient-ils pas en Dieu. Ton inquisiteur n'est qu'une fiction...

– Arrête, arrête ! dit en riant Ivan. Comme tu t'échauffes ! Une fiction, dis-tu ? Soit, évidemment. Néanmoins, crois-tu vraiment que tout le mouvement catholique des derniers siècles ne soit inspiré que par la soif du pouvoir, qu'il n'ait en vue que les seuls biens terrestres ? N'est-ce pas le Père Païsius qui t'enseigne cela ?

– Non, non, au contraire. Le Père Païsius a bien parlé une fois dans ton sens... mais ce n'était pas du tout la même chose.

– Ah, ah, voilà un précieux renseignement, malgré ton « pas du tout la même chose » ! Mais pourquoi les Jésuites et les inquisiteurs se seraient-ils unis seulement en vue du bonheur terrestre ? Ne peut-on rencontrer parmi eux un martyr, qui soit en proie à une noble souffrance et qui aime l'humanité ? Suppose que parmi ces êtres assoiffés uniquement des biens matériels, il s'en trouve un seul comme mon vieil inquisiteur,

qui a vécu de racines dans le désert et s'est acharné à vaincre ses sens pour se rendre libre, pour atteindre la perfection ; pourtant il a toujours aimé l'humanité. Tout à coup il voit clair, il se rend compte que c'est un bonheur médiocre de parvenir à la liberté parfaite, quand des millions de créatures demeurent toujours disgraciées, trop faibles pour user de leur liberté, que ces révoltés débiles ne pourront jamais achever leur tour, et que ce n'est pas pour de telles oies que le grand idéaliste a rêvé son harmonie. Après avoir compris tout cela, mon inquisiteur retourne en arrière et... se rallie aux gens d'esprit. Est-ce donc impossible ?

– À qui se rallier, à quels gens d'esprit ? s'écria Aliocha presque fâché. Ils n'ont pas d'esprit, ne détiennent ni mystères ni secrets... L'athéisme, voilà leur secret. Ton inquisiteur ne croit pas en Dieu.

– Eh bien, quand cela serait ? Tu as deviné, enfin. C'est bien cela, voilà tout le secret, mais n'est-ce pas une souffrance, au moins pour un homme comme lui qui a sacrifié sa vie à son idéal dans le désert et n'a pas cessé d'aimer

l’humanité ? Au déclin de ses jours il se convainc clairement que seuls les conseils du grand et terrible Esprit pourraient rendre supportable l’existence des révoltés débiles, « ces êtres avortés, créés par dérision ». Il comprend qu’il faut écouter l’Esprit profond, cet Esprit de mort et de ruine, et pour ce faire, admettre le mensonge et la fraude, mener sciemment les hommes à la mort et à la ruine, en les trompant durant toute la route, pour leur cacher où on les mène, et pour que ces pitoyables aveugles aient l’illusion du bonheur. Note ceci : la fraude au nom de Celui auquel le vieillard a cru ardemment durant toute sa vie ! N’est-ce pas un malheur ? Et s’il se trouve, ne fût-ce qu’un seul être pareil, à la tête de cette armée « avide du pouvoir en vue des seuls biens vils », cela ne suffit-il pas à susciter une tragédie ? Bien plus, il suffit d’un seul chef pareil pour incarner la véritable idée directrice du catholicisme romain, avec ses armées et ses jésuites, l’idée supérieure. Je te le déclare, je suis persuadé que ce type unique n’a jamais manqué parmi ceux qui sont à la tête du mouvement. Qui sait, il y en a peut-être eu quelques-uns parmi les

pontifes romains ? Qui sait ? Peut-être que ce maudit vieillard, qui aime si obstinément l’humanité, à sa façon, existe encore maintenant en plusieurs exemplaires, et cela non par l’effet du hasard, mais sous la forme d’une entente, d’une ligue secrète, organisée depuis longtemps pour garder le mystère, le dérober aux malheureux et aux faibles, pour les rendre heureux. Il doit sûrement en être ainsi, c’est fatal. J’imagine même que les francs-maçons ont un mystère analogue à la base de leur doctrine, et c’est pourquoi les catholiques haïssent tant les francs-maçons ; ils voient en eux une concurrence, la diffusion de l’idée unique, alors qu’il doit y avoir un seul troupeau sous un seul pasteur. D’ailleurs, en défendant ma pensée, j’ai l’air d’un auteur qui ne supporte pas ta critique. Assez là-dessus.

– Tu es peut-être toi-même un franc-maçon, laissa échapper soudain Aliocha. Tu ne crois pas en Dieu, ajouta-t-il avec une profonde tristesse. Il lui avait semblé, en outre, que son frère le regardait d’un air railleur. Comment finit ton poème ? reprit-il, les yeux baissés. Est-ce là

tout ?

– Non, voilà comment je voulais le terminer : L’inquisiteur se tait, il attend un moment la réponse du Prisonnier. Son silence lui pèse. Le Captif l’a écouté tout le temps en le fixant de son pénétrant et calme regard, visiblement décidé à ne pas lui répondre. Le vieillard voudrait qu’il lui dît quelque chose, fût-ce des paroles amères et terribles. Tout à coup, le Prisonnier s’approche en silence du nonagénaire et baise ses lèvres exsangues. C’est toute la réponse. Le vieillard tressaille, ses lèvres remuent ; il va à la porte, l’ouvre et dit « Va-t’en et ne reviens plus... plus jamais ! » Et il le laisse aller dans les ténèbres de la ville. Le Prisonnier s’en va.

– Et le vieillard ?

– Le baiser lui brûle le cœur, mais il persiste dans son idée.

– Et tu es avec lui, toi aussi ! s’écria amèrement Aliocha.

– Quelle absurdité, Aliocha ! Ce n’est qu’un poème dénué de sens, l’œuvre d’un blanc-bec d’étudiant qui n’a jamais fait de vers. Penses-tu

que je veuille me joindre aux Jésuites, à ceux qui ont corrigé son œuvre ? Eh, Seigneur, que m'importe ! je te l'ai déjà dit ; que j'atteigne mes trente ans et puis je briserai ma coupe.

– Et les tendres pousses, les tombes chères, le ciel bleu, la femme aimée ? Comment vivras-tu, quel sera ton amour pour eux ? s'exclama Aliocha avec douleur. Peut-on vivre avec tant d'enfer au cœur et dans la tête ? Oui, tu les rejoindras ; sinon, tu te suicideras, à bout de forces.

– Il y a en moi une force qui résiste à tout ! déclara Ivan avec un froid sourire.

– Laquelle ?

– Celle des Karamazov... la force qu'ils empruntent à leur bassesse.

– Et qui consiste, n'est-ce pas, à se plonger dans la corruption, à pervertir son âme ?

– Cela se pourrait aussi... Peut-être y échapperai-je jusqu'à trente ans, et puis...

– Comment pourras-tu y échapper ? C'est impossible, avec tes idées.

– De nouveau en Karamazov !

– C’est-à-dire que « tout est permis », n’est-ce pas ? »

Ivan fronça le sourcil et pâlit étrangement.

« Ah, tu as saisi au vol ce mot, hier, qui a tant offensé Mioussov... et que Dmitri a répété si naïvement. Soit, « tout est permis » du moment qu’on l’a dit. Je ne me rétracte pas. D’ailleurs, Mitia a assez bien formulé la chose. »

Aliocha le considérait en silence.

« À la veille de partir, frère, je pensais n’avoir que toi au monde ; mais je vois maintenant, mon cher ermite, que, même dans ton cœur, il n’y a plus de place pour moi. Comme je ne renierai pas cette formule que « tout est permis », alors c’est toi qui me renieras, n’est-ce pas ? »

Aliocha vint à lui et le baisa doucement sur les lèvres.

« C’est un plagiat ! s’écria Ivan, soudain exalté, tu as emprunté cela à mon poème. Je te remercie pourtant. Il est temps de partir, Aliocha, pour toi comme pour moi. »

Ils sortirent. Sur le perron, ils s’arrêtèrent.

« Écoute, Aliocha, prononça Ivan d’un ton

ferme, si je puis encore aimer les pousses printanières, ce sera grâce à ton souvenir. Il me suffira de savoir que tu es ici, quelque part, pour reprendre goût à la vie. Es-tu content ? Si tu veux, prends ceci pour une déclaration d'amour. À présent, allons chacun de notre côté. En voilà assez, tu m'entends. C'est-à-dire que si je ne partais pas demain (ce n'est guère probable) et que nous nous rencontrions de nouveau, plus un mot sur ces questions. Je te le demande formellement. Et quant à Dmitri, je te prie aussi de ne plus jamais me parler de lui. Le sujet est épuisé, n'est-ce pas ? En échange, je te promets, vers trente ans, lorsque je voudrai « jeter ma coupe », de revenir causer encore avec toi, où que tu sois, et fussé-je en Amérique. Cela m'intéressera beaucoup alors de voir ce que tu seras devenu. Voilà une promesse solennelle : nous nous disons adieu pour dix ans, peut-être. Va retrouver ton *Pater seraphicus*, il se meurt ; s'il succombait en ton absence, tu m'en voudrais de t'avoir retenu. Adieu ; embrasse-moi encore une fois ; et maintenant, va-t'en... »

Ivan s'éloigna et suivit son chemin sans se

retourner. C'est ainsi que Dmitri était parti la veille, dans de tout autres conditions, il est vrai. Cette remarque bizarre traversa comme une flèche l'esprit attristé d'Aliocha. Il demeura quelques instants à suivre son frère du regard. Tout à coup, il remarqua, pour la première fois, qu'Ivan se dandinait en marchant et qu'il avait, vu de dos, l'épaule droite plus basse que l'autre. Mais soudain Aliocha fit volte-face et se dirigea presque en courant vers le monastère. La nuit tombait, un pressentiment indéfinissable l'envahissait. Comme la veille, le vent s'éleva, et les pins centenaires bruissaient lugubrement quand il entra dans le bois de l'ermitage. Il courait presque. « *Pater seraphicus*, où a-t-il pris ce nom[1] ? Ivan, pauvre Ivan, quand te reverrai-je... Voici l'ermitage, Seigneur ! Oui, c'est lui, le *Pater seraphicus*, qui me sauvera... de lui pour toujours ! »

Plusieurs fois dans la suite, il s'étonna d'avoir pu, après le départ d'Ivan, oublier si totalement

---

[1] Probablement dans le *Faust* de Goethe, seconde partie, v. 7277 et suivants.

Dmitri, qu'il s'était promis, le matin même, de rechercher et de découvrir, dût-il passer la nuit hors du monastère.

## VI

## Où l’obscurité règne encore

De son côté, après avoir quitté Aliocha, Ivan Fiodorovitch se rendit chez son père. Chose étrange, il éprouva tout à coup une anxiété intolérable, qui grandissait à mesure qu’il approchait de la maison. Ce n’était pas la sensation qui l’étonnait, mais l’impossibilité de la définir. Il connaissait l’anxiété par expérience et n’était pas surpris de la ressentir au moment où, après avoir rompu avec tout ce qui le retenait en ces lieux, il allait s’engager dans une voie nouvelle et inconnue, toujours aussi solitaire, plein d’espoir sans objet, de confiance excessive dans la vie, mais incapable de préciser son attente et ses espérances. Mais, en cet instant, bien qu’il appréhendât l’inconnu, ce n’était point ce qui le tourmentait. « Ne serait-ce pas le dégoût de la maison paternelle ? » pensait-il.

« On le dirait vraiment, tant elle me répugne, bien que j'en franchisse aujourd'hui le seuil pour la dernière fois... Mais non, ce n'est pas ça. Ce sont peut-être les adieux avec Aliocha, après notre entretien. Je me suis tu si longtemps, sans daigner parler, et voilà que j'accumule tant d'absurdités. » En réalité, ce pouvait être le dépit de l'inexpérience et de la vanité juvéniles, dépit de n'avoir pas révélé sa pensée, surtout avec un être tel qu'Aliocha, dont il attendait certainement beaucoup dans son for intérieur. Sans doute, ce dépit existait, c'était fatal, mais il y avait autre chose. « Être anxieux jusqu'à la nausée et ne pouvoir préciser ce que je veux. Ne pas penser, peut-être... »

Ivan Fiodorovitch essaya de « ne pas penser », mais rien n'y fit. Ce qui l'irritait surtout, c'est que cette anxiété avait une cause fortuite, extérieure, il le sentait. Un être ou un objet l'obsédait vaguement, de même qu'on a parfois devant les yeux, sans s'en rendre compte, durant un travail ou une conversation animée, quelque chose qui vous irrite jusqu'à la souffrance, jusqu'à ce que l'idée vous vienne enfin d'écarter

l'objet fâcheux, souvent une bagatelle : une chose qui n'est pas en place, un mouchoir tombé à terre, un livre non rangé, etc. Ivan, de fort méchante humeur, arriva à la maison paternelle ; à quinze pas de la porte il leva les yeux et devina tout d'un coup le motif de son trouble.

Assis sur un banc, près de la porte cochère, le valet Smerdiakov prenait le frais. Au premier regard Ivan comprit que ce Smerdiakov lui pesait et que son âme ne pouvait le supporter. Ce fut comme un trait de lumière. Tantôt, tandis qu'Aliocha lui racontait sa rencontre avec Smerdiakov, il avait ressenti une morne répulsion, et, par contrecoup, de l'animosité. Ensuite, durant la conversation, il n'y songea plus, mais, dès qu'il se retrouva seul, la sensation oubliée émergea de l'inconscient. « Est-il possible que ce misérable m'inquiète à ce point ? » pensait-il exaspéré.

En effet, depuis peu, surtout les derniers jours, Ivan Fiodorovitch avait pris cet homme en aversion. Lui-même avait fini par remarquer cette antipathie grandissante. Ce qui l'aggravait peut-être, c'est qu'au début de son séjour parmi nous,

Ivan Fiodorovitch éprouvait pour Smerdiakov une sorte de sympathie. Il l'avait trouvé d'abord très original, et conversait habituellement avec lui, tout en le jugeant un peu borné ou plutôt inquiet, et sans comprendre ce qui pouvait bien tourmenter constamment « ce contemplateur ». Ils s'entretenaient aussi de questions philosophiques, se demandant même pourquoi la lumière luisait le premier jour, alors que le soleil, la lune et les étoiles n'avaient été créés que le quatrième, et cherchant une solution à ce problème. Mais bientôt Ivan Fiodorovitch se convainquit que Smerdiakov s'intéressait médiocrement aux astres et qu'il lui fallait autre chose. Il manifestait un amour-propre excessif et offensé. Cela déplut fort à Ivan et engendra son aversion. Plus tard survinrent des incidents fâcheux, l'apparition de Grouchengnka, les démêlés de Dmitri avec son père ; il y eut des tracas. Bien que Smerdiakov en parlât toujours avec agitation, on ne pouvait jamais savoir ce qu'il désirait pour lui-même. Certains de ses désirs, quand il les formulait involontairement, frappaient par leur incohérence. C'étaient

constamment des questions, des allusions qu'il n'expliquait pas, s'interrompant ou parlant d'autre chose au moment le plus animé. Mais, ce qui exaspérait Ivan et avait achevé de lui rendre Smerdiakov antipathique, c'était la familiarité choquante que celui-ci lui témoignait de plus en plus. Non qu'il fût impoli, au contraire ; mais Smerdiakov en était venu, Dieu sait pourquoi, à se croire solidaire d'Ivan Fiodorovitch, s'exprimait toujours comme s'il existait entre eux une entente secrète connue d'eux seuls et incompréhensible à leur entourage. Ivan Fiodorovitch fut longtemps à comprendre la cause de sa répulsion croissante, et ne s'en était rendu compte que tout dernièrement. Il voulait passer irrité et dédaigneux sans rien dire à Smerdiakov, mais celui-ci se leva et ce geste révéla à Ivan Fiodorovitch son désir de lui parler en particulier. Il le regarda et s'arrêta, et le fait d'agir ainsi, au lieu de passer outre comme il en avait l'intention, le bouleversa. Il considérait avec colère et répulsion cette figure d'eunuque, aux cheveux ramenés sur les tempes, avec une mèche qui se dressait. L'œil gauche clignait

malicieusement, comme pour lui dire : « Tu ne passeras pas, tu vois bien que nous autres, gens d'esprit, nous avons à causer. » Ivan Fiodorovitch en frémit.

« Arrière, misérable ! Qu'y a-t-il de commun entre nous, imbécile ! » voulut-il s'écrier ; mais au lieu de cette algarade et à son grand étonnement, il proféra tout autre chose :

« Mon père dort-il encore ? » demanda-t-il d'un ton résigné et, sans y penser, il s'assit sur le banc.

Un instant, il eut presque peur, il se le rappela après coup. Smerdiakov, debout devant lui, les mains derrière le dos, le regardait avec assurance, presque avec sérénité.

« Il repose encore, dit-il sans se presser. (C'est lui qui m'a adressé le premier la parole !) Vous m'étonnez, monsieur, ajouta-t-il après un silence, les yeux baissés avec affectation, en jouant du bout de sa bottine vernie, le pied droit en avant.

– Qu'est-ce qui t'étonne ? demanda sèchement Ivan Fiodorovitch, s'efforçant de se contenir, mais écœuré de ressentir une vive curiosité, qu'il

voulait satisfaire à tout prix.

– Pourquoi n'allez-vous pas à Tchermachnia ? demanda Smerdiakov avec un sourire familier. « Tu dois comprendre mon sourire si tu es un homme d'esprit », semblait dire son œil gauche.

– Qu'irais-je faire à Tchermachnia ? » s'étonna Ivan Fiodorovitch.

Il y eut un silence.

« Fiodor Pavlovitch vous en a instamment prié, dit-il enfin, sans se presser, comme s'il n'attachait aucune importance à sa réponse : Je t'indique un motif de troisième ordre, uniquement pour dire quelque chose.

– Eh diable ! parle plus clairement. Que veux-tu ? » s'écria Ivan Fiodorovitch que la colère rendait grossier.

Smerdiakov ramena son pied droit vers la gauche, se redressa, toujours avec le même sourire flegmatique.

« Rien de sérieux... C'était pour dire quelque chose. »

Nouveau silence. Ivan Fiodorovitch comprenait qu'il aurait dû se lever, se fâcher ;

Smerdiakov se tenait devant lui et semblait attendre : « Voyons, te fâcheras-tu ou non ? » Il en avait du moins l'impression. Enfin il fit un mouvement pour se lever. Smerdiakov saisit l'instant.

« Une terrible situation que la mienne, Ivan Fiodorovitch ; je ne sais comment me tirer d'affaire », dit-il d'un ton ferme ; après quoi il soupira. Ivan se rassit.

« Tous deux ont perdu la tête, on dirait des enfants. Je parle de votre père et de votre frère Dmitri Fiodorovitch. Tout à l'heure, Fiodor Pavlovitch va se lever et me demander à chaque instant jusqu'à minuit et même après : « Pourquoi n'est-elle pas venue ? » Si Agraféna Alexandrovna ne vient pas (je crois qu'elle n'en a pas du tout l'intention), il s'en prendra encore à moi demain matin : « Pourquoi n'est-elle pas venue ? Quand viendra-t-elle ? » Comme si c'était ma faute ! De l'autre côté, c'est la même histoire ; à la nuit tombante, parfois avant, votre frère survient, armé : « Prends garde, coquin, gâte-sauce, si tu la laisses passer sans me prévenir, je te tuerai le premier ! » Le matin, il

me tourmente comme Fiodor Pavlovitch, si bien que je parais aussi responsable devant lui de ce que sa dame n'est pas venue. Leur colère grandit tous les jours, au point que je songe parfois à m'ôter la vie, tellement j'ai peur. Je n'attends rien de bon.

– Pourquoi t'es-tu mêlé de cela ? Pourquoi es-tu devenu l'espion de Dmitri ?

– Comment faire autrement ? D'ailleurs, je ne me suis mêlé de rien, si vous voulez le savoir. Au début je me taisais, n'osant répliquer. Il a fait de moi son serviteur. Depuis ce sont des menaces continuelles : « Je te tuerai, coquin, si tu la laisses passer. » Je suis sûr, monsieur, d'avoir demain une longue crise.

– Quelle crise ?

– Mais une longue crise. Elle durera plusieurs heures, un jour ou deux, peut-être. Une fois, elle a duré trois jours, où je suis resté sans connaissance. J'étais tombé du grenier. Fiodor Pavlovitch envoya chercher Herzenstube, qui prescrivit de la glace sur le crâne, puis un autre remède. J'ai failli mourir.

– Mais on dit qu'il est impossible de prévoir les crises d'épilepsie. D'où peux-tu savoir que ce sera demain ? demanda Ivan Fiodorovitch avec une curiosité où il entrait de la colère.

– C'est vrai.

– De plus, tu étais tombé du grenier cette fois-là.

– Je peux en tomber demain, car j'y monte tous les jours. Si ce n'est pas au grenier, je tomberai à la cave. J'y descends aussi chaque jour. »

Ivan le considéra longuement.

« Tu manigances quelque chose que je ne comprends pas bien, fit-il à voix basse, mais d'un air menaçant. N'as-tu pas l'intention de simuler une crise pour trois jours ?

– Si je pouvais simuler – ce n'est qu'un jeu quand on en a l'expérience – j'aurais pleinement le droit de recourir à ce moyen pour sauver ma vie, car lorsque je suis dans cet état, même si Agraféna Alexandrovna venait, votre frère ne pourrait pas demander des comptes à un malade. Il aurait honte.

– Eh diable ! s'écria Ivan Fiodorovitch, les traits contractés par la colère, qu'as-tu à craindre toujours pour ta vie ? Les menaces de Dmitri sont les propos d'un homme furibond, rien de plus. Il tuera quelqu'un, mais pas toi.

– Il me tuerait comme une mouche, moi le premier. Je crains davantage de passer pour son complice, s'il attaquait follement son père.

– Pourquoi t'accuserait-on de complicité ?

– Parce que je lui ai révélé en secret... les signaux.

– Quels signaux ? Que le diable t'emporte ! Parle clairement.

– Je dois avouer, traîna Smerdiakov d'un air doctoral, que nous avons un secret, Fiodor Pavlovitch et moi. Vous savez sans doute que depuis quelques jours il se verrouille sitôt la nuit venue. Ces temps, vous rentrez de bonne heure, vous montez tout de suite chez vous ; même vous n'êtes pas sorti du tout ; aussi vous ignorez peut-être avec quel soin il se barricade. Si Grigori Vassiliévitch venait, il ne lui ouvrirait qu'en reconnaissant sa voix. Mais Grigori Vassiliévitch

ne vient pas, parce que maintenant je suis seul à son service dans ses appartements – il en a décidé ainsi depuis cette intrigue avec Agraféna Alexandrovna ; d'après ses instructions je passe la nuit dans le pavillon ; jusqu'à minuit je dois monter la garde, surveiller la cour au cas où elle viendrait ; depuis quelques jours l'attente le rend fou. Il raisonne ainsi : on dit qu'elle a peur de lui (de Dmitri Fiodorovitch, s'entend), donc elle viendra la nuit par la cour ; guette-la jusqu'à minuit passé. Dès qu'elle sera là, cours frapper à la porte ou à la fenêtre dans le jardin, deux fois doucement, comme ça, puis trois fois plus vite, toc, toc, toc. Alors je comprendrai que c'est elle et t'ouvrirai doucement la porte. Il m'a donné un autre signal pour les cas extraordinaires, d'abord deux coups vite, toc toc, puis, après un intervalle, une fois fort. Il comprendra qu'il y a du nouveau et m'ouvrira, je ferai mon rapport. Cela au cas où l'on viendrait de la part d'Agraféna Alexandrovna, ou si Dmitri Fiodorovitch survenait, afin de signaler son approche. Il a très peur de lui et même s'il était enfermé avec sa belle et que l'autre arrive, je suis tenu de l'en

informer immédiatement, en frappant trois fois. Le premier signal, cinq coups, veut donc dire : « Agraféna Alexandrovna est arrivée » ; le second trois coups, signifie « Affaire urgente ». Il m'en a fait la démonstration plusieurs fois. Et comme personne au monde ne connaît ces signes, excepté lui et moi, il m'ouvrira sans hésiter ni appeler (il craint fort de faire du bruit). Or, Dmitri Fiodorovitch est au courant de ces signaux.

– Pourquoi ? C'est toi qui les as transmis ? Comment as-tu osé ?

– J'avais peur. Pouvais-je garder le secret ? Dmitri Fiodorovitch insistait chaque jour : « Tu me trompes, tu me caches quelque chose ! Je te romprai les jambes. » J'ai parlé pour lui prouver ma soumission et le persuader que je ne le trompe pas, bien au contraire.

– Eh bien, si tu penses qu'il veut entrer au moyen de ce signal, empêche-le !

– Et si j'ai ma crise, comment l'en empêcherai-je, en admettant que je l'ose ? Il est si violent !

– Que le diable t’emporte ! pourquoi es-tu si sûr d’avoir une crise demain ? Tu te moques de moi !

– Je ne me le permettrais pas ; d’ailleurs, ce n’est pas le moment de rire. Je pressens que j’aurai une crise, rien que la peur la provoquera.

– Si tu es couché, c’est Grigori qui veillera. Préviens-le, il l’empêchera d’entrer.

– Je n’ose pas révéler les signaux à Grigori Vassiliévitch sans la permission de Monsieur. D’ailleurs, Grigori Vassiliévitch est souffrant depuis hier et Marthe Ignatièvna se prépare à le soigner. C’est fort curieux : elle connaît et tient en réserve une infusion très forte, faite avec une certaine herbe, c’est un secret. Trois fois par an, elle donne ce remède à Grigori Vassiliévitch, quand il a son lumbago et qu’il est comme paralysé. Elle prend une serviette imbibée de cette liqueur et lui en frotte le dos une demi-heure, jusqu’à ce qu’il ait la peau rougie et même enflée. Puis elle lui donne à boire le reste du flacon, en récitant une prière. Elle en prend elle-même un peu. Tous deux, n’ayant pas l’habitude

de boire, tombent sur place et s'endorment d'un profond sommeil qui dure longtemps. Au réveil, Grigori Vassiliévitch est presque toujours guéri, tandis que sa femme a la migraine. De sorte que si demain Marthe Ignatièvna met son projet à exécution, ils n'entendront guère Dmitri Fiodorovitch et le laisseront entrer. Ils dormiront.

– Tu radotes. Tout s'arrangera comme exprès : toi tu auras ta crise, les autres seront endormis. C'est à croire que tu as des intentions..., s'exclama Ivan Fiodorovitch en fronçant le sourcil.

– Comment pourrais-je arranger tout cela... et à quoi bon, alors que tout dépend uniquement de Dmitri Fiodorovitch ?... S'il veut agir, il agira, sinon je n'irai pas le chercher pour le pousser chez son père.

– Mais pourquoi viendrait-il, et en cachette encore, si Agrafféna Alexandrovna ne vient pas, comme tu le dis toi-même, poursuivit Ivan Fiodorovitch pâle de colère. Moi aussi, j'ai toujours pensé que c'était une fantaisie du vieux, que jamais cette créature ne viendrait chez lui.

Pourquoi donc Dmitri forcerait-il la porte ? Parle, je veux connaître ta pensée.

– Vous savez vous-même pourquoi il viendra, que vous importe ce que je pense ? Il viendra par animosité ou par défiance, si je suis malade, par exemple ; il aura des doutes et voudra explorer lui-même l'appartement, comme hier soir, voir si elle ne serait pas entrée à son insu. Il sait aussi que Fiodor Pavlovitch a préparé une grande enveloppe contenant trois mille roubles, scellée de trois cachets et nouée d'un ruban. Il a écrit de sa propre main : « Pour mon ange, Grouchegnka, si elle veut venir. » Trois jours après, il a ajouté : « Pour ma poulette. »

– Quelle absurdité ! s'écria Ivan Fiodorovitch hors de lui. Dmitri n'ira pas voler de l'argent et tuer son père en même temps. Hier, il aurait pu le tuer comme un fou furieux à cause de Grouchegnka, mais il n'ira pas voler.

– Il a un extrême besoin d'argent, Ivan Fiodorovitch. Vous ne pouvez même pas vous en faire une idée, expliqua Smerdiakov avec un grand calme et très nettement. D'ailleurs, il

estime que ces trois mille roubles lui appartiennent et m'a déclaré : « Mon père me redoit juste trois mille roubles. » De plus, Ivan Fiodorovitch, considérez ceci : il est presque sûr qu'Agraféna Alexandrovna, si elle le veut bien, obligera Fiodor Pavlovitch à l'épouser. Je dis comme ça qu'elle ne viendra pas, mais peut-être voudra-t-elle davantage, c'est-à-dire devenir une dame. Je sais que son amant, le marchand Samsonov, lui a dit franchement que ce ne serait pas une mauvaise affaire. Elle-même n'est pas sotte ; elle n'a aucune raison d'épouser un gueux comme Dmitri Fiodorovitch. Dans ce cas, Ivan Fiodorovitch, vous pensez bien que ni vous ni vos frères n'hériterez de votre père, pas un rouble, car si Agraféna Alexandrovna l'épouse, c'est pour mettre tout à son nom. Que votre père meure maintenant, vous recevrez chacun quarante mille roubles, même Dmitri Fiodorovitch qu'il déteste tant, car son testament n'est pas encore fait... Dmitri Fiodorovitch est au courant de tout cela... »

Les traits d'Ivan se contractèrent. Il rougit.

« Pourquoi donc, interrompit-il brusquement,

me conseillais-tu de partir à Tchermachnia ? Qu'entendais-tu par là ? Après mon départ, il arrivera ici quelque chose. »

Il haletait.

« Tout juste, dit posément Smerdiakov, tout en fixant Ivan Fiodorovitch.

– Comment, tout juste ? répéta Ivan Fiodorovitch, tâchant de se contenir, le regard menaçant.

– J'ai dit cela par pitié pour vous. À votre place, je lâcherais tout... pour m'écarter d'une mauvaise affaire », répliqua Smerdiakov d'un air dégagé.

Tous deux se turent.

« Tu m'as l'air d'un fameux imbécile... et d'un parfait gredin ! »

Ivan Fiodorovitch se leva d'un bond. Il voulait franchir la petite porte, mais s'arrêta et revint vers Smerdiakov. Alors il se passa quelque chose d'étrange : Ivan Fiodorovitch se mordit les lèvres, serra les poings et faillit se jeter sur Smerdiakov. L'autre s'en aperçut à temps, frissonna, se rejeta en arrière. Mais rien de fâcheux n'arriva et Ivan

Fiodorovitch, silencieux et perplexe, se dirigea vers la porte.

« Je pars demain pour Moscou, si tu veux le savoir, demain matin, voilà tout ! cria-t-il hargneusement, surpris après coup d'avoir pu dire cela à Smerdiakov.

– C'est parfait, répliqua l'autre, comme s'il s'y attendait. Seulement, on pourrait vous télégraphier à Moscou, s'il arrivait quelque chose. »

Ivan Fiodorovitch se retourna de nouveau, mais un changement subit s'était opéré en Smerdiakov. Sa familiarité nonchalante avait disparu ; tout son visage exprimait une attention et une attente extrêmes, bien que timides et serviles. « N'ajouteras-tu rien ? » lisait-on dans son regard fixé sur Ivan Fiodorovitch.

« Est-ce qu'on ne me rappellerait pas aussi de Tchermachnia, s'il arrivait quelque chose ? s'écria Ivan Fiodorovitch, élevant la voix sans savoir pourquoi.

– À Tchermachnia aussi on vous avisera..., murmura Smerdiakov à voix basse, sans cesser de

regarder Ivan dans les yeux.

– Seulement Moscou est loin, Tchermachnia est près ; regrettes-tu les frais du voyage, que tu insistes pour Tchermachnia, ou me plains-tu d’avoir à faire un grand détour ?

– Tout juste », murmura Smerdiakov, d’une voix mal assurée et avec un sourire vil, s’apprêtant de nouveau à bondir en arrière.

Mais, à sa grande surprise, Ivan Fiodorovitch éclata de rire. La porte passée, il riait encore. Qui l’eût observé en cet instant n’aurait pas attribué ce rire à la gaieté. Lui-même n’aurait pu expliquer ce qu’il éprouvait. Il marchait machinalement.

## VII

## Il y a plaisir à causer avec un homme d’esprit

Il parlait de même. Rencontrant Fiodor Pavlovitch au salon, il lui cria en gesticulant : « Je monte chez moi, je n’entre pas chez vous... au revoir ! » Et il passa en évitant de regarder son père. Sans doute, son dégoût pour le vieux l’emporta en cet instant, mais cette animosité manifestée avec un tel sans-gêne surprit Fiodor Pavlovitch lui-même. Il avait évidemment quelque chose de pressé à dire à son fils et était venu à sa rencontre dans cette intention ; à ce gracieux accueil, il se tut et le suivit d’un regard ironique jusqu’à ce qu’il eût disparu.

« Qu’a-t-il donc ? demanda-t-il à Smerdiakov qui survenait.

– Il est fâché, Dieu sait pourquoi, répondit évasivement Smerdiakov.

– Au diable sa bouderie ! Dépêche-toi de

donner le samovar et va-t'en. Rien de nouveau ? »

Ce furent alors les questions dont Smerdiakov venait de se plaindre à Ivan Fiodorovitch, concernant la visiteuse attendue, et nous les passons sous silence. Une demi-heure après, la maison était close, et le vieux toqué se mit à marcher de long en large, le cœur palpitant, attendant le signal convenu. Parfois, il regardait les fenêtres sombres, mais il ne voyait que la nuit.

Il était déjà fort tard et Ivan Fiodorovitch ne dormait pas. Il méditait et ne se coucha qu'à deux heures. Nous n'exposerons pas le cours de ses pensées ; le moment n'est pas venu d'entrer dans cette âme ; elle aura son tour. La tâche sera d'ailleurs malaisée, car ce n'étaient pas des pensées qui le harcelaient mais une sorte d'agitation vague. Lui-même sentait qu'il perdait pied. Des désirs étranges le tourmentaient : ainsi, après minuit, il éprouva une envie irrésistible de descendre, d'ouvrir la porte et d'aller dans le pavillon rosser Smerdiakov, mais si on lui avait demandé pourquoi, il n'aurait pas pu indiquer un seul motif, sauf peut-être que ce faquin lui était

devenu odieux, comme le pire offenseur qui existât. D'autre part, une timidité inexplicable, humiliante, l'envahit à plusieurs reprises, paralysant ses forces physiques. La tête lui tournait. Une sensation de haine l'aiguillonnait, un désir de se venger de quelqu'un. Il haïssait même Aliocha, en se rappelant leur récente conversation, et, par instants, il se détestait lui-même. Il avait oublié Catherine Ivanovna et s'en étonna par la suite, se rappelant que la veille, lorsqu'il se vantait devant elle de partir le lendemain pour Moscou, il se disait à lui-même : « C'est absurde, tu ne partiras pas, et tu ne rompras pas si facilement, fanfaron ! » Longtemps après, Ivan Fiodorovitch se souvint avec répulsion que cette nuit-là il allait doucement, comme s'il craignait d'être aperçu, ouvrir la porte, sortait sur le palier et écoutait son père aller et venir au rez-de-chaussée ; il écoutait longtemps, avec une bizarre curiosité, retenant son souffle et le cœur battant ; lui-même ignorait pourquoi il agissait ainsi. Toute sa vie il traita ce « procédé » d'« indigne », le considérant au fond de son âme comme le plus vil qu'il eût à se

reprocher. Il n'éprouvait alors aucune haine pour Fiodor Pavlovitch, mais seulement une curiosité intense ; que pouvait-il bien faire en bas ? Il le voyait regardant les fenêtres sombres, s'arrêtant soudain au milieu de la chambre pour écouter si l'on ne frappait pas. Deux fois, Ivan Fiodorovitch sortit ainsi sur le palier. Vers deux heures, quand tout fut calme, il se coucha, avide de sommeil, car il se sentait exténué. En vérité, il s'endormit profondément, sans rêves, et quand il se réveilla, il faisait déjà jour. En ouvrant les yeux, il fut surpris de se sentir une énergie extraordinaire, se leva, s'habilla rapidement, et se mit à faire sa malle. Justement, la blanchisseuse lui avait rapporté son linge et il souriait en pensant que rien ne s'opposait à son brusque départ. Il était brusque, en effet. Bien qu'Ivan Fiodorovitch eût déclaré la veille à Catherine Ivanovna, à Aliocha, à Smerdiakov, qu'il partait le lendemain pour Moscou, il se rappelait qu'en se mettant au lit il ne pensait pas à partir ; du moins il ne se doutait pas qu'en se réveillant il commencerait par faire sa malle. Enfin, elle fut prête, ainsi que son sac de voyage ; il était déjà neuf heures lorsque

Marthe Ignatièvna vint lui demander comme d'habitude : « Prendrez-vous le thé chez vous, ou descendrez-vous ? » Il descendit presque gai, bien que ses paroles et ses gestes trahissent une certaine agitation.

Il salua affablement son père, s'informa même de sa santé, mais sans attendre sa réponse, lui déclara qu'il partait dans une heure pour Moscou, et pria qu'on commandât des chevaux. Le vieillard l'écouta sans le moindre étonnement, négligea même de prendre par convenance un air affligé ; en revanche, il se trémoussa, se rappelant fort à propos une affaire importante pour lui.

« Ah ! comme tu es bizarre ! Tu ne m'as rien dit hier. N'importe, il n'est pas trop tard. Fais-moi un grand plaisir, mon cher, passe par Tchermachnia. Tu n'as qu'à tourner à gauche à la station de Volovia, une douzaine de verstes au plus, et tu y es.

– Excusez, je ne puis ; il y a quatre-vingts verstes jusqu'à la station, le train de Moscou part à sept heures du soir, j'ai juste le temps.

– Tu as bien le temps de regagner Moscou ;

aujourd'hui va à Tchermachnia. Qu'est-ce que ça te coûte de tranquilliser ton père ? Si je n'étais pas occupé, j'y serais allé moi-même depuis longtemps, car l'affaire est urgente, mais... ce n'est pas le moment de m'absenter... Vois-tu, je possède des bois, en deux lots, à Béguitchev et à Diatchkino, dans les landes. Les Maslov, père et fils, des marchands, n'offrent que huit mille roubles pour la coupe ; l'année dernière, il s'est présenté un acheteur, il en donnait douze mille, mais il n'est pas d'ici, note bien. Car il n'y a pas preneur chez les gens d'ici. Les Maslov, qui ont des centaines de mille roubles, font la loi : il faut accepter leurs conditions, personne n'ose enchérir sur eux. Or, le Père Ilinski m'a signalé, jeudi dernier, l'arrivée de Gorstkine, un autre marchand ; je le connais, il a l'avantage de n'être pas d'ici, mais de Pogrébov, il ne craint donc pas les Maslov. Il offre onze mille roubles, tu m'entends ? Il ne restera là-bas qu'une semaine au plus, m'écrit le pope. Tu irais négocier l'affaire avec lui...

– Écrivez donc au pope, il s'en chargera.

– Il ne saura pas, voilà le hic. Ce pope n'y

entend rien. Il vaut son pesant d'or, je lui confierais vingt mille roubles sans reçu, mais il n'a pas de flair, on dirait un enfant. Pourtant c'est un érudit, figure-toi. Ce Gorstkine a l'air d'un croquant, il porte une blouse bleue, mais c'est un parfait coquin ; et par malheur, il ment, et parfois à tel point qu'on se demande pourquoi. Une fois, il a raconté que sa femme était morte et qu'il s'était remarié ; il n'y avait pas un mot de vrai ; sa femme est toujours là et le bat régulièrement. Il s'agit donc, maintenant, de savoir s'il est vraiment preneur à onze mille roubles.

– Mais, moi non plus, je n'entends rien à ces sortes d'affaires.

– Attends, tu t'en tireras, je vais te donner son signalement, à ce Gorstkine, il y a longtemps que je suis en relations d'affaires avec lui. Vois-tu, il faut regarder sa barbe, qu'il a rousse et vilaine. Quand elle s'agite et que lui-même se fâche en parlant, ça va bien, il dit la vérité et veut conclure ; mais s'il caresse sa barbe de la main gauche en souriant, c'est qu'il veut vous rouler, il triche. Inutile de regarder ses yeux, c'est de l'eau trouble ; regarde sa barbe. Son vrai nom n'est pas

Gorstkine, mais Liagavi ; seulement, ne l'appelle pas Liagavi, il s'offenserait[1]. Si tu vois que l'affaire s'arrange, écris-moi un mot. Maintiens le prix de onze mille roubles, tu peux baisser de mille, mais pas davantage. Pense donc, huit et onze, cela fait trois mille de différence. C'est pour moi de l'argent trouvé, et j'en ai extrêmement besoin. Si tu m'annonces que c'est sérieux, je trouverai bien le temps d'y aller et de terminer. À quoi bon me déplacer maintenant, si le pope se trompe ? Eh bien ! iras-tu ou non ?

– Eh ! je n'ai pas le temps, dispensez-moi.

– Rends ce service à ton père, je m'en souviendrai. Vous êtes tous des sans-cœur. Qu'est-ce pour toi qu'un jour ou deux ? Où vas-tu maintenant, à Venise ? Elle ne va pas s'écrouler, ta Venise. J'aurais bien envoyé Aliocha, mais est-ce qu'il s'y connaît ? Tandis que toi, tu es malin, je le vois bien. Tu n'es pas marchand de bois, mais tu as des yeux. Il s'agit de voir si cet homme parle sérieusement ou non. Je le répète, regarde sa barbe : si elle remue, c'est

---

[1] *Liagavi* veut dire : chien courant.

sérieux.

– Alors, vous me poussez vous-même à cette maudite Tchermachnia », s'écria Ivan avec un mauvais sourire.

Fiodor Pavlovitch ne remarqua pas ou ne voulut pas remarquer la méchanceté et ne retint que le sourire.

« Ainsi, tu y vas, tu y vas ? Je vais te donner un billet.

– Je ne sais pas, je déciderai cela en route.

– Pourquoi en route, décide maintenant. L'affaire réglée, écris-moi deux lignes, remets-les au pope, qui me fera parvenir ton billet. Après quoi, tu seras libre de partir pour Venise. Le pope te conduira en voiture à la station de Volovia. »

Le vieillard exultait ; il écrivit un mot, on envoya chercher une voiture, on servit un petit déjeuner, du cognac. La joie le rendait ordinairement expansif, mais cette fois il semblait se contenir. Pas un mot au sujet de Dmitri. Nullement affecté par la séparation, il ne trouvait rien à dire. Ivan Fiodorovitch en fut frappé : « Je l'ennuyais », pensait-il. En accompagnant son

fils, le vieux s'agita comme s'il voulait l'embrasser. Mais Ivan Fiodorovitch s'empressa de lui tendre la main, visiblement désireux d'éviter le baiser. Il comprit aussitôt et s'arrêta.

« Dieu te garde, répéta-t-il du perron. Tu reviendras bien une fois ? Cela me fera toujours plaisir de te voir. Que le Christ soit avec toi ! »

Ivan Fiodorovitch monta dans le *tarantass*[1].

« Adieu, Ivan, ne m'en veuille pas ! » lui cria une dernière fois son père.

Les domestiques, Smerdiakov, Marthe, Grigori, étaient venus lui faire leurs adieux. Ivan leur donna à chacun dix roubles. Smerdiakov accourut pour arranger le tapis.

« Tu vois, je vais à Tchermachnia... laissa tout à coup échapper Ivan comme malgré lui et avec un rire nerveux. Il se le rappela longtemps ensuite.

– C'est donc vrai, ce qu'on dit : il y a plaisir à causer avec un homme d'esprit », répliqua

---

[1] Voiture de voyage dont la caisse est posée sur de longues poutres flexibles.

Smerdiakov avec un regard pénétrant.

Le *tarantass* partit au galop. Le voyageur était préoccupé, mais il regardait avidement les champs, les coteaux, une bande d'oies sauvages qui volaient haut dans le ciel clair. Tout à coup, il éprouva une sensation de bien-être. Il essaya de causer avec le voiturier et s'intéressa fort à une réponse du moujik ; mais bientôt il se rendit compte que son esprit était ailleurs. Il se tut, respirant avec délices l'air pur et frais. Le souvenir d'Aliocha et de Catherine Ivanovna lui traversa l'esprit ; il sourit doucement, souffla sur ces chers fantômes, et ils s'évanouirent. « Plus tard ! » pensa-t-il. On atteignit vivement le relais, on remplaça les chevaux pour se diriger sur Volovia. « Pourquoi y a-t-il plaisir à causer avec un homme d'esprit, qu'entendait-il par là ? se demanda-t-il soudain. Pourquoi lui ai-je dit que j'allais à Tchermachnia ? »

Arrivé à la station de Volovia, Ivan descendit, les voituriers l'entourèrent ; il fit le prix pour Tchermachnia, douze verstes par un chemin vicinal. Il ordonna d'atteler, entra dans le local, regarda la préposée, ressortit sur le perron.

« Je ne vais pas à Tchermachnia. Ai-je le temps, les gars, d'arriver à sept heures à la gare ?

– À votre service. Faut-il atteler ?

– À l'instant même. Est-ce que l'un de vous va demain à la ville ?

– Oui. Dmitri y va.

– Pourrais-tu, Dmitri, me rendre un service ? Va chez mon père, Fiodor Pavlovitch Karamazov, et dis-lui que je ne suis pas allé à Tchermachnia.

– Pourquoi pas ? Nous connaissons Fiodor Pavlovitch depuis longtemps.

– Tiens, voici un pourboire, car il ne faut pas compter sur lui... dit gaiement Ivan Fiodorovitch.

– C'est bien vrai, fit Dmitri en riant. Merci, monsieur, je ferai votre commission... »

À sept heures du soir, Ivan monta dans le train de Moscou. « Arrière tout le passé ! C'est fini pour toujours. Que je n'en entende plus parler ! Vers un nouveau monde, vers de nouvelles terres, sans regarder en arrière ! » Mais soudain son âme s'assombrit et une tristesse telle qu'il n'en avait jamais ressenti lui étreignit le cœur. Il médita

toute la nuit. Le matin seulement, en arrivant à Moscou, il se ressaisit.

« Je suis un misérable ! » se dit-il.

Après le départ de son fils, Fiodor Pavlovitch se sentit le cœur léger. Pendant deux heures, il fut presque heureux, le cognac aidant, lorsque survint un incident fâcheux qui le consterna : Smerdiakov, en se rendant à la cave, dégringola de la première marche de l'escalier. Marthe Ignatièvna, qui se trouvait dans la cour, ne vit pas la chute, mais entendit son cri, le cri bizarre de l'épileptique en proie à une crise, elle le connaissait bien. Avait-il eu une attaque en descendant les marches qui l'avait fait rouler jusqu'en bas sans connaissance, ou bien était-ce la chute et la commotion qui l'avaient provoquée, on n'en savait rien. Toujours est-il qu'on le trouva au fond de la cave, se tordant dans d'horribles convulsions, l'écume aux lèvres. D'abord on crut qu'il s'était contusionné, fracturé un membre, mais « le Seigneur l'avait préservé », suivant l'expression de Marthe Ignatièvna. Il était indemne ; pourtant ce fut toute une affaire de le remonter. On y parvint avec l'aide des voisins.

Fiodor Pavlovitch, qui assistait à l'opération, donna un coup de main. Il était bouleversé. Le malade demeurait sans connaissance : la crise, qui avait cessé, recommença ; on en conclut que les choses se passeraient comme l'année précédente, lorsqu'il était tombé du grenier. On lui avait alors mis de la glace sur le crâne ; il en restait dans la cave que Marthe Ignatièvna utilisa. Vers le soir, Fiodor Pavlovitch envoya chercher le docteur Herzenstube, qui arriva aussitôt. Après avoir examiné attentivement le malade (c'était le médecin le plus méticuleux du gouvernement, un petit vieux respectable), il conclut que c'était une crise extraordinaire, « pouvant amener des complications » ; que, pour le moment, il ne comprenait pas bien, mais que, le lendemain matin, si les remèdes prescrits n'avaient pas agi, il tenterait un autre traitement. On coucha le malade dans le pavillon, dans une petite chambre attenante à celle de Grigori. Ensuite, Fiodor Pavlovitch n'eut que des désagréments. Le potage préparé par Marthe Ignatièvna était de « l'eau de vaisselle » à côté de l'ordinaire ; la poule, desséchée, immangeable. Aux amers

reproches, d'ailleurs justifiés, de son maître, la bonne femme répliqua que c'était une vieille poule et qu'elle-même n'était pas cuisinière de profession. Dans la soirée, autre tracas. Fiodor Pavlovitch apprit que Grigori, souffrant depuis l'avant-veille, s'était alité, en proie au lumbago. Il se hâta de prendre le thé et s'enferma, extrêmement agité. C'était ce soir qu'il attendait, presque à coup sûr, la visite de Grouchegnka ; du moins Smerdiakov lui avait assuré le matin même qu'« elle avait promis de venir ». Le cœur de l'incorrigible vieillard battait violemment ; il allait et venait dans les chambres vides en prêtant l'oreille. Il fallait être aux aguets : peut-être Dmitri l'épiait-il aux alentours, et dès qu'elle frapperait à la fenêtre (Smerdiakov affirmait qu'elle connaissait le signal), il faudrait lui ouvrir aussitôt, ne pas la retenir dans le vestibule, de peur qu'elle ne s'effrayât et ne prît la fuite. Fiodor Pavlovitch était tracassé, mais jamais plus douce espérance n'avait bercé son cœur : il était presque sûr que cette fois-ci elle viendrait.

# Livre VI

# Un religieux russe

## I

## Le « starets » Zosime et ses hôtes

Lorsque Aliocha entra, anxieux, dans la cellule du *starets*, sa surprise fut grande. Il craignait de le trouver moribond, peut-être sans connaissance, et l'aperçut assis dans un fauteuil, affaibli, mais l'air gai, dispos, entouré de visiteurs avec lesquels il s'entretenait paisiblement. Le vieillard s'était levé un quart d'heure au plus avant l'arrivée d'Aliocha ; les visiteurs rassemblés dans la cellule attendaient son réveil, sur la ferme assurance du Père Païsius que « le maître se lèverait certainement pour s'entretenir encore une fois avec ceux qu'il aimait, comme il l'avait promis le matin ». Le Père Païsius croyait fermement à cette promesse, comme à tout ce que disait le moine, au point que s'il l'avait vu sans connaissance et même sans souffle, il aurait douté de la mort et se fût attendu

à ce qu'il revînt à lui pour tenir parole. Le matin même, le *starets* Zosime lui avait dit, en allant se reposer : « Je ne mourrai pas sans m'entretenir encore une fois avec vous, mes bien-aimés ; je verrai vos chers visages, je m'épancherai pour la dernière fois. » Ceux qui s'étaient rassemblés pour cet ultime entretien étaient les meilleurs amis du *starets* depuis de longues années. On en comptait quatre : les Pères Joseph, Païsius et Michel, ce dernier supérieur de l'ascétère, homme d'un certain âge, bien moins savant que les autres, de condition modeste, mais d'esprit ferme, à la fois solide et candide, l'air rude, mais au cœur tendre, bien qu'il dissimulât pudiquement cette tendresse. Le quatrième était un vieux moine simple, fils de pauvres paysans, le frère Anthyme, fort peu instruit, taciturne et doux, le plus humble entre les humbles, paraissant toujours sous l'impression d'une grande frayeur qui l'aurait accablé. Cet homme craintif était fort aimé du *starets* Zosime qui eut toute sa vie beaucoup d'estime pour lui, bien qu'ils n'échangeassent que de rares paroles. Pourtant ils avaient parcouru ensemble la sainte

Russie durant des années. Cela remontait à quarante ans, aux débuts de l'apostolat du *starets* ; peu après son entrée dans un monastère pauvre et obscur de la province de Kostroma, il avait accompagné le frère Anthyme dans ses quêtes au profit dudit monastère. Les hôtes se tenaient dans la chambre à coucher du *starets*, fort exiguë, comme on l'a déjà dit, de sorte qu'il y avait juste place pour eux quatre assis autour de son fauteuil, le novice Porphyre restant debout. Il faisait déjà sombre, la chambre était éclairée par les veilleuses et les cierges allumés devant les icônes. À la vue d'Aliocha, s'arrêtant embarrassé sur le seuil, le *starets* eut un sourire joyeux et lui tendit la main :

« Bonjour, mon doux ami, te voilà. Je savais que tu viendrais. »

Aliocha s'approcha, s'inclina jusqu'à terre et se prit à pleurer. Il éprouvait un serrement de cœur, son âme frémissait, des sanglots l'oppressaient.

« Attends encore pour me pleurer, dit le *starets* en le bénissant ; tu vois, je cause,

tranquillement assis ; peut-être vivrai-je encore vingt ans, comme me l'a souhaité hier cette brave femme de Vychegorié, avec sa fillette Élisabeth. Seigneur, souviens-toi d'elles ! (et il se signa). Porphyre, as-tu porté son offrande là où je t'ai dit ? »

Il s'agissait des soixante kopeks donnés avec joie par cette femme, pour les remettre « à une plus pauvre qu'elle ». De telles offrandes sont une pénitence qu'on s'impose volontairement ; elles doivent provenir du travail personnel de leur auteur. Le *starets* avait envoyé Porphyre chez une pauvre veuve, réduite à la mendicité avec ses enfants, après un incendie. Le novice répondit aussitôt qu'il avait fait le nécessaire et remis ce don, suivant l'ordre reçu, « de la part d'une bienfaitrice inconnue ».

« Lève-toi, mon bien cher, poursuivit le *starets*, que je te regarde. As-tu fait visite à ta famille, as-tu vu ton frère ? »

Il parut étrange à Aliocha qu'il le questionnât expressément au sujet d'un de ses frères, mais lequel ? c'était donc pour ce frère, peut-être, qu'il

l’avait par deux fois envoyé en ville.

« J’ai vu l’un d’eux, répondit-il.

– Je veux parler de l’aîné, devant qui je me suis prosterné.

– Je l’ai vu hier, mais il m’a été impossible de le rencontrer aujourd’hui, dit Aliocha.

– Dépêche-toi de le trouver ; retourne demain, toute affaire cessante. Il se peut que tu aies le temps de prévenir un affreux malheur. Hier, je me suis incliné devant sa profonde souffrance future. »

Il se tut soudain, l’air pensif. Ces paroles étaient étranges. Le Père Joseph, témoin de la scène de la veille, échangea un regard avec le Père Païsius. Aliocha n’y tint plus.

« Mon père et mon maître, fit-il, en proie à une grande agitation, vos paroles manquent de clarté. Quelle souffrance l’attend ?

– Ne sois pas curieux. Hier, j’ai eu une impression terrible ; il m’a semblé lire toute sa destinée. Il a eu un regard... qui m’a fait frémir en songeant au sort que cet homme se préparait. Une fois ou deux dans ma vie, j’ai vu chez certaines

personnes une expression de ce genre, qui paraissait révéler leur destinée, et celle-ci s'est accomplie, hélas ! Je t'ai envoyé auprès de lui, Alexéi, dans l'idée que ta présence fraternelle le soulagerait. Mais tout vient du Seigneur, et nos destinées dépendent de lui. *Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit*[1]. Souviens-t'en. Quant à toi, Alexéi, je t'ai souvent béni en pensée à cause de ton visage, sache-le, proféra le *starets* avec un doux sourire. Voici mon idée à ton sujet : tu quitteras ces murs, tu séjourneras dans le monde comme un religieux. Tu auras de nombreux adversaires, mais tes ennemis eux-mêmes t'aimeront. La vie t'apportera beaucoup de malheurs, mais dans l'infortune tu trouveras la félicité, tu béniras la vie et tu obligeras les autres à la bénir, ce qui est l'essentiel. Mes Pères, continua-t-il avec un aimable sourire à l'adresse de ses hôtes, je n'ai jamais dit jusqu'à présent, même à ce jeune homme, pourquoi son visage était si cher à mon

[1] Jean, XII, 24, 25.

âme. Il fut pour moi comme un souvenir et comme un présage. À l'aurore de la vie, j'avais un frère aîné qui mourut sous mes yeux, âgé de dix-sept ans à peine. Par la suite, au cours des années, je me suis convaincu peu à peu que ce frère fut dans ma destinée comme une indication, un décret de la Providence, car sans lui, bien sûr, je ne me serais pas fait religieux, je ne me serais pas engagé dans cette voie précieuse. Cette première manifestation se produisit dans mon enfance, et au terme de ma carrière j'en ai sous les yeux comme la répétition. Le miracle, mes Pères, c'est que, sans lui ressembler beaucoup de visage, Alexéi me parut tellement semblable à lui spirituellement que je l'ai souvent considéré comme mon jeune frère, venu me retrouver à la fin de ma route, en souvenir du passé, si bien que je me suis même étonné de cette étrange illusion. Tu entends, Porphyre, poursuivit-il, en se tournant vers le novice attaché à son service, je t'ai souvent vu chagriné de ce que je te préférais Aliocha. Tu en connais maintenant la raison, mais je t'aime, sache-le, et ton chagrin m'a souvent peiné. Je veux vous parler, mes chers

hôtes, de mon jeune frère, car il ne s'est rien passé dans ma vie de plus significatif ni de plus touchant. J'ai le cœur attendri, et toute mon existence m'apparaît en cet instant comme si je la revivais... »

Je dois remarquer que ce dernier entretien du *starets* avec ses visiteurs le jour de sa mort fut conservé en partie par écrit. Ce fut Alexéi Fiodorovitch Karamazov qui le rédigea de mémoire quelque temps après. Est-ce une reproduction intégrale ou bien fit-il des emprunts à d'autres entretiens avec son maître, je ne saurais le dire. D'ailleurs, dans ce manuscrit, le discours du *starets* est pour ainsi dire ininterrompu, comme s'il faisait un récit de sa vie destiné à ses amis, alors que certainement, d'après ce qu'on raconta ensuite, ce fut un entretien général, auquel les hôtes prirent part en y mêlant leurs propres souvenirs. Aussi bien, ce récit ne pouvait être ininterrompu, car le *starets* suffoquait parfois, perdait la voix, s'étendait sur

son lit pour se reposer, tout en demeurant éveillé, les visiteurs restant à leur place. Deux fois le Père Païsius lut l'Évangile dans l'intervalle. Chose curieuse, personne ne s'attendait à ce qu'il mourût au cours de la nuit ; en effet, après avoir dormi profondément dans la journée, il avait comme puisé en lui-même une force nouvelle, qui le soutint durant ce long entretien avec ses amis. Mais cette animation incroyable, due à l'émotion, fut brève, car il s'éteignit brusquement... J'ai préféré, sans entrer dans les détails, me borner au récit du *starets*, d'après le manuscrit d'Alexéi Fiodorovitch Karamazov. Il sera plus court et moins fatigant, bien que, je le répète, Aliocha ait fait de nombreux emprunts à des entretiens antérieurs.

## II

## Biographie du « starets » Zosime, mort en Dieu, rédigé d'après ses paroles par Alexéi Fiodorovitch Karamazov

a) *Le jeune frère* du starets *Zosime.*

« Mes chers Pères, je naquis dans une lointaine province du Nord, à V..., d'un père noble, mais de condition modeste. Il mourut quand j'avais deux ans et je ne me le rappelle pas du tout. Il laissa à ma mère une maison en bois et un capital suffisant pour vivre avec les enfants à l'abri du besoin. Nous étions deux : mon frère aîné Marcel et moi, Zénob. De huit ans plus âgé que moi, Marcel était emporté, irascible, mais bon, sans malice, et étrangement taciturne, surtout à la maison, avec notre mère, les domestiques et moi. Au collège, c'était un bon élève ; il ne se liait pas avec ses camarades, mais

ne se querellait pas non plus avec eux, aux dires de ma mère. Six mois avant sa fin, à dix-sept ans révolus, il se mit à fréquenter un déporté, exilé de Moscou dans notre ville pour ses idées libérales. C'était un savant et un philosophe fort estimé dans le monde universitaire. Il se prit d'affection pour Marcel qu'il recevait chez lui. Durant tout l'hiver, le jeune homme passa des soirées entières en sa compagnie, jusqu'au moment où le déporté fut rappelé à Pétersbourg pour occuper un poste officiel, sur sa propre demande, car il avait des protecteurs. Survint le carême et Marcel refusa de jeûner, se répandit en moqueries : « Ce sont des absurdités, Dieu n'existe pas » – ce qui faisait frémir notre mère, les domestiques et moi aussi, car bien que je n'eusse que neuf ans, de tels propos me terrifiaient. Nous avions quatre domestiques, tous serfs, achetés à un propriétaire foncier de nos connaissances. Je me souviens que ma mère vendit pour soixante roubles assignats l'un des quatre, la cuisinière Euphémie, boiteuse et âgée, et engagea à sa place une servante de condition libre. La semaine de la Passion, mon frère se sentit subitement plus mal ; de faible

constitution, sujet à la tuberculose, il était de taille moyenne, mince et débile, le visage distingué. Il prit froid et bientôt le médecin dit tout bas à ma mère que c'était la phtisie galopante et que Marcel ne passerait pas le printemps. Notre mère se mit à pleurer, à prier mon frère avec précaution de faire ses Pâques, car il était encore debout alors. À ces paroles, il se fâcha, déblatéra contre l'Église, mais pourtant se prit à réfléchir ; il devina qu'il était dangereusement malade et que pour cette raison notre mère l'envoyait communier tandis qu'il en avait la force. D'ailleurs, il se savait depuis longtemps condamné ; un an auparavant il nous avait dit une fois à table : « Je ne suis pas fait pour vivre en ce monde avec vous, je n'en ai peut-être pas pour un an. » Ce fut comme une prédiction. Trois jours s'écoulèrent, la semaine sainte commença. Mon frère alla à l'église dès le mardi. « Je fais cela pour vous, mère, afin de vous être agréable et de vous rassurer », lui dit-il. Notre mère en pleura de joie et de chagrin : « Pour qu'il s'opère en lui un tel changement, il faut que sa fin soit proche. » Mais bientôt il

s’alita, de sorte qu’il se confessa et communia à la maison. Le temps était devenu clair et serein, l’air embaumé ; Pâques tombait tard cette année-là. Il toussait toute la nuit, dormait mal, le matin il s’habillait, essayait de se mettre dans un fauteuil. Je le revois assis, doux et calme, souriant, malade, mais le visage gai et joyeux. Il avait tout à fait changé moralement, c’était surprenant. La vieille bonne entrait dans sa chambre. « Laisse-moi, mon chéri, allumer la lampe devant l’image. » Autrefois, il s’y opposait, l’éteignait même. – « Allume, ma bonne, j’étais un monstre de vous le défendre auparavant. Ce que tu fais est une prière, de même la joie que j’en éprouve. Donc nous prions un seul et même Dieu. » Ces paroles nous parurent bizarres ; ma mère alla pleurer dans sa chambre ; en revenant auprès de lui elle s’essuya les yeux. « Ne pleure pas, chère mère, disait-il parfois, je vivrai encore longtemps, je me divertirai avec vous, la vie est si gaie, si joyeuse. – Hélas ! mon chéri, comment peux-tu parler de gaieté, quand tu as la fièvre toute la nuit, que tu tousses comme si ta poitrine allait se rompre ? –

Maman, ne pleure pas, la vie est un paradis où nous sommes tous, mais nous ne voulons pas le savoir, sinon demain la terre entière deviendrait un paradis. » Ses paroles surprenaient tout le monde par leur étrangeté et leur décision ; on était ému jusqu'aux larmes. Des connaissances venaient chez nous : « Chers amis, disait-il, en quoi ai-je mérité votre amour ? pourquoi m'aimez-vous tel que je suis ? autrefois je l'ignorais, votre affection, je ne savais pas l'apprécier. » – Aux domestiques qui entraient, il disait à chaque instant : « Mes bien-aimés, pourquoi me servez-vous, suis-je digne d'être servi ? Si Dieu me faisait grâce et me laissait la vie, je vous servirais moi-même, car tous doivent se servir les uns les autres. » Notre mère, en l'écoutant, hochait la tête : « Mon chéri, c'est la maladie qui te fait parler ainsi. – Mère adorée, il doit y avoir des maîtres et des serviteurs, mais je veux servir les miens comme ils me servent. Je te dirai encore, mère, que chacun de nous est coupable devant tous pour tous et pour tout, et moi plus que les autres. » Notre mère à cet instant souriait à travers ses larmes : « Comment peux-tu

être plus que tous coupable devant tous ? Il y a des assassins, des brigands ; quels péchés as-tu commis pour t'accuser plus que tous ? – Ma chère maman, ma joie adorée (il avait de ces mots caressants, inattendus), sache qu'en vérité chacun est coupable devant tous pour tous et pour tout. Je ne sais comment te l'expliquer, mais je sens que c'est ainsi, cela me tourmente. Comment pouvions-nous vivre sans savoir cela ? » Chaque jour il se réveillait plus attendri, plus joyeux, frémissant d'amour. Le docteur Eisenschmidt, un vieil Allemand, le visitait : « Eh bien ! docteur, vivrai-je encore un jour ? plaisantait-il parfois. – Vous vivrez bien plus d'un jour, des mois et des années, répliquait le médecin. – Qu'est-ce que des mois et des années ! s'écriait-il. Pourquoi compter les jours, il suffit d'un jour à l'homme pour connaître tout le bonheur. Mes bien-aimés, à quoi bon nous quereller, nous garder rancune les uns aux autres ? Allons plutôt nous promener, nous ébattre au jardin ; nous nous embrasserons, nous bénirons la vie. – Votre fils n'est pas destiné à vivre, disait le médecin à notre mère, quand elle l'accompagnait jusqu'au perron ; la maladie lui

fait perdre la raison. » Sa chambre donnait sur le jardin, planté de vieux arbres ; les bourgeons avaient poussé, les oiseaux étaient arrivés, ils chantaient sous ses fenêtres, lui prenait plaisir à les regarder, et voilà qu'il se mit à leur demander aussi pardon : « Oiseaux du bon Dieu, joyeux oiseaux, pardonnez-moi, car j'ai péché aussi envers vous. » Aucun de nous ne put alors le comprendre, et il pleurait de joie : « Oui, la gloire de Dieu m'entourait : les oiseaux, les arbres, les prairies, le ciel ; moi seul je vivais dans la honte, déshonorant la création, je n'en remarquais ni la beauté ni la gloire. – Tu te charges de bien des péchés, soupirait parfois notre mère. – Mère chérie, c'est de joie et non de chagrin que je pleure, j'ai envie d'être coupable envers eux, je ne puis te l'expliquer, car je ne sais comment les aimer. Si j'ai péché envers tous, tous me pardonneront, voilà le paradis. N'y suis-je pas maintenant ? » Il dit encore bien des choses que j'ai oubliées. Je me souviens qu'un jour j'entrai seul dans sa chambre : c'était le soir, le soleil couchant éclairait la pièce de ses rayons obliques. Il me fit signe d'approcher, mit ses mains sur mes

épaules, me regarda avec tendresse durant une minute, sans dire un mot : « Eh bien ! va jouer maintenant, vis pour moi ! » Je sortis et allai jouer. Par la suite, je me suis souvent rappelé cette parole en pleurant. Il dit encore beaucoup de choses étonnantes, admirables, que nous ne pouvions pas comprendre alors. Il mourut trois semaines après Pâques, ayant toute sa connaissance et, bien qu'il ne parlât plus, il demeura le même jusqu'à la fin ; la gaieté brillait dans ses yeux, il nous cherchait du regard, nous souriait, nous appelait. Même en ville, on parla beaucoup de sa mort. J'étais bien jeune alors, mais tout cela laissa dans mon cœur une empreinte ineffaçable, et qui devait se manifester plus tard. »

### b) *L'Écriture Sainte dans la vie* du starets *Zosime*.

« Nous restâmes seuls, ma mère et moi. De bons amis lui représentèrent bientôt qu'elle ferait bien de m'envoyer à Pétersbourg, qu'en me

gardant auprès d'elle elle entravait peut-être ma carrière. Ils lui conseillèrent de me mettre au Corps des Cadets, pour entrer ensuite dans la garde. Ma mère hésita longtemps à se séparer de son dernier fils ; elle s'y décida enfin, non sans beaucoup de larmes, pensant contribuer à mon bonheur. Elle me conduisit à Pétersbourg et me plaça comme on lui avait dit. Je ne la revis jamais ; elle mourut en effet au bout de trois ans passés dans la tristesse et l'anxiété. Je n'ai gardé que d'excellents souvenirs de la maison paternelle ; ce sont pour l'homme les plus précieux de tous, pourvu que l'amour et la concorde règnent tant soit peu dans la famille. On peut même conserver un souvenir ému de la pire famille, si l'on a une âme capable d'émotion. Parmi ces souvenirs, une place appartient à l'histoire sainte, qui m'intéressait beaucoup, malgré mon tout jeune âge. J'avais alors un livre avec de magnifiques gravures, intitulé : Cent quatre histoires saintes tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce livre, où j'ai appris à lire, je le conserve encore comme une relique. Mais avant de savoir lire, à huit ans, j'éprouvais,

il m’en souvient, une certaine impression des choses spirituelles. Le lundi saint, ma mère me mena à la messe. C’était une journée claire, je revois l’encens monter lentement vers la voûte ; par une étroite fenêtre de la coupole, les rayons du soleil descendaient jusqu’à nous, les nuages d’encens semblaient s’y fondre. Je regardai avec attendrissement, et pour la première fois mon âme reçut consciemment la semence de la Parole Divine. Un adolescent s’avança au milieu du temple avec un grand livre, si grand qu’il me paraissait le porter avec peine ; il le déposa sur le lutrin, l’ouvrit, se mit à lire ; je compris alors qu’on lisait dans un temple consacré à Dieu. Il y avait au pays de Hus un homme juste et pieux, qui possédait de grandes richesses, tant de chameaux, tant de brebis et d’ânes ; ses enfants se divertissaient, il les chérissait et priait Dieu pour eux, peut-être qu’en se divertissant ils péchèrent. Et voici que le diable monta auprès de Dieu en même temps que les enfants de Dieu, et dit au Seigneur qu’il avait parcouru toute la terre, dessus et dessous. « As-tu vu mon serviteur Job ? » lui demanda Dieu. Et il fit au diable

l'éloge de son noble serviteur. Le diable sourit à ces paroles : « Livre-le-moi, et tu verras que ton serviteur murmurera contre toi et maudira ton nom. » Alors Dieu livra à Satan le juste qu'il chérissait. Le diable frappa ses enfants et son bétail, anéantit ses richesses avec une rapidité foudroyante, et Job déchira ses vêtements, se jeta la face contre terre, s'écria : « Je suis sorti nu du ventre de ma mère, je retournerai nu dans la terre ; Dieu m'avait tout donné ; Dieu m'a tout repris, que son nom soit béni maintenant et à jamais ! » Mes Pères, excusez mes larmes, car c'est toute mon enfance qui surgit devant moi, il me semble que j'ai huit ans, je suis comme alors étonné, troublé, ravi. Les chameaux frappaient mon imagination, et Satan, qui parle ainsi à Dieu, et Dieu qui voue son serviteur à la ruine, et celui-ci qui s'écrie : « Que ton nom soit béni, malgré ta rigueur ! » Puis le chant doux et suave dans le temple : « Que ma prière soit exaucée », et de nouveau l'encens et la prière à genoux ! Depuis lors – et cela m'est arrivé hier encore – je ne puis lire cette très sainte histoire sans verser des larmes. Quelle grandeur, quel mystère

inconcevable ! J'ai entendu par la suite les railleurs et les détracteurs dire : « Comment le Seigneur pouvait-il livrer au diable un juste qu'il chérissait, lui enlever ses enfants, le couvrir d'ulcères, le réduire à nettoyer ses plaies avec un tesson, et tout cela pour se vanter devant Satan : « Voilà ce que peut endurer un saint pour l'amour de Moi ! » Mais ce qui fait la grandeur du drame, c'est le mystère, c'est qu'ici l'apparence terrestre et la vérité éternelle se sont confrontées. La vérité terrestre voit s'accomplir la vérité éternelle. Ici le Créateur, approuvant son œuvre comme aux premiers jours de la création, regarde Job et se vante de nouveau de sa créature. Et Job, en le louant, sert non seulement le Seigneur, mais toute la création, de génération en génération et aux siècles des siècles, car il y était prédestiné. Seigneur, quel livre et quelles leçons ! Quelle force miraculeuse l'Écriture Sainte donne à l'homme ! C'est comme la représentation du monde, de l'homme et de son caractère. Que de mystères résolus et dévoilés : Dieu relève Job, lui restitue sa richesse, des années s'écoulent, et il a d'autres enfants, il les aime. – Comment pouvait-

il chérir ces nouveaux enfants, après avoir perdu les premiers ? Le souvenir de ceux-ci permet-il d'être parfaitement heureux, comme autrefois, si chers que soient les nouveaux ? – Mais bien sûr ; la douleur ancienne se transforme mystérieusement peu à peu en une douce joie ; à l'impétuosité juvénile succède la sérénité de la vieillesse ; je bénis chaque jour le lever du soleil, mon cœur lui chante un hymne comme jadis, mais je préfère son coucher aux rayons obliques, évoquant de doux et tendres souvenirs, de chères images de ma longue vie bienheureuse ; et, dominant tout, la vérité divine qui apaise, réconcilie, absout ! Me voici au terme de mon existence, je le sais, et je sens tous les jours ma vie terrestre se rattacher déjà à la vie éternelle, inconnue, mais toute proche et dont le pressentiment fait vibrer mon âme d'enthousiasme, illumine ma pensée, attendrit mon cœur...

Amis et maîtres, j'ai souvent entendu dire, et maintenant plus que jamais on assure que les prêtres, surtout ceux de la campagne, maugréent contre leur abaissement, contre l'insuffisance de

leur traitement ; ils affirment même qu'ils n'ont pas le loisir d'expliquer l'Écriture au peuple, vu leurs faibles ressources, que si les luthériens surviennent et que ces hérétiques se mettent à détourner leurs ouailles, ils n'en pourront mais, car ils ne gagnent pas assez. Que Dieu leur assure le traitement si précieux à leurs yeux (car leur plainte est légitime), mais en vérité, ne sommes-nous pas en partie responsables de cet état de choses ! Admettons que le prêtre ait raison, qu'il soit accablé par le travail et par son ministère, il trouvera toujours ne fût-ce qu'une heure par semaine pour se souvenir de Dieu. D'ailleurs, il n'est pas occupé toute l'année. Qu'il réunisse chez lui, une fois par semaine, le soir, les enfants pour commencer, leurs pères le sauront et viendront ensuite. Inutile de construire un local à cet effet, il n'a qu'à les recevoir dans sa maison ; n'y restant qu'une heure, ils ne la saliront point. Qu'on ouvre la Bible pour leur faire la lecture, sans paroles savantes, sans morgue ni ostentation, mais avec une douce simplicité, dans la joie d'être écouté et compris d'eux, en s'arrêtant parfois pour expliquer un terme ignoré des

simples ; n’ayez crainte, ils vous comprendront, un cœur orthodoxe comprend tout ! Lisez-leur l’histoire d’Abraham et de Sara, d’Isaac et de Rebecca, comment Jacob alla chez Laban et lutta en songe avec le Seigneur, disant : « ce lieu est terrible », et vous frapperez l’esprit pieux du peuple. Racontez-leur, aux enfants surtout, comment le jeune Joseph, futur interprète des songes et grand prophète, fut vendu par ses frères, qui dirent à leur père que son fils avait été déchiré par une bête féroce, et lui montrèrent ses vêtements ensanglantés ; comment, par la suite, ses frères arrivèrent en Égypte pour chercher du blé, et comment Joseph, haut dignitaire, qu’ils ne reconnurent pas, les persécuta, les accusa de vol et retint son frère Benjamin, bien qu’il les aimât, car il se rappelait toujours que ses frères l’avaient vendu aux marchands, au bord d’un puits, quelque part dans le désert brûlant, tandis qu’il pleurait et les suppliait, les mains jointes, de ne pas le vendre comme esclave en terre étrangère ; en les revoyant après tant d’années, il les aima de nouveau ardemment, mais les fit souffrir et les persécuta, tout en les aimant. Il se retira enfin n’y

tenant plus, se jeta sur son lit, et fondit en larmes ; puis il s'essuya le visage et revint radieux leur déclarer : « Je suis Joseph, votre frère ! » Et la joie du vieux Jacob, en apprenant que son fils bien-aimé était vivant ! Il fit le voyage d'Égypte, abandonna sa patrie, mourut sur la terre étrangère, en léguant aux siècles des siècles, une grande parole, gardée mystérieusement toute sa vie dans son cœur timide, savoir que de sa race, de la tribu de Juda, sortirait l'espoir du monde, le Réconciliateur et le Sauveur ! Pères et maîtres, veuillez m'excuser de vous raconter comme un petit garçon ce que vous pourriez m'enseigner avec bien plus d'art. C'est l'enthousiasme qui me fait parler, pardonnez mes larmes, car ce Livre m'est cher ; si le prêtre en verse aussi, il verra son émotion partagée par ses auditeurs. Il suffit d'une minuscule semence ; une fois jetée dans l'âme des simples, elle ne périra pas et y restera jusqu'à la fin, parmi les ténèbres et l'infection du péché, comme un point lumineux et un sublime souvenir. Pas de longs commentaires, d'homélies, il comprendra tout simplement. En doutez-vous ? Lisez-lui l'histoire

touchante, de la belle Esther et de l'orgueilleuse Vasthi, ou le merveilleux récit de Jonas dans le ventre de la baleine. N'oubliez pas non plus les paraboles du Seigneur, surtout dans l'Évangile selon saint Luc (ainsi que je l'ai toujours fait), ensuite dans les Actes des Apôtres, la conversion de Saül (ceci sans faute) ; enfin, dans les Menées ne serait-ce que la vie d'Alexis, homme de Dieu, et de la martyre sublime entre toutes, Marie l'Égyptienne. Ces récits naïfs toucheront le cœur populaire ; et cela ne vous prendra qu'une heure par semaine. Le prêtre s'apercevra que notre peuple miséricordieux, reconnaissant, lui rendra ses bienfaits au centuple ; se rappelant le zèle de son pasteur et ses paroles émues, il l'aidera dans son champ, à la maison, lui témoignera plus de respect qu'auparavant ; et alors son casuel s'accroîtra. C'est une chose si simple que parfois on n'ose pas l'exprimer par crainte des moqueries, et cependant rien n'est plus vrai ! Celui qui ne croit pas en Dieu ne croit pas à son peuple. Qui a cru au peuple de Dieu verra Son sanctuaire, même s'il n'y avait pas cru jusqu'alors. Seul le peuple et sa force spirituelle

future convertiront nos athées détachés de la terre natale. Et qu'est-ce que la parole du Christ sans l'exemple ? Sans la Parole de Dieu, le peuple périra, car son âme est avide de cette Parole et de toute noble idée.

Dans ma jeunesse, il y aura bientôt quarante ans, nous parcourions la Russie, le frère Anthyme et moi, quêtant pour notre monastère ; nous passâmes une fois la nuit avec des pêcheurs, au bord d'un grand fleuve navigable ; un jeune paysan de bonne mine, au regard doux et limpide, âgé de quelque dix-huit ans, vint s'asseoir auprès de nous ; il se hâtait d'arriver le lendemain à son poste pour haler une barque marchande. C'était par une belle nuit de juillet, calme et chaude, des vapeurs montaient du fleuve et nous rafraîchissaient, de temps en temps un poisson émergeait ; les oiseaux s'étaient tus, tout respirait la paix, la prière. Nous étions seuls à ne pas dormir, ce jeune homme et moi, nous parlâmes de la beauté du monde et de son mystère. Chaque herbe, chaque insecte, une fourmi, une abeille dorée, tous connaissent leur voie d'une façon étonnante, par instinct, tous attestent le mystère

divin et l'accomplissent eux-mêmes continuellement. Je vis que le cœur de ce gentil jeune homme s'échauffait. Il me confia qu'il aimait la forêt et les oiseaux qui l'habitent ; il était oiseleur, comprenait leurs chants, savait attirer chacun d'eux. « Rien ne vaut la vie dans la forêt, me dit-il, quoique selon moi tout soit parfait. – C'est vrai, lui répondis-je, tout est parfait et magnifique, car tout est vérité. Regarde le cheval, noble animal, familier à l'homme, ou le bœuf, qui le nourrit et travaille pour lui, courbé, pensif ; considère leur physionomie : quelle douceur, quel attachement à leur maître, qui souvent les bat sans pitié, quelle mansuétude, quelle confiance, quelle beauté ! On est ému de les savoir sans péché, car tout est parfait, innocent, excepté l'homme, et le Christ est en premier lieu avec les animaux. – Est-il possible, demanda l'adolescent, que le Christ soit aussi avec eux ? – Comment pourrait-il en être autrement ? répliquai-je, car le Verbe est destiné à tous ; toutes les créatures, jusqu'à la plus humble feuille, aspirent au Verbe, chantent la gloire de Dieu, gémissent inconsciemment vers le

Christ ; c'est le mystère de leur existence sans péché. Là-bas, dans la forêt, erre un ours redoutable, menaçant et féroce, sans qu'il y ait de sa faute. » Et je lui racontai comment un grand saint, qui faisait son salut dans la forêt, où il avait sa cellule, reçut un jour la visite d'un ours. Il s'attendrit sur la bête, l'aborda sans crainte, lui donna un morceau de pain. « Va, lui dit-il, que le Christ soit avec toi ! » Et le fauve se retira docilement, sans lui faire de mal. Le jeune homme fut touché de savoir l'ermite indemne et que le Christ était aussi avec l'ours. « Que c'est bien, comme toutes les œuvres de Dieu sont bonnes et merveilleuses ! » Il se plongea dans une douce rêverie. Je vis qu'il avait compris. Il s'endormit à mes côtés d'un sommeil léger, innocent. Que le Seigneur bénisse la jeunesse ! Je priai pour lui avant de m'endormir. Seigneur, envoie la paix et la lumière aux Tiens ! »

### c) *Souvenirs de jeunesse* du starets *Zosime encore dans le monde. Le duel.*

« Je passai presque huit ans à Pétersbourg, au Corps des Cadets ; cette éducation nouvelle étouffa beaucoup d'impressions de mon enfance, mais sans me les faire oublier. En échange, j'acquis une foule d'habitudes et même d'opinions nouvelles, qui firent de moi un individu presque sauvage, cruel et sot. J'acquis un vernis de politesse et l'usage du monde en même temps que le français, mais tous nous considérions les soldats qui nous servaient au Corps comme de véritables brutes, et moi peut-être davantage que les autres, car de tous mes camarades j'étais le plus impressionnable. Devenus officiers, nous étions prêts à verser notre sang pour venger l'honneur de notre régiment ; quant au véritable honneur, aucun de nous n'en avait la moindre notion, et s'il l'avait apprise, il eût été le premier à en rire. L'ivresse, la débauche, l'impudence nous rendaient presque fiers. Je ne dirai pas que nous fussions pervertis ; tous ces jeunes gens avaient une bonne nature, mais se conduisaient mal, moi surtout. J'étais en possession de ma fortune, aussi vivais-je à ma fantaisie, avec toute l'ardeur de la jeunesse, sans

nulle contrainte ; je naviguais toutes voiles déployées. Mais voici de quoi étonner : je lisais parfois, et même avec un grand plaisir ; je n'ouvris presque jamais la Bible en ce temps-là, mais elle ne me quittait point ; je la portais partout avec moi, je conservais ce livre, sans m'en rendre compte, « pour le jour et l'heure, pour le mois et l'année ». Après quatre ans de service, je me trouvai enfin dans la ville de K..., où notre régiment tenait garnison. La société y était variée, divertissante, accueillante et riche ; je fus bien reçu partout, étant gai de nature ; de plus, je passais pour avoir de la fortune, ce qui ne nuit jamais dans le monde. Survint une circonstance qui fut le point de départ de tout le reste. Je m'attachai à une jeune fille charmante, intelligente, distinguée, et noble de caractère. Ses parents, riches et influents, me faisaient bon accueil. Il me sembla que cette jeune fille avait de l'inclination pour moi, mon cœur s'enflamma à cette idée. Je compris par la suite que, probablement, je ne l'aimais pas avec tant de passion, mais que l'élévation de son caractère m'inspirait du respect, ce qui était inévitable.

Pourtant, l'égoïsme m'empêcha alors de demander sa main ; il me paraissait trop dur de renoncer aux séductions de la débauche, à mon indépendance de célibataire jeune et riche. Je fis pourtant des allusions, mais je remis à plus tard toute démarche décisive. Je fus alors envoyé en service commandé dans un autre district ; de retour, après deux mois d'absence, j'appris que la jeune fille avait épousé un riche propriétaire des environs, plus âgé que moi, mais jeune encore, ayant des relations dans la meilleure société, ce dont j'étais dépourvu, homme fort aimable et instruit, alors que je ne l'étais pas du tout. Ce dénouement inattendu me consterna au point de me troubler l'esprit, d'autant plus que, comme je l'appris alors, ce jeune propriétaire était son fiancé depuis longtemps ; je l'avais souvent rencontré dans la maison, sans rien remarquer, aveuglé par ma fatuité. C'est cela surtout qui me vexait : comment presque tout le monde était-il au courant, alors que je ne savais rien ? Et j'éprouvai soudain un ressentiment intolérable. Rouge de colère, je me rappelai lui avoir plus d'une fois déclaré mon amour ou presque, et

comme elle ne m'avait ni arrêté ni prévenu, j'en conclus qu'elle s'était moquée de moi. Par la suite, évidemment, je me rendis compte de mon erreur ; je me souvins qu'elle mettait fin en badinant à de telles conversations, mais, sur le moment, je fus incapable de raisonner et brûlai de me venger. Je me rappelle avec surprise que mon animosité et ma colère me répugnaient à moi-même, car avec mon caractère léger j'étais incapable de demeurer longtemps fâché contre quelqu'un ; aussi m'excitais-je artificiellement jusqu'à l'extravagance. J'attendis l'occasion et, dans une nombreuse société, je réussis à offenser mon « rival », pour un motif tout à fait étranger, en raillant son opinion à propos d'un événement alors important[1] – on était en 1826 – et en le persiflant avec esprit, à ce qu'on prétendit. Ensuite, je provoquai une explication de sa part et me montrai si grossier à cette occasion qu'il releva le gant, malgré l'énorme différence qui nous séparait, car j'étais plus jeune que lui, insignifiant et de rang inférieur. Plus tard,

[1] L'insurrection de décembre 1825.

j'appris de source certaine qu'il avait lui aussi accepté ma provocation par jalousie envers moi ; déjà auparavant mes relations avec sa femme, alors sa fiancée, lui avaient porté quelque ombrage ; il se dit que si elle apprenait maintenant que je l'avais insulté sans qu'il me provoquât en duel, elle le mépriserait involontairement et que son amour en serait ébranlé. Je trouvai bientôt comme témoin un camarade, lieutenant de notre régiment. Bien que les duels fussent alors sévèrement réprimés, c'était comme une mode parmi les militaires, tellement se développent et s'enracinent d'absurdes préjugés. Juin touchait à sa fin ; notre rencontre était fixée au lendemain matin, à sept heures, hors de la ville, et voici qu'il m'arriva quelque chose de vraiment fatal. Le soir, en rentrant de fort méchante humeur, je m'étais fâché contre mon ordonnance, Athanase, et l'avais frappé violemment au visage, au point de le mettre en sang. Il était depuis peu à mon service et je l'avais déjà frappé, mais jamais avec une telle sauvagerie. Le croiriez-vous, mes bien-aimés, quarante ans ont passé depuis lors et je me

rappelle encore cette scène avec honte et douleur. Je me couchai, et quand je m'éveillai au bout de trois heures, il faisait déjà jour. Je me levai, n'ayant plus envie de dormir ; j'allai à la fenêtre, qui donnait sur un jardin ; le soleil était levé, le temps magnifique, les oiseaux gazouillaient. Qu'y a-t-il ? pensai-je ; j'éprouve comme un sentiment d'infamie et de bassesse. « N'est-ce pas le fait que je vais répandre le sang ? Non, ce n'est pas cela. Aurais-je peur de la mort, peur d'être tué ? Non, pas du tout, loin de là... » Et je devinai soudain que c'étaient les coups donnés à Athanase, la veille au soir. Je revis la scène comme si elle se répétait : le pauvre garçon, debout devant moi qui le frappe au visage à tour de bras, ses mains à la couture du pantalon, la tête droite, les yeux grands ouverts, tressaillant à chaque coup, n'osant même pas lever les bras pour se garer ! Comment un homme peut-il être réduit à cet état, battu par un autre homme ! Quel crime ! Ce fut comme une aiguille qui me transperça l'âme. J'étais comme insensé, et le soleil luisait, les feuilles égayaient la vue, les oiseaux louaient le Seigneur. Je me couvris le

visage de mes mains, m'étendis sur le lit et éclatai en sanglots. Je me rappelai alors mon frère Marcel et ses dernières paroles aux domestiques : « Mes bien-aimés, pourquoi me servez-vous, pourquoi m'aimez-vous, suis-je digne d'être servi ? » « Oui, en suis-je digne ? », me demandai-je tout à coup. En effet, à quel titre mérité-je d'être servi par un autre homme, créé comme moi à l'image de Dieu ? Cette question me traversa l'esprit pour la première fois. « Mère chérie, en vérité, chacun est coupable devant tous pour tous, seulement les hommes l'ignorent ; s'ils l'apprenaient, ce serait aussitôt le paradis ! » « Seigneur, serait-ce vrai, pensais-je en pleurant, je suis peut-être le plus coupable de tous les hommes, le pire qui existe ! » Et soudain ce que j'allais faire m'apparut en pleine lumière, dans toute son horreur : j'allais tuer un homme de bien, noble, intelligent, sans aucune offense de sa part, et rendre ainsi sa femme à jamais malheureuse, la torturer, la faire mourir. J'étais couché à plat ventre, la face contre l'oreiller, ayant perdu la notion du temps. Tout à coup entra mon camarade, le lieutenant, qui venait me

chercher avec des pistolets : « Voilà qui est bien, dit-il, tu es déjà levé, il est temps, allons. » Mes idées s'égarèrent, je perdis la tête ; pourtant nous sortîmes pour monter en voiture. « Attends-moi, lui dis-je, je reviens tout de suite, j'ai oublié mon porte-monnaie. » Je retournai en courant au logis, dans la chambrette de mon ordonnance. « Athanase, hier je t'ai frappé deux fois au visage, pardonne-moi ! » Il tressaillit comme s'il avait peur ; je vis que ce n'était pas assez et me prosternai à ses pieds en lui demandant pardon. Il en demeura stupide. « Votre Honneur... est-ce que je mérite ?... » Il se mit à pleurer comme moi tout à l'heure, le visage caché dans ses mains, et se tourna vers la fenêtre, secoué par des sanglots ; je courus rejoindre mon camarade, nous partîmes : « Voici le vainqueur, lui criai-je, regarde-moi ! » J'étais rempli d'allégresse, riant tout le temps, je bavardais sans discontinuer, je ne me souviens plus de quoi. Le lieutenant me regardait : « Eh bien ! camarade, tu es un brave ; je vois que tu soutiendras l'honneur de l'uniforme. » Nous arrivâmes sur le terrain, où l'on nous attendait. On nous plaça à douze pas

l'un de l'autre, mon adversaire devait tirer le premier ; je me tenais en face de lui, gaiement, sans cligner les yeux, le considérant avec affection. Il tira, je fus seulement éraflé à la joue et à l'oreille : « Dieu soit loué, dis-je, vous n'avez pas tué un homme ! » Quant à moi, je me tournai en arrière et jetai mon arme en l'air. Puis, faisant face à mon adversaire : « Monsieur, pardonnez à un stupide jeune homme de vous avoir offensé et obligé de tirer sur moi. Vous valez dix fois plus que moi, vous m'êtes supérieur. Rapportez mes paroles à la personne que vous respectez le plus au monde. » À peine eus-je parlé que tous les trois s'exclamèrent : « Permettez, fit mon adversaire courroucé, si vous ne vouliez pas vous battre, pourquoi nous avoir dérangés ? – Hier encore, j'étais stupide, aujourd'hui, je suis devenu plus raisonnable, lui répondis-je gaiement. – Je vous crois pour hier, mais, quant à aujourd'hui, il est difficile de vous donner raison. – Bravo, fis-je en battant des mains, je suis d'accord avec vous là-dessus, je l'ai mérité ! – Monsieur, voulez-vous tirer, oui ou non ? – Je ne tirerai pas, tirez encore une fois si vous voulez,

mais vous feriez mieux de vous abstenir. » Les témoins de crier, surtout le mien : « Peut-on déshonorer le régiment en demandant pardon sur le terrain ; si seulement j'avais su ! » Je déclarai alors à tout le monde, d'un ton sérieux : « Messieurs, est-il si étonnant à notre époque de rencontrer un homme qui se repente de sa sottise et qui reconnaisse publiquement ses torts ? – Non, mais pas sur le terrain, reprit mon témoin. – Voilà qui est étonnant ! J'aurais dû faire amende honorable dès notre arrivée ici, avant que monsieur tire, et ne pas l'induire en péché mortel ; mais nos usages sont si absurdes qu'il m'était presque impossible d'agir ainsi, car mes paroles ne peuvent avoir de valeur à ses yeux, que si je les prononce après avoir essuyé son coup de feu à douze pas : avant, il m'eût pris pour un lâche, indigne d'être écouté. Messieurs, m'écriai-je de tout cœur, regardez les œuvres de Dieu : le ciel est clair, l'air pur, l'herbe tendre, les oiseaux chantent dans la nature magnifique et innocente ; seuls, nous autres, impies et stupides ne comprenons pas que la vie est un paradis, nous n'aurions qu'à vouloir le comprendre pour le voir

apparaître dans toute sa beauté, et nous nous étreindrions alors en pleurant... » Je voulus continuer, mais je ne pus, la respiration me manqua, je ressentis un bonheur tel que je n'en ai jamais éprouvé depuis. « Voilà de sages et pieuses paroles, dit mon adversaire ; en tout cas, vous êtes un original. – Vous riez, lui dis-je en souriant, plus tard vous me louerez. – Je vous loue dès maintenant et je vous tends la main, car vous paraissez vraiment sincère. – Non pas maintenant, plus tard quand je serai devenu meilleur et que j'aurai mérité votre respect, vous me la tendrez et vous ferez bien. » Nous retournâmes à la maison ; mon témoin grommelait tout le temps, et moi je l'embrassais. Mes camarades, mis au courant, se réunirent le jour même pour me juger : « Il a déshonoré l'uniforme, il doit démissionner. » Je trouvai des défenseurs : « Il a pourtant essuyé un coup de feu. – Oui, mais il a eu peur des autres et a demandé pardon sur le terrain. – S'il avait eu peur, répliquaient mes défenseurs, il eût d'abord tiré avant de demander pardon, tandis qu'il a jeté son pistolet encore chargé dans la forêt ; non, il

s'est passé quelque chose d'autre, d'original. » J'écoutais, me divertissant à les regarder : « Chers amis et camarades, ne vous tourmentez pas au sujet de ma démission, c'est déjà fait ; je l'ai envoyée ce matin et, dès qu'elle sera acceptée, j'entrerai au couvent ; voilà pourquoi je démissionne. » À ces mots, tous éclatèrent de rire : « Tu aurais dû commencer par nous avertir ; maintenant, tout s'explique, on ne peut pas juger un moine. » Ils ne s'arrêtaient pas de rire, mais sans se moquer, avec une douce gaieté ; tous m'avaient pris en affection, même mes plus fougueux accusateurs ; ensuite, durant le dernier mois, jusqu'à ma mise à la retraite, ce fut comme si on me portait en triomphe : « Ah ! le moine ! » disait-on. Chacun avait pour moi une parole gentille, on se mit à me dissuader, à me plaindre même : « Que vas-tu faire ? – Non, c'est un brave, il a essuyé un coup de feu et pouvait tirer lui-même, mais il avait eu un songe la veille, qui l'incitait à se faire moine, voilà le mot de l'énigme. » Il en alla presque de même dans la société locale : jusqu'alors je n'attirais guère l'attention, on me recevait cordialement, rien de

plus ; maintenant, c’était à qui ferait ma connaissance et m’inviterait : on riait de moi, tout en m’aimant. Bien qu’on parlât ouvertement de notre duel, l’affaire n’eut pas de suite, car mon adversaire était proche parent de notre général, et comme il n’y avait pas eu d’effusion de sang et que j’avais démissionné, on tourna la chose en plaisanterie. Je me mis alors à parler tout haut et sans crainte, malgré les railleries, car elles n’étaient pas bien méchantes. Ces conversations avaient lieu surtout le soir en compagnie de dames ; les femmes aimaient davantage à m’écouter et obligeaient les hommes à en faire autant. « Comment se peut-il que je sois coupable pour tous ? disait chacun en me riant au nez ; voyons, puis-je être coupable pour vous, par exemple ? – D’où le sauriez-vous ? leur répondais-je, alors que le monde entier est depuis longtemps engagé dans une autre voie, que nous prenons le mensonge pour la vérité et exigeons d’autrui le même mensonge. Une fois dans ma vie j’ai résolu d’agir sincèrement, et tous vous me croyez toqué ; tout en m’aimant, vous riez de moi. – Comment ne pas aimer un homme comme

vous ? » me dit la maîtresse de maison en riant tout haut. Il y avait chez elle nombreuse compagnie. Tout à coup, je vois se lever la jeune personne qui était cause de mon duel et dont j'avais voulu faire ma fiancée peu de temps auparavant ; je n'avais pas remarqué son arrivée. Elle vint à moi et me tendit la main : « Permettez-moi, dit-elle, de vous déclarer que, loin de rire de vous, je vous remercie avec émotion et vous respecte pour votre façon d'agir. » Son mari s'approcha, je devins le centre de la réunion, on m'embrassait presque, et je m'en réjouissais. C'est alors que mon attention fut attirée par un monsieur d'un certain âge, qui m'avait également abordé ; je ne le connaissais que de nom sans avoir jamais échangé un mot avec lui. »

### d) *Le mystérieux visiteur*.

« C'était un fonctionnaire qui occupait depuis longtemps un poste en vue dans notre ville. Homme respecté de tous, riche, réputé pour sa bienfaisance, il avait fait don d'une somme

importante à l'hospice et à l'orphelinat et accompli beaucoup de bien en secret, ce qui fut révélé après sa mort. Âgé d'environ cinquante ans, il avait l'air presque sévère, parlait peu ; marié depuis dix ans à une femme encore jeune, il avait trois enfants en bas âge. Le lendemain soir, j'étais chez moi lorsque la porte s'ouvrit et ce monsieur entra.

Il faut noter que je n'habitais plus le même logement ; aussitôt ma démission donnée, je m'étais installé chez une personne âgée, veuve d'un fonctionnaire, dont la domestique me servait, car le jour même de mon duel j'avais renvoyé Athanase dans sa compagnie, rougissant de le regarder en face après ce qui s'était passé, tellement un laïc non préparé est enclin à avoir honte de l'action la plus juste.

« Voilà plusieurs jours que je vous écoute avec une grande curiosité, me dit-il en entrant ; j'ai désiré faire enfin votre connaissance pour m'entretenir avec vous plus en détail. Pouvez-vous me rendre, monsieur, ce grand service ?

– Très volontiers, et je le regarderai comme un

honneur particulier », lui répondis-je.

J'étais presque effrayé tant il me frappa dès l'abord ; car, bien qu'on m'écoutât avec curiosité, personne ne m'avait encore montré une mine aussi sérieuse, aussi sévère ; de plus, il était venu me trouver chez moi.

« Je remarque en vous, poursuivit-il, après s'être assis, une grande force de caractère, car vous n'avez pas craint de servir la vérité dans une affaire où vous risquiez, par votre franchise, de vous attirer le mépris général.

– Vos éloges sont peut-être fort exagérés, lui dis-je.

– Pas du tout ; soyez sûr qu'un tel acte est bien plus difficile à accomplir que vous ne le pensez. Voilà ce qui m'a frappé et c'est pourquoi je suis venu vous voir. Si ma curiosité peut-être indiscrète ne vous choque pas, décrivez-moi vos sensations au moment où vous vous décidâtes à demander pardon, lors de votre duel, en admettant que vous vous en souveniez. N'attribuez pas ma question à la frivolité ; au contraire, en vous la posant j'ai un but secret que

je vous expliquerai probablement par la suite, s'il plaît à Dieu de nous rapprocher encore. »

Tandis qu'il parlait, je le fixais et j'éprouvai soudain pour lui une entière confiance, en même temps qu'une vive curiosité, car je sentais que son âme gardait un secret.

« Vous désirez connaître mes sensations au moment où je demandai pardon à mon adversaire, lui répondis-je ; mais il vaut mieux vous raconter d'abord les faits encore ignorés des autres. » Je lui narrai alors toute la scène avec Athanase et comment je m'étais prosterné devant lui.

« Vous pouvez voir vous-même d'après cela, conclus-je, que durant le duel je me sentais déjà plus à l'aise, car j'avais déjà commencé chez moi et, une fois entré dans cette voie, je continuai non seulement sans peine, mais avec joie. »

Il m'écouta avec attention et sympathie.

« Tout cela est fort curieux, conclut-il, je reviendrai vous voir. »

Depuis lors, il me rendit visite presque tous les soirs. Et nous serions devenus de grands amis, s'il m'avait parlé de lui. Mais il se bornait à

m'interroger sur moi-même. Pourtant, je le pris en affection et lui confiai tous mes sentiments, pensant : « Je n'ai pas besoin de ses secrets pour savoir que c'est un juste... De plus, un homme si sérieux et bien plus âgé que moi qui vient me trouver et fait cas d'un jeune homme... » J'appris de lui bien des choses utiles, car c'était un homme d'une haute intelligence.

« Je pense aussi depuis longtemps que la vie est un paradis, je ne pense qu'à cela, me dit-il un jour, tandis qu'il me regardait en souriant. J'en suis encore plus convaincu que vous-même ; plus tard vous saurez pourquoi. »

Je l'écoutais en me disant : il a sûrement une révélation à me faire.

« Le paradis, reprit-il, est caché au fond de chacun de nous ; en ce moment je le recèle en moi et, si je veux, il se réalisera demain pour toute ma vie. Il parlait avec attendrissement, en me regardant d'un air mystérieux, comme s'il m'interrogeait. Quant à la culpabilité de chacun pour tous et pour tout, en plus de ses péchés, vos considérations à ce sujet sont parfaitement justes,

et il est étonnant que vous ayez pu embrasser cette idée avec une telle ampleur. Lorsque les hommes la comprendront, ce sera certainement pour eux l'avènement du royaume des cieux, non en rêve, mais en réalité.

– Mais quand cela arrivera-t-il ? m'écriai-je avec douleur. Peut-être n'est-ce qu'un rêve ?

– Comment, vous ne croyez pas vous-même à ce que vous prêchez ! Sachez que ce rêve, comme vous dites, se réalisera sûrement, mais pas maintenant, car tout est régi par des lois. C'est un phénomène moral, psychologique. Pour rénover le monde, il faut que les hommes eux-mêmes changent de voie. Tant que chacun ne sera pas vraiment le frère de son prochain, il n'y aura pas de fraternité. Jamais les hommes ne sauront, au nom de la science ou de l'intérêt, répartir paisiblement entre eux la propriété et les droits. Personne ne s'estimera satisfait, et tous murmureront, s'envieront, s'extermineront les uns les autres. Vous demandez quand cela se réalisera ? Cela viendra, mais seulement quand sera terminée la période d'isolement humain.

– Quel isolement ? demandai-je.

– Il règne partout à l'heure actuelle, mais il n'est pas achevé et son terme n'est pas encore arrivé. Car à présent, chacun aspire à séparer sa personnalité des autres, chacun veut goûter lui-même la plénitude de la vie ; cependant, loin d'atteindre le but, tous les efforts des hommes n'aboutissent qu'à un suicide total, car, au lieu d'affirmer pleinement leur personnalité, ils tombent dans une solitude complète. En effet, en ce siècle, tous se sont fractionnés en unités. Chacun s'isole dans son trou, s'écarte des autres, se cache, lui et son bien, s'éloigne de ses semblables et les éloigne de lui. Il amasse de la richesse tout seul, se félicite de sa puissance, de son opulence ; il ignore, l'insensé, que plus il amasse plus il s'enlise dans une impuissance fatale. Car il est habitué à ne compter que sur lui-même et s'est détaché de la collectivité ; il s'est accoutumé à ne pas croire à l'entraide, à son prochain, à l'humanité et tremble seulement à l'idée de perdre sa fortune et les droits qu'elle lui confère. Partout, de nos jours, l'esprit humain commence ridiculement à perdre de vue que la

véritable garantie de l'individu consiste, non dans son effort personnel isolé, mais dans la solidarité. Cet isolement terrible prendra certainement fin un jour, tous comprendront à la fois combien leur séparation mutuelle était contraire à la nature, tous s'étonneront d'être demeurés si longtemps dans les ténèbres, sans voir la lumière. Alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'Homme... Mais, jusqu'alors, il faut garder l'étendard et – fût-on seul à agir – prêcher d'exemple et sortir de l'isolement pour se rapprocher de ses frères, même au risque de passer pour dément. Cela afin d'empêcher une grande idée de périr. »

Ces entretiens passionnants remplissaient nos soirées. J'abandonnai même la société, et mes visites se firent plus rares ; en outre, je commençais à passer de mode. Je ne le dis pas pour m'en plaindre, car on continuait à m'aimer et à me faire bon visage, mais il faut convenir que la mode a un grand empire dans le monde. Je finis par être enthousiasmé de mon mystérieux visiteur, car son intelligence me ravissait ; en outre, j'avais l'intuition qu'il nourrissait un projet

et se préparait à une action peut-être héroïque. Sans doute me savait-il gré de ne pas chercher à connaître son secret et de n'y faire aucune allusion. Je remarquai enfin que le désir de me faire une confidence le tourmentait. Cela devint évident au bout d'un mois environ.

« Savez-vous, me demanda-t-il une fois, que l'on s'intéresse beaucoup à nous en ville et que l'on s'étonne de mes fréquentes visites ; soit, *bientôt tout s'expliquera*. »

Parfois il était soudain en proie à une agitation extraordinaire ; alors presque toujours il se levait et s'en allait. Il lui arrivait de me fixer longtemps d'un regard pénétrant, je pensais : « il va parler » ; mais il s'arrêtait et discourait sur un sujet ordinaire. Il commença à se plaindre de maux de tête. Un jour qu'il avait devisé longtemps et avec passion, je le vis tout à coup pâlir, son visage se contracta, il me fixait d'un œil hagard.

« Qu'avez-vous, fis-je, vous sentez-vous mal ?

– Je... savez-vous... j'ai... commis un assassinat. »

Il souriait en parlant, blanc comme un linge. Une pensée me traversa l'esprit avant que j'eusse rassemblé mes idées : « pourquoi sourit-il ? » Et je pâlis moi-même.

« Que dites-vous ? m'écriai-je.

– Voyez-vous, me répondit-il avec le même sourire triste, le premier mot m'a coûté. Maintenant que j'ai commencé, je puis continuer. »

Je ne le crus pas tout de suite, mais seulement au bout de trois jours, lorsqu'il m'eut raconté tous les détails. Je le croyais fou ; pourtant, à ma douloureuse surprise, je finis par me convaincre qu'il disait vrai. Il avait assassiné, quatorze ans auparavant, une jeune dame riche et charmante, veuve d'un propriétaire foncier, qui possédait un pied-à-terre dans notre ville. Il éprouva pour elle une vive passion, lui fit une déclaration et voulut la décider à devenir sa femme. Mais elle avait déjà donné son cœur à un autre, officier distingué, alors en campagne, dont elle attendait le prochain retour. Elle repoussa sa demande et le pria de cesser ses visites. Éconduit et connaissant

la disposition de sa maison, il s'y introduisit une nuit, par le jardin et le toit, avec une audace extraordinaire, au risque d'être découvert. Mais, comme il arrive fréquemment, les crimes audacieux réussissent mieux que les autres. Il pénétra dans le grenier par une lucarne, et descendit dans les chambres par un petit escalier, sachant que les domestiques ne fermaient pas toujours à clef la porte de communication. Il comptait à juste raison sur leur négligence. Dans l'obscurité, il se dirigea vers la chambre à coucher où brûlait une veilleuse. Comme par un fait exprès, les deux femmes de chambre étaient sorties en cachette, invitées chez une de leurs amies dont c'était la fête. Les autres domestiques couchaient au rez-de-chaussée. En la voyant endormie, sa passion se réveilla, puis une fureur vindicative et jalouse s'empara de lui, et, ne se possédant plus, il lui plongea un couteau dans le cœur, sans qu'elle poussât un cri. Avec une astuce infernale, il s'arrangea à détourner les soupçons sur les domestiques ; il ne dédaigna pas de prendre le porte-monnaie de sa victime, ouvrit la commode au moyen des clefs trouvées sous

son oreiller, et déroba, comme un domestique ignorant, l'argent et les bijoux d'après leur volume, laissant de côté les plus précieux ainsi que les valeurs. Il s'appropria aussi quelques souvenirs dont je reparlerai. Son forfait accompli, il s'en retourna par le même chemin. Ni le lendemain, quand l'alarme fut donnée, ni plus tard, personne n'eut l'idée de soupçonner le véritable coupable. On ignorait son amour pour la victime, car il avait toujours été taciturne, renfermé et ne possédait pas d'amis. Il passait pour une simple connaissance de la défunte, qu'il n'avait d'ailleurs pas vue depuis quinze jours. On soupçonna aussitôt un certain Pierre, domestique serf de la victime, et aussitôt toutes les circonstances contribuèrent à confirmer ce soupçon, car il savait sa maîtresse décidée à le faire enrôler parmi les recrues qu'elle devait fournir, vu qu'il était célibataire et de mauvaise conduite. Il l'avait menacée de mort, au cabaret, étant ivre. Il s'était sauvé deux jours avant l'assassinat et, le lendemain, on le trouva ivre mort sur la route, aux abords de la ville, un couteau dans sa poche, la main droite

ensanglantée. Il prétendit qu'il avait saigné du nez, mais on ne le crut pas. Les servantes avouèrent qu'elles s'étaient absentées et qu'elles avaient laissé la porte d'entrée ouverte jusqu'à leur retour. Il y eut d'autres indices analogues, qui provoquèrent l'arrestation de ce domestique innocent. On instruisit son procès, mais au bout d'une semaine, il contracta la fièvre chaude et mourut à l'hôpital, sans avoir repris connaissance. L'affaire fut classée, on s'en rapporta à la volonté de Dieu, et tous, juges, autorités, public, demeurèrent convaincus que ce domestique était l'assassin. Alors commença le châtiment. Cet hôte mystérieux, devenu mon ami, me confia qu'au début il n'avait éprouvé aucun remords. Il regrettait seulement d'avoir tué une femme qu'il aimait et, en la supprimant, d'avoir supprimé son amour, alors que le feu de la passion lui brûlait les veines. Mais il oubliait presque alors le sang innocent répandu, l'assassinat d'un être humain. L'idée que sa victime aurait pu devenir la femme d'un autre lui paraissait impossible ; aussi demeura-t-il longtemps persuadé qu'il ne pouvait agir

autrement. L’arrestation du domestique le troubla, mais sa maladie et sa mort le tranquillisèrent, car cet individu avait succombé à coup sûr – pensait-il – non à la peur causée par son arrestation, mais au refroidissement contracté en gisant une nuit entière sur la terre humide. Les objets et l’argent dérobés ne l’inquiétaient guère, car il n’avait pas volé par cupidité, mais pour détourner les soupçons. La somme était insignifiante, et bientôt il en fit don, en l’augmentant considérablement, à un hospice qui se fondait dans notre ville. Il agit ainsi pour apaiser sa conscience et, chose curieuse, il y parvint pour un temps assez long. Il redoubla d’activité dans son service, se fit confier une mission ardue qui lui prit deux ans, et, grâce à la fermeté de son caractère, il oublia presque ce qui s’était passé, chassant délibérément cette pensée importune. Il se consacra à la bienfaisance, s’occupa de bonnes œuvres dans notre ville, se signala dans les capitales, fut élu à Pétersbourg et à Moscou membre de sociétés philanthropiques. Enfin, il fut envahi par une rêverie douloureuse excédant ses forces. Il s’éprit alors d’une jeune

fille charmante, qu'il épousa bientôt, dans l'espoir que le mariage dissiperait son angoisse solitaire et qu'en s'acquittant scrupuleusement de ses devoirs envers sa femme et ses enfants, il bannirait les souvenirs d'autrefois. Mais il arriva précisément le contraire de ce qu'il attendait. Dès le premier mois de son mariage, une idée le tourmentait sans cesse : « Ma femme m'aime, mais qu'adviendrait-il si elle savait ? » Lorsqu'elle fut enceinte de son premier enfant et le lui apprit, il se troubla : « Voici que je donne la vie, moi qui l'ai ôtée ! » Les enfants vinrent au monde : « Comment oserai-je les aimer, les instruire, les éduquer, comment leur parlerai-je de la vertu ? j'ai versé le sang. » Il eut de beaux enfants, il avait envie de les caresser : « Je ne puis regarder leurs visages innocents ; je n'en suis pas digne. » Enfin il eut la vision menaçante et lugubre du sang de sa victime, qui criait vengeance, de la jeune vie qu'il avait anéantie. Des songes affreux lui apparurent. Ayant le cœur ferme, il endura longtemps ce supplice. « J'expie mon crime en souffrant secrètement. » Mais c'était un vain espoir ; sa souffrance ne faisait

que s'aggraver avec le temps. Le monde le respectait pour son activité bienfaisante, bien que son caractère morne et sévère inspirât la crainte ; mais plus ce respect grandissait, plus il lui devenait intolérable. Il m'avoua qu'il avait songé au suicide. Mais un autre rêve se mit à le hanter, un rêve jugé d'abord impossible et insensé, qui finit pourtant par s'incorporer à son être au point de ne pouvoir l'en arracher ; il rêvait de faire l'aveu public de son crime. Il passa trois ans en proie à cette obsession, qui se présentait sous diverses formes. Enfin, il crut de tout son cœur que cet aveu soulagerait sa conscience et lui rendrait le repos pour toujours. Malgré cette assurance, il fut rempli d'effroi : comment s'y prendre, en effet ? Survint alors cet incident à mon duel.

« En vous regardant, conclut-il, j'ai pris mon parti.

– Est-il possible, m'écriai-je en joignant les mains, qu'un incident aussi insignifiant ait pu engendrer une semblable détermination ?

– Ma détermination était conçue depuis trois

ans, cet incident lui a servi d'impulsion. En vous regardant, je me suis fait des reproches et je vous ai envié, proféra-t-il avec rudesse.

– Mais au bout de quatorze ans, on ne vous croira pas.

– J'ai des preuves accablantes. Je les produirai. »

Je me mis alors à pleurer, je l'embrassai.

« Décidez sur un point, un seul ! me dit-il, comme si tout dépendait de moi maintenant. Ma femme, mes enfants ! Elle en mourra de chagrin, peut-être ; mes enfants conserveront leur rang, leur fortune, mais ils seront pour toujours les fils d'un forçat. Et quel souvenir de moi garderont-ils dans leur cœur ! »

Je me taisais.

« Comment me séparer d'eux, les quitter pour toujours ? »

J'étais assis, murmurant à part moi une prière. Je me levai, enfin, épouvanté.

« Eh bien ! insista-t-il en me fixant.

– Allez, dis-je, faites votre aveu. Tout passe, la vérité seule demeure. Vos enfants, devenus

grands, comprendront la noblesse de votre détermination. »

En me quittant, sa résolution paraissait prise. Mais il vint me voir pendant plus de quinze jours tous les soirs, toujours se préparant, sans pouvoir se décider. Il m'angoissait. Parfois, il arrivait résolu, disant d'un air attendri :

« Je sais que, dès que j'aurai avoué, ce sera pour moi le paradis. Durant quatorze ans, j'ai été en enfer. Je veux souffrir. J'accepterai la souffrance et commencerai à vivre. Maintenant, je n'ose aimer ni mon prochain ni même mes enfants. Seigneur, ils comprendront peut-être ce que m'a coûté ma souffrance et ne me blâmeront pas !

– Tous comprendront votre acte plus tard, sinon maintenant, car vous aurez servi la vérité, la vérité supérieure, qui n'est pas de ce monde... »

Il me quittait, consolé en apparence, et revenait le lendemain fâché, pâle, le ton ironique.

« Chaque fois que je viens, vous me dévisagez curieusement : « Tu n'as encore rien avoué ? »

Attendez, ne me méprisez pas trop. Ce n’est pas si facile à faire que vous pensez. Peut-être ne le ferai-je pas. Vous n’irez pas me dénoncer, hein ? »

Le dénoncer, moi qui, loin d’éprouver une curiosité déraisonnable, craignais même de le regarder ! Je souffrais, j’étais navré, j’avais l’âme pleine de larmes. J’en perdais le sommeil.

« J’étais avec ma femme tout à l’heure, reprit-il. Comprenez-vous ce que c’est qu’une femme ? En partant, les enfants m’ont crié : « Au revoir papa, revenez vite nous faire la lecture. » Non, vous ne pouvez le comprendre. Malheur d’autrui n’instruit pas. »

Ses yeux étincelaient, ses lèvres frémissaient. Soudain, cet homme si calme d’ordinaire frappa du poing sur la table ; les objets qui s’y trouvaient en tremblèrent.

« Dois-je me dénoncer ? Faut-il le faire ? Personne n’a été condamné, personne n’est allé au bagne à cause de moi, le domestique est mort de maladie. J’ai expié par mes souffrances le sang versé. D’ailleurs, on ne me croira pas, on

n'ajoutera pas foi à mes preuves. Faut-il avouer ? Je suis prêt à expier mon crime jusqu'à la fin, pourvu qu'il ne rejaillisse pas sur ma femme et mes enfants. Est-ce juste de les perdre avec moi ? N'est-ce pas une faute ? Où est la vérité ? Ces gens sauront-ils la reconnaître, l'apprécier ? »

« Seigneur, pensais-je, il songe à l'estime publique dans un pareil moment ! » Il m'inspirait une telle pitié que j'eusse partagé son sort, ne fût-ce que pour le soulager. Il avait l'air égaré. Je frémis, car non seulement je comprenais, mais je sentais ce que coûte une pareille détermination.

« Décidez de mon sort ! s'écria-t-il.

– Allez vous dénoncer », murmurai-je d'un ton ferme bien que la voix me manquât. Je pris sur la table l'Évangile et lui montrai le verset 24 du chapitre XII de saint Jean : *En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit*. Je venais de lire ce verset avant son arrivée.

Il le lut.

« C'est vrai, avoua-t-il, mais avec un sourire

amer. C’est effrayant ce qu’on trouve dans ces livres, fit-il après une pause ; il est facile de les fourrer sous le nez. Et qui les a écrits, seraient-ce les hommes ?

– C’est le Saint-Esprit.

– Il vous est facile de bavarder », dit-il souriant de nouveau, mais presque avec haine.

Je repris le livre, l’ouvris à une autre page et lui montrai l’Épître aux Hébreux, chapitre X verset 31. Il lut :

*C’est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant*.

Il rejeta le livre, tout tremblant.

« Voilà un verset terrible ; ma parole, vous avez su le choisir. Il se leva. Eh bien ! adieu, peut-être ne reviendrai-je pas... Nous nous reverrons en paradis. Donc, voilà quatorze ans que « je suis tombé entre les mains du Dieu vivant ». Demain, je prierai ces mains de me laisser aller... »

J’aurais voulu l’étreindre, l’embrasser, mais je n’osai ; son visage contracté faisait peine à voir. Il sortit. « Seigneur, pensai-je, où va-t-il ? » Je

tombai à genoux devant l'icône et implorai pour lui la sainte Mère de Dieu, médiatrice, auxiliatrice. Une demi-heure se passa dans les larmes et la prière ; il était déjà tard, environ minuit. Soudain la porte s'ouvre, c'était encore lui. Je me montrai surpris.

« Où étiez-vous ? lui demandai-je.

– Je crois que j'ai oublié quelque chose... mon mouchoir... Eh bien ! même si je n'ai rien oublié, laissez-moi m'asseoir... »

Il s'assit. Je restai debout devant lui.

« Asseyez-vous aussi. »

J'obéis. Nous restâmes ainsi deux minutes ; il me dévisageait ; tout à coup, il sourit, puis il m'étreignit, m'embrassa...

« Souviens-toi que je suis revenu te trouver. Tu m'entends, souviens-toi ! »

C'était la première fois qu'il me tutoyait. Il partit. « Demain », pensai-je.

J'avais deviné juste. J'ignorais alors, n'étant allé nulle part ces derniers jours, que son anniversaire tombait précisément le lendemain. À cette occasion, il y avait chez lui une réception où

assistait toute la ville. Elle eut lieu comme de coutume. Après le repas, il s'avança au milieu de ses invités, tenant en main un papier adressé à ses chefs. Comme ils étaient présents, il en donna lecture à tous les assistants : c'était un récit détaillé de son crime ! « Comme un monstre, je me retranche de la société ; Dieu m'a visité, concluait-il, je veux souffrir. » En même temps, il déposa sur la table les pièces à conviction gardées durant quatorze ans : des bijoux de la victime dérobés pour détourner les soupçons, un médaillon et une croix retirés de son cou, son carnet et deux lettres ; une de son fiancé l'informant de sa prochaine arrivée, et celle qu'elle avait commencée en réponse pour l'expédier le lendemain. Pourquoi avoir pris ces deux lettres et les avoir conservées durant quatorze ans, au lieu de les détruire, comme des preuves ? Qu'arriva-t-il ? tous furent saisis de surprise et d'effroi, mais personne ne voulut le croire, bien qu'on l'écoutât avec une curiosité extraordinaire, comme un malade ; quelques jours après, on tomba d'accord que le malheureux était fou. Ses chefs et la justice furent contraints

de donner suite à l’affaire, mais bientôt on la classa ; bien que les objets présentés et les lettres donnassent à penser, on estima que, même si ces pièces étaient authentiques, elles ne pouvaient servir de base à une accusation formelle. La défunte pouvait les lui avoir confiées elle-même. J’appris ensuite que leur authenticité avait été vérifiée par de nombreuses connaissances de la victime, et qu’il ne subsistait aucun doute. Mais, de nouveau, cette affaire ne devait pas aboutir. Cinq jours plus tard, on sut que l’infortuné était tombé malade et qu’on craignait pour sa vie. Je ne puis expliquer la nature de sa maladie, attribuée à des troubles cardiaques ; on apprit qu’à la demande de sa femme les médecins avaient examiné son état mental et conclu à la folie. Je ne fus témoin de rien, pourtant on m’accablait de questions, et quand je voulus le visiter, on me le défendit longtemps, surtout sa femme. « C’est vous, me dit-elle, qui l’avez démoralisé ; il était déjà morose, la dernière année son agitation extraordinaire et les bizarreries de sa conduite ont frappé tout le monde, et vous l’avez perdu ; c’est vous qui

l’avez endoctriné, il ne vous quittait pas durant ce mois. » Et non seulement sa femme, mais tout le monde en ville m’accusait : « C’est votre faute », disait-on. Je me taisais, le cœur joyeux de cette manifestation et de la miséricorde divine envers un homme qui s’était condamné lui-même. Quant à sa folie, je ne pouvais y croire. On m’admit enfin auprès de lui, il l’avait demandé avec insistance pour me faire ses adieux. Au premier abord, je vis que ses jours étaient comptés. Affaibli, le teint jaune, les mains tremblantes, il suffoquait, mais il y avait de la joie, de l’émotion dans son regard.

« Cela s’est accompli ! prononça-t-il ; il y a longtemps que je désirais te voir, pourquoi n’es-tu pas venu ? »

Je lui dissimulai qu’on m’avait consigné sa porte.

« Dieu me prend en pitié et me rappelle à lui. Je sais que je vais mourir, mais je me sens calme et joyeux, pour la première fois depuis tant d’années. Après ma confession, ce fut dans mon âme le paradis. Maintenant j’ose aimer mes

enfants et les embrasser. On ne me croit pas, personne ne m'a cru, ni ma femme ni mes juges ; mes enfants ne le croiront jamais. J'y vois la preuve de la miséricorde divine envers eux. Ils hériteront d'un nom sans tache. À présent, je pressens Dieu, mon cœur exulte comme en paradis... J'ai accompli mon devoir... »

Incapable de parler, il haletait, me serrait la main, me regardait d'un air exalté. Mais nous ne causâmes pas longtemps, sa femme nous surveillait furtivement. Il put cependant murmurer :

« Te rappelles-tu que je suis retourné chez toi à minuit ? Je te recommandai même de t'en souvenir. Sais-tu pourquoi je venais ? Je venais pour te tuer ! »

Je frissonnai.

« Après t'avoir quitté, je rôdai dans les ténèbres, en lutte avec moi-même. Tout à coup je ressentis pour toi une haine presque intolérable. « Maintenant, pensai-je, il me tient, c'est mon juge, je suis forcé de me dénoncer, car il sait tout. » Non que je craignisse ta dénonciation (je

n’y songeais pas), mais je me disais : « Comment oserai-je le regarder, si je ne m’accuse pas ? » Et quand tu aurais été aux antipodes, la seule idée que tu existes et me juges, sachant tout, m’eût été insupportable. Je te pris en haine, comme responsable de tout. Je retournai chez toi, me rappelant que tu avais un poignard sur ta table. Je m’assis et te priai d’en faire autant ; durant une minute je réfléchis. En te tuant, je me perdais, même sans avouer l’autre crime. Mais je n’y songeais pas, je ne voulais pas y songer à cet instant. Je te haïssais et brûlais de me venger de toi. Mais le Seigneur l’emporta sur le diable dans mon cœur. Sache, pourtant, que tu n’as jamais été si près de la mort. »

Il mourut au bout d’une semaine. Toute la ville suivit son cercueil. Le prêtre prononça une allocution émue. On déplora la terrible maladie qui avait mis fin à ses jours. Mais tout le monde se dressa contre moi lors de ses funérailles, on cessa même de me recevoir. Pourtant, quelques personnes, de plus en plus nombreuses, admirent la vérité de ses allégations ; on vint souvent m’interroger avec une maligne curiosité, car la

chute et le déshonneur du juste causent de la satisfaction. Mais je gardai le silence et quittai bientôt tout à fait la ville ; cinq mois après, le Seigneur me jugea digne d'entrer dans la bonne voie, et je le bénis de m'avoir si visiblement guidé. Quant à l'infortuné Michel, je le mentionne chaque jour dans mes prières. »

## III

## Extrait des entretiens et de la doctrine du « starets » Zosime

e) *Du religieux russe et de son rôle possible.*

« Pères et maîtres, qu'est-ce qu'un religieux ? De nos jours, dans les milieux éclairés on prononce ce terme avec ironie, parfois même comme une injure. Et cela va en augmentant. Il est vrai, hélas ! qu'on compte, même parmi les moines, bien des fainéants, sensuels et paillards, bien d'effrontés vagabonds. « Vous n'êtes que des paresseux, des membres inutiles de la société, vivant du travail d'autrui, des mendiants sans vergogne. » Cependant, combien de moines sont humbles et doux, combien aspirent à la solitude pour s'y livrer à de ferventes prières. On ne parle guère d'eux, on les passe même sous silence, et j'étonnerais bien des gens en disant que ce sont

eux qui sauveront peut-être encore une fois la terre russe ! Car ils sont vraiment prêts pour « le jour et l'heure, le mois et l'année ». Ils gardent dans leur solitude l'image du Christ, splendide et intacte, dans la pureté de la vérité divine, léguée par les Pères de l'Église, les apôtres et les martyrs, et quand l'heure sera venue, ils la révéleront au monde ébranlé. C'est une grande idée. Cette étoile brillera à l'Orient.

Voilà ce que je pense des religieux ; se peut-il que je me trompe, que ce soit de la présomption ? Regardez tous ces gens qui se dressent au-dessus du peuple chrétien, n'ont-ils pas altéré l'image de Dieu et sa vérité ? Ils ont la science, mais une science assujettie aux sens. Quant au monde spirituel, la moitié supérieure de l'être humain, on le repousse, on le bannit allégrement, même avec haine. Le monde a proclamé la liberté, ces dernières années surtout ; mais que représente cette liberté ! Rien que l'esclavage et le suicide ! Car le monde dit : « Tu as des besoins, assouvis-les, tu possèdes les mêmes droits que les grands, et les riches. Ne crains donc pas de les assouvir, accrois-les même » ; voilà ce qu'on enseigne

maintenant. Telle est leur conception de la liberté. Et que résulte-t-il de ce droit à accroître les besoins ? Chez les riches, la *solitude* et le suicide *spirituel* ; chez les pauvres, l'envie et le meurtre, car on a conféré des droits, mais on n'a pas encore indiqué les moyens d'assouvir les besoins. On assure que le monde, en abrégeant les distances, en transmettant la pensée dans les airs, s'unira toujours davantage, que la fraternité régnera. Hélas ! ne croyez pas à cette union des hommes. Concevant la liberté comme l'accroissement des besoins et leur prompte satisfaction, ils altèrent leur nature, car ils font naître en eux une foule de désirs insensés, d'habitudes et d'imaginations absurdes. Ils ne vivent que pour s'envier mutuellement, pour la sensualité et l'ostentation. Donner des dîners, voyager, posséder des équipages, des grades, des valets, passe pour une nécessité à laquelle on sacrifie jusqu'à sa vie, son honneur et l'amour de l'humanité, on se tuera même, faute de pouvoir la satisfaire. Il en est de même chez ceux qui ne sont pas riches ; quant aux pauvres, l'inassouvissement des besoins et l'envie sont

pour le moment noyés dans l'ivresse. Mais bientôt, au lieu de vin, ils s'enivreront de sang, c'est le but vers lequel on les mène. Dites-moi si un tel homme est libre. Un « champion de l'idée » me racontait un jour qu'étant en prison on le priva de tabac et que cette privation lui fut si pénible qu'il faillit trahir son « idée » pour en obtenir. Or, cet individu prétendait « lutter pour l'humanité ». De quoi peut-il être capable ? Tout au plus d'un effort momentané, qu'il ne soutiendra pas longtemps. Rien d'étonnant à ce que les hommes aient rencontré la servitude au lieu de la liberté, et qu'au lieu de servir la fraternité et l'union ils soient tombés dans la désunion et la solitude, comme me le disait jadis mon hôte mystérieux et mon maître. Aussi l'idée du dévouement à l'humanité, de la fraternité, de la solidarité disparaît-elle graduellement dans le monde ; en réalité, on l'accueille même avec dérision, car comment se défaire de ses habitudes, où ira ce prisonnier des besoins innombrables que lui-même a inventés ? Dans la solitude, il se soucie fort peu de la collectivité. En fin de compte, les biens matériels se sont accrus

et la joie a diminué.

Bien différente est la vie du religieux. On se moque de l'obéissance, du jeûne, de la prière ; cependant c'est la seule voie qui conduise à la vraie liberté ; je retranche les besoins superflus, je dompte et je flagelle par l'obéissance ma volonté égoïste et hautaine, je parviens ainsi, avec l'aide de Dieu, à la liberté de l'esprit et avec elle à la gaieté spirituelle ! Lequel d'entre eux est plus capable d'exalter une grande idée, de se mettre à son service, le riche isolé ou le religieux affranchi de la tyrannie des habitudes ? On fait au religieux un grief de son isolement : « En te retirant dans un monastère pour faire ton salut, tu désertes la cause fraternelle de l'humanité. » Mais voyons qui sert le plus la fraternité. Car l'isolement est de leur côté, non du nôtre, mais ils ne le remarquent pas. C'est de notre milieu que sortirent jadis les hommes d'action du peuple, pourquoi n'en serait-il pas ainsi de nos jours ? Ces jeûneurs et ces taciturnes doux et humbles se lèveront pour servir une noble cause. C'est le peuple qui sauvera la Russie. Le monastère russe fut toujours avec le peuple. Si le peuple est isolé,

nous le sommes aussi. Il partage notre foi, et un homme politique incroyant ne fera jamais rien en Russie, fût-il sincère et doué de génie. Souvenez-vous-en. Le peuple terrassera l'athée et la Russie sera unifiée dans l'orthodoxie. Préservez le peuple et veillez sur son cœur. Instruisez-le dans la paix. Voilà notre mission de religieux, car ce peuple porte Dieu en lui. »

### f) *Des maîtres et des serviteurs peuvent-ils devenir mutuellement des frères en esprit ?*

« Il faut avouer que le peuple aussi est en proie au péché. La corruption augmente visiblement tous les jours. L'isolement envahit le peuple ; les accapareurs et les sangsues font leur apparition. Déjà le marchand est toujours plus avide d'honneurs, il aspire à montrer son instruction, sans en avoir aucune ; à cet effet, il dédaigne les anciens usages, rougit même de la foi de ses pères ; il va chez les princes, tout en n'étant qu'un moujik dépravé. Le peuple est démoralisé par l'ivrognerie et ne peut s'en guérir.

Que de cruautés dans la famille, envers la femme et même les enfants, causées par elle ! J'ai vu dans les usines des enfants de neuf ans, débiles, atrophiés, voûtés et déjà corrompus. Un local étouffant, le bruit des machines, le travail incessant, les obscénités, l'eau-de-vie, est-ce là ce qui convient à l'âme d'un jeune enfant ? Il lui faut le soleil, les jeux de son âge, de bons exemples et un minimum de sympathie. Il faut que cela cesse ; religieux, mes frères, les souffrances des enfants doivent prendre fin, levez-vous et prêchez. Mais Dieu sauvera la Russie, car si le bas peuple est perverti et croupit dans le péché, il sait que Dieu a le péché en horreur et qu'il est coupable devant Lui. De sorte que notre peuple n'a pas cessé de croire à la vérité ; il reconnaît Dieu et verse des larmes d'attendrissement. Il n'en va pas de même chez les grands. Adeptes de la science, ils veulent s'organiser équitablement par leur seule raison, sans le Christ ; déjà ils ont proclamé qu'il n'y a pas de crime ni de péché. Ils ont raison à leur point de vue, car sans Dieu, où est le crime ? En Europe, le peuple se soulève déjà contre les

riches ; partout ses chefs l'incitent au meurtre et lui enseignent que sa colère est juste. Mais « maudite est leur colère, car elle est cruelle ». Quant à la Russie, le Seigneur la sauvera comme il l'a sauvée maintes fois. C'est du peuple que viendra le salut, de sa foi, de son humilité. Mes Pères, préservez la foi du peuple, je ne rêve pas : toute ma vie j'ai été frappé de la noble dignité de notre grand peuple, je l'ai vue, je puis l'attester. Il n'est pas servile, après un esclavage de deux siècles. Il est libre d'allure et de manières, mais sans vouloir offenser personne. Il n'est ni vindicatif ni envieux. « Tu es distingué, riche, intelligent, tu as du talent – soit, que Dieu te bénisse. Je te respecte, mais sache que moi aussi je suis un homme. Le fait que je te respecte sans t'envier te révèle ma dignité humaine. » En vérité, s'ils ne le disent pas (car ils ne savent pas encore le dire), ils agissent ainsi, je l'ai vu, je l'ai éprouvé moi-même, et, le croirez-vous ? plus l'homme russe est pauvre et humble, plus on remarque en lui cette noble vérité, car les riches parmi eux, les accapareurs et les sangsues sont déjà pervertis pour la plupart, et notre négligence,

notre indifférence y sont pour beaucoup. Mais Dieu sauvera les siens, car la Russie est grande par son humilité. Je songe à notre avenir, il me semble le voir apparaître, car il arrivera que le riche le plus dépravé finira par rougir de sa richesse vis-à-vis du pauvre, et le pauvre, voyant son humilité, comprendra et répondra joyeusement, amicalement, à sa noble confusion. Soyez sûrs de ce dénouement ; on y tend ! Il n'y a d'égalité que dans la dignité spirituelle, et cela n'est compris que chez nous. Qu'il y ait des frères, la fraternité régnera, et sans la fraternité, on ne pourra jamais partager les biens. Nous gardons l'image du Christ et elle resplendira aux yeux du monde entier comme un diamant précieux... Ainsi soit-il !

Pères et maîtres, il m'est arrivé une fois quelque chose de touchant. Lors de mes pérégrinations, je rencontrai dans la ville de K... mon ancienne ordonnance Athanase, huit ans après m'être séparé de lui. M'ayant aperçu, par hasard, au marché, il me reconnut, accourut tout joyeux : « Père, c'est bien vous ? Se peut-il que je vous voie ? » Il me conduisit chez lui. Libéré du

service, il s'était marié et avait déjà deux jeunes enfants. Sa femme et lui vivaient d'un petit commerce à l'éventaire. Leur chambre était pauvre, mais propre et gaie. Il me fit asseoir, prépara le samovar, envoya chercher sa femme, comme si je lui faisais une fête en venant chez lui. Il me présenta ses deux enfants : « Bénissez-les, mon Père. – Est-ce à moi de les bénir, répondis-je, je ne suis qu'un humble religieux, je prierai Dieu pour eux ; quant à toi, Athanase Pavlovitch, je ne t'oublie jamais dans mes prières, depuis ce fameux jour, car tu es cause de tout. » Je lui expliquai la chose de mon mieux. Il me regardait sans pouvoir se faire à l'idée que son ancien maître, un officier, se trouvait maintenant devant lui dans cet habit ; il en pleura même. « Pourquoi pleures-tu, lui dis-je, toi que je ne puis oublier. Réjouis-toi plutôt avec moi, mon bien cher, car ma route est illuminée de bonheur. » Il ne parlait guère, mais soupirait et hochait la tête avec attendrissement. « Qu'avez-vous fait de votre fortune ? – Je l'ai donnée au monastère, nous vivons en communauté. » Après le thé, je leur fis mes adieux ; il me donna

cinquante kopeks, une offrande pour le monastère, et je le vois qui m'en met cinquante autres dans la main, hâtivement. « C'est pour vous, me dit-il, qui voyagez ; cela peut vous servir, mon Père. » J'acceptai sa pièce, le saluai, lui et sa femme, et m'en allai joyeux pensant en chemin : « Tous deux sans doute, lui dans sa maison et moi qui marche, nous soupirons et nous sourions joyeusement, le cœur content, en nous rappelant comment Dieu nous fit nous rencontrer. J'étais son maître, il était mon serviteur, et voici qu'en nous embrassant avec émotion, nous nous sommes confondus dans une noble union. » Je ne l'ai jamais revu depuis, mais j'ai beaucoup songé à ces choses et à présent je me dis : est-il inconcevable que cette grande et franche union puisse se réaliser partout à son heure, parmi les Russes ? Je crois qu'elle se réalisera et que l'heure est proche.

À propos des serviteurs, j'ajouterai ce qui suit. Quand j'étais jeune, je m'irritais fréquemment contre eux : « La cuisinière a servi trop chaud, l'ordonnance n'a pas brossé mes habits. » Mais je fus éclairé par la pensée de mon cher frère, à qui

j'avais entendu dire dans mon enfance : « Suis-je digne d'être servi par un autre ? Ai-je le droit d'exploiter sa misère et son ignorance ? » Je m'étonnai alors que les idées les plus simples, les plus évidentes, nous viennent si tard à l'esprit. On ne peut se passer de serviteurs en ce monde, mais faites en sorte que le vôtre se sente chez vous plus libre moralement que s'il n'était pas un serviteur. Pourquoi ne serais-je pas le serviteur du mien, et pourquoi ne le verrait-il pas, sans nulle fierté de ma part ni défiance de la sienne ? Pourquoi mon serviteur ne serait-il pas comme mon parent que j'admettrais enfin avec joie dans ma famille ? D'ores et déjà, cela est réalisable et servira de base à la magnifique union de l'avenir, quand l'homme ne voudra plus transformer en serviteurs ses semblables, comme à présent, mais désirera ardemment, au contraire, devenir lui-même le serviteur de tous selon l'Évangile. Serait-ce un rêve de croire que finalement l'homme trouvera sa joie uniquement dans les œuvres de civilisation et de charité et non, comme de nos jours, dans les satisfactions brutales, la gloutonnerie, la fornication, l'orgueil,

la vantardise, la suprématie jalouse des uns sur les autres ? Je suis persuadé que ce n'est pas un rêve et que les temps sont proches ? On rit, on demande : quand ces temps viendront-ils ? est-il probable qu'ils viennent ? Je pense que nous accomplirons cette grande œuvre avec le Christ. Combien d'idées en ce monde, dans l'histoire de l'humanité, étaient irréalisables dix ans auparavant, lesquelles apparurent soudain quand leur terme mystérieux fut arrivé, et se répandirent sur toute la terre ! Il en sera de même pour nous ; notre peuple brillera devant le monde et tous diront : « La pierre que les architectes avaient rejetée est devenue la pierre angulaire. » On pourrait demander aux railleurs : si nous rêvons, quand élèverez-vous votre édifice, quand vous organiserez-vous équitablement par votre seule raison, sans le Christ ? S'ils affirment tendre aussi à l'union, il n'y a vraiment que les plus naïfs d'entre eux pour le croire, si bien qu'on peut s'étonner de cette naïveté. En réalité, il y a plus de fantaisie chez eux que chez nous. Ils peuvent s'organiser selon la justice, mais ayant repoussé le Christ ils finiront par inonder le

monde de sang, car le sang appelle le sang, et celui qui a tiré l'épée périra par l'épée. Sans la promesse du Christ, ils s'extermineraient jusqu'à ce qu'il n'en restât que deux. Et dans leur orgueil, ceux-ci ne pourraient se contenir, le dernier supprimerait l'avant-dernier et lui-même ensuite. Voilà ce qui adviendrait sans la promesse du Christ d'arrêter cette lutte pour l'amour des doux et des humbles. Après mon duel, portant encore l'uniforme, il m'arriva de parler des serviteurs en société ; je me souviens que j'étonnai tout le monde. « Eh quoi, il faudrait d'après vous installer nos serviteurs dans un fauteuil et leur offrir du thé ! » Je leur répondis : « Pourquoi pas, ne serait-ce que de temps en temps ? » Ce fut un éclat de rire général. Leur question était frivole et ma réponse manquait de clarté ; mais je pense qu'elle renfermait une certaine vérité. »

g) *De la prière, de l’amour, du contact avec les autres mondes*.

« Jeune homme, n’oublie pas la prière. Toute prière, si elle est sincère, exprime un nouveau sentiment, elle est la source d’une idée nouvelle que tu ignorais et qui te réconforteras, et tu comprendras que la prière est une éducation. Souviens-toi encore de répéter chaque jour, et toutes les fois que tu peux, mentalement : « Seigneur, aie pitié de tous ceux qui comparaissent maintenant devant toi. » Car à chaque heure, des milliers d’êtres terminent leur existence terrestre et leurs âmes arrivent devant le Seigneur ; combien parmi eux ont quitté la terre dans l’isolement, ignorés de tous, tristes et angoissés de l’indifférence générale. Et peut-être qu’à l’autre bout du monde, ta prière pour lui montera à Dieu, sans que vous vous soyez connus. L’âme saisie de crainte en présence du Seigneur, il sera touché d’avoir lui aussi sur la terre quelqu’un qui l’aime et qui intercède pour

lui. Et Dieu vous regardera tous deux avec plus de miséricorde, car si tu as une telle pitié de cette âme, Il en aura d'autant plus, Lui dont la miséricorde et l'amour sont infinis. Et Il lui pardonnera à cause de toi.

Mes frères, ne craignez pas le péché, aimez l'homme même dans le péché, c'est là l'image de l'amour divin, il n'y en a pas de plus grand sur la terre. Aimez toute la création dans son ensemble et dans ses éléments, chaque feuille, chaque rayon, les animaux, les plantes. En aimant chaque chose, vous comprendrez le mystère divin dans les choses. L'ayant une fois compris, vous le connaîtrez toujours davantage, chaque jour. Et vous finirez par aimer le monde entier d'un amour universel. Aimez les animaux, car Dieu leur a donné le principe de la pensée et une joie paisible. Ne la troublez pas, ne les tourmentez pas en leur ôtant cette joie, ne vous opposez pas au plan de Dieu. Homme, ne te dresse pas au-dessus des animaux ; ils sont sans péché, tandis qu'avec ta grandeur tu souilles la terre par ton apparition, laissant après toi une trace de pourriture, c'est le sort de presque chacun de nous, hélas ! Aimez

particulièrement les enfants, car eux aussi sont sans péché, comme les anges, ils existent pour toucher nos cœurs, les purifier, ils sont pour nous comme une indication. Malheur à qui offense un de ces petits ! C'est le frère Anthyme qui m'a appris à les aimer ; sans rien dire, avec les kopeks qu'on nous donnait dans nos pérégrinations, il achetait parfois du sucre d'orge et du pain d'épice pour les leur distribuer ; il ne pouvait passer près des enfants sans être ému.

On se demande parfois, surtout en présence du péché : « Faut-il recourir à la force ou à l'humble amour ? » N'employez jamais que cet amour, vous pourrez ainsi soumettre le monde entier. L'humanité pleine d'amour est une force redoutable, à nulle autre pareille. Chaque jour, à chaque instant, surveillez-vous, gardez une attitude digne. Vous avez passé à côté d'un petit enfant en blasphémant, sous l'empire de la colère, sans le remarquer ; mais lui vous a vu, et il garde peut-être dans son cœur innocent votre image avilissante. Sans le savoir vous avez peut-être semé dans son âme un mauvais germe qui risque de se développer, et cela parce que vous

vous êtes oublié devant cet enfant, parce que vous n'avez pas cultivé en vous l'amour actif, réfléchi. Mes frères, l'amour est un maître, mais il faut savoir l'acquérir, car il s'acquiert difficilement, au prix d'un effort prolongé ; il faut aimer, en effet, non pour un instant, mais jusqu'au bout. N'importe qui, même un scélérat, est capable d'un amour fortuit. Mon frère demandait pardon aux oiseaux ; cela semble absurde, mais c'est juste, car tout ressemble à l'Océan, où tout s'écoule et communique, on touche à une place et cela se répercute à l'autre bout du monde. Admettons que ce soit une folie de demander pardon aux oiseaux, mais les oiseaux, et l'enfant, et chaque animal qui vous entoure se sentiraient plus à l'aise, si vous-même étiez plus digne que vous ne l'êtes maintenant, si peu que ce fût. Alors vous prieriez les oiseaux ; possédé tout entier par l'amour dans une sorte d'extase, vous les prieriez de vous pardonner vos péchés. Chérissez cette extase, si absurde qu'elle paraisse aux hommes.

Mes amis, demandez à Dieu la joie. Soyez gais comme les enfants, comme les oiseaux des

cieux. Ne vous laissez pas troubler dans votre apostolat par le péché ; ne craignez pas qu'il ternisse votre œuvre et vous empêche de l'accomplir ; ne dites pas : « Le péché, l'impiété, le mauvais exemple sont puissants, tandis que nous sommes faibles, isolés ; le mal triomphera, étouffera le bien. » Ne vous laissez pas abattre ainsi, mes enfants ! Il n'y a qu'un moyen de salut : prends à ta charge tous les péchés des hommes. En effet, mon ami, dès que tu répondras sincèrement pour tous et pour tout, tu verras aussitôt qu'il en est vraiment ainsi, que tu es coupable pour tous et pour tout. Mais en rejetant ta paresse et ta faiblesse sur les autres, tu deviendras finalement d'un orgueil satanique, et tu murmureras contre Dieu. Voici ce que je pense de cet orgueil ; il nous est difficile de le comprendre ici-bas, c'est pourquoi on tombe si facilement dans l'erreur, on s'y abandonne, en s'imaginant accomplir quelque chose de grand, de noble. Parmi les sentiments et les mouvements les plus violents de notre nature, il y en a beaucoup que nous ne pouvons pas encore comprendre ici-bas ; ne te laisse pas séduire, ne

pense pas que cela puisse te servir en quoi que ce soit de justification, car le souverain Juge te demandera compte de ce que tu pouvais comprendre, et non du reste ; tu t'en convaincras toi-même, car tu discerneras tout exactement et ne feras pas d'objections. Sur la terre, nous sommes errants, et si nous n'avions pas la précieuse image du Christ pour nous guider, nous succomberions et nous égarerions tout à fait, comme le genre humain avant le déluge. Bien des choses nous sont cachées en ce monde ; en revanche, nous avons la sensation mystérieuse du lien vivant qui nous rattache au monde céleste ; les racines de nos sentiments et de nos idées ne sont pas ici, mais ailleurs. Voilà pourquoi les philosophes disent qu'il est impossible sur la terre de comprendre l'essence des choses. Dieu a emprunté les semences aux autres mondes pour les semer ici-bas et a cultivé son jardin. Tout ce qui pouvait pousser l'a fait, mais les plantes que nous sommes vivent seulement par le sentiment de leur contact avec ces mondes mystérieux ; lorsque ce sentiment s'affaiblit ou disparaît, ce qui avait poussé en nous périt. Nous devenons

indifférents à l’égard de la vie, nous la prenons même en aversion. C’est du moins mon idée. »

### h) *Peut-on être le juge de ses semblables ? De la foi jusqu’au bout.*

« Souviens-toi que tu ne peux être le juge de personne. Car avant de juger un criminel, le juge doit savoir qu’il est lui-même aussi criminel que l’accusé, et peut-être plus que tous coupable de son crime. Quand il l’aura compris, il peut être juge. Si absurde que cela semble, c’est la vérité. Car si j’étais moi-même un juste, peut-être n’y aurait-il pas de criminel devant moi. Si tu peux te charger du crime de l’accusé que tu juges dans ton cœur, fais-le immédiatement et souffre à sa place ; quant à lui, laisse-le aller sans reproche. Et même si la loi t’a institué son juge, autant qu’il est possible, rends la justice aussi dans cet esprit, car une fois parti il se condamnera encore plus sévèrement que ton tribunal. S’il s’en va insensible à tes bons traitements et en se moquant de toi, n’en sois pas impressionné ; c’est que son heure n’est pas encore venue, mais elle viendra,

et dans le cas contraire, un autre à sa place comprendra, souffrira, se condamnera, s'accusera lui-même, et la vérité sera accomplie. Crois fermement à cela, c'est là-dessus que reposent l'espérance et la foi des saints. Ne te lasse pas d'agir. Si tu te souviens la nuit, avant de t'endormir, que tu n'as pas accompli ce qu'il fallait, lève-toi aussitôt pour l'accomplir. Si ton entourage, par malice et indifférence, refuse de t'écouter, mets-toi à genoux et demande-lui pardon, car en vérité, c'est ta faute s'il ne veut pas t'écouter. Si tu ne peux parler à ceux qui sont aigris, sers-les en silence et dans l'humilité, sans jamais désespérer. Si tous te quittent et qu'on te chasse avec violence, demeuré seul, prosterne-toi, baise la terre, arrose-la de tes larmes, et ces larmes porteront des fruits, quand bien même personne ne te verrait, ne t'entendrait dans ta solitude. Crois jusqu'au bout, même si tous les hommes s'étaient fourvoyés et que tu fusses seul demeuré fidèle ; apporte alors ton offrande et loue Dieu, ayant seul gardé la foi. Et si deux hommes tels que toi s'assemblent, alors voilà la plénitude de l'amour vivant, embrassez-vous

avec effusion et louez le Seigneur ; car sa vérité s'est accomplie, ne fût-ce qu'en vous deux.

Si tu as péché toi-même et que tu en sois mortellement affligé, réjouis-toi pour un autre, pour un juste, réjouis-toi de ce que lui, en revanche, est juste et n'a pas péché.

Si tu es indigné et navré de la scélératesse des hommes, jusqu'à vouloir en tirer vengeance, redoute par-dessus tout ce sentiment ; impose-toi la même peine que si tu étais toi-même coupable de leur crime. Accepte cette peine et endure-la, ton cœur s'apaisera, tu comprendras que toi aussi, tu es coupable, car tu aurais pu éclairer les scélérats même en qualité de seul juste, et tu ne l'as pas fait. En les éclairant, tu leur aurais montré une autre voie, et l'auteur du crime ne l'eût peut-être pas commis, grâce à la lumière. Si même les hommes restent insensibles à cette lumière malgré tes efforts, et qu'ils négligent leur salut, demeure ferme et ne doute pas de la puissance de la lumière céleste ; sois persuadé que s'ils n'ont pas été sauvés maintenant, ils le seront plus tard. Sinon, leurs fils seront sauvés à leur place, car ta lumière ne périra pas, même si

tu étais mort. Le juste disparaît, mais sa lumière reste. C'est après la mort du sauveur que l'on se sauve. Le genre humain repousse ses prophètes, il les massacre, mais les hommes aiment leurs martyrs et vénèrent ceux qu'ils ont fait périr. C'est pour la collectivité que tu travailles, pour l'avenir que tu agis. Ne cherche jamais de récompense, car tu en as déjà une grande sur cette terre : ta joie spirituelle, que seul le juste a en partage. Ne crains ni les grands ni les puissants, mais sois sage et toujours digne. Observe la mesure, connais les termes, instruis-toi à ce sujet. Retiré dans la solitude, prie. Prosterne-toi avec amour et baise la terre. Aime inlassablement, insatiablement, tous et tout, recherche cette extase et cette exaltation. Arrose la terre de larmes d'allégresse, aime ces larmes. Ne rougis pas de cette extase, chéris-la, car c'est un grand don de Dieu, accordé seulement aux élus. »

### i) De *l'enfer et du feu éternel. Considération mystique*.

« Mes Pères, je me demande : « Qu'est-ce que l'enfer ? » Je le définis ainsi : « la souffrance de ne plus pouvoir aimer ». Une fois, dans l'infini de l'espace et du temps, un être spirituel, par son apparition sur la terre, a eu la possibilité de dire : « je suis et j'aime ». Une fois seulement lui a été accordé un moment d'amour actif et vivant ; à cette fin lui a été donnée la vie terrestre, bornée dans le temps ; or, cet être heureux a repoussé ce don inestimable, ne l'a ni apprécié ni aimé, l'a considéré ironiquement, y est resté insensible. Un tel être, ayant quitté la terre, voit le sein d'Abraham, s'entretient avec lui comme il est dit dans la parabole de Lazare et du mauvais riche, il contemple le paradis, peut s'élever jusqu'au Seigneur, mais ce qui le tourmente précisément, c'est qu'il se présente sans avoir aimé, qu'il entre en contact avec ceux qui ont aimé, et dont il a dédaigné l'amour. Car il a une claire notion des choses et se dit : « Maintenant j'ai la connaissance et, malgré ma soif d'amour, cet amour sera sans valeur, ne représentera aucun sacrifice, car la vie terrestre est terminée et Abraham ne viendra pas apaiser – fût-ce par une

goutte d'eau vive – ma soif ardente d'amour spirituel, dont je brûle maintenant, après l'avoir dédaigné sur la terre. La vie et le temps sont à présent révolus. Je donnerais avec joie ma vie pour les autres, mais c'est impossible, car la vie que l'on pouvait sacrifier à l'amour est écoulée, un abîme la sépare de l'existence actuelle. » On parle du feu de l'enfer au sens littéral ; je crains de sonder ce mystère, mais je pense que si même il y avait de véritables flammes, les damnés s'en réjouiraient, car ils oublieraient dans les tourments physiques, ne fût-ce qu'un instant, la plus horrible torture morale. Il est impossible de les en délivrer, car ce tourment est en eux, non à l'extérieur. Et si on le pouvait, je pense qu'ils n'en seraient que plus malheureux. Car même si les justes du paradis leur pardonnaient à la vue de leurs souffrances et les appelaient à eux dans leur amour infini, ils ne feraient qu'accroître ces souffrances, excitant en eux cette soif ardente d'un amour correspondant, actif et reconnaissant, désormais impossible. Dans la timidité de mon cœur, je pense pourtant que la conscience de cette impossibilité finirait par les soulager, car ayant

accepté l’amour des justes sans pouvoir y répondre, leur humble soumission créerait une sorte d’image et d’imitation de cet amour actif dédaigné par eux sur la terre... Je regrette, frères et amis, de ne pouvoir formuler clairement ceci. Mais malheur à ceux qui se sont détruits eux-mêmes, malheur aux suicidés ! Je pense qu’il ne peut pas y avoir de plus malheureux qu’eux. C’est un péché, nous dit-on, de prier Dieu pour eux, et l’Église les repousse en apparence, mais ma pensée intime est qu’on pourrait prier pour eux aussi. L’amour ne saurait irriter le Christ. Toute ma vie j’ai prié dans mon cœur pour ces infortunés, je vous le confesse, mes Pères, maintenant encore je prie pour eux.

Oh ! il y a en enfer des êtres qui demeurent fiers et farouches, malgré leur connaissance incontestable et la contemplation de la vérité inéluctable ; il y en a de terribles, devenus totalement la proie de Satan et de son orgueil. Ce sont des martyrs volontaires qui ne peuvent se rassasier de l’enfer. Car ils se sont maudits eux-mêmes, ayant maudit Dieu et la vie. Ils se nourrissent de leur orgueil irrité, comme un

affamé dans le désert se met à sucer son propre sang. Mais ils sont insatiables aux siècles des siècles et repoussent le pardon. Ils maudissent Dieu qui les appelle et voudraient que Dieu s'anéantît, lui et toute sa création. Et ils brûleront éternellement dans le feu de leur colère, ils auront soif de la mort et du néant. Mais la mort les fuira... »

Ici se termine le manuscrit d'Alexéi Fiodorovitch Karamazov. Je le répète : il est incomplet et fragmentaire. Les renseignements biographiques, par exemple, n'embrassent que la première jeunesse du *starets*. On a emprunté à son enseignement et à ses opinions, pour les résumer en un tout, des choses dites évidemment en plusieurs fois, à des occasions différentes. Les propos tenus par le *starets* dans ses dernières heures ne sont pas précisés, on donne seulement une idée de l'esprit et du caractère de cet entretien, comparé aux extraits des autres leçons, dans le manuscrit d'Alexéi Fiodorovitch. La fin du *starets* survint d'une façon vraiment inattendue, car, bien que tous les assistants se rendissent compte que sa mort approchait, on ne

pouvait se figurer qu'elle aurait lieu si subitement ; au contraire, comme nous l'avons déjà remarqué, ses amis, en le voyant si dispos, si loquace, crurent à un mieux sensible, ne fût-il que passager. Cinq minutes avant son décès, on ne pouvait encore rien prévoir. Il éprouva soudain une douleur aiguë à la poitrine, pâlit, appuya ses mains sur son cœur. Tous s'empressèrent autour de lui ; souriant malgré ses souffrances, il glissa de son fauteuil, se mit à genoux, se prosterna la face penchée vers le sol, étendit les bras, puis comme en extase, baisant la terre et priant (lui-même l'avait enseigné), il rendit doucement, allégrement, son âme à Dieu. La nouvelle de sa mort se répandit aussitôt dans l'ermitage et atteignit le monastère. Les intimes du défunt et ceux que leur rang désignait à cet office procédèrent à la toilette funèbre d'après l'antique rite ; la communauté se rassembla à l'église. Avant le jour, la nouvelle fut connue en ville et devint le sujet de toutes les conversations ; beaucoup de gens se rendirent au monastère. Mais nous en parlerons dans le livre suivant : disons seulement, par anticipation, que durant

cette journée, il survint un événement si inattendu et, d'après l'impression qu'il produisit parmi les moines et en ville, à tel point étrange et déconcertant, que jusqu'à maintenant, après tant d'années, on a gardé dans notre ville le plus vivant souvenir de cette journée mouvementée...

FIN DU TOME PREMIER

Cet ouvrage est le 492e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.